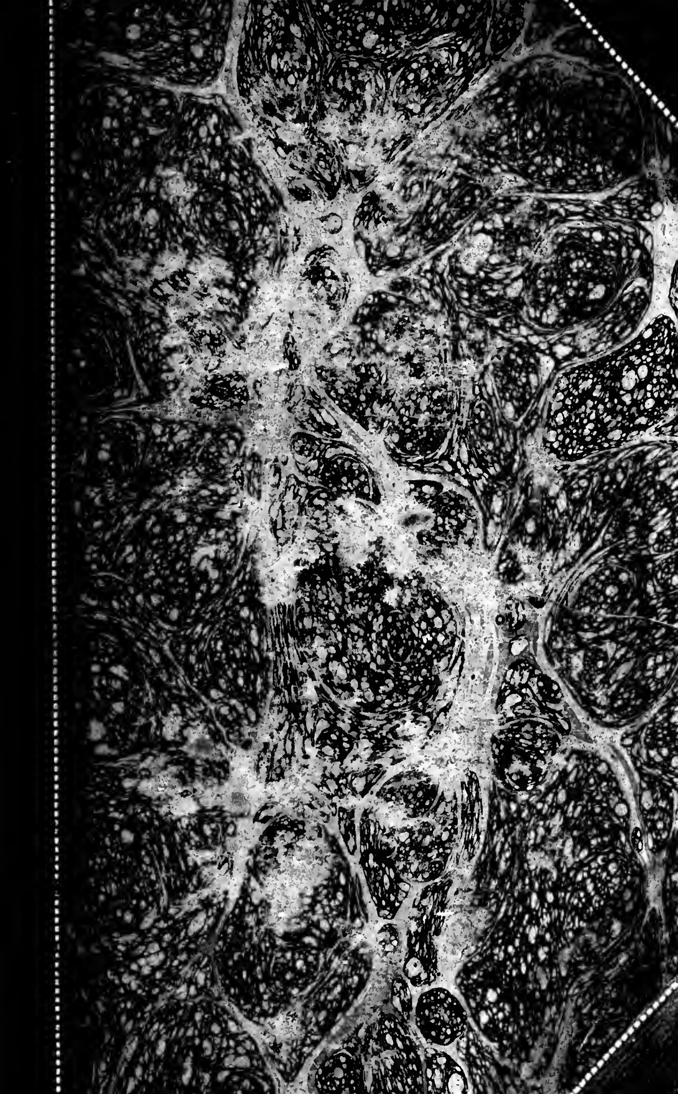
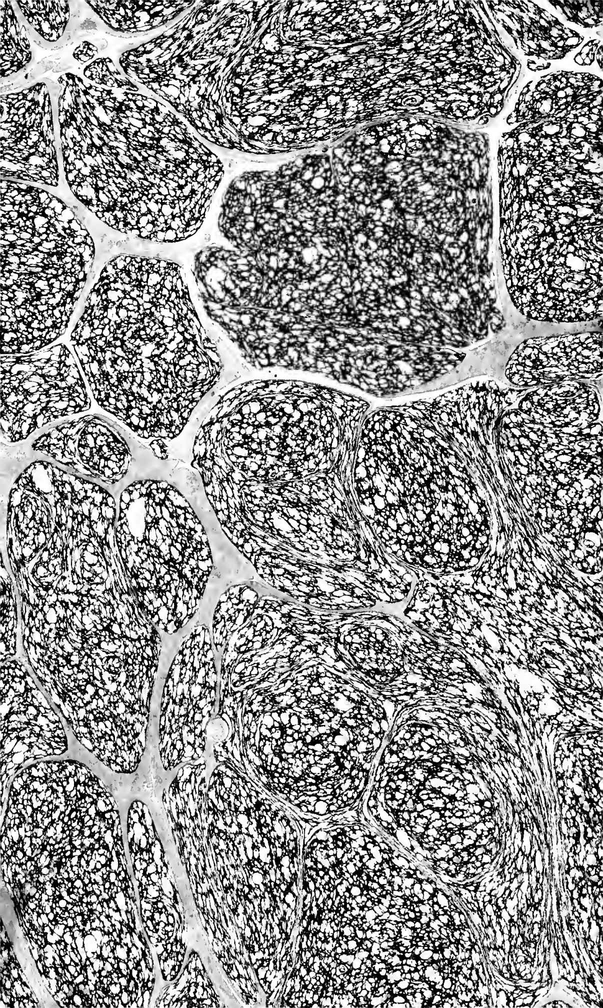
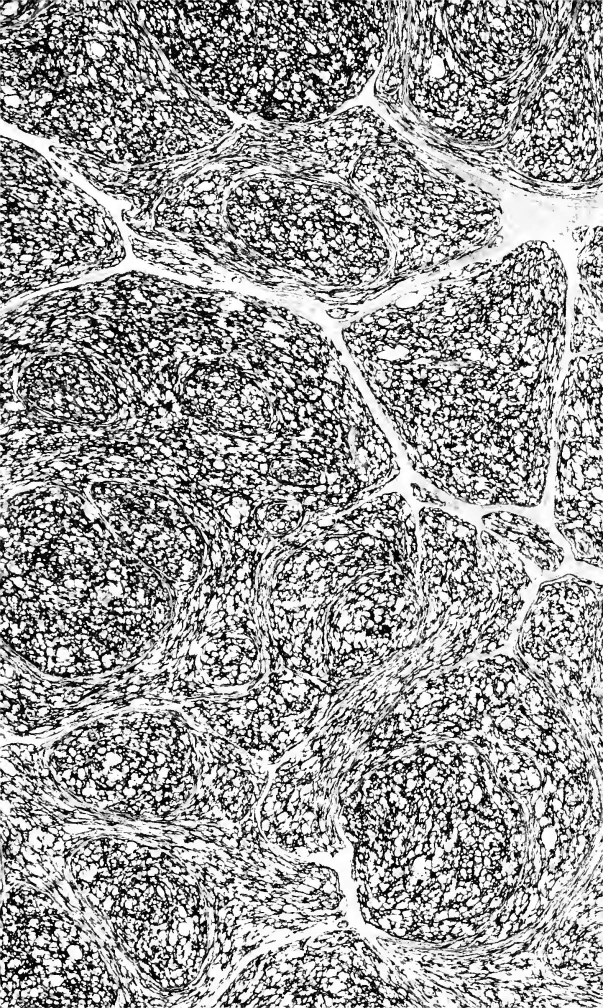






LE CABINET
DES FÉES;
OU
COLLECTION CHOISIE
DES CONTES DES FÉES,
ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de Figures.

TOME TRENTE-DEUXIÈME.



A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVI.

LES

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

M. GUEULETTE, auteur des *Soirées Bretonnes*, a déjà fourni à cette collection les *Mille & un quart-d'heure, contes Tartares*; les *Sultanes de Guzarate, contes Mogols*; & les *Aventures du mandarin Fum-Hoam, contes Chinois*. La tête pleine de la lecture des livres orientaux, M. Gueulette eſt un des auteurs qui a le mieux réuſſi à en imiter la manière, & il en eſt peu dont l'imagination ſe ſoit prêtée comme la ſienne à une auſſi grande variété de merveilleux.

L'ouvrage que nous ajoutons à ceux que l'on a déjà fait paroître ne dément point cette fécondité étonnante; on n'y trouve point de répétitions; & les tableaux qu'il préſente, offrent des ſujets nouveaux auſſi agréablement variés que les précédens. Nous ne voyons donc pas pourquoi il ſeroit exclus de cette collection.

M. de Voltaire n'a pas dédaigné cet ouvrage de M. Gueulette; il y a pris le ſujet d'un des épiſodes les plus agréables de ſon roman de Zadig. Nous croyons que nos

lecteurs ne seront pas fâchés de trouver ici les deux morceaux rapprochés, afin de voir le parti que M. de Voltaire a tiré de l'ouvrage de M. Gueulette.

Le médecin Mirliro, le philosophe Indigoruca & le sauvage Barbario (dit l'auteur des Soirées Bretonnes) « avoient une forêt » & une grande prairie à traverser avant que » d'arriver à la ville, & ils marchoient à » grands pas, lorsqu'ils rencontrèrent en leur » chemin un grand nombre d'officiers de » l'empereur Fantasque qui, surpris de la » figure extraordinaire de ces trois étran- » gers, s'arrêtèrent assez long-tems à les » considérer. Ensuite les ayant abordés, ils » s'informèrent d'eux s'ils n'avoient pas vu » dans la forêt le cynogefore de l'empereur, » qui s'étoit perdu depuis deux jours par la » faute de celui qui le conduisoit. . . . . Ce » cynogefore étoit une espèce de chameau » très-rare dans le pays; il coûtoit des » sommes immenses, il n'y avoit que l'em- » pereur qui pût en avoir un. . . . . Le mé- » decin Mirliro ayant demandé aux officiers » si cet animal n'étoit pas boiteux du pied » gauche de devant, le philosophe Indigo- » ruca, s'il n'étoit pas borgne de l'œil droit, » & le sauvage Barbario, s'il n'étoit pas

» chargé de ſel & de miel ; les officiers ſur-
» pris de ces demandes qui étoient ſi con-
» formes à la vérité, & croyant que les
» étrangers donneroient à l'empereur des
» nouvelles du cynogeſore, les prièrent de
» vouloir bien venir au palais, & les y con-
» duiſirent dans cette eſpérance. L'empe-
» reur..... les reçut d'un air fort affable, &
» les ayant interrogés au ſujet du cynogeſore,
» fut très-ſurpris d'apprendre d'eux qu'ils
» n'avoient point vu cet animal, & qu'ils
» n'en avoient ainſi parlé que ſur des pré-
» ſomptions qu'ils croyoient certaines. Il
» crut d'abord qu'ils ſe mocquoient, & il
» étoit ſur le point de faire éclater contre
» eux toute ſa colère, lorſqu'on vint lui
» annoncer que le cynogeſore étoit retrou-
» vé & qu'il revenoit tout ſeul au palais.
» Mais par quel prodige, s'écria l'empereur,
» avez-vous pu parler ſi pertinemment d'une
» choſe que vous n'aviez jamais vue...., &
» quel ſecret avez vous pour deviner ſi juſte?
» Je vais vous expliquer le mien, dit le mé-
» decin Mirliro, j'ai demandé ſi le cynoge-
» ſore n'étoit pas boiteux, parce que ſur le
» chemin de la forêt ayant remarqué les
» traces de cet animal, je m'apperçus que
» la ſymétrie de ſon allure étoit fauſſée,

» écartée, & qu'il avoit foulé la terre du » pied gauche de devant autrement que des » autres pieds; de-là je conjecturai qu'il étoit » boiteux de ce côté-là. Et moi, dit Indigo- » ruca, si je me suis enquis de vos officiers » si le cynogefore n'étoit pas borgne, c'est » qu'ayant, ainsi que ce fameux médecin, » examiné ses pas & connu qu'il avoit passé » dans un petit sentier dont les deux côtés » étoient couverts d'herbes, j'ai remarqué » que quoiqu'elle fût beaucoup plus belle & » plus touffue à droite qu'à gauche, le cyno- » gefore n'avoit point touché à celle qui est » à droite & n'avoit mangé que de celle qui » est à gauche. J'ai fait là-dessus des réfle- » xions très-justes, en assurant que cet ani- » mal étoit borgne de l'œil droit, puisqu'au » lieu de choisir naturellement la meilleure » herbe qui étoit de ce côté-là, il n'avoit » touché qu'à celle qu'il avoit vue à sa » gauche; & je ne me suis point trompé » dans le jugement que j'en ai fait...... (On supprime l'explication donnée par le sauvage Barbario, que l'on retrouvera ci-après dans lè corps de l'ouvrage,) » l'empereur eut » tout lieu d'être content, &c. &c. &c. »

Voici le passage de M. de Voltaire, on y verra l'usage qu'il a fait du conte de M. Gueu-

lette; & qu'en adoptant ses idées, il s'est contenté de les embellir de son style. « Un » jour, se promenant auprès d'un petit bois, » il (Zadig) vit accourir à lui un eunuque » de la reine, suivi de plusieurs officiers qui » paroissoient dans la plus grande inquié- » tude, & qui couroient ça & là comme » des hommes égarés qui cherchent ce » qu'ils ont perdu de plus précieux. Jeune » homme, lui dit le premier eunuque, » n'avez-vous point vu le chien de la reine? » Zadig répondit modestement: c'est une » chienne, & non pas un chien. Vous avez » raison, reprit le premier eunuque; c'est » une épagneule très-petite, ajouta Zadig, » elle a fait depuis peu des chiens, elle boîte » du pied gauche de devant, & elle a les » oreilles très-longues. Vous l'avez donc » vue, dit le premier eunuque tout essoufflé: » non, répondit Zadig, je ne l'ai jamais » vue & je n'ai jamais su si la reine avoit une » chienne.

» Précisément dans le même tems, par » une bisarrerie de la fortune, le plus beau » cheval de l'écurie du roi s'étoit échappé » des mains d'un palfernier dans les plaines » de Babylone. Le grand veneur & tous les » autres officiers couroient après lui avec

» autant d'inquiétude que le premier eu-
» nuque après la chienne. Le grand veneur
» s'adressa à Zadig, & lui demanda s'il n'avoit
» pas vu passer le cheval du roi. C'est répon-
» dit Zadig, le cheval qui galoppe le mieux;
» il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit;
» il porte une queue de trois pieds & demi
» de long, les bossettes de son mors sont
» d'or à vingt-trois karats; ses fers sont
» d'argent à onze deniers de fin. Quel che-
» min a-t-il pris? où est-il? demanda le
» grand veneur; je ne l'ai point vu, répon-
» dit Zadig, & je n'en ai jamais entendu
» parler.

» Le grand veneur & le premier eunuque
» ne doutèrent pas que Zadig n'eût volé le
» cheval du roi & la chienne de la reine; ils
» le firent conduire devant l'assemblée du
» grand Desterham, qui le condamna au
» knout & à passer le reste de ses jours en
» Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu,
» qu'on retrouva le cheval & la chienne.
» Les juges furent dans la douloureuse né-
» cessité de réformer leur arrêt.... Il fut per-
» mis à Zadig de plaider sa cause...... il parla
» en ces termes: étoiles de justice, &c. Voici
» ce qui m'est arrivé: je me promenois vers
» le petit bois où j'ai rencontré le vénérable
» eunuque & le très-illustre grand veneur;

» j'ai vu ſur le ſable les traces d'un animal, » & j'ai jugé aiſément que c'étoient celles » d'un petit chien; des ſilions légers & longs » imprimés ſur de petites éminences de » ſable entre les traces des pattes, m'ont » fait connoître que c'étoit une chienne » dont les mamelles étoient pendantes; & » qu'ainſi elle avoit fait des petits il y a peu » de jours. D'autres traces en ſens différens » qui paroiſſoient toujours avoir raſé la » ſurface du ſable à côté des pattes de de- » vant, m'ont appris qu'elle avoit les oreilles » très-longues; & comme j'ai remarqué que » le ſable étoit toujours moins creuſé par » une patte que par les trois autres, j'ai com- » pris que la chienne de notre auguſte reine » étoit un peu boiteuſe.

» A l'égard du cheval du roi des rois, » vous ſaurez qu'en me promenant dans les » routes de ce bois, j'ai apperçu la marque » des fers d'un cheval; elles étoient à égale » diſtance. Voilà, ai-je dit, un cheval qui a » un galop parfait, &c. &c. » On trouvera dans le conte le ſurplus des explications que donne Zadig; ce que l'on vient de donner ſuffit pour prouver que M. de Voltaire avoit lu l'ouvrage de M. Gueulette, & qu'il en a fait uſage.

On peut lire dans le volume des notices un

extrait de la vie de M. Gueulette, & une liſte de ſes ouvrages.

Les trois contes qui ſuivent ſont de madame de Lintot; on y trouvera une imagination moins féconde & moins variée, mais une morale douce & ſaine, écrite d'un ſtyle ſimple, aiſé, & qui n'eſt pas dénué d'agrémens. Madame de Lintot n'eſt connue que par ſes productions, on ne ſait rien de ſa vie privée. Outre les contes que nous imprimons, elle eſt auteur d'un roman intitulé : *Hiſtoire de Mademoiſelle de Salins.*

Les aventures de Zeloïde & d'Amanzarifdine ſont le début de M. de Moncrif dans la féerie. Cet ouvrage annonce les talens que cet académicien a développés depuis d'une manière brillante, & ils ſervent à completter ce qui eſt ſorti de ſa plume dans un genre où il s'eſt exercé avec avantage.

Les Mille & une nuits avoient alors beaucoup de vogue; pluſieurs auteurs s'empreſſoient d'écrire dans un genre que le public avoit goûté. M. de Moncrif voulut ſuivre la même carrière, & nos lecteurs verront qu'il n'eſt pas celui qui l'a parcourue avec le moins de ſuccès : pour ſe mettre à la mode il intitula ſon livre les *Mille & une faveurs*, titre qui a été ſupprimé dans les éditions ſuivantes.

AVERTISSEMENT
AU LECTEUR.

CES fabliaux ou contes que je donne au public, ſont traduits d'un manuſcrit très-ancien dont me fit préſent, il y a quelques années, monſieur de B . . . . , préſident au parlement de Bretagne. Ils ſont intitulés dans l'original SOIRÉES BRETONNES. Voici la raiſon de ce titre.

Longtems avant que le duché de Bretagne fût joint à la couronne de France par le mariage d'Anne de Bretagne qui l'apporta en dot à Charles VIII, fils de Louis XI, cette province avoit été gouvernée par des rois. *Conam Meriadec*, jeune ſeigneur du ſang des rois d'Angleterre, fut le premier qui y régna ſous ce titre ; & par une ſuite de onze monarques légitimes, *Daniel Dremruz* parvint à ce royaume, qu'il poſſéda depuis l'an 680 juſqu'en 720.

Les anciennes chroniques du pays racontent des merveilles de ce roi, & des proueſſes incroyables qu'il fit pendant ſon règne ; mais elles n'inſtruiſent pas de ſa naiſſance ; ni comment il devint roi de Bretagne. Il y en

a pourtant quelques-unes qui le font descendre des comtes de Cornouailles, & qui rapportent qu'ayant épousé la fille d'un seigneur Anglois nommé *Rivalon Murmasson*, il en eut une princesse d'une rare beauté, appellée *Aliénore*, qui dans sa tendre jeunesse étoit d'une mélancolie si profonde, qu'elle avoit près de treize ans qu'on ne l'avoit pas encore vu rire.

Dremruz qui n'avoit qu'elle d'enfant, & qui l'aimoit avec passion, ressentoit toute la douleur possible de voir sa fille plongée dans cette humeur sombre. Il inventoit tous les jours, pour la divertir, mille nouveaux jeux qui ont depuis passé jusqu'à nous; tels que sont ceux du muet, du métier à deviner, du gage touché, des proverbes, des propos interrompus, des jalousies, des aveugles, de la folie, & tant d'autres qui amusent encore aujourd'hui les jeunes gens; mais rien ne lui réussit mieux que de faire lire à la princesse, des fabliaux, c'est ce que nous appellons aujourd'hui des contes des fées. On s'apperçut qu'*Aliénore* prêtoit plus d'attention à cette lecture qu'à tout autre plaisir; aussi-tôt les plus beaux esprits Bretons se faisant un mérite de plaire à leur roi en divertissant la princesse, lui apportèrent de nouveaux contes à l'envi l'un de l'autre.

Dremruz charmé de voir que l'humeur noire de ſa fille ſe diſſipoit peu à peu, venoit régulièrement paſſer toutes les ſoirées dans l'appartement d'*Aliénore* : c'étoit en ſa préſence que chaque auteur liſoit ſon ouvrage, & que, ſuivant qu'il méritoit l'approbation de la princeſſe, on le tranſcrivoit, & on le mettoit dans un recueil auquel *Aliénore* donna elle-même le titre de Soirées Bretonnes, parce que c'étoit ordinairement les ſoirs qu'on lui faiſoit cette lecture. Enfin après un tems conſidérable, la princeſſe fut entièrement guérie de cette mélancolie & en eut l'obligation à ces fabliaux, ainſi qu'il eſt marqué dans leur préface.

Au reſte je n'ai pas cru devoir les ſéparer par ſoirées, ni mettre les réflexions qui ſont à la fin de chacun de ces contes, comme cela eſt dans l'original. La ſimplicité de ces diſcours auroit certainement ennuyé le lecteur qui prendra plus de plaiſir à lire ces contes ſans interruption. S'il eſt content de ceux-ci, j'en ai pluſieurs autres tirés du même manuſcrit, dont je lui ferai part dans la ſuite.





LES SOIRÉES BRETONNES.

IL y avoit autrefois un prince nommé Engageant, qui régnoit dans l'Arabie Heureuse. Il étoit parvenu au trône ; par une longue suite d'ancêtres qui avoient toujours été l'amour de leurs peuples, & dont la mémoire étoit si chère, qu'on la célébroit tous les ans, par des jeux magnifiques qu'on faisoit en leur honneur. C'étoit en cette occasion qu'une brillante jeunesse s'efforçoit de mériter l'approbation de son prince, qui distribuoit lui-même les prix aux vainqueurs. Ils pratiquoient dans ces espèces de carrousels tout ce qui s'exécute dans les véritables combats ; ils y exprimoient même les voix, les plaintes & les cris des combattans, sans oublier leurs chutes, leurs morts & leurs victoires. Le peuple qui regardoit ces jeux comme une véritable image de la guerre, attendoit ce jour avec une extrême impatience. Les malades avoient coutume de se faire porter

aux fenêtres, trouvant le ſoulagement de leurs maux, dans la vue de ces ſpectacles; & les femmes groſſes ſe mêlant dans la foule, étoient charmées de voir pour quel prince elles devoient mettre au monde des citoyens; en un mot, la joie étoit ordinairement ſi générale, qu'elle parvenoit juſqu'aux plus miſérables, & que les eſclaves même oubliant la dureté de leur condition, s'imaginoient être libres, tant l'excès de cette commune joie faiſoit d'impreſſion ſur leurs cœurs!

Le jour que l'on avoit choiſi pour cette cérémonie étoit enfin arrivé; les ſacrificateurs apprêtoient déja leurs couteaux pour égorger les victimes; le lieu où ſe devoit faire le ſacrifice, & enſuite les jeux, étoit rempli d'un nombre infini de perſonnes de toutes ſortes d'états, & l'on n'attendoit plus que la préſence du prince Engageant, lorſque ſes principaux officiers qui le cherchoient depuis la pointe du jour, vinrent avec triſteſſe annoncer au druide, que ce monarque ne ſe trouvoit ni dans ſon appartement, ni dans ſon palais. Comme il étoit adoré de ſon peuple, on fit promptement une recherche exacte dans tous les lieux où le prince pouvoit être; & l'on fut dans une conſternation générale de n'en apprendre aucune nouvelle. Il ne paroiſſoit pas naturel qu'il eût diſparu volontairement, dans

une conjoncture où sa présence étoit le plus bel ornement de la fête, & que ses domestiques les plus affidés ignorassent les raisons de cette absence ; cependant comme on ne pouvoit en porter aucun jugement certain, ce contre-tems ayant fait différer le sacrifice & les jeux, chacun se retira chez soi, avec une extrême douleur dans l'ame.

Les principaux de l'état & les chevaliers de distinction, qui étoient personnellement attachés à ce monarque, se faisant un mérite de découvrir ce qu'il pourroit être devenu, se dispersèrent pour aller le chercher, avec promesse de revenir à un jour nommé s'ils n'en apprenoient aucune nouvelle. Ce tems écoulé, & tous les chevaliers de retour, sans avoir tiré aucun fruit de leurs voyages, on ne douta point que le prince Engageant n'eût été privé de la vie par quelque accident très-étrange ; & l'on résolut, sur ce triste fondement de lui dresser un cénotaphe magnifique, pour marque de l'extrême regret que l'on avoit de sa perte. Ses sujets, qui s'étoient tous revêtus d'habits lugubres, pleuroient véritablement un si bon prince, qui ne leur laissoit point de postérité, & déclarèrent tout haut que jusqu'à ce qu'ils eussent des nouvelles certaines de sa mort, ils ne reconnoîtroient aucun souverain. Pendant cet intervalle,

ils donnèrent l'adminiſtration de l'état à trois perſonnes différentes, ſavoir au plus proche prince du ſang, au grand druide, & à un vieillard d'entre eux, dont la probité, le déſintéreſſement & la ſageſſe leur étoient parfaitement connus, & chargèrent ces trois miniſtres du ſoin des funérailles de leur roi.

Tout étoit déja préparé pour la pompe funèbre ; l'on avoit conduit les victimes à l'autel, & le druide avoit le bras levé pour ſacrifier une brebis noire, lorſque l'on entendit tout d'un coup de grands cris d'allegreſſe, qui furent cauſés par la préſence de l'aimable prince que l'on avoit cru ne revoir jamais. Une joie extrême ſuccéda à la plus ſombre triſteſſe ; & Engageant charmé de la bonté du cœur de ſes ſujets, & de la tendreſſe générale qu'ils lui témoignoient, les en remercia dans des termes fort énergiques, & aſſemblant autour de lui les principaux de ſon royaume : ſi je différois davantage, leur dit-il, à vous raconter la cauſe de mon abſence involontaire, je croirois ne pas répondre à la joie que vous faites paroître de mon heureux retour. Ecoutez des évènemens preſque incroyables.



HISTOIRE

Du prince Engageant.

LE jour que l'on devoit rendre les devoirs funèbres aux rois mes prédécesseurs, avoit à peine commencé à paroître, que me levant sans éveiller aucun de ceux qui étoient auprès de moi, je résolus, en attendant l'heure de la cérémonie, d'aller faire un tour dans la forêt des daims; je traversai les jardins seul avec mon arc & mes flèches, & sortant par une porte dont j'avois la clef, j'entrai dans cette forêt; quoique je fusse à pied, j'y poursuivis quelques bêtes; & sans y penser, je m'écartai tellement des routes ordinaires, que je ne pus jamais retrouver mon chemin. Je conçus bien l'inquiétude où l'on seroit de mon absence; mais après avoir marché cinq ou six heures, m'appercevant que je m'égarois toujours de plus en plus, je me reposai de lassitude au pied d'un arbre fort épais; la chaleur du jour m'assoupissoit, & j'allois goûter les douceurs d'un tranquille sommeil, lorsque je fus surpris d'entendre près de moi la voix d'une dame qui chantoit avec beaucoup de méthode & d'agrément. Je me

levai auſſi-tôt, & reconnoiſſant cette dame pour être la fée Fleurie, je l'abordai avec reſpect. J'allois lui témoigner la joie que j'avois de la rencontrer, & la prier de faciliter mon retour au palais, lorſque la fée Terrible, ſa tante, ſurvint en ces lieux ; elle m'aborda d'un air fort gracieux, & s'informant de moi pour quel ſujet j'étois ſeul, & dans des lieux ſi écartés, je lui racontai comme je m'étois égaré en chaſſant. Il ne nous ſera pas difficile de vous remettre dans votre chemin, me dit cette perfide fée ; mais, prince, n'auriez-vous pas beſoin de rafraîchiſſement ? Alors me préſentant une coupe de criſtal de roche garnie d'or, elle y verſa une liqueur rouge, dont l'odeur me fit croire que c'étoit du vin exquis. J'étois altéré d'avoir tant marché, & ſans prendre garde aux ſignes que me faiſoit la fée Fleurie, je bus cette liqueur à longs traits ; mais à peine eus-je vuidé la coupe, que je ſentis tous mes membres s'engourdir, & qu'une épaiſſe nuit me couvrant les yeux, je tombai dans une eſpèce de léthargie. Cette cruelle fée alors, pour ſe venger ſans doute du refus que j'ai fait autrefois d'épouſer une laide princeſſe qu'elle avoit miſe ſous ſa protection, me prit par les cheveux, & me tranſporta tout endormi dans une eſpèce de grotte profonde & épouvantable, qui ne tire

du jour que par un ſoupirail inacceſſible. L'on appelle cette triſte priſon la tour de l'exterminée, parce que c'eſt-là que la fée enferme ceux qu'elle veut faire périr.

Je fus ſurpris à mon réveil, qui arriva quelques heures après, de me trouver dans ce lieu affreux; & ayant repris mes eſprits, je jugeai bien que la fée Terrible n'avoit pas deſſein de m'épargner. Ces triſtes réflexions m'occupoient entièrement, lorſqu'une foible lueur du jour qui baiſſoit, me fit appercevoir dans le même cachot, un grand ſerpent ou dragon aîlé, qui paroiſſant jetter ſur moi des regards furieux, m'épouvanta horriblement. J'étois ſans armes, & ne pouvant éviter la mort que je m'imaginois que ce monſtre m'alloit donner à tous momens, j'étois prêt, pour ne point languir dans cette cruelle attente, de m'y offrir moi-même, lorſque je vis une petite niche où je pouvois me mettre à l'abri du ſerpent. Je m'y retirai promptement, & j'y paſſai la nuit, dans des frayeurs mortelles.

Le lendemain matin, dès que le jour qui entroit par le ſoupirail m'eut fait voir plus clairement cet épouvantable animal qui ſecouoit ſes aîles & ſa queue dont il faiſoit trembler la caverne, je jugeai qu'il s'apprêtoit à me tirer du lieu où j'étois, & à me dévorer; mais heureu-

ſement il ne ſortit pas de ſa place. Je paſſai encore quelques heures à examiner ce monſtre avec attention ; il ne faiſoit aucun mouvement qui ne me fît friſſonner d'horreur, & je crus enfin voir mon dernier moment, lorſque le dragon s'étant tout d'un coup élevé, plana quelque tems par la caverne, & s'abbatit enſuite à mes pieds. Ma frayeur redoubla alors ; mais je fus ſurpris qu'au lieu de me faire aucun mal, il ſe mit à lécher une pierre noire, dont paroiſſant réjoui, il retourna à ſon gîte juſqu'au lendemain à pareille heure, qu'il recommença le même exercice, & qu'il continua les jours ſuivans, ſans que j'oſaſſe ſortir de mon trou. Cependant la faim me preſſant, je réſolus de me procurer la mort, puiſqu'auſſi bien je ne la pouvois fuir. Je quittai donc mon aſyle en tremblant ; le dragon me regardoit faire, ſans abandonner ſa place, & ſembloit prendre part à ma miſère. Je me baiſſai enfin ſur cette pierre noire, croyant que ce monſtre horrible lui auroit communiqué le venin dont il devoit être rempli ; & dans l'eſpérance d'être bientôt délivré de tous mes maux, je la léchai comme je le lui avois vu faire ; mais dans le moment même je ſentis, avec ſurpriſe, que l'horreur de la faim que je ſouffrois ſe paſſoit, que mon eſtomac étoit entièrement ſoulagé, & que mon corps

reprenoit de nouvelles forces. J'eus quelque frayeur de ces effets ſurprenans ; ſi miſérable que l'on ſoit, l'uſage de la vie paroît toujours doux ; je commençai à croire que le venin pouvoit tellement réfroidir la chaleur naturelle, qu'il me procureroit bientôt une prompte mort qui ne me parut cruelle que dans le moment que je m'imaginai qu'elle s'approchoit ; mais ces craintes s'étant paſſées avec le tems, je me ſouvins que j'avois autrefois oui parler à la fée Fleurie de la pierre raſſaſiante, & je conclus avec joie qu'il falloit que ce fût cette pierre.

Cette nouvelle découverte me donna l'eſpérance de ſortir quelque jour de l'affreuſe demeure où j'étois, puiſque j'y trouvois de quoi vivre, malgré les cruelles intentions de la fée, & que le ſerpent, loin de me faire aucun mal, me donnoit tous les jours de nouvelles marques de bienveillance & d'amitié, par ſes careſſes réitérées. Ce ne fut pas ſans appréhenſion que j'y répondis les premiers jours, mais enſuite je m'apprivoiſai tellement avec ce monſtre, que la nuit il m'échauffoit en ſe couchant auprès de moi.

J'avois remarqué qu'il voloit tous les jours à la même heure vers le ſoupirail de la grotte, où il reſtoit attaché aſſez long-tems. Je ne m'étois pas apperçu que peu à peu il en ron-

geoit la pierre ; & je fus ſurpris il y a neuf ou dix jours, de voir que le trou étoit devenu aſſez large pour qu'il pût y paſſer tout le corps. En effet, il en ſortit le matin, & me laiſſa ſeul dans cette effroyable caverne. La compagnie la plus affreuſe paroît douce, dans l'état miſérable où j'étois, & l'abſence du dragon, que je n'eſpérois plus qui dût revenir, m'ayant réduit au déſeſpoir, je réſolus de me laiſſer mourir de faim, & je ne m'approchai point pendant cinq jours de la pierre raſſaſiante. Enfin j'étois prêt d'expirer, lorſque je le vis rentrer dans la grotte. Ce pauvre animal paroiſſant m'exciter à prendre la fuite avec lui, s'élevoit à tous momens vers le ſoupirail, me tendoit ſa queue, & me la lançoit autour des jambes. Ces careſſes, ſouvent réitérées, me donnèrent courage ; & prenant tout d'un coup mon parti, je m'y attachai fortement. Le dragon alors m'en ayant lié de manière que, quand j'aurois voulu m'en débarraſſer, il m'auroit été impoſſible de le faire, m'enleva avec lui, ſortit par l'ouverture qu'il s'étoit faite lui-même, & m'arracha ainſi du miſérable cachot, où j'aurois fini mes jours. Enſuite m'ayant tranſporté dans l'air pendant quelques heures, il me mit doucement à terre, auprès d'une eſpèce de cabane de berger.

J'étois en très-mauvais état, mes forces ſe



Vous scavez que j'aime beaucoup le fruit !

C.P. Marillier, Del. L. Croutelle, Sculp.

trouvoient entièrement épuiſées par une longue diète, & je croyois n'avoir plus que quelques momens à vivre, lorſque je vis le ſerpent s'éloigner encore de moi. Cette ſeconde ſéparation m'accabla, je tombai dans une foibleſſe qui auroit terminé ma vie, ſi une bonne vieille qui m'apperçut dans le danger, n'eût été promptement chercher du ſecours à la maiſon voiſine; elle me tourmenta tellement, qu'elle me fit revenir de l'état où j'étois, & me préſenta une grenade pour me réjouir le cœur. Vous ſavez que j'aime beaucoup ce fruit. Je le portois à ma bouche, quand le ſerpent qui s'étoit retiré, accourant à tire-d'aîles avec des ſifflemens affreux, ſe jetta ſur moi, m'arracha ce fruit d'entre les mains, & le dévora ſur le champ. J'avois été ſi effrayé que j'étois retombé évanoui; mais quelle fut ma ſurpriſe quand je me reconnus, de ne plus trouver à mes côtés que la dépouille du ſerpent, & d'y voir à ſa place la plus charmante perſonne que l'on puiſſe s'imaginer? Mon étonnement ſurpaſſa la crainte que j'avois eu. Par quelle étrange aventure, m'écriai-je, ſe trouve-t-il ici une divinité, ſous les écailles d'un monſtre horrible! & quelle grace n'ai-je point à lui rendre, puiſque, ſuivant toutes les apparences, c'eſt elle qui m'a tiré de l'affreuſe priſon où je devois périr! Si je vous ai

ſauvé la vie, reprit cette aimable fille ; vous venez de me rendre ma première forme ; ainſi nos obligations ſont aſſez réciproques. Moi, lui dis-je, & comment ai-je été aſſez heureux pour contribuer à une choſe que j'aurois voulu acheter aux dépens de mes jours ? Vous allez l'apprendre, pourſuivit-elle ; écoutez-moi ſeulement avec attention. Cette belle perſonne prit alors la parole, & commença ainſi ſon hiſtoire.

HISTOIRE

De la princeſſe Adreſſe.

JE ſuis fille du roi des pays Imaginaires, & de la reine des Idées creuſes. Ma mère, après pluſieurs fauſſes couches, me mit au monde avec le ſecours de la fée Legère, qui lui ſervit de ſage-femme. Elle me doua en naiſſant de toutes les perfections du corps & de l'eſprit, & me nomma Adreſſe, parce qu'effectivement je devois être fort adroite. J'avois atteint déja l'âge de ſeize ans, lorſque ma beauté faiſant du bruit dans le monde, le roi Habile me fit demander en mariage. On ne faiſoit rien dans nos états, ſans le conſeil de la fée Legère. Elle ne nous quittoit preſque point ; mais mal-

heureusement dans le tems que les ambassadeurs du roi Habile arrivèrent, elle étoit allée accorder un différend entre deux jeunes fées, qui l'avoient choisie pour arbitre ; & comme on ne savoit où apprendre de ses nouvelles, mon père de peur de manquer un parti qui lui paroissoit très-avantageux, m'accorda sur le champ, & me fit partir quelques jours après, pour aller trouver mon époux. Quoique le roi Habile fût fort vieux, & que j'eusse beaucoup d'antipathie pour cette union, je fus contrainte d'obéir en victime de la politique, & notre mariage se conclut sous les auspices de la répugnance & du dégoût. Mais, quand l'heure de se coucher fut venue, & que je me trouvai sur le point de consommer le sacrifice, je m'avisai tout d'un coup d'un expédient qui me fut sans doute inspiré par la fée Legère. Je me présentai devant le roi : sire, lui dis-je, puisqu'il a plu à votre majesté, par une faveur particulière, de me choisir pour son épouse ; je la supplie de m'accorder une grace, pour le prix de ma virginité. Je sais que ce que je vais demander peut tirer à conséquence, mais je croirois n'être pas digne de la tendresse d'un si grand prince, si, dans un jour aussi solemnel, je n'en recevois qu'un refus.

Ce monarque qui m'aimoit ardemment, & qui ne s'attendoit pas à ce que j'allois lui pro-

poser, m'assura par tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'il n'étoit rien que je n'obtinsse de lui. Sire, lui dis-je, souvenez-vous que les promesses des rois sont inviolables ; je souhaite donc qu'en votre monnoie, mon nom & mon portrait soient gravés à côté du vôtre. Je n'eus pas plutôt achevé de parler, que le roi fronçant le sourcil : vous aviez raison, me dit-il, de croire que cette grace fût difficile à obtenir ; je ne m'imaginois pas que vous pussiez avoir assez de présomption pour exiger des prérogatives dont tous mes prédécesseurs ont été si jaloux, & vous devez savoir qu'en ce pays-ci les sceptres ne sont jamais tombés en quenouilles ; ainsi je vous conseille de choisir toute autre chose. Sire, lui repartis-je avec fermeté : vous êtes un roi très-puissant, mais vous êtes encore plus juste que vous n'êtes grand : vous vous êtes lié par des sermens horribles, que vous ne pouvez enfreindre sans appréhender la punition des dieux vengeurs des parjures ; & quelque pouvoir que vous ayez sur moi, soyez sûr que je ne serai jamais votre femme, qu'après avoir obtenu ce que vous ne pouvez plus me refuser. Eh bien, me dit alors le roi, d'un ton assez brusque, je vous l'accorde, mais à une condition dont vous ne viendrez peut-être pas à bout si facilement. Faites apporter votre arc & vos

flèches, nous tirerons chacun trois coups; & si vous emportez la victoire sur moi, je ne résisterai plus à vos injustes prétentions. Je me soumis volontiers à cette épreuve, & nous nous rendîmes sur le champ dans une grande gallerie, au bout de laquelle le roi fit poser un assez petit bassin d'argent sur un pied-d'estal, & à la lumière des flambeaux. Il me dit que c'étoit-là notre but, mais qu'il y falloit tirer à l'aventure, parce que cet exercice devoit se faire dans l'obscurité. On ôta donc toutes les clartés; & le roi, qui en avoit fait souvent l'essai, tira trois coups, qui furent ouis distinctement par le bruit que firent les flèches, en touchant le bassin. Il étoit au comble de sa joie. Faites-en autant, ou mieux, me dit-il: vous entendez ce que je viens d'exécuter. Sire, lui répondis-je, deux sens valent mieux qu'un, & le plus exquis en jugera. Ayant alors pris mon arc, je tirai ma première flèche, qui se fit bien entendre dans le bassin. Le roi en fut étonné; mais il crut avoir bientôt lieu de se réjouir, lorsqu'ayant décoché les deux autres, elles ne rendirent non plus de son que si elles avoient passées fort loin du but. Eh bien, me dit le roi, en riant de toutes ses forces, qui a gagné? Il faut voir, sire, lui répondis-je, la vue en décidera mieux que l'ouie. Que l'on apporte donc des lumières, puisqu'elle nous

chicane, s'écria-t-il. Nous allâmes alors visiter le but & les flèches ; celles du roi avoient chacune fait leur passage à travers le bassin ; mais les miennes, dont la première seule avoit fait du bruit, n'avoient suivies qu'une même voie. J'avois si bien adressé mes coups, que les deux autres avoient passé par la même ouverture, ce qui étoit cause qu'elles n'avoient pas paru frapper le bassin.

Le roi fut très-consterné à cette vue ; il ne put disconvenir que l'honneur de la victoire ne me fût dû : cependant ne voulant rien relâcher de sa grandeur, & croyant qu'il y alloit trop de sa gloire d'en communiquer la moitié à une femme, il ne jugea pas à propos de m'accorder sitôt ma demande. Permettez-moi, belle princesse, me dit-il, d'éprouver encore votre habileté, & de voir si vous soutiendrez votre nom avec autant de justice que vous l'avez fait jusqu'à présent ; mais il est trop tard pour cela, il faut remettre la partie au grand jour.

Je me retirai alors dans un appartement éloigné de celui du roi, & j'y passai la nuit avec inquiétude jusqu'au lendemain, qu'on vint m'avertir qu'il m'attendoit.

Dans les jardins du palais étoit la statue d'un des ancêtres du roi Habile, tenant un sceptre en sa main ; le roi commanda qu'on ôtât ce sceptre,

ſceptre, & qu'on mit à la place une orange; puis me l'ayant montrée, me dit que ſi je pouvois ſi bien tirer que j'ôtaſſe cette orange, & la remiſſe à ſa place, ſans qu'elle touchât la terre, il ne s'oppoſeroit plus à mes deſirs. Je lui répondis alors, que j'étois prête de l'effectuer, ſi lui-même, qui paſſoit pour le prince du monde le plus adroit, en pouvoit venir à bout. Le roi qui en avoit fait l'épreuve pluſieurs fois, ayant pris une flèche très-déliée, la tira avec tant de préciſion, qu'il enleva l'orange, & que la flèche qui la traverſoit, tomba plantée en terre, ayant l'orange près de ſes plumes. Enſuite l'ayant arrachée du lieu où elle étoit, il la renvoya en l'air, avec tant d'habileté, qu'elle retomba dans l'anneau que formoit la main de cette ſtatue, ſur laquelle l'orange étant reſtée, elle vint ſeule, par ſa peſanteur naturelle, ſe rendre perpendiculairement au-deſſous de la ſtatue.

Ceux qui avoient admiré les coups faits dans l'obſcurité, s'étonnèrent encore plus de ceux-ci; & applaudiſſant à l'habileté du roi, lui témoignèrent leur joie par des battemens de mains & des acclamations dont le refrain marquoit qu'il étoit inutile que j'eſſayaſſe de tirer après le prince; que je devois me confeſſer vaincue, & me départir de mes demandes préſomptueuſes.

Doucement, repris-je, meſſieurs, avant de juger ſainement cette queſtion, il faut entendre les deux parties. Le roi vient de faire de beaux coups, j'en conviens, mais j'eſpère que le mien ne leur cédera pas. Alors m'étant poſée directement ſous la ſtatue, j'ordonnai mon coup avec tant de juſteſſe, que la flèche paſſant dans l'ouverture de la main, emporta dans les airs l'orange avec ſoi; puis ayant fourni ſa carrière, elle ſe retourna, & étant revenue tomber à plomb au même endroit par où elle avoit paſſée, elle y laiſſa l'orange, & ſe ficha en terre auprès de la flèche du roi. Les courtiſans qui venoient de lui applaudir, il n'y avoit qu'un moment, ne purent diſconvenir que je ne l'euſſe ſurpaſſé, puiſque j'avois fait d'un ſeul coup ce qu'il n'avoit pu exécuter qu'en deux. Mais le roi, au déſeſpoir d'être vaincu, & cherchant toujours l'occaſion de reculer l'effet de ſes promeſſes, me pria de vouloir ſur le champ venir à la chaſſe avec lui, pour pouſſer à bout mon induſtrie, me jurant que ſi j'exécutois ce qu'il m'alloit propoſer, il ne feroit plus aucune difficulté de condeſcendre à mes volontés.

Nous entrâmes dans la forêt, & j'étois à ſes côtés, lorſque nous apperçûmes un cerf qui venoit à nous fort lentement : voilà, me dit le roi, la dernière preuve que je vous demande de

votre adresse. Vous voyez ce cerf; si vous pouvez d'un seul trait lui percer l'oreille gauche, & le pied de derrière du même côté, je ne résiste plus à vos desirs. N'est-ce que cela, sire, lui dis-je en riant: je suis donc sûre d'obtenir bientôt toutes les prérogatives dûes à ma naissance. Alors ayant ramassé une petite balle de terre, que j'ajustai à l'un des bouts de mon arc qui étoit creusé en forme de houlette, je la lançai droit en l'oreille gauche du cerf qui, sentant le fretillement que la balle lui fit en se brisant, s'arrêta tout court; & du pied de derrière du même côté, secoua cette poussière qui l'importunoit. Il étoit dans cette attitude, lorsque, sans perdre de tems, je décochai une flèche si juste, qu'elle lui enfila l'oreille & le pied. Le roi fut tellement surpris de ce dernier trait, qu'il demeura immobile. Nous revînmes au palais, sans qu'il proférât une seule parole; aucun de ses courtisans n'osa entreprendre de le tirer de l'humeur noire dans laquelle il étoit plongé, & je commençai à me repentir de lui avoir fait connoître que j'étois en droit d'obtenir par mon industrie, ce que son cœur ne devoit pas me refuser avec tant d'obstination.

A peine fûmes nous de retour au palais, que ce prince, feignant d'être fatigué de la chasse, entra dans son appartement, & m'ordonna de

me retirer dans le mien; ſon amour alors s'étant converti en rage, il envoya chercher la fée Terrible qui, par hazard, étoit à ſa cour, & m'abandonnant à cette cruelle perſonne, il la pria inſtamment de ſe défaire de moi, à quelque prix que ce fût.

La fée exécuta ſes ordres avec joie; c'étoit une trop belle occaſion de ſignaler ſa malignité, pour la laiſſer échapper. Elle prit auſſi-tôt la forme d'une de mes dames d'honneur, me vint ſervir à table; & m'ayant verſé à boire d'une liqueur pareille à celle qu'elle vous a ſans doute donnée dans la forêt des daims, je m'aſſoupis peu de tems après. Comme on attribuoit l'extrême envie que j'avois de dormir à la fatigue que j'avois eue tout le jour, on me conduiſit dans mon appartement, & on me coucha; la fée ſe trouvant ſeule avec moi, profita de ce moment pour m'enlever. Elle me porta à l'entrée d'un bois, où prononçant quelques paroles barbares, elle me jetta d'une eau rouſſe ſur la tête: & me changea en dragon, tel que vous m'avez vu. Tu n'en es pas quitte, pour avoir cette exécrable forme, me dit-elle, je vais te mettre dans un lieu dans lequel tu invoqueras ſouvent la mort, ſans qu'elle vienne à ton ſecours. Alors, par la vertu de ſes charmes, elle me précipita dans la tour où elle vous a depuis enfermé, &

dans laquelle plusieurs misérables princes ont péri, par le seul caprice de cette fée cruelle.

Le roi Habile, ainsi que je l'ai appris de la fée Legère, contrefit fort l'affligé, quand on lui vint dire le lendemain qu'on ne me trouvoit pas dans mon appartement. Il me fit chercher par tout son royaume, & fit croire au roi mon père, qu'ayant eu de l'aversion pour le mariage, j'avois apparemment trouvé le moyen de m'échapper.

Mais revenons à la bonne fée Legère, dont l'absence avoit été cause de tous mes malheurs. Quand elle apprit à son retour de quelle manière les choses s'étoient passées, elle se douta qu'il y avoit quelque mystère là-dessous ; elle consulta ses livres, & ayant appris avec douleur que j'étois sous la puissance de la fée Terrible, elle alla la trouver, pour en obtenir ma grace. Cette barbare fut inexorable ; tout ce que je puis faire pour vous, ma chère sœur, lui dit-elle, c'est que la princesse, au lieu de finir ses jours dans la tour de l'exterminée, comme je l'avois résolu, n'y restera que trois ans & un mois, pourvu que pendant ce tems elle acquierre l'amitié d'un prince qui, sans en être détourné par sa laideur, soit prêt à mourir de regret de l'avoir perdue, après quoi elle recouvrera sa première forme, en mangeant

par hazard un fruit qui porte le nom d'un grand royaume, & qu'elle arrachera au prince qui doit la délivrer de cet affreux état, & l'épouser après plusieurs aventures.

Aimable princesse, m'écriai-je alors, puisque voilà la prédiction accomplie, par la grenade que vous m'avez ôtée des mains, serois-je assez heureux pour ne vous point trouver rebelle aux ordres du destin? Je n'ai point hésité à vous donner mon cœur, dès le premier moment que je vous ai vue; & sans attendre que vous m'eussiez déclaré la volonté des dieux, je n'étois déja plus à moi-même. Je vous sais bon gré, prince, me dit-elle, de la passion que vous me témoignez; mais ne donneriez-vous point à la reconnoissance seule des sentimens que je voudrois ne tenir que de l'amour. Je la rassurai contre des soupçons si injustes, par des protestations sincères de l'aimer toute ma vie. La princesse me crut. Ensuite après avoir appris d'elle que la fée Legère, qui la venoit voir tous les jours dans la prison, l'avoit instruite de tout ce qui devoit se passer, & avoit conduit elle-même cette affaire; elle me dit encore, qu'avant d'accomplir un hymen qui devoit nous combler de bonheur, nous étions destinés l'un & l'autre à rompre un enchantement extraordinaire. Voici, continua-t-elle, de quoi il s'agit.

La ville de Sobarre dépend de l'empereur des Songes, qui y fait ſa réſidence, & qui ſe nomme le prince Fantaſque, à cauſe de ſon humeur biſarre qui efface une partie de ſes bonnes qualités. Il y a environ ſix mois que, ſur un léger ſoupçon qu'il auroit pu éclaircir s'il n'avoit point trop écouté ſa colère, il ſacrifia à ſon reſſentiment trois princes d'un mérite diſtingué, & fit enfermer ſa fille dans une priſon horrible, avec le deſſein de l'y faire périr cruellement; mais les Dieux ont eu pitié de leur innocence.

Les apparences ſont quelquefois trompeuſes, & les choſes ne nous paroiſſent ſouvent criminelles, que parce que nous les regardons avec des yeux préoccupés. L'empereur Fantaſque ne voulut pas s'inſtruire de la vérité que l'un de ces princes s'efforçoit de lui faire connoître, & les Dieux, pour le punir de cette prévention cruelle, ont ordonné au menſonge de le punir par les endroits les plus ſenſibles. Ce dieu chimérique, engendré de l'illuſion & de la malice, s'eſt acquitté en peu de tems des ordres ſupérieurs qu'il a reçus.

L'empereur ſe promenoit un matin, avec grand nombre de courtiſans, ſur le bord de la mer, au moment que le ſoleil commence à paroître, lorſqu'on vit tout d'un coup s'élever du

côté de l'orient une grande main étendue, qui le long du jour demeura ſtable ; tous les habitans de Sobarre accoururent pour voir un phénomène ſi extraordinaire, chacun en parloit diverſement ; & les aſtrologues qui y étoient les plus embarraſſés, cherchoient vainement les raiſons de ce prodige. Enfin, au ſoleil couchant, cette barbare main s'élançant ſur le bord du havre, y empoigna un des princes du ſang, que la curioſité avoit fait reſter en ce lieu, ainſi que l'empereur : & après l'avoir ravi en la préſence de tout le peuple, elle le précipita au fond de la mer. L'on fut ſurpris d'un évènement auſſi tragique, & l'on déplora fort le ſort de la malheureuſe victime que la main avoit choiſi. L'empereur, qui aimoit beaucoup ſa famille, en fut très-touché, & ſa douleur redoubla le mois ſuivant. Lorſqu'il vit que, malgré les armes défenſives que l'on employoit, cette main fatale s'élançant juſques dans les cours & les jardins du palais, y enlevoit alternativement un prince ou une princeſſe du ſang, qu'elle jetoit enſuite dans la mer, & qu'elle continuoit ce cruel exercice tous les premiers jours de la lune.

C'eſt cet enchantement que nous devons travailler à détruire ; mais nous devons nous munir auparavant *de la ſtatue de Vérité, & du miroir de*

Sageſſe, qu'il nous faut chercher avec ſoin, & que nous n'acquérerons qu'après pluſieurs travaux étranges.

Charmante princeſſe, lui dis-je alors, nous avons trop éprouvé l'un & l'autre, quel eſt le ſort des malheureux, pour différer plus longtems de travailler à rendre à l'empereur de Sobarre la tranquillité qu'il a perdue. Partons donc, ſans attendre davantage, & livrons-nous à notre glorieuſe deſtinée.

Je n'en eſpérois pas moins de votre courage & de votre généroſité, répartit Adreſſe; mais avant de rien entreprendre, il faut que vous vous faſſiez voir à votre peuple, qui vous croit mort. Vous me reviendrez trouver enſuite dans le palais de la Gaieté, qu'occupe la fée Legère, & c'eſt-là que nous recevrons les inſtructions néceſſaires pour venir à bout de nos deſſeins.

Voilà de quelle manière me parla la princeſſe; & ce ne fut qu'avec un extrême regret que je pus me réſoudre à me ſéparer de cette charmante perſonne à qui je témoignai encore avant que de m'éloigner, que je faiſois conſiſter mon unique bonheur à lui plaire. Je ne ſuis pas inſenſible à vos feux, me dit-elle, mais il faut exécuter les ordres que j'ai reçus de la fée. Alors elle me conduiſit vers une eſpèce de barque dont un petit amour étoit le

patron, & ce dieu m'a amené jusqu'ici pour vous tirer d'inquiétude, & préparer ce qu'il me faut pour un voyage qui, selon les apparences, sera d'un fort long cours.

Le prince Engageant ayant ainsi raconté ses aventures aux grands de son royaume, ils les trouvèrent fort surprenantes, & bénirent mille fois la princesse Adresse, d'avoir tiré leur roi du triste cachot, où il auroit sans elle fini ses jours. On fit des réjouissances publiques & des sacrifices, pour en remercier les Dieux: & ce monarque ayant ensuite mis ordre à son royaume, dont il laissa l'administration à ceux que son peuple avoit déja choisi en son absence; il retourna sur le bord de la mer, où sa barque étoit à l'ancre. Le petit amour qui commençoit à s'impatienter, le querella fort de l'avoir fait attendre si long-tems; & ayant pris aussi-tôt la route du palais de la Gaieté, il y aborda en peu de jours. Partez, mes chers enfans, leur dit la fée Legère, après les avoir embrassés tendrement, soutenez avec courage les dangers qui vous sont préparés, ce seront autant de degrés qui vous conduiront à un bonheur parfait; les biens les plus long-tems attendus sont les plus charmans, & l'on ne sait les goûter dans toute leur pureté, que lorsqu'on les a acquis avec peine. Que la sagesse soit toujours le principe

de vos actions, ne faites rien d'indigne d'elle; craignez les dieux, secourez les misérables, & soyez sûrs qu'en suivant ces préceptes, je ne vous abandonnerai jamais dans le besoin.

La fée les conduisit ensuite dans un vaisseau magnifique, fait d'un bois très-rare, dont les voiles étoient parsemés des chiffres de ces deux illustres amans, & tous relevés en broderie d'or & de soie; ensuite, après leur avoir fait de tendres adieux, elle fit mettre promptement en mer.

Le vaisseau d'Engageant & d'Adresse, après environ quinze jours d'heureuse navigation, tiroit vers l'isle de Sobarre, lorsque les vents devinrent tout d'un coup contraires. Il s'éleva une tempête furieuse, un épais brouillard répandit un voile si obscur en plein midi, qu'on ne voyoit ni le soleil ni la mer. Cet élément perfide, agité par le vent & par l'orage, mugit effroyablement sous le poids du vaisseau; l'air fut perpétuellement allumé d'éclairs, le ciel tout en feu retentit d'épouvantables tonnerres; la mer s'élève, & touche presque au ciel; un moment après, elle précipite ses flots comme dans un abîme, dans lequel il paroît que le vaisseau va s'engloutir; les cris des matelots, le frémissement des ondes, empêchent d'entendre ce que le pilote commande; les vents sont si

furieux qu'on ne peut pas faire la manœuvre ; la mort inévitable se présente de tous côtés ; mais lorsque le prince & Adresse croyoient toucher à leur dernière heure, la mer s'appaise enfin, & devient plus tranquille ; le vent s'abat entièrement, les flots ne sont presque plus en mouvement, & un air doux & salutaire, qui succède au tems le plus affreux, fait presque oublier le péril dans lequel on étoit un moment auparavant. Comme le vaisseau avoit été très-maltraité pendant douze heures qu'avoit duré ce terrible ouragan, on fut obligé de relâcher vers l'isle la plus prochaine, pour le radouber ; mais à peine le prince & la princesse y avoient-ils mis pied à terre, qu'ils se virent environnés d'une affreuse quantité de lions qui vinrent se jetter sur eux. Engageant effrayé du danger où se trouvoit Adresse, lui fit promptement un rempart de son corps, & mettant le sabre à la main, résolut de mourir à ses yeux, ou de la délivrer de ce péril. Malgré toute la bravoure de ce prince, ils alloient bientôt servir de curée à ces monstres furieux, si un habitant de cette isle ne fût accouru à leur secours. D'abord que cet homme parut, les lions épouvantés par sa seule présence, ayant pris la fuite avec des rugissemens épouvantables, se retirèrent dans les bois. Ah ! généreux chevalier,

lui dit Engageant, eſt-il des termes aſſez forts pour vous marquer l'excès de ma vive reconnoiſſance ? Mais je me trompe, ce n'eſt point à un homme que je dois un ſecours ſi extraordinaire; & je ne puis regarder, avec trop de reſpect, une divinité pour laquelle les animaux les plus farouches ont de la vénération. Il alloit à ces mots ſe proſterner à ſes pieds lorſque cet inconnu l'arrêta. Qu'allez-vous faire, brave étranger, lui répartit-il ? ce n'eſt qu'aux dieux qu'on doit des ſoumiſſions de cette nature; & c'eſt les offenſer, que d'en rendre à un ſimple mortel comme moi. Qui que vous ſoyez, dit alors la princeſſe Adreſſe qui avoit eu le tems de ſe remettre de ſa frayeur, nous vous devons la vie, & nous ne perdrons jamais le ſouvenir de la générosité que vous venez de faire paroître à notre égard. Hélas ! madame, repartit l'inconnu, en verſant quelques larmes que le ſouvenir de ſes malheurs lui arrachoit; loin d'être un Dieu, je ne ſuis qu'un prince malheureux, expoſé dès ma plus tendre enfance aux aſſauts de la fortune; & j'aurois été moi-même dévoré par ces cruels monſtres, à mon abord en cette iſle, ſi je ne m'étois ſervi promptement d'une recette que je tiens d'un habile philoſophe. Il y a ſix mois & plus que je languis dans cette affreuſe demeure; & ſi vous

êtes touchée des maux d'un homme accablé de tristesse & de douleurs, permettez que je m'embarque avec vous ; quelque route que vous teniez, je m'estimerai toujours heureux d'être sorti d'un affreux pays, où la mort se présente à tout moment devant mes yeux. Engageant & Adresse attendris par les plaintes de l'inconnu, furent charmés de pouvoir si-tôt reconnoître le bienfait qu'ils venoient d'en recevoir. Ils lui témoignèrent la joie qu'ils avoient de diminuer ses peines en l'emmenant avec eux ; & après avoir fait promptement réparer le tort que la tempête avoit fait à leur vaisseau, ils s'éloignèrent avec une extrême satisfaction d'une terre où les uns & les autres ne pouvoient, sans trembler, se ressouvenir d'avoir abordé. A peine fut-on en pleine mer, que la princesse, curieuse de savoir les aventures de leur libérateur, le pria de les leur raconter. L'inconnu ne pouvant lui refuser ce plaisir, parla aussi-tôt en ces termes.



HISTOIRE

Du prince Bel Esprit & de la princesse Brillante.

MON père s'appelle le roi Jugement ; il épousa la princesse Mémoire, de laquelle il eut trois fils dont je suis l'aîné. On me nomma Bel Esprit, mon second frère Entendement, & le troisième Langue d'Or. Nous avions tout lieu d'être contens de notre destinée, lorsqu'il prit tout d'un coup fantaisie à notre père de faire divorce avec la reine. Comme cette princesse ne méritoit pas un pareil traitement, elle en mourut de douleur, & nous laissa tous dans une affliction extrême. Mon père qui commençoit à ne l'aimer plus, l'oublia bientôt tout-à-fait, pour épouser la princesse Chimère, veuve du prince des Fous ; & non content de s'être ainsi mésallié, il voulut encore nous faire épouser les trois filles qu'elle avoit eues de son premier mari ; l'une s'appelloit Sans-Cervelle ; l'autre, Étourdie ; & la troisième, Caquette.

Quoique nous ne fussions encore que des enfans, lorsque le roi Jugement nous proposa

de nous unir avec les trois princesses Chimériques, nous montrâmes tant de répugnance, que loin d'avoir pour elles, & pour la reine leur mère, les moindres égards, nous ne leur témoignâmes jamais que de l'aversion & du mépris. Cette conduite nous fit souvent essuyer des réprimandes de notre père qui, voyant enfin que nous avions atteint l'âge de dix-huit ans, & les princesses celui de treize, résolut de conclure, malgré nous, nos mariages avec elles.

Sans Cervelle m'avoit déja fait une déclaration dans toutes les formes, & loin de me cacher des sentimens que les autres filles ont tant de peine à avouer, & que la pudeur leur fait souvent se cacher à elles-mêmes, elle fit auprès de moi toutes les avances nécessaires pour me persuader qu'elle étoit extravagante au dernier degré.

Etourdie tourmentoit tous les jours mon frère Entendement; il n'y avoit ni sens ni suite à ses discours importuns; mais ils tendoient toujours à lui faire connoître la passion qu'elle avoit pour lui.

Et Caquette rompoit tellement les oreilles de Langue d'Or, par des médisances de toutes les dames de la cour, s'attribuant à elle seule la sagesse d'une Lucrèce, & la conduite d'une Pénelope,

Pénelope, que mon frère fatigué de ses ridicules entretiens, nous proposa un jour à Entendement & à moi, de nous éloigner d'une cour dans laquelle le roi s'oublioit si fort, qu'il étoit l'objet de la raillerie de ses voisins.

Il ne nous appartient pas, lui dis-je, de censurer la conduite de notre père ; ainsi, mon chez frère, n'en parlons qu'avec respect ; mais évitons de tomber dans de pareils malheurs, en consentant à des alliances aussi disproportionnées, que celles qu'il veut faire de nous avec les filles de Chimère. Fuyons donc un malheureux pays où l'on veut nous faire servir d'opprobre ; & sous des noms & des déguisemens empruntés, tâchons, par notre seul mérite, d'arracher de la fortune ce qu'elle nous refuse dans notre propre terre.

Ce que j'avois proposé fut reçu d'un commun accord ; nous nous munîmes d'un vaisseau, & nous nous abandonnâmes à notre destinée. Nous ne cherchions qu'à nous éloigner ; ainsi après avoir vogué pendant cinq mois le plus heureusement qu'il se puisse, nous abordâmes à l'isle de Sobarre. L'empereur Fantasque, prince des Songes, qui en fait sa capitale, nous y reçut comme d'illustres voyageurs ; il nous fit tout l'accueil possible, & nous donna des marques de distinction par la manière familière

dont il nous traita. Voilà, madame, l'origine de mes malheurs & de ceux de mes frères. A peine vis-je la princeſſe Brillante, ſeule héritière de ce grand monarque, que touché de ſon éclatante beauté, j'en devins paſſionnément amoureux. L'accès que j'avois auprès de cette princeſſe, par le plaiſir qu'elle prenoit à m'entendre lui réciter des aventures fabuleuſes que je feignois nous être arrivées, & dans leſquels je lui dépeignois des malheurs imaginaires, firent entrer l'amour dans ſon cœur ſous le nom de la pitié. Je m'en apperçus, & croyant ne devoir plus rien déguiſer avec elle, je lui déclarai ma naiſſance. La princeſſe charmée que je puſſe aſpirer ſans inégalité à l'obtenir de ſon père, m'avoua enfin que j'étois le ſeul prince avec lequel elle pourroit s'eſtimer heureuſe. Un aveu de cette nature redoubla mes ſoins & mon reſpect, & je l'aſſurai d'une conſtance & d'une fidélité à l'épreuve de la mort même.

Je paſſois à la cour pour un fameux botaniſte. En effet, j'avois acquis une connoiſſance parfaite de tous les ſimples; & la princeſſe trouvant ce prétexte merveilleux pour avoir occaſion de m'entretenir plus ſouvent, ſupplia l'empereur de permettre que je lui enſeignaſſe la vertu & l'uſage des herbes & des plantes: elle l'obtint aiſément; ainſi j'étois continuel-

lement à ses pieds, sans qu'on pût avoir le moindre soupçon de notre intelligence. Déclarez votre naissance à l'empereur, me disoit un jour l'aimable Brillante ; les princes comme vous portent toujours un caractère qui les fait distinguer, & je suis persuadée que votre mérite fera la même impression sur l'esprit de mon père qu'il a fait sur mon cœur.

Eh bien, belle princesse, lui répondis-je, je vais vous obéir ; & si je trouve autant de bonté dans l'empereur que la charmante Brillante m'en témoigne, je m'estimerai le plus heureux de tous les mortels. Je lui baisai alors la main, avec les transports de l'amant le plus passionné ; & j'étois encore dans cette posture, quand l'empereur qui vint sans aucune suite à l'appartement de sa fille, nous surprit. Traître ! me dit-il, les yeux étincelans de colère, c'est donc ainsi que tu abuses de la liberté que je t'ai donnée ? & vous, indigne princesse, vous êtes assez lâche pour commettre des actions aussi éloignées de votre rang ? vous ne le porterez pas loin l'un & l'autre, & je vais vous apprendre à vous jouer ainsi de votre maître.

Je fus si étonné de la présence de l'empereur, que j'en perdis longtems l'usage de la parole ; & lorsque je la recouvrai, je vis la princesse entre les mains des satellites, qui eurent ordre

de la conduire dans la foſſe des chiens dangereux. Cette triſte priſon eſt dans une tour placée au milieu de l'étang Malheureux, ainſi nommé à cauſe que l'eau en eſt toujours bouillante, & que du haut de cette tour on y précipite les criminels. On n'y aborde que par une avenue ſouterraine, ménagée au-deſſous de l'eau, & dont l'entrée eſt défendue par le cruel Cubulambuc, fameux enchanteur. Barbare empereur, m'écriai-je, épargne la princeſſe, elle n'eſt point coupable d'avoir écouté les vœux d'un prince tel que moi. Je ſuis fils du roi Jugement; j'ai voulu ſonder ſon cœur avant que de t'offrir en moi un gendre qui n'eſt pas indigne de ton alliance; & ſi cette témérité eſt condamnable, tourne ſur moi ſeul toute ta fureur.

L'empereur n'ajoutant aucune foi à mes diſcours: impoſteur, me dit-il, écumant de rage, ſi je traite ma fille avec tant de rigueur, tremble pour toi, ſachant ce que tu mérites. J'eus beau proteſter de notre innocence, & faire appréhender à ce prince que les dieux ne vengeaſſent bientôt ſa cruauté; il ne m'écouta pas davantage, me fit tranſporter dans un vaiſſeau, & donna des ordres qui ne furent que trop rigoureuſement exécutés.

Quoique je fuſſe le ſeul coupable en apparence, on comprit mes malheureux frères dans

la punition; mais l'on commença par moi à ſuivre les ordres cruels de l'empereur Fantaſque, & l'on me jetta quelques mois après dans l'iſle, où vous m'avez trouvé ſeul, & ſans armes.

Cette île s'appelle l'île des Lions, parce que ces fiers animaux en ſont les uniques habitans. Selon toute raiſon, j'y devois bientôt être déchiré par ces monſtres, ſi en y abordant je n'avois heureuſement trouvé ſous mes pas, un préſervatif ſûr contre leur fureur. Je vous ai déja dit que je connoiſſois parfaitement la vertu de tous les ſimples, & cette ſcience me ſauva la vie. Parmi les plantes qui ſe préſentèrent d'abord à mes yeux, je diſtinguai aiſément celle que l'on nomme lionée; j'eus la précaution d'en cueillir promptement. Cette plante a la propriété, que ſi le lion la rencontre en ſon chemin, & qu'il n'y ait point d'hommes en ce lieu-là, il s'en réjouit, & ſe roule deſſus avec plaiſir; que ſi au contraire quelque perſonne l'arrache, & en porte ſur ſoi; il arrive, par une antipatie ſecrette, que le lion s'épouvante, & s'enfuit avec des rugiſſemens effroyables.

Voici, continua le prince Bel Eſprit, l'herbe dont il eſt queſtion; ſa feuille, comme vous voyez, eſt longue, découpée par les bords, vermeille, repréſentant en quelque façon la crête

d'un coq, d'où sans doute est sortie l'opinion que l'on a, que le lion fuit la présence de ce foible animal : & c'est avec ce secours, que je puis bien appeller divin, que je me suis préservé, & que je vous ai heureusement sauvés des dents carnacières de ces monstres cruels. Au reste, n'ayant eu aucune nouvelle de mes malheureux frères, je crois qu'on leur aura fait aussi porter la peine de mon imprudence, & qu'ayant été comme moi exposés dans quelques pays inhabitables, ils y auront été dévorés, ou seront infailliblement morts de faim, n'ayant pas, comme moi, la connoissance d'une espèce d'arbrisseau dont les fleurs, par le seul odorat, peuvent soutenir un homme pendant trois jours de suite, sans qu'il ait besoin d'aucune nourriture. C'est par ce moyen que j'ai vécu dans cette île affreuse, toujours occupé de l'adorable Brillante, sans laquelle je ne puis m'estimer heureux.

Le prince Bel Esprit ne put achever son histoire, sans donner encore des larmes à la perte de sa princesse, & de ses deux frères. Mais Engageant l'ayant consolé par l'espérance que les dieux ayant pitié de leur innocence, les préserveroient d'une mort cruelle qu'ils n'avoient pas méritée ; il quitta, quelques momens, de si tristes réflexions, pour regarder une espèce d'île, dont

les bords étoient tous couverts de vipères d'une grosseur prodigieuse ; le vent les y poussoit, malgré l'industrie des pilotes, & ils ne savoient comment éviter ces dangereux animaux, lorsqu'ils apperçurent dans un esquif une fort aimable dame qui vint pour les reconnoître. Elle avoit avec elle un jeune homme parfaitement bien fait, qui n'eut pas plutôt jeté les yeux sur le prince Bel Esprit, qu'il s'écria avec tendresse : ah ! mon cher frere, est-il possible que ce soit vous que je retrouve, après avoir perdu pour toujours l'espérance de vous revoir ? En effet, c'étoit le prince Entendement, que l'on avoit transporté dans l'île des Vipères, par ordre de l'empereur des Songes ; & qui ayant eu le bonheur de plaire à la princesse Viperine, reine de cette île, en avoit été préservé des piquûres venimeuses de ces animaux.

L'on peut aisément juger de la joie que ces princes eurent de se revoir, & des marques réciproques de tendresse qu'ils se donnèrent, étant alors en sûreté dans la compagnie de Vipérine qui commandoit à ces dangereux reptiles. Les princes avoient trop d'empressement de savoir les aventures l'un de l'autre, pour tarder plus long-tems à s'en instruire. Bel Esprit ayant raconté les siennes, à-peu-près comme il l'avoit déja fait au prince Engageant ; Entendement prit ensuite la parole.

HISTOIRE

Du prince Entendement, & de la princesse Viperine.

LORSQUE je vous eu vu abandonné dans l'île des Lions, & qu'on nous ôtoit à mon frere & à moi la triste consolation de mourir avec vous, je devins furieux, & donnai des marques si visibles d'un violent désespoir, qu'on fut obligé de me lier. C'est dans cet état que l'on m'exposa sur le bord de cette île, pendant une nuit très-obscure. J'attendois l'heure que les vipères vinssent se rassasier de mon sang, & je croyois déja ouir leurs sifflemens aigus, lorsque mon bonheur voulut que cette princesse aborda à la pointe du jour, vers l'endroit où j'avois été laissé. Cette île est tout-à-fait déserte; & l'unique Vipérine, à qui elle appartient, peut impunément avec sa suite y faire des descentes. Elle y venoit heureusement ce matin-là, pour composer la véritable thériaque dont elle seule a le secret; lorsque m'ayant rencontré, elle eut pitié de mon malheur, & me fit délier. Elle eut alors la bonté de s'informer de mes aventures, & de souffrir que je l'accompagnasse par

toute l'île, pendant le séjour qu'elle y fit. Ensuite ayant accepté ma main, pour la remettre dans le même esquif que vous voyez, elle fit prendre la route de son palais, qui est à une lieue d'ici, en terre ferme. La princesse y avoit tout laissé tranquille en partant, mais elle y trouva bien du désordre à son retour. Le roi Brutalin, dont les états étoient contigus à ceux de Viperine, & qui depuis long-tems avoit envie de les joindre aux siens, profitant de l'absence de la reine, s'en étoit brusquement emparé, & en avoit chassé tous ses fidèles serviteurs ; elle apprit avec douleur une aussi triste nouvelle. Que vais-je devenir prince, me dit-elle les yeux baignés de larmes ? & comment pourrai-je survivre à la perte de mon royaume qu'un insolent usurpateur vient d'envahir, contre le droit des gens ? madame, répartis-je avec des transports de fureur que je ne pouvois modérer, je vais vous remettre dans vos états, ou je périrai à la peine ; & le cruel Brutalin paiera cher les pleurs qu'il vous fait verser. Je partis alors sans perdre un seul moment ; & m'étant présenté devant Brutalin ; vous venez, lui dis-je, de commettre une action trop indigne de votre rang, pour qu'elle demeure impunie, il est encore tems de vous en repentir, en restituant à la princesse Vipérine les états dont vous vous êtes rendu le maî-

tre par ſurpriſe, ſinon je vous ferai connoître que les dieux m'ont commis le ſoin du châtiment que mérite votre trahiſon. Téméraire! me dit Brutalin avec un ris forcé; ſi j'en croyois ma juſte colere, tu ſerois déja anéanti; mais j'ai pitié de ton âge : vas retrouver ta fugitive princeſſe, & lui témoignes le peu de cas que je fais de tes menaces. Je crus alors devoir piquer au vif ce prince brutal, afin qu'il s'engageât au combat ſans réflexion. Je faiſois quelque cas de ta valeur, lui répartis-je; mais je vois bien que toute ta bravoure ne conſiſte que dans la perfidie, & ſe borne à dépoſſéder une femme de ſes états. Tu n'es qu'un lâche uſurpateur, dont je ſaurois bien abaiſſer la fauſſe fierté, ſi tu oſois meſurer ton épée avec la mienne.

Brutalin grinçant les dents de rage à ces dernières paroles, mit le ſabre à la main, & fondit ſur moi comme un lion. J'avois trop examiné ſes yeux & ſon viſage, pour ne pas me précautionner contre ſes coups. Je les parai adroitement; & profitant de la fureur qui l'aveugloit, je lui perçai le cœur du premier coup que je lui portai.

Les officiers de Brutalin laſſés depuis longtems de ſa tyrannie, & qui n'avoient exécuté ſes ordres qu'avec regret, lorſqu'il avoit ſurpris la ville capitale de Vipérine, ayant mis bas les

armes dès qu'ils le virent mort, en témoignèrent leur joie par des acclamations redoublées; vive la princeſſe Vipérine, s'écrièrent-ils, vive ſon brave défenſeur; qu'il ſoit notre roi! qu'elle ſoit notre reine! & que leur poſtérité commande un jour à nos deſcendans!

Déſavouerez-vous les vœux de ce peuple, m'écriai-je à Vipérine qui, ayant appris ma victoire, parut dans le moment; & les foibles marques que je viens de vous donner de mon amour pourront-elles quelque choſe ſur votre cœur? oui, prince; j'accepte votre main, me dit-elle en me tendant la ſienne; jouiſſez d'un bien, que vous vous êtes acquis par votre ſeule valeur; ce royaume vous appartient par droit de conquête légitime; vous y joignez encore celui de Brutalin, que ſes ſujets remettent à vos pieds: & cette offre m'eſt trop avantageuſe pour que mon cœur ne ſoit pas tout-à-fait d'intelligence avec les vœux de ce peuple. Je me jettai alors à ſes genoux, que j'embraſſai mille fois malgré ſa réſiſtance. On fit venir ſur-le-champ le ſacrificateur. J'épouſai la princeſſe, parmi les applaudiſſemens de toute l'armée; & après avoir fait des largeſſes aux ſoldats & au peuple, nous allâmes goûter les douceurs d'un amour tendre & pur. Mais, mon cher frere, vous n'avez vu juſqu'à préſent que des aventures agréables, je

vais maintenant vous en raconter d'autres, dans lesquelles je me suis trouvé réduit à tout ce qu'il y a de plus affreux, par ma propre indiscrétion, & dont je suis sorti heureusement depuis six jours.

J'étois un soir dans mon cabinet, où pour me délasser d'avoir expédié plusieurs affaires étrangères, je voulus passer quelques momens à lire; je pris pour cet effet le premier livre qui se trouva sous ma main, & ce fut justement le Traité de la Métempsicose de Pythagore; ce fameux philosophe, fils d'un habile sculpteur de Samos, avoit embrassé une doctrine toute particulière, & prétendoit que nos ames passoient successivement dans les corps d'autres hommes, ou dans ceux des bêtes. Comme cette opinion étoit difficile à prouver, il appuyoit ses raisons par des exemples surnaturels, & soutenoit que lui originairement, étoit fils du dieu Mercure, qui lui ayant promis de lui accorder ce qu'il lui demanderoit, à l'exception de l'immortalité, il en avoit obtenu, de ne rien oublier pendant sa vie, & après sa mort, de tout ce qu'il auroit jamais fait : que ce dieu lui ayant accordé cette grace, il se ressouvenoit parfaitement d'être venu d'abord au monde sous le nom d'Ætalide; ensuite d'avoir été Euphorbe, soldat troyen, qui fut blessé à la guerre de Troye, par Ménélas.

Qu'Euphorbe, étant mort, il étoit revenu ſur la terre ſous le nom d'Hermotine; qu'après avoir encore paſſé par le corps d'un vil pêcheur, il ſe trouvoit être enfin Pythagore, & racontoit mille fables qu'il prétendoit lui être arrivées dans les différens états par où il avoit paſſé.

Je ne pouvois m'empêcher de rire en moi-même, de toutes ces imaginations extravagantes, & de blâmer l'impudence de ce philoſophe. Mais quelle fut ma ſurpriſe, de voir dans ce moment la muraille de mon cabinet s'ouvrir d'elle-même, & un vieillard vénérable ſe préſenter devant moi? Je penſai mourir de frayeur à cette apparition. Raſſurez-vous, mon fils, me dit-il, je ne viens point ici pour vous faire aucun mal; au contraire, je n'y parois que pour vous déſabuſer de vos préjugés. Vous doutez donc des principes que j'ai enſeignés publiquement avec ſuccès: car je ſuis le même Pythagore dont vous traitiez tout-à-l'heure les raiſonnemens d'abſurdes & de ridicules; mais il eſt aiſé de vous convaincre d'une vérité que je ne vous veux point de mal, de n'avoir pas cru; parce qu'effectivement elle paroît répugner au bon ſens. Je vais pour cela vous faire part d'un ſecret que je n'ai communiqué qu'à mes favoris: mais prenez garde de le confier à qui que

ce ſoit, vous payeriez peut-être trop cher une indiſcrétion, dont il ne ſeroit plus tems de vous repentir; faites-moi venir ſeulement quelque oiſeau, tel qu'il vous plaira. Ayant fait ſur-le-champ apporter une tourterelle, ce philoſophe la prit, & me parla en ces termes : ne ſoyez point ſurpris, mon fils, de ce que vous allez voir. Je vais tuer ce foible animal, puis ſon ame étant partie, je coulerai la mienne dans ſon corps, laiſſant le mien privé de vie; & conſervant toute ma raiſon, quoique dans celui d'une bête, je me donnerai carrière, ſuivant les mouvemens naturels de ce corps étranger. Alors quand je voudrai retourner dans le mien, uſant ſur lui du même moyen dont je me ſerai ſervi ſur cette tourterelle, j'y ferai rentrer mon ame, par la vertu de certaines paroles myſtérieuſes, tirées de la clavicule de Salomon.

Eſt-il poſſible, lui dis-je mon pere, que l'ame s'allie ainſi à un corps qui n'a point d'union avec elle? oui prince, me dit-il, l'ame eſt quelque choſe de ſi pur, qu'elle n'occupe point de lieu, tout corps lui eſt indifférent, puiſqu'elle n'a rien de commun avec la matière dont elle ne ſe revêt que comme d'un organe. Vous allez à l'inſtant être perſuadé, par vos yeux, de cette vérité. Ayant alors étouffé la tourterelle, il ſe coucha à terre, & s'étant incliné ſur cet oiſeau, il lui inſpira ſon ame, &

laiſſa ſon propre corps ſans aucun mouvement. La tourterelle s'éleva auſſitôt, comme étourdie; & ayant enſuite ſecoué légèrement ſes aîles, elle prit ſon vol autour de la chambre. Je reſtai dans un étonnement mêlé d'horreur; mais quelque ſurpris que je fuſſe, je ne laiſſai pas de conſidérer attentivement que la tourterelle en volant, s'arrêta contre la muraille, vers un petit trou du lambris, qu'elle becqueta aſſez longtems, puis s'étant venu repoſer ſur le corps du philoſophe, & joignant le bec à ſa bouche, elle y reſtitua l'ame qu'elle occupoit, & tombant morte ſans retour, Pythagore ſe leva alors ſur ſes pieds. Et bien, me dit-il, vous êtes étonné d'un effet auſſi ſingulier. Oui, ſans doute, repris-je. Ce n'eſt pas tout, continua-t-il. Pour vous faire connoître que j'ai conſervé tout mon jugement dans le corps de cet oiſeau, vous ſouvenez-vous de m'avoir vu arrêté contre cette muraille ? Je vous donne avis qu'à cet endroit doit être quelque choſe de conſéquence: car j'ai remarqué à travers d'un petit trou, que le cachet royal eſt appoſé deſſus. Je fis auſſitôt apporter une échelle, & ayant moi-même levé un morceau du lambris, je vis dans le mur un petit coffret de velours cramoiſi, ſur la ſerrure duquel étoit effectivement le ſceau royal. Je l'ouvris, & j'y trouvai deux lames d'or, mar-

quées de hiérogliphes qui m'étoient tout-à-fait inconnus. Je priai le philosophe de me les interpréter; & ce grave vieillard, après les avoir examinées attentivement, m'assura qu'elles signifioient que sous la colonne de la salle, qui étoit à côté de mon cabinet, devoit être un grand vase de crystal de roche, que la fée Kirille avoit autrefois donné à l'un de mes prédécesseurs qui l'avoit caché en cet endroit. Je fis fouiller sous la colonne pendant que Pythagore m'attendoit dans le cabinet. J'y trouvai effectivement le vase rempli de richesses immenses, & parmi lesquelles il y a deux pièces que j'estime plus que tout mon royaume; l'une est une petite figure d'argent, que l'on nomme la statue de Verité; & l'autre une bague dans laquelle est enchassée une agathe onix, par le moyen desquels on découvre sûrement le mensonge & la flatterie. Voici le rare effet de ces deux pièces si extraordinaires. Je fais poser la statue sur une table, vis-à-vis de celui qui veut être instruit de quelque chose de douteux; & tournant la bague au-dedans de la main, l'on interroge la personne dont on se défie; s'il déguise la vérité, la figure tressaille, & se met à rire; & s'il parle conformément à ce qu'il pense, elle ne change point d'état. Cette statue fut faite par le même nécromancien, qui construisit

truisit la sphère de Léon empereur de Grèce; sur la surface de laquelle on découvroit visiblement les conspirations qui se faisoient contre lui & ses états. J'ai fait tant de fois l'épreuve de la statue de Vérité, que j'ai éloigné de ma cour & de ma personne le mensonge, & surtout les flatteurs, qui sont les pestes les plus pernicieuses des rois.

Mais revenons à notre philosophe; il ne se contenta pas de m'avoir convaincu par lui-même de la transmigration des ames, il voulut encore m'en donner le secret, comme il me l'avoit promis; & m'ayant enseigné les excellentes paroles qui ont cette vertu, il m'en fit faire l'expérience sur la même tourterelle, & disparut ensuite. Je remarquai alors l'usage des aîles & des organes qui les font agir pour s'élever & parcourir les airs, & m'étant rendu expert dans cette science sublime, j'avois souvent le plaisir de me promener parmi le peuple sous quelque forme d'animal qu'il me plaisoit, & je m'instruisois ainsi de mille choses qui, sans cela, m'auroient été inconnues.

La reine Viperine fut la seule qui sût que j'eusse ainsi le pouvoir de me transformer, parce que, pendant mon absence, elle auroit été dans des inquiétudes extrêmes; mais quoique je lui eusse raconté toute l'histoire de Pytha-

gore, elle ignoroit par quelle vertu j'avois ce pouvoir ſurnaturel. Heureux ! ſi j'avois toujours pu garder un ſecret de cette importance, & ſi, ayant eu la force de le cacher à mon épouſe, je n'avois pas eu la foibleſſe de le déclarer à un jeune homme dont j'avois fait mon favori. Je reconnoiſſois en Fourbadin, c'eſt ainſi que s'appelloit ce traître, une ſi grande complaiſance pour moi, une telle droiture de cœur, & des ſentimens ſi détachés d'intérêt, que j'avois toujours négligé de conſulter à ſon égard la ſtatue de Vérité. Je lui ouvrois ſouvent mon cœur ; & dans un de ces momens de plénitude où j'étois charmé des aſſurances d'attachement & de reſpect que me donnoit Fourbadin, je lui déclarai malheureuſement le fatal ſecret qui a penſé me coûter la vie, & lui enſeignai les myſtérieuſes paroles qui communiquent le pouvoir de la tranſmigration. Nous en fîmes pluſieurs fois l'expérience ; mais ce traître abuſant bientôt de l'aveugle confiance que j'avois en lui, ſe noircit envers moi de la plus inſigne trahiſon.

Nous étions un jour ſeuls à la chaſſe dans un endroit écarté où la bête nous avoit conduit ; lorſque rencontrant deux renards, Fourbadin me propoſa de tirer deſſus, de nous mettre dans leurs corps, & de nous donner le plaiſir

d'aller voler les poules des payſans les plus proches. J'acceptai cette propoſition, ſans m'imaginer que ce malheureux méditoit une action auſſi noire que celle qu'il exécuta. Nous abbatîmes les deux renards, & après avoir attaché nos chevaux à des arbres, je paſſai le premier dans le corps de l'un de ces deux renards. Je m'attendois que mon favori en feroit autant. Hélas ! quelle fut ma ſurpriſe, de voir qu'au lieu d'entrer dans le corps de cette autre bête, ce perfide s'empara du mien, & montant auſſitôt ſur mon cheval pour rejoindre mes gentilshommes, qui n'avoient pu me ſuivre, leur dit ſans doute, que Fourbadin venoit de mourir ſubitement. Tout ce que je pus faire dans mon étonnement, ce fut de prendre promptement la fuite, pour éviter la mort que le traître n'auroit pas manqué de me procurer. J'étois ſi effrayé par le bruit que faiſoit la moindre feuille, que je fus le reſte du jour, & toute la nuit ſuivante, errant & ſans oſer m'arrêter en aucun endroit.

Mais il faut retourner à Fourbadin. Ce traître étant revenu le ſoir au palais, y entretint la reine Viperine, à-peu-près comme j'avois coutume de le faire ; mais cette princeſſe apprenant la mort extraordinaire de Fourbadin, craignit quelque ſurpriſe, & ſoupçonna que ce pouvoit

bien être lui qui se présentoit ainsi sous ma figure. Elle voyoit bien le corps aimé de son roi, mais elle n'y appercevoit pas la même vivacité d'esprit. Les grands crimes sont suivis de remords cuisans, & portent toujours avec eux leur syndérèse. Ce prétendu roi étoit morne, rêveur, & fort distrait. Les courtisans attribuoient sa tristesse à la perte de son favori; mais la reine plus éclairée, & comme inspirée par la nature, sentit une extrême aversion pour ce faux prince. Elle tâcha pourtant de ne lui point faire connoître ses sentimens, & poussa même la dissimulation jusqu'à lui faire quelques légères caresses. Fourbadin étoit charmé de son bonheur; il goûtoit par avance le fruit de sa trahison, lorsque la reine feignant de se trouver très-mal, se laissa tomber comme morte; il parut fort effrayé d'un accident si inopiné, & n'oublia rien pour la faire revenir de cet état. Viperine ouvrit enfin les yeux, & les tournant tendrement vers ce traître: Ah prince! lui dit-elle, que je suis sensible à ce que vous faites paroître pour moi; voila la deuxième fois aujourd'hui que j'éprouve, à votre sujet, toute la douleur que l'on peut ressentir. Hélas! mon cher prince, je vous ai cru mort, & cette idée funeste m'occupe uniquement depuis mon réveil. Je m'étois jetté cet après-midi sur

un lit de repos, pour y dormir quelques heures, lorſque dans le ſommeil, je me ſuis imaginé vous voir entouré de tigres affreux, qui ſe jettoient ſur vous; votre valeur ſuccomboit ſous le nombre. Je voulois vous ſecourir, ou mourir avec vous; mais tous mes efforts étoient inutiles, je me ſentois liée par quelque charme, qui m'ôtoit ce pouvoir. Vous étiez tout couvert de ſang; & ces monſtres terribles, acharnés ſur votre royale perſonne, me faiſoient reſſentir une douleur ſi violente, que ne pouvant plus ſurvivre à votre mort, que je croyois certaine, j'ai tiré un poignard dont j'allois me frapper, quand je me ſuis réveillée en ſurſaut. Jugez, ſeigneur, des effets d'un rêve ſi affreux, puiſque voilà déja deux fois que je retombe dans de pareilles ſyncopes, ſans que votre chère préſence ait pu diſſiper ma frayeur. Mais, ſeigneur, puiſque mes craintes ſe ſont heureuſement trouvées vaines, j'eſpère que vous ne voudrez point vous oppoſer à l'exécution d'un vœu que j'ai fait en me réveillant; en cas que mon ſonge ſe trouvât faux, il n'y a rien que vous ne ſoyez en droit d'obtenir de moi. Madame, lui dit Fourbadin, vous connoiſſez trop l'empire que vous avez ſur mon cœur, pour en douter un ſeul moment. Eh bien, reprit la reine, puiſque vous m'aſſurez de votre complaiſance,

permettez donc que je me retire avec mes femmes ſeulement, pendant quarante jours, dans le temple des veſtales, ſans qu'aucun homme, pas même votre majeſté, puiſſe approcher de moi. Voilà, ſeigneur, ce que j'ai promis aux dieux. Je vais leur tenir ma parole.

Fourbadin fut extrêmement ſurpris de cette demande; c'étoit autant le deſir de poſſéder la princeſſe dont il étoit amoureux, que l'ambition de régner qui lui avoit fait commettre cette lâche trahiſon; mais quoiqu'il vît ſes deſſeins reculés de quarante jours, par les engagemens qu'il venoit de prendre avec la reine, il n'oſa pas manquer à ſa parole, de peur de faire ſoupçonner la vérité; ainſi Viperine ſe retira dans le temple, pendant que le fantôme de roi s'occupoit depuis le matin juſqu'au ſoir à exterminer tous les renards qu'il pouvoit découvrir. Il voyoit bien la faute qu'il avoit faite en me laiſſant vivre; mais les crimes, dans le moment qu'on les exécute, aveuglent tellement l'eſprit, qu'on ne penſe point aux ſuites qu'ils peuvent avoir.

A mon égard, je vous ai déja dit que j'avois été ſi troublé, lorſque je m'apperçus de la perfidie de mon favori, que fuyant précipitamment du lieu où cette tragique ſcène venoit de ſe paſſer, je ne ſongeai qu'à éviter les pourſuites

de mon ennemi. Je ne marchois que de nuit, encore n'étoit-ce qu'en tremblant; j'appréhendois toujours de tomber dans quelque piège, le corps me friſſonnoit au moindre bruit, & je vêcus dans ces frayeurs mortelles, pendant un mois entier. J'avois à la fin choiſi une tanière fort écartée, où je me retirois, ſans oſer preſque m'en éloigner, lorſqu'un matin, à la pointe du jour, comme j'en ſortois pour aller chercher la pâture, je rencontrai le remède à tous mes maux, au pied de l'arbre où j'avois fait ma retraite. C'étoit une petite perruche morte d'une flèche qui lui traverſoit le corps. Je ne puis vous exprimer quelle fut ma joie à cette vue. Mon premier ſoin fut de lui arracher cette flèche avec les dents; & ayant enſuite ranimé promptement le corps de cet aimable oiſeau, je pris mon vol vers le palais; j'y appris que la reine étoit chez les veſtales, où elle vivoit dans une extrême retraite. Je m'y tranſportai dans le moment; & l'ayant trouvée qui ſe promenoit dans les jardins, je vins familièrement me percher ſur ſon épaule, où je lui dis les plus jolies choſes du monde.

Viperine fut charmée que le haſard lui envoyât un ſi bel oiſeau. Il ſembloit effectivement que la nature ſe fût réjouie, en faiſant celui dont j'occupois le corps. J'avois la tête & la

queue du plus beau couleur de feu que l'on pût voir, les aîles vertes, mouchetées de gris de-lin, & le ventre blanc comme de la neige. La reine me porta dans son appartement où je faisois son unique occupation. Je tâchois de la réjouir par mes discours badins; mais quelques amitiés qu'elle me fît, je la trouvai si triste pendant que je fus avec elle, que je fus tenté plusieurs fois de lui découvrir qui j'étois. Je résolus cependant d'en attendre l'occasion favorable, qui ne se présenta que la veille du jour qu'elle devoit sortir de la maison des vestales. Plus le terme approchoit, plus son chagrin paroissoit redoubler. Enfin cette aimable princesse voyant qu'elle n'avoit plus qu'une nuit à demeurer dans cet asyle, ne put s'empêcher de découvrir ses soupçons à une de ses dames d'honneur, qui avoit toute sa confiance, mais à qui pourtant jusqu'alors elle avoit caché son secret. Ma chère Faraïda, lui dit-elle, en versant des larmes avec abondance, conçois quelle est l'horreur des maux que je ressens: j'aime tendrement le roi mon époux, & cependant j'appréhende, plus que la mort, de lui donner des preuves de ma tendresse. Celui qui régne à présent dans ces lieux, & que tout le monde prend pour le prince Entendement, n'est assurément pas un monarque légitime; je m'en

apperçois à la répugnance extrême que je ressens à le voir. C'est sans doute le traître Fourbadin, qui par des moyens que je ne puis t'expliquer, ayant pris la forme de mon époux, qu'il a peut-être lâchement assassiné, se présente ainsi à nos yeux. J'ai reculé jusqu'à présent l'effet de ses desirs, dans l'espérance d'apprendre des nouvelles de mon cher prince ; & voilà le quarantième jour achevé, sans que j'aie pu obtenir des dieux qu'ils m'éclaircissent sur ce point ; mais je les atteste, ces mêmes dieux, que l'on aura plutôt ma vie, que de me tirer de ce lieu sacré avant que mes soupçons soient entièrement dissipés.

Quelle joie ne ressentis-je pas, continua Entendement, d'apprendre par cette tendre confidence, que le traître Fourbadin n'avoit pû exécuter qu'une partie de ses perfides desseins, & que la reine m'avoit entièrement conservé son cœur ? J'en pensai mourir de plaisir, & croyant ne devoir plus cacher à la reine que j'étois ce cher époux dont elle pleuroit la perte si amèrement, je lui racontai de quelle manière mon scélérat de favori m'avoit traité. Je ne puis vous exprimer quels furent les transports de la princesse ; elle me les témoigna par les caresses les plus touchantes ; & après nous être réciproquement donné des marques d'une

tendreſſe exceſſive, nous réſolûmes de punir Fourbadin de la manière que vous allez l'entendre.

A peine le jour commençoit-il à paroître, que ce perfide étant venu reprendre la reine, la conduiſit à ſon palais ordinaire. Nous n'y fûmes pas plutôt arrivés, que la reine qui trouvoit les momens précieux, lui parla en ces termes : il ſemble, mon cher prince, que je ſois née pour être agitée par des ſonges affreux, où vous avez toujours la plus grande part. Je n'ai fait autre choſe pendant ma retraite ; & cette nuit même encore, j'ai reſſenti à votre ſujet toute l'affliction poſſible. Je ſongeois que vous ayant priée de vous mettre, pour l'amour de moi, ſous la figure de quelque oiſeau, ainſi que vous avez coutume de le faire, vous me vouliez donner des marques de votre complaiſance, mais inutilement en faiſiez-vous l'eſſai. Vous aviez perdu un ſecret ſi rare, & je tâchois vainement de vous conſoler de la douleur que vous m'en témoigniez, lorſqu'un vieillard affreux, tel à-peu-près que le philoſophe que vous m'avez dit vous être autrefois apparu, s'eſt tout d'un coup montré à nous, armé d'un cimeterre. Il alloit vous en frapper, lorſque m'étant jetée au-devant de ſes coups, ce malheureux vieillard m'a abattu le bras

droit, dont j'ai reſſenti dans l'ame une ſi grande douleur, que je me ſuis réveillée dans le moment, toute épouvantée d'un préſage auſſi ſiniſtre.

Fourbadin tâcha en vain d'aſſurer la princeſſe qu'il n'y avoit rien de plus trompeur qu'un ſonge ; elle s'obſtina à feindre d'y ajouter foi, & ce malheureux ne pouvant la détromper de ſes fauſſes préventions : eh bien, madame, lui dit-il, il faut donc vous convaincre d'erreur par vos propres yeux ; faites apporter tel oiſeau qu'il vous plaira, je vais vous faire voir que je poſſéde encore mon ſecret : mais ſans aller ſi loin, j'en vais faire l'épreuve ſur votre perruche. En même tems il ſe ſaiſit de moi, & m'alloit tordre le col, lorſque la reine tranſportée de fureur, ſe jetta à corps perdu ſur lui, & m'arrachant demi-morte de ſes mains ſcélérates : Ah ! ſeigneur, s'écria-t-elle, qu'allez-vous faire ? cet oiſeau eſt la choſe du monde que je chéris le plus, après votre auguſte perſonne, & j'aimerois autant renoncer à ma curioſité, que de le perdre. On va vous préſenter une autre bête, & l'on apporta auſſi-tôt un oiſon. La reine avoit choiſi exprès cet animal, parce qu'ayant le jugement très-tardif, l'ame de Fourbadin ſeroit long-tems dans ce corps avant que de pouvoir uſer de ſes propres fonctions, & nous

donneroit le tems d'exécuter nos desseins.

Ce perfide favori ayant alors étouffé l'oison, & s'étant disposé, comme je le lui avois enseigné, fit entrer son ame dans le corps de cette sotte bête qui en fut sur le champ animée, & se promena par la chambre. Et la reine s'étant mise aussi-tôt entre ce stupide animal & le corps qui étoit étendu sur une espèce de sopha; je m'élançai promptement dessus, & par la vertu d'expiration & d'inspiration, j'y fis entrer mon ame, qui en avoit été si cruellement séparée, & je me levai dessus mes pieds. Le traître Fourbadin fut bien étonné à cette vue, & se repentant trop tard de la complaisance fatale qu'il venoit d'avoir, chercha à s'envoler pour fuir le juste châtiment qu'il méritoit; mais la reine avoit trop bien pris ses mesures; tout étoit clos, il ne put éviter la vengeance de cette aimable princesse. Imposteur, lui dit-elle, il est tems que ta perfidie reçoive sa peine. Alors ayant fait prendre l'oison, elle le fit mutiler par tous les membres, & ordonna qu'il fût ensuite jeté dans une chaudière d'huile bouillante, où il fut consumé sur le champ. Ainsi périt dans des tourmens encore trop doux, ce monstre de trahison & d'ingratitude.

Je répondis, comme vous pouvez croire, avec une extrême tendresse, à tout l'amour que

la princeſſe m'avoit témoigné en cette rencontre, pourſuivit le prince Entendement, & je rendis graces aux dieux de m'avoir préſervé du danger que j'avois couru, avec proteſtation de ne me plus ſervir du ſecret de Pythagore, que dans une urgente néceſſité, & de ne jamais communiquer à perſonne les myſtérieuſes paroles qui me donnent le pouvoir de tranſmigration.

Voilà, mon cher frère, le récit de mes aventures, elles ſont mêlées d'incidens aſſez extraordinaires; & comme vous venez de l'entendre, il n'y a que ſix jours que j'étois encore logé dans le corps d'une jolie perruche, dont je ne ſerois peut-être jamais ſorti, ſans le ſecours de cette divine princeſſe. Je lui dois la vie de plus d'une manière, & j'en garderai le ſouvenir juſqu'au-delà du tombeau.

A peine le prince Entendement avoit fini ſon hiſtoire, que le vaiſſeau d'Engageant & d'Adreſſe, ſur lequel il étoit monté avec la reine Viperine, aborda à la capitale de leurs états. Entendement ſe fit un plaiſir d'y recevoir ſon frère, & ceux qui l'accompagnoient, avec toute la magnificence poſſible. On leur ſervit une colation ſuperbe dans un vaſte ſallon dont la mer battoit le pied des murs. Après qu'on eut deſſervi, le prince Bel Eſprit, qui n'avoit pas

voulu interrompre son frère dans le cours de son histoire, prit ainsi la parole : tout ce que vous venez de nous raconter est merveilleux, mon cher Entendement ; mais permettez-moi de suspendre les réflexions que l'on peut faire sur des aventures aussi particulières que les vôtres, pour vous demander si vous êtes encore possesseur de la statue de Vérité. Oui, mon cher frère, répondit Entendement. Que je suis donc heureux ! reprit le prince, vous avez appris que la princesse Brillante étoit enfermée par un ordre cruel, dans la tour des Chiens dangereux ; mais vous ignorez qu'à peine l'empereur des Songes eut fait exécuter ses barbares volontés, qu'il parut sur la ville de Sobarre une main terrible qui, depuis ce tems enlève un homme ou une femme de la famille royale, tous les premiers jours de la lune ; c'est ce que nous a raconté la princesse Adresse, que la fée Légère a destinée, avec le prince Engageant, à rompre cet enchantement dont ils ne peuvent venir à bout qu'après avoir trouvé la statue de Vérité & le miroir de Sagesse. J'espère, mon cher frère, que possédant cette statue, vous voudrez bien nous la confier, puisque ce n'est qu'après avoir délivré l'empereur Fantasque de cette main fatale, que je puis espérer de revoir l'aimable Brillante. Que je suis charmé, mon

cher prince, reprit Entendement, de pouvoir ſi facilement contribuer à votre bonheur! Oui, vous pouvez à votre gré diſpoſer non-ſeulement de cette ſtatue, mais encore de tout ce que je poſſéde; ma reine y voudra bien conſentir.

Viperine témoignant au roi qu'il étoit le maître abſolu, envoya auſſi-tôt chercher la ſtatue de Vérité, pour la remettre entre les mains d'Engageant. Mais quelle fut la ſurpriſe du prince Entendement, & de ſon illuſtre épouſe, lorſqu'on leur vint dire qu'elle ne ſe trouvoit plus dans le tréſor? Ah! malheureux que je ſuis, s'écria ce prince; le traître Fourbadin me l'aura enlevée, appréhendant ſans doute qu'elle ne découvrît ſes impoſtures à la reine, & je ne ſuis plus en état d'arracher de lui, par la force des tourmens, l'aveu de ce qu'il en a fait. L'on fit auſſi-tôt des perquiſitions exactes par tout le royaume, & ce ne fut qu'après bien des peines que l'on découvrit que ce fourbe l'avoit vendue une ſomme très-conſidérable à un marchand étranger qui étoit parti ſans qu'on pût ſavoir quelle route il avoit tenue; ainſi la joie que les princes avoient eue de ſe croire bientôt poſſeſſeurs de la ſtatue de Vérité, fut de courte durée. On réſolut ſur le champ de s'embarquer pour chercher ce marchand; &

Viperine & Entendement qui voulurent être de la partie, ayant laiſſé à leur place un vice-roi dont la probité leur étoit connue, montèrent avec Bel Eſprit, Engageant & Adreſſe, le meilleur voilier qui fût dans le port.

Ces princes furent pluſieurs mois ſans rien découvrir de la ſtatue de Vérité, mais ayant abordé un jour dans l'iſle des Nouvelles, ils y apprirent que celui qui l'avoit achetée de Fourbadin ſe nommoit Surfaiſant, & qu'après l'avoir voulu vendre des ſommes immenſes à pluſieurs ſouverains, il s'en étoit enfin accommodé avec un prince nommé Brigandor. Ce Brigandor étoit un aſſez bon roi; mais il terniſſoit toutes les excellentes qualités qu'il avoit, par un excès de cruauté, fondé ſur une malheureuſe ſuperſtition qu'il avoit reçue de ſes ancêtres. Il étoit dangereux d'aborder ſur ſes terres; il y ſacrifioit tous les étrangers à une idole qu'il nommoit Sanguine. Cependant nos illuſtres voyageurs, ſoutenus par les promeſſes de la fée Légère, n'héſitèrent pas à tourner la proue de leur vaiſſeau du côté des états de ce prince; mais il eſt néceſſaire de raconter dans quelle ſituation ce monarque étoit dans le tems que les princes ſe préparoient à entrer ſur ſes terres; c'eſt ce que l'on verra dans l'hiſtoire qui ſuit.

HISTOIRE

Du roi Brigandor, des princes Parlepeu & Franchot, & de la princeſſe Bienfaiſante.

BRIGANDOR, roi de l'iſle Farouche, avoit une nièce d'une beauté raviſſante, & qui témoignoit autant d'averſion pour les ſanglans ſacrifices dont je viens de parler, que ſon oncle marquoit d'empreſſement pour les faire exécuter; ſouvent même cette princeſſe que l'on nommoit Bienfaiſante, faiſoit adroitement échapper les malheureux que le vent jettoit ſur leurs terres, & les préſervoit ainſi d'une mort cruelle. Le prince Parlepeu, l'un des fils de Brigandor, faiſoit ſon poſſible pour ſe faire aimer de l'aimable Bienfaiſante; mais elle avoit déja diſpoſé de ſon cœur, & donné toute ſa tendreſſe au prince Franchot, ſon aîné, ainſi nommé à cauſe de ſa franchiſe.

La liberté avec laquelle Franchot parloit au roi ſon père, & la vivacité avec laquelle il lui repréſentoit ſouvent que ſes cruautés le rendoient l'horreur du genre humain, déplaiſoient

à Brigandor. Il lui avoit plusieurs fois imposé silence; mais ce prince, sans trop s'écarter du respect qu'il lui devoit, n'avoit pas la force de dissimuler ses sentimens. Cela faisoit que Parlepeu, quoique son cadet, mais d'une humeur bien opposée à celle de son frère, étoit plus aimé de Brigandor; & même, que son père lui destinoit hautement son royaume & la princesse Bienfaisante, à l'exclusion de Franchot. Ce dernier n'étoit pas insensible à la gloire; les sentimens qu'il voyoit que son père avoit pour Parlepeu, le firent s'expliquer un peu trop haut; & Parlepeu voulant s'en venger, & se débarrasser en même tems d'un double rival, ne balança point à chercher les moyens de se défaire de son frère. Il n'en trouva point de plus sûr, que de lui faire donner un poison lent. Et ce prince étant aussi-tôt tombé en langueur, sa maladie augmenta insensiblement à tel point, que l'on appréhenda pour ses jours.

La princesse Bienfaisante, au désespoir de voir son amant en cet état, ne le quittoit pas un seul moment; les médecins épuiserent leurs sciences, ils ne connoissoient rien à cette maladie qu'ils traitoient de phtysie; tous leurs remèdes n'opérerent point la guérison du prince: & cette malheureuse victime de la jalousie n'a-

voit plus que quelques jours à vivre, lorſque le roi Brigandor, allarmé du péril où étoit Franchot, paſſa dans ſon appartement. L'état pitoyable dans lequel il le trouva, remuant ſes entrailles, & réveillant toute ſa tendreſſe, fit entrer la pitié dans ſon cœur. Je ne vois que trop le ſujet de votre maladie, mon cher fils, lui dit-il, en l'embraſſant; l'amour & l'ambition en ſont les principales cauſes; vous avez juſqu'à préſent ſouffert impatiemment la prédilection que j'ai toujours témoignée pour votre frère. Et bien, il faut vous rendre plus de juſtice; je vous donne votre aimable princeſſe, & je vais de ce pas vous déclarer mon ſucceſſeur. Franchot, à cette agréable nouvelle, fit un effort ſur lui-même, & ouvrant des yeux à demi mourans pour remercier ſon père, il n'eſt plus tems, lui dit-il, de m'accorder Bienfaiſante, je vais finir bientôt une malheureuſe vie, que les douleurs cuiſantes que je reſſens me rendent inſuportable; & je vois ſans crainte la pâle mort prête à trancher le fil de mes jours; je prie les Dieux, mon cher père, qu'ils conſervent les vôtres, qu'ils oublient les fautes que je puis avoir commiſes envers eux. Voilà le ſeul ſoin qui m'occupe, & je mourrois ſatiſfait, ſi vous m'aſſuriez de ne point gêner, après ma mort, les inclinations de la princeſſe. Je

vous le demande, au nom de tout ce que vous avez de plus cher au monde.

Brigandor attendri par ces dernières paroles, promit au prince Franchot tout ce qu'il venoit de lui demander. Il fondoit en larmes à ce triste spectacle ; Bienfaisante étoit inconsolable : le seul prince Parlepeu, qui étoit présent à cette triste conversation, cachoit sa rage & son désespoir sous un visage affligé ; & masquant son perfide cœur, paroissoit sensiblement touché de la mort prochaine de son frère.

Le roi Brigandor étoit dans une tristesse mortelle, rien ne pouvoit diminuer sa douleur, lorsqu'on le vint avertir qu'un vaisseau sur lequel il y avoit trois hommes les mieux faits qu'on eût jamais vu, & deux femmes d'une beauté exquise, venoit d'entrer dans le port. Voilà, mon cher fils, dit le roi à Franchot, voilà des hosties dignes du sacrifice que je vais ordonner pour votre santé ; & j'espère que la déesse Sanguine aura quelque reconnoissance de ce que je vais faire pour elle. Ah! mon père, s'écria le prince, craignez plutôt la juste colere des Dieux, & qu'ils ne tirent vengeance de tant de sang humain répandu. Que je périsse mille fois plutôt que d'être la cause, quoiqu'innocente, du massacre de ces malheureux étrangers.

Brigandor, sans écouter les supplications de

ſon fils, ſortit de ſa chambre pour faire arrêter les princes Engageant, Bel Eſprit, Entendement, & les princeſſes Viperine & Adreſſe ; car c'étoit leur vaiſſeau qui venoit d'aborder ſur les terres de ce cruel monarque. Ma chere Bienfaiſante, s'écria Franchot, voyant que ſon père ſuivoit ſes barbares intentions, veillez, je vous en conjure, à la ſûreté de ces cinq miſérables que le roi va faire périr ſans ſujet. Loin de me procurer la ſanté par ce ſanglant ſacrifice, leur mort irritera les Dieux contre moi ; je ne ſuis pas en état de m'oppoſer à la violence qu'on leur va faire. Agiſſez, entreprenez tout pour détourner le roi d'une action ſi horrible, & ſi contraire au droit des gens. Bienfaiſante courut où le prince ſouhaitoit, elle trouva qu'on conduiſoit déja au ſupplice ces malheureuſes victimes, les mains liées derrière le dos. On les avoit ſurpris par de feintes careſſes, ſans cela, on n'en feroit pas venu à bout ſi aiſément. Elle admira leur conſtance, & la beauté des deux princeſſes qui les accompagnoient : elle ſe jetta aux pieds de Brigandor, lui remontra de la part du prince ce qui pouvoit le détourner de cette ſuperſtitieuſe idolâtrie : & tout ce qu'elle en put obtenir, fut qu'on différa leur mort juſqu'au lendemain, pendant lequel tems on les enferma dans une forte tour. Le prince Franchot eut

grand soin qu'on soulageât leurs peines, & l'aimable Bienfaisante vint elle-même les y consoler. Elle ne put s'empêcher de répandre des larmes à la vue de ces illustres malheureux. Je périrai, leur dit-elle, ou je vous tirerai de cette affreuse demeure, & vous rendrai la liberté; mais j'imagine un moyen pour y parvenir. Le prince Franchot touche presque à son dernier moment; que l'un de vous promette de le guérir par quelque remede inconnu: en allongeant ainsi votre vie de quelques jours, nous trouverons peut-être le moyen de vous tirer du péril où vous êtes. Elle leur apprit alors la maladie du prince, avec tous les symptômes qui l'avoient accompagnée. Juste ciel, s'écria Viperine, qui étoit très-habile en médecine, voilà toutes les marques d'un poison lent! Oui, charmante princesse, le jour ne se passera pas, que je n'arrache votre amant des bras de la mort. En effet la véritable thériaque qui dans ce tems-là n'étoit pas si commune qu'elle l'est aujourd'hui, & dont Viperine seule savoit la composition, étoit un remede immanquable pour Franchot. Elle étoit au comble de la joie, de pouvoir rendre la vie à un prince si généreux à leur égard. Je ne promets rien que je ne puisse bien tenir, continua-t-elle, voyant Bienfaisante fort étonnée; vous pouvez assurer Brigandor, que s'il

veut permettre que je voye le prince, & qu'il prenne de ma main une efpèce de remède, dont je poffède feule le fecret, je lui rendrai fa première vigueur, j'en réponds fur ma vie; & ce n'eft pas le premier que j'aie réchappé d'un état auffi périlleux. Eh quoi, dit alors Bienfaifante, vous pourriez effectivement guérir mon cher prince, & lui rendre une fanté pour laquelle je facrifierois volontiers la mienne? Oui, reprit Viperine; mais ne perdez point de tems, le mal preffe, peut-être plus qu'on ne penfe; & les momens font précieux dans la fituation où eft le prince.

Bienfaifante courut promptement trouver le roi: fire, lui dit-elle, fi la vie de votre fils vous eft chère, gardez-vous de faire mourir vos prifonniers, puifque ce n'eft que par leur moyen que vous la lui pouvez conferver. Le prince, continua-t-elle, eft empoifonné, fans qu'on fache de quelle main part un crime fi horrible: & la feule princeffe Viperine que vous tenez dans les fers, eft en état de le préferver d'une mort certaine, fi vous voulez fouffrir qu'elle y apporte un prompt remède. Eh bien, dit brufquement le roi, qu'elle s'en ferve donc au plutôt; mais, fi elle ne réuffit pas, qu'elle fache qu'elle ne diffère fon fupplice que de quelques heures, & que je la ferai mourir, elle & fes

compagnons, dans les plus cruels tourmens.

Bienfaisante vola aussi-tôt vers la tour, & rompit elle-même les chaînes de Viperine. Cette reine fut bientôt confirmée dans ses préjugés, en voyant le prince Franchot : elle lui fit prendre de sa thériaque qui, ayant eu tout l'effet que l'on en pouvoit attendre, lui rendit en peu de tems une santé parfaite.

Le roi ne se sentit pas de joie à cette nouvelle : il fit aussi-tôt rendre la liberté aux autres prisonniers : & ayant appris leurs qualités, il se montra plus humain envers eux, que l'intérêt de Sanguine ne le demandoit. Il fut même touché de la beauté d'Adresse : & se reprochant le dessein qn'il avoit eu de la faire mourir avec les autres, belle princesse lui dit-il, je ne sais de quel œil vous regarderez un roi cruel qui a été sur le point de vous arracher la vie : mais je n'en suis que trop puni par les remords que j'en ressens depuis que je vous ai vue : je veux réparer cette faute, en cessant une barbare coutume qui me rendoit l'horreur de toutes les nations. Que nos Dieux se contentent, s'ils veulent, de sacrifices ordinaires, & qu'ils n'exigent plus de moi que leurs autels fument de sang humain, puisque je déclare aujourd'hui que je ne veux plus sacrifier qu'à vos beaux yeux.

Le prince Engageant, amant d'Adreſſe, étoit au déſeſpoir d'une pareille déclaration. Il alloit peut-être en marquer ſon reſſentiment, ſi la princeſſe qui s'étoit apperçue de l'altération qui paroiſſoit ſur ſon viſage, n'eût ainſi répondu à Brigandor : Je m'eſtimerois fort heureuſe, grand roi, d'avoir inſpiré à votre majeſté des ſentimens ſi éloignés de ceux dans leſquels elle étoit il y a quelques momens, ſi je ne devois plutôt croire que toute la gloire en appartient aux dieux qui, laſſés de ces ſanglans ſacrifices, ne nous ont envoyés dans ces lieux que pour les faire ceſſer. Au reſte, je ſupplie votre majeſté de ne point exiger de moi que je réponde à l'amour qu'elle me témoigne. Je ſuis liée par des engagemens ſolemnels avec un prince dont la ſeule tendreſſe fait tout mon bonheur, & la mort la plus cruelle n'eſt pas capable d'altérer une conſtance que vous trouveriez toujours inébranlable. Eh bien! charmante princeſſe, reprit Brigandor, il faut donc aujourd'hui que je me dépouille de toutes mes paſſions, ſi je ne puis eſpérer de vous voir ſenſible à mes feux; comptez du moins que le reſpect que vous m'inſpirez m'empêchera de rien entreprendre pour vous détourner de la tendreſſe que vous avez pour cet heureux prince, que je ne tâcherai de l'effacer de votre cœur qu'à force de

générosité, & que vous serez toujours la maîtresse absolue dans mes états. Ah! sire, dit-elle, si ces sentimens étoient bien sincères, je prendrois la liberté de vous en demander des marques sur le champ. Vous le pouvez, adorable princesse, continua Brigandor; parlez, vous serez aussi-tôt obéie. Sire, reprit-elle, puisque votre majesté me flatte d'obtenir d'elle tout ce que je lui demanderai, j'ose la prier d'unir dans ce moment la princesse Bienfaisante avec le prince Franchot, c'est le moins que nous devions à leur généreuse bonté; & l'autre grace, que j'appréhende que vous ne m'accordiez pas si facilement, c'est de rendre au prince Entendement, que voici, la statue de Vérité qu'on lui a enlevée de ses trésors, & dont nous avons besoin pour terminer un enchantement considérable.

A l'égard de votre première demande, je vous l'accorde sans peine, adorable princesse, je ne fais qu'exécuter la parole que j'ai déja donnée à mon fils; ainsi je déclare dès à présent Franchot mon successeur à la couronne, & lui donne la princesse qu'il aime. Mais, pour ce qui est de la statue de Vérité, helas! elle n'est plus en ma possession. Je l'avois enfermée dans le palais des secrets, qui est dans une île située à un quart de lieue d'ici; mais un malheureux

géant, nommé Brandagedondon, s'en eſt emparé par ſurpriſe; & comme il eſt roi du pays des Enchantemens, il l'a rendue inviſible à nos yeux. Il y a pourtant un moyen de la recouvrer cette ſtatue, c'eſt en combattant le géant. On ne peut le faire qu'avec une épée enchantée que m'a envoyé le ſage Lirgando, fameux magicien, & cette épée n'eſt deſtinée qu'à celui qui doit rompre l'enchantement. Mais il n'eſt pas aiſé de s'en ſervir, puiſque, juſqu'à l'heure qu'il eſt, aucun chevalier de ma cour ne l'a pu tirer de ſon fourreau. Si les princes veulent en faire l'eſſai, nous connoîtrons par là ſi la fin de cette aventure approche. Les princes s'y offrirent avec plaiſir, & l'on apporta l'épée, dont la garde & le fourreau étoient tous chargés de diamans d'un prix ineſtimable. Bel-Eſprit & Entendement firent, l'un après l'autre, leurs efforts pour l'en tirer; ce ne fut pas ſans chagrin qu'ils n'en purent venir à bout. Je ſerai peut-être plus heureux que vous, leur dit en riant le prince Engageant; en tout cas, je ne dois pas avoir de honte de ne pas réuſſir, après que d'auſſi parfaits chevaliers que vous l'êtes, l'ont tenté vainement. Ayant enſuite pris l'épée de leurs mains, il la tira du fourreau auſſi facilement, qu'il l'auroit fait de la ſienne propre. Mais quel fut l'étonnement de

toute la cour ? Dans le moment même, d'épais brouillards, qui avoient caché par enchantement l'île du palais des secrets, s'étant évanouis par la force de cette épée, firent voir que l'on pouvoit encore aisément y aborder.

Le prince Engageant étoit dans un excès de joie qu'il ne pouvoit modérer ; il vouloit, sans attendre davantage, aller combattre Brandagedondon ; mais le roi l'ayant prié de différer cette entreprise, jusqu'à ce que les noces de Franchot & de Bienfaisante eussent été célébrées, Engageant fut obligé d'y consentir ; &, pour passer le temps dans des exercices convenables à ses inclinations, il résolut, avec les deux autres princes, d'être les tenans d'un tournoi qu'ils voulurent faire en l'honneur de Bienfaisante.

Le roi avoit réglé que le mariage se feroit dans trois jours : il y en avoit déja un de passé, lorsque le prince Franchot allant le matin à l'appartement de sa princesse, vit accourir vers lui un de ses esclaves tout en sang : ah seigneur, lui dit-il, on enlève Bienfaisante, presque tous vos gardes sont massacrés, & le prince Parlepeu est à la tête des ravisseurs. Franchot pensa mourir de douleur à cette nouvelle. Perfide frère, s'écria-t-il, je ne reconnois que trop, par cette dernière action, que c'est toi qui m'as voulu

ravir la vie. Je ſuis un obſtacle invincible à ton exécrable ambition, mais tu n'échapperas pas à ma juſte colère. Il commanda alors qu'on coupât le chemin à ceux qui enlevoient Bienfaiſante, & ſe mettant à la tête de tout ce qui ſe trouva d'officiers, il vola au ſecours de ſa maîtreſſe; mais il n'auroit jamais pu empêcher Parlepeu d'exécuter l'indigne deſſein qu'il avoit conçu, ſi les princes Engageant, Bel Eſprit & Entendement, qui chaſſoient par haſard dans la forêt des chevreuils, n'avoient miraculeuſement retardé l'enlèvement de Bienfaiſante. Ces généreux princes entendant les cris d'une femme à qui l'on faiſoit violence, s'en approchèrent auſſi-tôt; mais à peine eurent-ils reconnu leur libératrice, que, ſans ſonger à la témérité qu'il y avoit d'attaquer plus de ſoixante cavaliers, ils ne balancèrent pas un moment à ſacrifier leur vie pour une princeſſe qui la leur avoit conſervée avec tant de bonté. Ils s'opposèrent donc vigoureuſement aux raviſſeurs, & s'étant mêlés parmi eux, ils ne portèrent aucun coup à faux, ſur-tout le prince Engageant dont l'épée enchantée ralentit bientôt la fureur des ſoldats de Parlepeu, qui ne s'attachoient qu'à lui, comme au plus dangereux des trois.

Ces princes, quoique dans un combat auſſi inégal, ne laiſsèrent pas de donner le tems à

Franchot de venir à leur ſecours. Ce prince qui marchoit ſur la trace des raviſſeurs, arriva bientôt avec des troupes ſupérieures à celles de ſon frère ; mais Parlepeu qui juſqu'alors avoit toujours combattu la viſière baiſſée, & comme un inconnu, voyant arriver ce prince avec une ſuite nombreuſe, ſentit redoubler ſa rage, & alla droit à lui. Les trois princes qui virent ſon deſſein, le ſuivirent de près, & Engageant ayant paré le coup que le perfide portoit à ſon frère, lui déchargea un revers qui fit voler ſon épée en mille pièces, & dans le moment on ſe ſaiſit de lui ; ſes gardes alors le voyant arrêté, abandonnèrent promptement Bienfaiſante, & cherchèrent leur ſalut dans la fuite. Parlepeu s'étant fait connoître alors, étonna fort les trois princes, qui ne l'avoient pas cru capable d'un deſſein auſſi noir : il tint les diſcours d'un déſeſpéré, & voyant qu'il étoit à la merci de Franchot, il aima mieux ſe procurer une mort violente, que de ſe voir réduit à en attendre un généreux pardon ; & avalant ſubtilement du poiſon, il tomba auſſitôt dans des convulſions horribles, dont il rendit l'ame, avant qu'on l'eût tranſporté au palais.

Le roi Brigandor ne témoigna pas avoir beaucoup de regret de la mort de ce prince ; il

ne fit pas même pour cela différer les noces de Franchot, qui témoigna aux trois princes toute la reconnoiſſance poſſible du ſecours qu'il avoit reçu d'eux.

Le mariage ſe célébra donc avec toute la magnificence imaginable ; les princes eurent ſeuls l'honneur du tournoi : ils abattirent tous les chevaliers de la cour du roi Brigandor, ſans qu'aucun marquât de la jalouſie d'avoir été vaincu par ces illuſtres étrangers. Enfin toutes ces réjouiſſances finies, le prince Engageant ſongea férieuſement à la conquête de la ſtatue de Vérité : le jour qu'il prit pour cette expédition, le roi ſuivi d'une cour nombreuſe, l'accompagna juſque ſur le rivage. Ce prince étoit prêt d'entrer ſeul dans une petite chaloupe qui l'attendoit ſur le bord de la mer, lorſque Bel Eſprit & Entendement lui déclarèrent qu'ils ne l'abandonneroient pas dans une aventure auſſi périlleuſe. Il combattit long-tems leur réſolution, mais enfin cédant à leur bonne volonté, il fut contraint de ſouffrir qu'ils partageaſſent avec lui l'honneur ou les dangers qui lui étoient promis ; & après avoir fait de tendres adieux aux princeſſes qui reſtèrent avec Bienfaiſante, en attendant leur retour, & témoignèrent par leurs larmes l'affection qu'elles portoient à de ſi beaux chevaliers ; ils s'embar-

quèrent & prirent la route de l'iſle du palais des Secrets : le trajet n'étoit pas long, les princes abordèrent bientôt, & à peine eurent-ils mis pied à terre, qu'ils ſe virent environnés de monſtres horribles ; mais Engageant ayant fait briller ſon épée à leurs yeux, ils ſe précipitèrent dans la mer avec des hurlemens capables d'effrayer les plus intrépides. Brandagedondon part dans le moment armé de pied en cap, reſſemblant à une haute tour ; il avoit à ſon côté deux ſauvages d'une grandeur prodigieuſe, velus comme des ours, & armés comme lui de maſſues de fer. Il ſe commença alors entre ces ſix combattans un choc terrible, la dextérité des princes l'emportoit ſur la force de ces géans. Engageant ne frappoit aucun coup ſur Brandagedondon qu'il ne lui tirât du ſang ; ſes deux ſeconds qui n'avoient pas de ſi bonnes épées, mais dont le courage ne cédoit pas au ſien, n'avoient pas tout-à-fait le même avantage, le tonnerre ne faiſoit pas plus de bruit que les coups que ſe portoient ces vaillans guerriers ; & après s'être diſputé la victoire pendant cinq heures de ſuite, ils furent obligés, d'un conſentement unanime, de faire une trève de quelques momens, & de ſuſpendre leur combat juſqu'à ce qu'ils ſe fuſſent repoſés & déſaltérés à l'eau d'une fontaine voiſine ; mais Engageant plus

animé

animé que les deux autres princes de la résistance qu'il trouvoit à vaincre, sans vouloir boire, ni se rafraîchir, ne différa le combat qu'autant de tems qu'il lui en fallut pour reprendre haleine, & le recommença presqu'aussitôt avec plus de chaleur qu'auparavant. Ce prince ne donnoit pas un moment de relâche au géant ; cette masse énorme ne pouvoit se remuer avec autant d'agilité que le faisoit Engageant qui, voyant que les forces de son ennemi diminuoient beaucoup par la quantité de sang qu'il perdoit, profita de sa foiblesse ; & lui ayant coupé les deux jambes d'un seul revers, se jetta sur lui, & lui trancha la tête avec facilité. Il commençoit à jouir de sa victoire, lorsqu'ayant tourné les yeux du côté de la fontaine, il y vit les deux princes dans un extrême péril ; ces illustres chevaliers, échauffés du combat, n'eurent pas plutôt goûté de cette eau, qu'étant tombés comme morts, les deux sauvages les chargèrent sur leurs épaules & se précipitèrent dans la fontaine. Engageant au désespoir d'une aventure si extraordinaire, ne balança pas un moment à les suivre, & se jetta aussi dans l'eau l'épée à la main ; mais au lieu de se sentir mouillé, il fut très-surpris de se trouver avec les princes dans l'enceinte du palais des Secrets, & de ne plus voir les deux

ſauvages qui n'étoient que deux fantômes. Ils s'embraſsèrent alors avec mille marques de joie, & s'avançant vers la porte, ils la trouverent bouchée par une ſtatue d'ébène d'une figure fort biſarre, qu'ils tentèrent vainement d'ôter de cet endroit, pour s'ouvrir un paſſage dans le palais; mais à peine Engageant l'eut-il frappée de ſon épée, que s'étant réduite en poudre, ils en virent ſortir un gros oiſeau noir, de la figure d'un corbeau, qui en s'envolant remplit les airs de croaſſemens affreux. Les portes s'ouvrirent auſſi-tôt d'elles-mêmes, & les princes entrèrent dans le palais. On ne put exprimer leur joie d'y trouver, comme ils l'avoient eſpéré, la ſtatue de Vérité, avec la bague qui en dépendoit: elle étoit poſée ſur une table toute d'or, enrichie de diamans les plus précieux, & entourée de richeſſes immenſes que Brandagedondon y avoit apportées. Après s'en être rendus les maîtres, ils viſitèrent les lieux avec exactitude, de peur de ſurpriſe, & retournoient au cabinet de la ſtatue, lorſque des plaintes très-touchantes, qui paroiſſoient ſortir d'un eſpèce de caveau, excitèrent leur curioſité. Ils allumèrent des flambeaux, & étant entrés ſans crainte dans ce ſouterrein, ils furent ſurpris d'y voir, à la clarté de pluſieurs lampes d'or, & au travers d'un tombeau de marbre tranſparent & diaphane, deux jeunes chevaliers

qui se poignardoient l'un l'autre, & dont le sang paroissoit ruisseler de tous côtés. Les princes furent d'autant plus surpris & touchés de ce triste spectacle, que Bel Esprit & Entendement croyant connoître le son de voix de l'un des combattans, & s'en étant approchés de plus près, virent distinctement que c'étoit leur frère Languedor qui paroissoit expirer sous les coups de son adversaire, & leur demander vengeance de sa mort prochaine. Ils étoient si troublés d'une telle aventure, qu'ils ne savoient à quoi se résoudre; lorsqu'Engageant ayant pris avec ses mains la pièce de marbre qui couvroit ce tombeau, la jetta de l'autre côté; les deux combattans s'étant aussi-tôt relevés, sortirent précipitamment du tombeau, & alloient recommencer leur cruel combat, quand Engageant qui se mit entre eux deux, & qui fit briller son épée à leurs yeux, dissipa tout d'un coup l'aveugle fureur qui causoit leur querelle. O ciel! s'écria Languedor, comme un homme qui sort d'un profond sommeil & qui reconnut ses frères, & sur-tout le prince Boncœur, son parent, contre lequel il combattoit depuis si long-tems. Quel sort étoit le nôtre? Quoi! j'étois destiné à vous ôter la vie, ou à recevoir la mort de votre main; qu'avons-nous donc fait aux dieux, pour mériter une aussi cruelle

fortune ? & quelles graces ne devons-nous point rendre à ces princes d'avoir fait finir nos principaux malheurs ? S'étant alors tous embrassés avec beaucoup de joie, ils se donnèrent des marques sensibles de la tendresse qu'ils avoient toujours eue les uns pour les autres. Mon cher frère, dit Bel Esprit à Languedor, le prince Boncœur & vous, devez avoir besoin de repos. On voulût aussi-tôt visiter leurs blessures, mais ce qu'il y eut de surprenant, c'est qu'ils ne se trouvèrent endommagés en aucune manière ; leur combat ne s'étoit passé qu'en idée par les enchantemens de Brandagedondon ; & s'ils avoient paru tout couverts de sang dans le tombeau, c'est que le charme n'avoit pas encore été dissipé par l'épée d'Engageant. La joie de ces trois illustres princes fut infinie de se retrouver tous, & de posséder la statue de Vérité : ils se contèrent réciproquement leurs aventures, & quand ce fût le tour de Languedor, ce prince voyant que l'on attendoit avec impatience qu'il éclaircît celle qui venoit de se terminer heureusement, commença ainsi son histoire.



HISTOIRE

Du prince Languedor & de la princesse Toujoursbelle.

AVANT de vous expliquer les raisons pour lesquelles je dois présumer que nous étions le prince Boncœur & moi, enfermés dans ce cruel tombeau; il est nécessaire que je vous fasse le récit des autres aventures qui ont précédé cette dernière, puisque sans cela vous ne sauriez qu'imparfaitement notre malheur commun.

Lorsque je vous eu vus, mes chers frères, abandonnés, l'un dans l'isle des lions, & l'autre dans celle des vipères, je n'eus pas lieu d'espérer un sort plus doux que le vôtre; aussi fus-je bientôt exposé, comme vous, dans l'isle des flammes, où j'aurois infailliblement péri, sans une protection toute divine.

A peine m'eut-on mis hors du vaisseau, que je ressentis une chaleur extraordinaire & suffoquante. La terre, qui étoit tout en feu, me brûloit déjà la plante des pieds, & je me voyois prêt d'être consumé en peu de tems, lorsque j'apperçus tout-d'un-coup en l'air, un vieillard

fort majeſtueux. Mon fils, me dit-il, en m'abordant, revêtez-vous au plutôt, de l'habit que je vous apporte, & changez vos ſouliers contre ceux-ci. J'obéis ſur le champ, ſans répliquer; & je n'eus pas ſitôt endoſſé l'habit, & chauſſé les ſouliers, que je ne ſentis plus qu'une chaleur tempérée, & que les flammes qui s'exaloient de la terre, & me brûloient les entrailles, s'écartèrent de moi. Je me proſternai aux pieds de mon libérateur; je lui rendis grace de m'avoir préſervé d'une mort inévitable, & l'aſſurai que j'étois prêt de ſacrifier ma vie pour ſes intérêts. J'accepte volontiers ces offres obligeantes, me dit ce vénérable vieillard, je n'en attendois pas moins de votre généreuſe reconnoiſſance. J'ai beſoin de votre ſecours, & je ſuis ſûr qu'il me ſera utile; mais avant de vous employer pour moi, il eſt juſte que vous ſoyez inſtruit de ce qui fait tout le malheur de ma vie.

HISTOIRE

Du ſage Famagongoma, de la princeſſe Froideur, & du prince Cœurbrûlant.

JE ſuis le ſage Famagongoma, roi des Salamandres, & mari de la reine de la mer glaciale.

Après une longue ſtérilité de cette princeſſe, nous eûmes enfin de notre mariage une fille plus belle que l'on ne dépeint la mère des amours, à qui par la ſuite nous donnâmes le nom de Froideur, parce que juſqu'à l'âge de dix-ſept ans elle avoit paru toujours inſenſible aux empreſſemens des plus aimables princes du monde, mais ſon heure n'étoit pas encore venue. Le fils du roi de l'iſle des Flammes nommé Cœurbrûlant, ayant ouï parler de la beauté de cette princeſſe, s'échappa un jour de la cour de ſon père, & vint dans la mienne comme un inconnu. Il n'eut pas plutôt vu ma fille, que voulant tout devoir à ſon propre mérite, & rien à ſa naiſſance, il s'efforça de lui plaire par mille galanteries. Il ne falloit pas moins qu'un prince tout de feu, pour embrâſer le cœur de la princeſſe. Cœurbrûlant ſut ſi bien s'inſinuer auprès d'elle, que lui faiſant oublier ſon devoir, elle porta bien-tôt des marques de la foibleſſe qu'elle avoit eue pour ce prince; je ne pouvois m'imaginer que l'embonpoint de ma fille procédât d'une cauſe pareille; je croyois trop connoître ſon caractère, & encore plus ſon tempérament, pour avoir quelque choſe à craindre de ce côté, & pour ſoupçonner la vertu de la princeſſe. Hélas! l'amour fait payer avec uſure les mépris que l'on a eu pour lui; c'eſt une eſpèce

de prothée, qui prend toutes ſortes de formes pour ſéduire un jeune cœur, dont la ſageſſe ſembloit le bannir pour toujours; enfin je ne fus que trop malheureuſement convaincu de mon déshonneur, puiſque ma fille mit bien-tôt au monde un enfant beau comme le jour.

Toute ma prudence m'abandonna en cette occaſion; je me livrai à la fureur, & ma fille gardant un ſilence obſtiné ſur cette cruelle aventure, je la fis enfermer dans un cachot, réſolu de la punir de l'injure qu'elle m'avoit faite; je ne fus pas content, que je ne compriſſe auſſi dans ma vengeance l'auteur de ma honte. Je conſultai mes livres, & connoiſſant que c'étoit ce jeune étranger nouvellement arrivé dans ma cour qui m'avoit déshonoré, je le fis arrêter ſur le champ; il avoua le fait ſans s'étonner, & me jurant que ſon alliance ne pouvoit que m'être avantageuſe, offrit d'épouſer la princeſſe; j'étois tellement aveuglé de colère, & outré de ſon inſolence, que ſans vouloir preſque l'écouter, je le condamnai à être brûlé vif avec l'enfant qu'il avoit eu de la princeſſe. Il reçut cet arrêt d'un viſage tranquille, & monta ſur le bûcher d'un air ſi intrépide, tenant ſon fils dans ſes bras, qu'il nous fit tous frémir du ſupplice qu'il alloit endurer, ſans qu'il en parût plus ému; les flammes les enveloppèrent dans le

moment, & la fumée les ayant dérobés à nos yeux; on les croyoit réduits en cendres, lorſque le bois étant conſumé, ils parurent dans le même état qu'ils y étoient entrés, & en ſortirent encore plus beaux qu'ils n'étoient auparavant, ſans aucune marque d'avoir été endommagés par le feu. Ma ſurpriſe fut extrême; quel prodige eſt ceci, m'écriai-je hors de moi-même? Roi des Salamandres, me dit le jeune homme en m'interrompant, vois ſi je ſuis digne de ta fille, & juge de mon origine par mon pouvoir? Je ſuis l'unique héritier du roi de l'iſle des Flammes; l'amour, comme tu le vois aujourd'hui, ſe plaît tellement à joindre enſemble les choſes les plus antipathiques, qu'il a entrepris d'unir le feu & l'eau; ne me refuſe donc pas la princeſſe Froideur, puiſqu'étant ſeul capable de fondre la glace dont ſon cœur étoit entouré, tu aurois vu éteindre en elle toute ta poſtérité.

Nous étions en guerre cruelle avec le père de Cœurbrûlant, continua le vieillard, je crus y mettre fin par ce mariage; & trouvant beaucoup d'utilité dans cette alliance, j'accordai ma fille à ce prince, avec une joie extrême, & je n'en différai la cérémonie que juſqu'au lendemain.

Le prince Cœurbrûlant ſortoit avec pompe du temple de l'hymen, où il venoit d'épouſer

ma fille ; il la reconduisoit au palais, lorsque des éclairs & un tonnerre effroyable, firent paroître le ciel tout en feu. Le prince effrayé devint pâle comme la mort, & embrassant tendrement son épouse. Ah ! ma princesse, s'écria-t-il, voilà sans doute mon cruel père, dont la colère éclate, & qui vient ici pour nous séparer. Dans le moment le roi de l'isle des Flammes ayant paru en l'air, porté sur un charriot tout de feu, fondit sur nous, enleva le prince son fils, & ma fille ; & après avoir embrâsé le palais, & toutes les maisons voisines, reprit la même route où il étoit venu. Je fus extrêmement étonné d'une entreprise si hardie ; je ramassai avec promptitude le plus de Salamandres qu'il me fut possible, pour éteindre les flammes qui voloient déja par toute la ville. Vous n'ignorez pas que notre présence seule en a le pouvoir, puisque c'est par la vertu des peaux de Salamandres, dont vous êtes couvert, que vous vivez dans cette terre brûlante. Ce ne fut pourtant qu'après un tems considérable, que l'on arrêta l'incendie, & nous donnâmes ainsi au roi de l'isle des Flammes, la facilité d'emporter ma fille avec son époux. Je ne doutai point qu'il ne fît périr cruellement cette princesse, par l'antipathie naturelle qui est entre lui & moi. C'est pourquoi je m'élevai promptement dans les airs, l'épée à la main ;

mais j'arrivai trop tard dans cette iſle malheureuſe ; j'y appris que ma fille étoit déja dans la tour enfumée. C'eſt une priſon où il renfermoit tous les priſonniers qu'il fait ſur nous. Cette punition nous eſt mille fois plus inſupportable que la mort, même la plus cruelle : car nous avons bien la vertu d'éteindre le feu ; mais la fumée nous faiſant languir, nous étouffe peu-à-peu.

Je m'en retournai donc dans mes états, déſeſpéré de ne pouvoir apporter aucun ſecours à mes enfans, & pénétré de leur perte, je tâchois de me conſoler avec le petit prince Flamboyant leur fils. Cet aimable enfant, qui étoit tout parſemé de flammes, faiſoit bien connoître par-là qu'il deſcendoit du prince Cœurbrûlant. Un jour que je le tenois entre mes bras, j'apperçus la fée Pandrague, dans un charriot tiré par des papillons. Cette illuſtre fée qui domine ſur toutes ſes ſœurs, & dont la préſence ſeule fait trembler les plus fiers enchanteurs qui la reconnoiſſent tous pour leur reine, deſcendit dans mon palais où je m'efforçai de de la recevoir avec toutes les marques de vénération dues à ſa perſonne. Sage Famagongoma, me dit-elle, je connois vos chagrins, tout mon pouvoir deviendra inutile, ou je les ferai bientôt finir. Recevez pour cet effet ce bouquet

de ma main ; il eſt composé de fleurs, qui jamais ne ſe fannent, & qu'on pourroit, à juſte titre, nommer Immortelles : mais c'eſt-là leur moindre vertu ; j'ai épuiſé mon art, pour le rendre tel qu'il eſt. Il reconcilie ſur le champ les plus mortels ennemis, & fait unir enſemble les choſes les plus oppoſées. Je l'ai appellé le bouquet ſympathique ; ſervez-vous-en ainſi que je vais vous le dire. Quand la lune aura achevé ſon cours, prenez les peaux de pluſieurs Salamandres mortes ; faites-en faire un habit complet, que vous porterez avec votre bouquet ſur le bord de l'iſle des Flammes ; vous y rencontrerez quelques jours après un jeune prince, nommé Languedor, à qui par le moyen de cet habit vous conſerverez la vie ; & par le ſecours duquel, en recouvrant votre fille & ſon époux, vous rétablirez la paix dans vos états ; le reſte me regarde, & je lui inſpirerai ce qu'il doit faire. Je partis auſſi-tôt, pourſuivit le vieillard, & huit jours, qui m'ont paru bien longs ſe ſont paſſés, depuis que je vous attends. Cet heureux tems eſt enfin venu ; c'eſt à vous, généreux prince, à agir conformément aux intentions de la fée Pandrague.

Le ſage Famagongoma me remit alors entre les mains, le bouquet ſympathique ; je le pris avec confiance, & animé par la reine des fées,

je me rendis bientôt à la porte du palais de l'isle des Flammes. Tout le monde me regardoit avec étonnement. Jamais aucun étranger n'avoit impunément abordé dans cette isle toute de feu ; il falloit être naturel du pays, pour y pouvoir vivre, ou Salamandre tout au moins, pour écarter les Flammes, qui étouffoient tout mortel. Je n'avois l'air ni de l'un ni de l'autre ; mais le bouquet fleuri que je tenois à la main, surprenoit encore davantage. On n'avoit jamais vu croître aucune fleur dans cette campagne, tout y étoit sec & brûlé ; & les fleurs que je portois devoient avoir déja perdu leur beauté, & leur couleur naturelle, si elles n'avoient pas été cueillies par la main de l'illustre fée qui, après les avoir préparées, en avoit fait présent au sage Famagongoma.

On alla aussi-tôt donner nouvelle de mon arrivée au roi qui paroissant étonné de ce prodige, m'envoya ordre de venir lui parler. Je le fis, sans hésiter, & après l'avoir abordé avec un profond respect : grand monarque, lui dis-je, ce n'est pas sans miracle que je me trouve sur vos terres, & que j'ai le pouvoir d'y respirer un air fatal au reste des hommes ; mais la puissante Pandrague, dont le nom est connu par-tout le monde, m'a communiqué cette vertu, pour venir vous assurer de sa protection,

& vous préſenter ce merveilleux bouquet; comme une marque certaine de l'amitié qu'elle vous porte. Vous devez, grand prince, vous eſtimer heureux, des témoignages de diſtinction que la fée vous donne, elle en accorde peu de pareils; & ſes faveurs doivent toujours être précieuſes aux mortels les plus diſtingués.

Le roi m'écouta avec une extrême joie, & acceptant le bouquet de Pandrague avec ſoumiſſion, il le porta auſſi-tôt ſous le nez, pour reſpirer l'odeur agréable qui en ſortoit. Puiſſant prince, lui dis-je, profitant de ce moment, je n'ai exécuté qu'une partie de ma commiſſion; la fée m'a encore chargée d'une autre affaire où elle prend part: elle n'ignore pas vos différends avec le ſage Famagongoma, & quelle triſte ſuite a eu le mariage de ſa fille avec le prince Cœurbrûlant; mais comme la clémence eſt la principale vertu d'un monarque tel que vous l'êtes, elle m'a chargé de vous repréſenter qu'il eſt tems que votre colère finiſſe, la princeſſe Froideur ne l'a que trop éprouvée, il eſt juſte enfin que vous laiſſant fléchir, vous la reconnoiſſiez pour votre fille, & que la paix entre le roi des Salamandres & vous ſoit cimentée par l'approbation du mariage du prince votre fils avec la princeſſe des Salamandres.

Pendant que je parlois ainſi, le bouquet ſym-

patique faisoit son effet. Par quel moyen surnaturel vois-je éteindre sans retour toute la haine que j'avois dans le cœur contre Famagongoma, s'écria le roi de l'isle des Flammes ? Oui, aimable étranger, il ne falloit pas moins qu'une fée aussi puissante, pour produire ce miracle. Je vous accorde tout ce que vous me demandez au nom de l'illustre Pandrague, faites en sorte que la princesse Froideur oublie les mauvais traitemens qu'elle a reçus par mon ordre. J'ai honte de ma cruauté envers elle, & vous pouvez l'assurer que je la regarderai dorénavant comme ma propre fille. Il ordonna aussi-tôt qu'on allât la tirer de la tour Enfumée, & le prince Cœurbrûlant, du cachot sans air. Il étoit tems que le roi se repentît de sa dureté, le prince & la princesse étoient prêts d'expirer, peut-être n'avoient-ils plus que quelques heures à vivre, lorsqu'on leur donna la liberté; mais l'air seul leur rendit la vie qu'ils alloient perdre si l'on eût différé davantage à les faire sortir de leur affreuse prison. Ces deux illustres époux se témoignèrent alors toute la tendresse possible, & ne pouvoient modérer leur joie de se voir récompensés de leurs peines dans le moment qu'ils n'attendoient plus que la mort. Je ne crus pas devoir différer plus long-tems d'apprendre cette agréable nouvelle au roi des Salamandres;

je courus sur le bord de la mer, où je le trouvai qui m'attendoit avec impatience ; il pensa mourir de plaisir quand je lui eus appris l'heureux succès de mon voyage ; il m'embrassa mille fois, & alla sur le champ jurer une paix éternelle au roi de l'isle des Flammes. Ces deux monarques se donnèrent en ma présence des preuves d'une réconciliation sincère, & me comblèrent de caresses ; il ne manquoit plus que la présence de la reine des Salamandres pour que la joie fût complette : on se disposoit à lui envoyer un courier, lorsqu'on la vit paroître dans le char de Pandrague avec le petit prince Flamboyant ; il est impossible d'exprimer quelle fut l'allegresse des peuples aux nouvelles de la paix & du mariage de leur prince. Ils la témoignèrent par des feux de joie, des illuminations magnifiques, & des réjouissances que l'on renouvella tous les jours pendant plus d'un mois. Ensuite le roi des Salamandres & son épouse, étant retournés dans leurs états, je les y accompagnai ; mais ne pouvant m'accoutumer dans des climats si glacés, j'en partis comblé de leurs bienfaits, & n'oubliai point d'emporter avec moi l'habit dont le sage Famagongoma m'avoit fait présent, qui est le même dont vous me voyez revêtu.

J'étois déja sorti du pays des Salamandres, & entré sur d'autres terres qui m'étoient inconnues,

inconnues, lorſqu'au coin d'un bois j'apperçus un ours monſtrueux qui emportoit un enfant dans ſes pattes. Je fus touché du malheur de ce petit miſérable ; je pourſuivis cette cruelle bête ſans m'effrayer du péril ; je l'atteignis, & l'ours abandonnant auſſi-tôt l'enfant, tourna toute ſa fureur contre moi. Nous commençâmes alors un combat furieux, mais aſſez inégal, & j'étois prêt de ſuccomber, lorſqu'un grand chien noir étant venu ſe jeter ſur l'ours, le terraſſa, & me donna le moyen de l'achever, en lui plongeant pluſieurs fois mon épée dans le corps. Ce chien, après m'avoir aidé à remporter la victoire, me fit mille careſſes, ainſi que l'enfant que je relevai de terre, & que je pris dans mes bras. Ce fidèle animal marchoit devant moi, tournant à tous momens la tête comme pour me dire de le ſuivre ; & après avoir ainſi fait plus d'une lieue dans la forêt, nous rencontrâmes une cabane de payſan dans laquelle le chien entra & moi auſſi, jugeant bien que c'étoit-là où demeuroient les parens de l'enfant que j'avois ſauvé des dents de l'ours.

J'étois très-fatigué du combat que je venois de faire, & je perdois même un peu de ſang ; mais un homme entre deux âges, qui habitoit dans cette maſure, après m'avoir remercié en termes fort touchans, d'avoir ſauvé la vie à ſon

fils, me procura promptement le remède nécessaire pour mes blessures qui se trouverent fort légères. Je passai le reste de la journée chez ce bon homme, qui ne savoit quel accueil me faire; & après avoir soupé plus splendidement que ses facultés sembloient ne le permettre, il me donna un lit assez propre pour y passer la nuit. Il faut, mes chers frères, que je vous raconte un rêve extraordinaire que je fis dans cette cabane, parce qu'il a relation à l'aventure du tombeau; je m'imaginois être au bord d'une fontaine magnifique, où je me rafraîchissois d'une extrême chaleur qui me desséchoit les entrailles, lorsque je vis une des statues qui ornoient cette fontaine, me lancer un dard qui me traversoit le cœur : je faisois tous mes efforts pour l'arracher, sans y pouvoir parvenir; & je me voyois prêt d'expirer des douleurs insuportables que je souffrois, lorsque je crus entendre une autre statue, qui représentoit un enfant nud, me dire : Tu n'en mourras pas, prince Languedor, mais tu porteras cette blessure jusques par-delà le tombeau. Je m'éveillai en sursaut, très-fatigué de mon rêve; je cherchois à en faire l'application rien ne s'offroit à mon esprit, qui pût répondre à ce bizarre songe, lorsque j'entendis plusieurs fois aboyer autour de moi le chien qui m'avoit sauvé la vie. Le jour commençoit à paroître

je fautai en bas du lit, je m'armai promptement, & fortis dans le bois pour voir ce qui pouvoit caufer l'inquiétude de cet animal : en faifant le tour de la maifon, j'apperçus deux biches, qui paiffoient tranquillement, & qui prirent la fuite fitôt qu'elles me virent. Quoique je fuffe pour lors à pied, je les pourfuivis avec le chien pendant près de trois heures; elles ne s'éloignèrent jamais affez de moi, pour que je les perdiffe de vue, & fembloient ne me point appréhender : enfin, après m'avoir bien fait courir, elles entrèrent dans une efpèce de grotte fouterraine : je les y fuivis fans crainte, & à peine y eus-je pénétré cinquante pas, que je les vis toutes deux avec le chien, aux pieds d'une fille d'une beauté extraordinaire, & qui reffembloit parfaitement à la ftatue qui m'avoit percé le cœur la nuit précédente : jamais rien de fi majeftueux ne s'étoit offert à ma vue; des grands yeux bleus, une bouche d'une forme fingulière, ornée de toutes les graces de la jeuneffe, des cheveux cendrés, flottans par groffes boucles fur fes épaules, une taille délicate, un fourire flatteur & enfantin firent que, fans balancer un moment, j'abandonnai toute mon ame aux charmes de cette aimable perfonne; voilà donc, m'écriai-je tout hors de moi-même, l'accompliffement d'un fonge, dont j'ap-

préhendois tant les funeſtes effets ; voilà la bleſſure que je devois porter juſques par-delà le tombeau. Oui, divine princeſſe, mon rêve ne ſera pas menteur, je vous adorerai toute ma vie, & la mort même ne ſera jamais capable de me faire oublier vos charmes. Cette adorable perſonne ſourit à ces paroles. Pourquoi venez-vous troubler ma ſolitude, me dit-elle, de l'air du monde le plus touchant ? faut-il que vous ajoutiez encore à mes chagrins celui de vous voir bientôt la proie d'un barbare géant, contre lequel toute votre valeur deviendra inutile. Madame, reprit-il, je mourrai content en combattant ce monſtre, ſi du moins ma mort vous coûte quelques larmes. Mais par quelle raiſon étrange une perſonne comme vous fait-elle ſa demeure dans une grotte auſſi ſauvage ? Hélas ! me dit-elle, en pleurant amérement, je ne ſaurois rappeller les circonſtances de mon malheur, ſans le redoubler par les cruelles réfléxions qu'il entraîne avec ſoi. Je n'étois pas née pour faire un ſi triſte uſage de la vie, mais le temps preſſe, & je ne puis refuſer à votre générofité le récit de mes triſtes aventures. L'on m'appelle Toujoursbelle ; j'avois été élevée avec la princeſſe Bellehumeur, ma ſœur cadette, à la cour du roi Jamaisvu, mon père, qui eſt ſeigneur de l'iſle Perdue, lorſqu'un géant monſ-

trueux, nommé Mangafuriel, devint amoureux de moi, & me demanda en mariage. Le roi fut au déſeſpoir d'une pareille propoſition; il éluda long-tems les demandes du géant, n'oſant pas les refuſer tout-à-fait; mais ce monſtre voyant que les choſes traînoient trop en longueur, & qu'on n'avoit pas deſſein de me livrer entre ſes bras, m'enleva un jour de la cour de mon père. Cet auguſte monarque ayant voulu s'oppoſer aux violences publiques de ce traître enchanteur, il fut changé ſur le champ en ce chien noir qui vous accompagne, & ma mère & ma ſœur furent transformées auſſi, en ma préſence, en ces deux biches, qui ſont condamnées par ce brutal, à être tous les jours pourſuivies par le chien, depuis la cabanne d'un payſan, qui eſt à trois lieues d'ici, juſqu'à cette malheureuſe grotte. Jugez, ſeigneur, de la frayeur où ſont ces pauvres biches, de croire tous les jours qu'elles ſeront peut-être dévorées, l'une par ſon père, & l'autre par ſon époux. Voilà, ſeigneur, les peines que je reſſens à chaque inſtant, outre celle où je ſuis d'être expoſée aux brutalités de ce géant qui, laſſé de mes réſiſtances, m'a déclaré hier que ſi dans huit jours, je ne conſentois à l'épouſer, il me feroit cruellement mourir avec toute ma famille. La princeſſe ſe mit alors à pleurer

abondamment, ſans que je puſſe tarir la ſource de ſes larmes. Aimable Toujoursbelle, m'écriai-je, vous n'êtes point faites pour être l'épouſe d'un monſtre; agréez ſeulement les vœux d'un malheureux prince tel que je ſuis, & ne vous embarraſſez pas du reſte; outre l'inclination naturelle que j'ai à rendre ſervice aux perſonnes de votre ſexe, je m'y ſens porté en cette occaſion par quelque choſe de plus fort. Je n'en dois plus douter, puiſque les Dieux ont pris ſoin de m'en avertir en ſonge, & qu'ils ont gravé ſi profondément dans mon cœur l'image de votre divine perſonne, que jamais rien ne pourra l'en effacer. Profitons de l'abſence de Mangafuriel, & ſuivez-moi avec le chien & les deux biches. La princeſſe devenue ſenſible à la paſſion que je lui peignois avec des couleurs ſi vives, ſe livra ſans répugnance entre mes bras. Je la conduiſis à la cabane du payſan avec une confiance que l'amour ſeul peut inſpirer, & j'y arrivai ſans trouver aucun obſtacle. Je ne pouvois cacher cette aventure à mon hôte. Je fus donc obligé de l'en inſtruire; & quoique les circonſtances périlleuſes qui accompagnoient cette eſpèce d'enlèvement, duſſent l'effrayer, puiſqu'il avoit tout à craindre de Mangafuriel, ſi jamais il apprenoit qu'il nous eût donné retraite, je trouvai en lui une gran-

deur d'ame au-dessus d'un homme de son état. Je vous ai obligation de la vie de mon fils, me dit-il; croyez, prince, que j'en serai reconnoissant. Vous n'avez rien à craindre chez moi: & quoique le géant soit si terrible, sa puissance ne peut s'étendre jusqu'ici; je vais vous conduire dans un lieu où vous serez à couvert de ses poursuites. M'ayant ensuite donné la main, il nous fit entrer avec la princesse & sa famille, dans un souterrein spacieux où nous trouvâmes toutes les commodités de la vie. Je remerciai notre libérateur dans des termes fort tendres; & comme il n'y avoit pas de danger pour moi d'être vu, je sortois quelquefois de notre retraite, pour prendre l'air. La difficulté que je trouvois à tirer ma princesse des mains de ce malheureux géant m'occupoit sans cesse. Un jour que j'y rêvois seul dans le bois, & que je considérois en moi-même de quelle manière je pourrois la remettre sûrement dans les états du roi son père, je jettai par hasard les yeux sur une paysanne qui vouloit lier une charge de bois, avec une corde trop courte de la moitié. Je ne pus m'empêcher de rire de la voir obstinée dans cette entreprise. Comment veux-tu, lui dis-je, enlever ce bois avec si peu de corde? ne vois-tu pas que tu n'en pourra jamais venir à bout. Je le ferai plutôt, me répondit

cette payſanne, que tu n'exécuteras ce que tu projette. Une réponſe auſſi conforme à ce que j'avois dans l'eſprit m'étonna; mais ma joie devint bientôt extrême, en voyant que cette même payſanne quittoit une forme auſſi abjecte, pour prendre celle de la fée Pandrague. Je me proſternai promptement à ſes pieds. Illuſtre fée, m'écriai-je, votre ſeule attention eſt à ſecourir les malheureux; je vois bien par ce que vous venez de me dire, que ſans votre protection, il nous ſeroit impoſſible d'éviter le redoutable Mangafuriel. J'implore donc votre puiſſance, perſuadé que vous ne vous êtes tranſportée dans ces lieux, que pour nous délivrer des mains de ce géant que j'aurois déja été combattre, ſans la réſiſtance de la princeſſe Toujoursbelle. Oui, me dit Pandrague, je viens à votre ſecours; il n'eſt pas juſte que l'aimable fille du roi Jamaisvu, ſoit la proie d'un auſſi vilain monſtre. Vous l'épouſerez, prince, mais votre bonheur n'eſt pas encore ſi proche; l'on vous comptera, & vous ſerez effectivement au nombre des morts, avant que vous poſſédiez cette charmante princeſſe. Il ne m'eſt pas pas permis de vous en dire davantage; ſoumettez-vous aux ordres du deſtin, dont les volontés ſont irrévocables. Soyez conſtant, craignez & révérez les Dieux, ſans murmurer contre

leurs décrets, & vivez dans l'eſpérance d'être un jour le plus heureux de tous les mortels avec votre chere Toujoursbelle.

Je frémis depuis les pieds juſqu'à la tête, à cette horrible prédiction. Et j'étois prêt de me livrer au déſeſpoir le plus affreux, ſans les nouvelles promeſſes que me donna cette bonne fée, de m'être toujours favorable. Elle me conta enſuite que le payſan qui m'avoit reçu chez lui, n'étoit rien moins que ce qu'il paroiſſoit, & que c'étoit l'enchanteur Peut-tout ſon ami intime qui, par ſon ordre, ayant ſuppoſé un enfant prêt à être dévoré par un ours, m'avoit ainſi attiré dans cette demeure, pour délivrer la princeſſe Toujoursbelle des mains du tyran qui la retenoit. Enſuite la fée Pandrague m'ayant reconduit à la cabane, elle commença à y exercer ſon pouvoir, en rendant au chien & aux deux biches leurs formes naturelles, que le malheureux Mangafuriel leur avoit ôtées par la force de ſes noirs enchantemens. Toute cette famille royale s'embraſſa alors avec tendreſſe; & après s'être donné des marques réciproques de joie, rendit grace à la fée & à l'enchanteur Peut-tout des bienfaits qu'elle en avoit reçus. Nous ne ſongeâmes plus qu'à nous éloigner de ce lieu. La fée nous ayant couvert d'un nuage épais, pour nous dérober aux pourſuites du géant, nous

fournit d'équipages & de toutes les choses nécessaires à la vie. Nous partîmes enfin de ce lieu, & nous fîmes de la sorte plus de cent cinquante lieues.

Le roi Jamaisvu consentoit à l'amour que j'avois pour Toujoursbelle. Cette princesse me marquoit souvent que cette approbation faisoit tout son bonheur; & la reine qui m'aimoit déja comme son propre fils, souhaitoit que nous arrivassions promptement dans ses états, pour conclure notre mariage. Nous en touchions presque les frontières, lorsque nous étant reposés à l'entrée d'un bois, pour nous rafraîchir de l'ardeur du soleil, nous nous endormîmes tous sur une espèce de gazon. Nous y goûtions un tranquille sommeil, lorsqu'un fameux géant, nommé Brandagedondon, qui revenoit de la chasse, apperçut notre petite troupe. Il considéra attentivement Toujoursbelle qui reposoit entre les bras de sa sœur Bellehumeur; il les mit toutes deux sous le sien, & les emporta, sans les éveiller, comme un faucon enleveroit une caille. J'ouvris les yeux dans le moment que cet enchanteur s'éloignoit avec sa proie. J'éveillai promptement le roi Jamaisvu, & je courus après ce traître, dans le dessein de mourir en combattant contre lui, ou de lui arracher les princesses; mais quelque diligence que je

fiſſe, je ne pus jamais le joindre. Je le ſuivis ſeulement des yeux, & l'ayant vu entrer dans une tour d'une hauteur inacceſſible, dont il referma la porte après lui; je réſolus de ne me point éloigner de cette cruelle priſon. Un moment après j'en vis ſortir le géant, qui apparamment retournoit en courſe; je voulus profiter de ce moment favorable, & de l'obſcurité de la nuit qui s'approchoit. Je m'avançois vers la tour, lorſque j'entrevis à quelques pas de moi un homme que le défaut du jour m'empêcha de reconnoître pour le prince Boncœur, & qui venoit à moi l'épée à la main. Nous nous prîmes apparamment l'un l'autre pour des ſatellites de Brandagedondor, & commençâmes un combat qui n'auroit fini que par la mort de l'un de nous deux, ſi le géant, qui arriva ſur ces entrefaites, & qui nous trouva acharnés l'un contre l'autre, ne nous eût embraſſés, & tranſportés tous les deux dans le tombeau diaphane, où ſans nous être reconnus, & par la force de ſes enchantemens, nous avons toujours continué notre combat, juſqu'au moment que vous avez fait ceſſer le charme qui nous forçoit d'en agir ainſi.

Tous les princes furent ſurpris de cette hiſtoire, & Boncœur, pour en éclaircir quelques endroits qu'ignoroit Languedor, raconta

à ſon tour, que s'étant rencontré par hazard ſur les frontières du royaume de Jamaisvu, dans le moment que les princeſſes venoient d'être enlevées pour la ſeconde fois, le roi l'avoit conjuré de pourſuivre le raviſſeur; que l'amour qu'il avoit pour la princeſſe Bellehumeur lui ayant donné des aîles, il étoit arrivé au pied de la tour, dans le moment que Languedor cherchoit à s'introduire, & que l'ayant pris dans l'ombre de la nuit pour une ſentinelle de Brandagedondon, ils avoient commencé le combat, qui avoit été terminé comme le prince ſon couſin venoit de le raconter.

Ces illuſtres chevaliers, après avoir fait réflexion ſur les principales circonſtances de ces aventures, jugerent que Brandagedondon auroit auſſi, ſans doute, tranſporté les deux princeſſes dans ce même palais. Ils les y cherchèrent avec beaucoup de ſoin, & commençoient à déſeſpérer de les trouver, lorſque traverſant les cours du château, ils paſsèrent auprès du corps de Brandagedondon. Engageant qui s'étoit apperçu que le géant portoit au doigt une bague qui jettoit un feu extraordinaire, la lui ayant ôtée auſſi-tôt, l'eut à peine miſe à ſon doigt, que l'eau d'un puits qui étoit à l'entrée de la ſeconde cour, s'élançant tout d'un coup à gros bouillons par-deſſus ſes bords, le puits ſe tarit

en très-peu de tems. Les princes étonnés d'un événement si singulier, s'étant approchés du puits, en virent sortir les deux princesses, Toujoursbelle & Bellehumeur, avec la fée Pandrague. Cette illustre fée ayant alors fait remarquer à Languedor que la prédiction étoit accomplie à son égard, puisqu'il avoit été si long-tems dans le tombeau, l'assura, ainsi que le prince Boncœur, qu'ils épouseroient leurs princesses, sitôt qu'ils les auroient remises entre les mains du roi Jamaisvu, leur père, & disparut dans le moment même, les laissant charmés par des nouvelles si agréables.

Toujoursbelle & sa fœur, au comble de leur joie de retrouver les princes leurs amans, se joignirent à eux, pour rendre grace à leurs libérateurs; & leur apprirent que le perfide Brandagedondon, ne pouvant se faire aimer d'elles, les avoit enfermées au fond de ce puits, dans une caverne horrible, remplie d'animaux & d'insectes les plus sales & les plus venimeux; mais que, grace à la fée Pandrague qui avoit fait disparoître toute l'horreur de leur cachot, & qui leur avoit toujours tenu compagnie, elles ne s'étoient apperçues de la longueur du tems qu'elles y avoient demeuré, que par l'absence de leurs amans.

Tous les princes n'ayant plus rien à faire

dans le palais des Secrets, après en avoir fait enlever toutes les richesses de Brandagedondon, repassèrent le petit bras de mer qui les séparoit du royaume de Brigandor. Les princesses Adresse & Viperine qui, justement allarmées du péril que couroient ces princes, attendoient leur retour avec la dernière impatience, montrèrent toute la joie possible de leur heureuse victoire, & témoignèrent à Toujoursbelle & à Bellehumeur qu'elles étoient très-sensibles à leur délivrance.

Il ne manquoit donc plus aux princes que le miroir de Sagesse, pour être en état de dissiper l'enchantement de Sobare ; & quelqu'instance que le roi Brigandor leur fît, pour les engager à s'arrêter plus long-tems dans ses états, ils résolurent d'exécuter promptement leurs desseins, & d'aller chercher ce précieux bijou par toute la terre. Ce ne fut pas sans répandre bien des larmes, que se fit cette séparation. Le Prince Franchot & son illustre épouse ne pouvoient se résoudre à laisser partir les princes & les princesses ; & le roi qui touchoit au moment de perdre pour toujours l'aimable Adresse, ne donnoit pas les mains à son départ, sans une extrême répugnance ; mais l'honneur l'emportant sur l'amour, il y consentit enfin, & les combla tous, avant leur départ, de mille marques d'estime & de générosité.

On se sépara donc, puisque c'étoit une nécessité indispensable de le faire, & les princes & princesses ayant monté avec joie le vaisseau qui les avoit amenés chez Brigandor, en tournèrent la proue vers le royaume du roi Jamaisvu ; la route en étoit très-difficile & inconnue aux matelots qui ne trouvoient pas ce pays dans la carte, & si les princes Languedor, & sur-tout Boncœur qui en étoient originaires, n'avoient eux-mêmes fait l'office de pilotes, ils auroient vainement parcouru les mers. Enfin après avoir essuyé plusieurs périls, on y aborda au bout de quarante jours de navigation.

Le roi Jamaisvu & la reine son épouse reçurent les princes avec les témoignages de l'amitié la plus tendre ; ils avoient perdu toute espérance de revoir leurs filles, ainsi que les deux princes leurs amans, qu'ils croyoient que le cruel Brandagedondon avoit fait mourir. Ils ne purent moins faire que de les récompenser par un double mariage de s'être généreusement exposés pour la défense des princesses, & le roi Jamaisvu fut charmé d'avoir pour gendres deux princes aussi accomplis. Leurs noces se célébrèrent avec toute la pompe imaginable, le roi n'épargna rien pour faire connoître sa joie, & les principaux du royaume, ainsi que le peuple, inventèrent mille jeux &

mille plaisirs pour rendre les fêtes plus magnifiques ; le seul prince Bel Esprit, peu sensible à tant de galanterie, témoigna bientôt à ses frères le desir ardent qu'il avoit de tirer de captivité la princesse Brillante. Cette illustre malheureuse, leur dit-il, qui gémit dans un affreux cachot, se plaint sans doute de ma négligence, ou n'est occupée qu'à pleurer ma mort ; & loin de prendre aucun plaisir, je me dois reprocher tous les momens que je diffère à la secourir.

Ces plaintes étoient trop justes ; les princes d'un consentement unanime se préparèrent à partir. Le prince Boncœur seulement, avec toutes les princesses, à l'exception d'Adresse, restèrent à la cour du roi Jamaisvu, pour le consoler de l'absence de Languedor, qui s'arracha des bras de l'amour, pour suivre son frère dans cette entreprise.

L'on avoit déja arrêté le jour du départ, sans savoir précisément de quel côté on devoit tourner pour chercher le miroir de Sagesse, lorsque Bel Esprit étant allé faire un sacrifice à Venus pour se la rendre favorable, fut surpris d'entendre du creux de l'autel une voix qui lui parla en ces termes : ta princesse n'est point morte, mais elle n'a d'attache à la vie qu'autant qu'elle espère te retrouver fidèle ; poursuis ton généreux dessein, Venus t'assure d'un plein succès,

ſuccès, & que tu ſeras bientôt poſſeſſeur du tréſor qui te manque pour être parfaitement heureux.

Bel Eſprit étonné d'un pareil oracle, ſe proſterna devant la ſtatue de la déeſſe : puiſque vous vous intéreſſez pour moi, je n'ai plus rien à craindre, s'écria-t-il tranſporté de joie : oui, charmante mère des amours, dont le pouvoir s'étend juſque ſur les choſes les plus inſenſibles, je reconnoîtrai éternellement votre pouvoir, vos autels fumeront toujours de l'encens le plus rare & le plus précieux ; continuez de m'être propice, je n'oublierai de ma vie la faveur que je reçois aujourd'hui de votre divinité. Il retourna auſſi-tôt au palais du roi Jamaisvu ; il ne pouvoit modérer ſa joie, mais elle augmenta encore lorſqu'il ſçut ce qui ſuit.

Une vieille gouvernante de Toujoursbelle ayant mal-adroitement renverſé la toilette de la princeſſe, en caſſa le miroir en plus de vingt morceaux ; cet accident lui faiſant appréhender d'être grondée, elle alla promptement dans le garde-meuble du roi pour y choiſir un autre miroir : elle y en trouva un ſi ſemblable à celui qui venoit d'être caſſé, qu'il étoit difficile de ne s'y pas méprendre. Elle crut, en le mettant à la place de l'autre, qu'elle répareroit la faute

qu'elle avoit faite, mais ce fut juſtement ce qui la fit connoître.

Ce nouveau miroir étoit poſé ſur ſa table, lorſqu'une des filles d'honneur de Toujoursbelle, ayant voulu raccommoder quelque choſe à ſa coëffure, s'en approcha; mais à peine ſe fut-elle préſentée devant cette glace, qu'ayant pouſſé de grands cris, elle s'évanouit; la princeſſe qui dans ce moment entroit dans ſon cabinet, fut très-effrayée de cet accident; on fit revenir cette fille de ſa foibleſſe, & étant interrogée d'où provenoit un mal ſi ſubit, elle répondit, en tremblant encore, qu'ayant voulu ſe regarder dans cette glace, elle n'y avoit apperçu qu'une tête horrible coëffée de ſerpens épouvantables. Toujoursbelle s'y étant mirée & n'y ayant vu rien de ſemblable, s'imagina que ſa fille d'honneur étoit devenue folle; mais la même apparition étant arrivée avec pareilles circonſtances à cinq ou ſix autres dames de la cour, on ne traita plus cela de vapeurs: on voulut approfondir les raiſons de cette nouveauté, & après avoir examiné avec attention le miroir de la princeſſe, on y trouva ſur la bordure les vers ſuivans, écrits en lettres preſque imperceptibles.

Je suis & gracieux & redoutable aux belles,
Je renferme en mon sein le vice & la vertu ;
L'honnête trouve en moi des graces naturelles ;
La coquette n'y voit qu'un orgueil abattu.

Je grossis les objets sans aucun artifice ;
Je ne ments qu'en peinture, & dis la vérité ;
Je ne suis point trompeur, quoique plein de malice ;
Je tire ma vertu d'un pouvoir emprunté.

La princesse Toujoursbelle fit un cri de joie à cette heureuse découverte ! par quelle étrange aventure, dit-elle, cette glace acquiert-elle une propriété si redoutable à notre sexe ? & pourquoi ne commençons-nous que d'aujourd'hui à nous appercevoir que c'est-là le véritable miroir de Sagesse que les princes alloient chercher avec tant d'empressement ? chacun en parloit diversement, sans pouvoir en deviner la raison; mais la vieille gouvernante ne pouvant plus se taire, & voyant qu'il n'y avoit plus lieu de lui reprocher sa faute, puisqu'elle avoit servi à faire découvrir ce trésor, avoua la vérité, & instruisant Toujoursbelle du prétendu malheur qui lui étoit arrivé, lui apprit que ce n'étoit point là son miroir ordinaire.

L'on fut charmé d'une aventure aussi particulière ; il n'y eut que les pauvres dames qui

avoient malheureuſement fait connoître la vertu de cette glace, qui en furent au déſeſpoir. Elles avoient toujours paſſé pour prudes; il n'y avoit que pour elles à gloſer ſur la conduite des autres, la moindre parole équivoque effarouchoit leur pudeur, la plus petite liberté étoit criminelle à leurs yeux; mais ayant été ainſi démaſquées à ceux de toute la cour, elles en furent chaſſées avec honte; les autres dames n'eurent pas aſſez peu de prudence pour vouloir faire l'eſſai de cette glace fatale; un rien, une bagatelle pouvoit les y faire paroître laides; & chacune d'elles craignant que ſes foibleſſes ne fuſſent miſes au jour, trembloit, même en ſe regardant dans ſon propre miroir, & appréhendoit qu'il ne devînt pour elle un miroir de Sageſſe.

Le roi Jamaisvu étoit plus étonné que tous les autres, qu'une pièce ſi rare ſe fût ainſi trouvée dans ſon garde-meuble, ſans qu'il eût jamais ſu en être poſſeſſeur. Il ignoroit, de même que les princes, que la fée Legère, par ordre de Venus, eût conduit cette aventure, & ſe fût emparée du miroir de Sageſſe; toutes les forces humaines ne l'auroient pas ôté à l'un des deſcendans du grand Atlas, nommé Rochedure, à qui elle l'enleva; mais il faut raconter comment cette glace acquit une pareille vertu, & fut nommée le miroir de Sageſſe.

Tout le monde ſait qu'Atlas ayant appris par l'oracle, qu'un fils de Jupiter lui feroit perdre ſon royaume avec la vie, refuſoit tous les hôtes qui venoient chez lui ; que Perſée, fils de Jupiter & de Danaé, au retour du voyage où il coupa la tête de Meduſe, ayant demandé le couvert chez Atlas, ce roi le traita comme les autres ; & que Perſée indigné de ce refus, l'ayant pétrifié en lui montrant la tête de la Gorgonne, logea chez lui malgré qu'il en eût, mais on ignore le reſte de l'hiſtoire : le voici. Ce héros s'étant retiré dans ſon appartement, poſa par haſard cette tête fraîchement coupée, vis-à-vis un miroir de toilette qui ſe trouva ſur la table de ſa chambre. Quoique la tête fût bien enveloppée, elle ne laiſſa pas de communiquer à la glace preſque les mêmes vertus que Meduſe avoit eues étant en vie, c'eſt-à-dire que de même qu'avant qu'elle eût ſouillé ſon honneur elle étoit parfaitement belle, & que depuis qu'elle ſe fût abandonnée à Neptune dans le temple de Minerve, elle devint horrible & toute couverte de ſerpens ; de même lorſqu'une femme véritablement ſage ſe regardoit dans ce miroir, elle ſe trouvoit encore plus belle, & avec des couleurs plus vives & plus éclatantes ; mais lorſqu'elle avoit négligé ſa réputation & s'étoit écartée de ſon devoir, elle ſe voyoit

d'une laideur effrayante, & ressembloit à l'épouvantable Gorgonne.

Le mérite de ce miroir ayant été connu par l'inscription qui se trouva divinement gravée dans le moment qu'il acquit cette terrible vertu; il fut gardé avec grand soin par les descendans d'Atlas, & étoit parvenu par succession de tems jusqu'à Rochedure qui habitoit sur une montagne inaccessible à tous les mortels.

Il ne falloit pas moins qu'une fée aussi puissante que la bonne Légère pour s'emparer de ce trésor. Venus lui prêta son secours, & cette fée, après s'être rendue maîtresse de ce miroir par des aventures qui seroient trop longues à raconter, le transporta dans le garde-meuble de Jamaisvu, & fit casser le miroir de la princesse, pour y mettre celui-là en la place.

La joie brilloit dans les yeux de Bel Esprit; rien ne retardoit plus son voyage; uniquement occupé de sa princesse, il mit bientôt à la voile, muni de la statue de Vérité & du miroir de Sagesse; mais comme ses frères & lui avoient sujet d'appréhender le ressentiment de l'empereur de Sobarre, s'ils en étoient reconnus, ils résolurent de se déguiser. Bel Esprit qui avoit le plus d'intérêt dans cette affaire, se fit faire un habit de peau d'ours, appliqué si justement sur lui qu'on l'eût pris pour un affreux sauvage;

il s'arma d'une maſſue de fer, à pointes d'acier, & ſe nomma Barbario. Entendement s'habilla à-peu-près comme l'on dépeint les brachmanes Indiens, ſe peignit la barbe & les ſourcils, prit la qualité de philoſophe cabaliſte, & ſe fit appeller Indigoruca. Et le prince Languedor s'étant couvert d'une grande robe noire, orné d'une fraiſe, coëffé d'un chapeau pointu, & ſe diſant médecin empyrique, prit le nom de Mirliro. Voilà nos trois princes habillés de manière qu'il étoit impoſſible de les prendre pour ce qu'ils étoient. Comme Engageant & Adreſſe n'étoient pas connus de l'empereur des Songes, ils n'eurent pas beſoin de déguiſemens, & conſervèrent leurs habillemens ordinaires. Enfin, après pluſieurs mois d'une navigation fort heureuſe, ils s'apperçurent par un doux aſſoupiſſement qu'ils n'étoient pas éloignés de l'iſle des Songes. En effet ils abordèrent bientôt au port le plus proche; & ayant laiſſé leurs gens dans le vaiſſeau, avec ordre de les y attendre, ils en tirèrent leurs chevaux & mirent pied à terre. Ils avoient une forêt & une grande prairie à traverſer avant que d'arriver à la ville, & ils marchoient à grands pas, lorſqu'ils rencontrèrent en leur chemin un grand nombre d'officiers de l'empereur Fantaſque, qui ſurpris de la figure extraordinaire de ces trois étrangers,

s'arrêtèrent aſſez long-tems à les conſidérer. Enſuite les ayant abordés, ils s'informèrent d'eux s'ils n'avoient pas vu dans la forêt le cynogefore de l'empereur, qui s'étoit perdu depuis deux jours par la faute de celui qui le conduiſoit, & qui étant à demi yvre s'étoit endormi au pied d'un arbre : ce cynogefore étoit une eſpèce de chameau très-rare dans le pays ; il coûtoit des ſommes immenſes, il n'y avoit que l'empereur qui pût en avoir un, & il étoit deſtiné ordinairement à porter les proviſions de bouche & la colation lorſque ce prince alloit à la chaſſe. Engageant & la princeſſe aſſurèrent qu'ils n'avoient pas rencontré cette bête ; mais le médecin Mirliro ayant demandé aux officiers ſi cet animal n'étoit pas boiteux du pied gauche de devant ; le philoſophe Indigoruca, s'il n'étoit pas borgne de l'œil droit ; & le ſauvage Barbario, s'il n'étoit pas chargé de ſel & de miel ; les officiers ſurpris de ces demandes qui étoient ſi conformes à la vérité, & croyant que les étrangers donneroient à l'empereur des nouvelles du cynogefore, les prièrent de vouloir bien venir au palais, & les y conduiſirent dans cette eſpérance. L'empereur qu'un de la compagnie qui avoit pris les devants, avoit inſtruit de la rencontre qu'ils avoient faite de ces étrangers, les reçut d'un

air fort affable, & les ayant interrogés au ſujet du cynogefore, fut très-ſurpris d'apprendre d'eux qu'ils n'avoient point vu cet animal, & qu'ils n'en avoient ainſi parlé que ſur des préſomptions qu'ils croyoient certaines. Il crut d'abord que les princes ſe moquoient de lui, & étoit ſur le point de faire éclater contre eux toute ſa colère, lorſqu'on lui vint annoncer que le cynogefore étoit retrouvé, & qu'il revenoit tout ſeul au palais. Mais par quel prodige, s'écria l'empereur, avez-vous pu parler ſi pertinemment d'une choſe que vous n'aviez jamais vue (car effectivement les princes n'avoient pas rencontré cette bête, & l'empereur n'en avoit pas dans le tems de leur premier voyage à Sobarre) & quel ſecret avez-vous pour deviner ſi juſte ?

Je vais vous expliquer le mien, dit le médecin Mirliro : j'ai demandé ſi le cynogefore n'étoit pas boiteux, parce que ſur le chemin de la forêt ayant remarqué les traces de cet animal, je m'apperçus que la ſymétrie de ſon allure étoit fauſſée, écartée, & qu'il avoit foulé la terre du pied gauche de devant, autrement que des autres pieds; de-là je conjecturai qu'il étoit boiteux de ce côté-là.

Et moi, dit le philoſophe Indigoruca, ſi je me ſuis informé de vos officiers ſi le cynogefore

n'étoit pas borgne, c'eſt qu'ayant, ainſi que ce fameux médecin, examiné ſes pas, & connu qu'il avoit paſſé dans un petit ſentier dont les deux côtés étoient couverts d'herbes, j'ai remarqué que quoiqu'elle fût beaucoup plus belle & plus touffue à droite qu'à gauche, le cynogefore n'avoit point touché à celle qui eſt à droite, & n'avoit mangé que de celle qui eſt à gauche. J'ai fait là-deſſus des réflexions très-juſtes en aſſurant que cet animal étoit borgne de l'œil droit, puiſqu'au lieu de choiſir naturellement la meilleure herbe qui étoit de ce côté-là, il n'avoit touché qu'à celle qu'il avoit vue à ſa gauche; & je ne me ſuis point trompé, comme vous voyez, dans le jugement que j'en ai fait.

L'empereur Fantaſque fut ſurpris de deux réponſes ſi ſubtiles; il admira l'eſprit du philoſophe & du médecin, mais il eut encore plus lieu de s'étonner de celui du ſauvage Barbario, qui en contrefaiſant une eſpèce de baragouin étrange s'expliqua en ces termes: il eſt inutile de vous dire qu'ainſi que les deux hommes qui viennent de parler, j'avois fait les mêmes obſervations aux traces du cynogefore, mais comme ils ſe ſont expliqués avant moi ils m'en ont ôté l'honneur; j'ai fait ſeulement entendre à vos officiers que cet animal devoit être chargé de ſel & de miel, en voici la raiſon: j'ai

remarqué en deux endroits différens que le cynogefore s'y étoit repofé ; & ce par l'impreffion de la forme de fon corps ; au premier je vis deux brebis qui s'attachoient obftinément à brouter l'herbe, & quoique je fiffe pour les en éloigner, elles préférèrent toujours cet endroit à tous ceux qui étoient à l'entour ; perfonne n'ignore que les brebis aiment extrêmement le fel, je conclus de-là que le cynogefore en portoit fur lui, & qu'il en avoit fans doute répandu quelques grains en fe couchant à cet endroit ; pour ce qui regarde le miel, cela ne m'a pas été plus difficile à deviner : On fçait que les mouches qui le travaillent, l'aiment beaucoup, & qu'il les attire à lui. Dans le lieu où le cynogefore fe repofa pour la feconde fois, il n'y avoit aucunes herbes, point de fleurs, ni rien qui marquât que des mouches y euffent leur retraite ; & en en voyant là une auffi grande quantité fe promener fur la terre, où il s'étoit couché, & en retourner les petits grains, je jugeai qu'il falloit abfolument qu'elles y euffent été conduites par la douceur du miel, dont devoit être chargé le cynogefore.

L'empereur eut tout lieu d'être content des réponfes des princes ; il aimoit les gens d'efprit, il en trouvoit tant dans ces trois bifarres

figures d'hommes, qu'il les pria, ainſi qu'Engageant & Adreſſe, de loger dans ſon palais, & de manger à ſa table. Ils ne refusèrent pas des offres auſſi avantageuſes, & le prince & la princeſſe, qui n'avoient pas encore brillé, firent connoître à l'empereur dans le premier repas qu'il leur donna, qu'ils ne cédoient en rien à ces fameux étrangers : car lorſqu'on eut ſervi à la princeſſe un morceau de chevreuil : grand monarque, dit-elle, ſi votre majeſté veut me permettre de lui dire mon ſentiment ſur cette viande, je trouve qu'elle ſent beaucoup la chair de chien, & ma langue, qui en la mangeant, s'eſt chargée d'une ſalive écumeuſe, me confirme dans mes ſoupçons. Pour moi, dit Engageant, ſi ce n'eſt pas perdre le reſpect, que de s'expliquer trop librement à la table d'un auſſi grand prince, je lui dirai, qu'en buvant le vin que l'on vient de me ſervir, & qui loin de me réjouir le cœur, comme c'eſt l'ordinaire, m'a tout-d'un-coup inſpiré une humeur ſombre & mélancolique ; j'ai connu qu'il falloit que ſa ſubſtance fût mêlée avec celles des morts. L'empereur étonné de ces diſcours extraordinaires, voulut les approfondir. Il fit ſur le champ appeller ſon maître-d'hôtel, & ſon échanſon, & s'étant informé du premier, d'où il avoit eu le chevreuil en queſtion, il apprit

qu'il y avoit environ un mois, que l'ayant trouvé à la chasse, qu'il n'avoit guères plus de quinze jours; il l'avoit pris en vie, l'avoit fait nourrir par une chienne, dont on avoit jetté les petits, & qu'étant parvenu au terme d'être mangé, il l'avoit servi sur la table impériale, comme un mets très-délicat.

L'échanson interrogé à son tour, de quel terroir venoit le vin que l'on avoit versé pendant le repas, répondit qu'il avoit été recueilli à douze lieues de Sobarre, sur la montagne des tombeaux. C'est un endroit où s'étoit autrefois donné un fameux combat, où plus de quarante mille hommes étoient restés sur la place, & dans lequel fort long-tems après, l'on avoit planté des vignes qui produisoient un vin excellent.

L'empereur ne pouvoit se lasser d'admirer ces cinq étrangers; plus il conféroit avec eux, plus il leur trouvoit de mérite, & de solidité d'esprit: mais à travers des caresses qu'il témoignoit à ces princes, il leur laissoit entrevoir un chagrin dévorant. Engageant ayant pris la liberté de lui en demander la cause. Hélas! sage étranger, lui répondit l'empereur, il y a bientôt deux ans que je languis pour la cruauté que j'ai commise envers ma fille & trois jeunes hommes qui se disoient fils du roi Jugement. Alors

il raconta au prince ce qu'il ſavoit déjà de Bel Eſprit, & de ſes frères, comme il les fit expoſer cruellement dans des iſles, où ils devoient être péris; de quelle maniere il avoit traité ſa fille, en la faiſant enfermer dans la tour des chiens dangereux, & que pour punition de ſa dureté les dieux lui avoient envoyé une main fatale qui déſoloit ſes états, en enlevant tous les mois un prince ou une princeſſe qu'elle jettoit dans la mer, & que c'étoit le lendemain qu'elle devoit paroître. Mais ce qui met le comble à mon déſeſpoir, pourſuivit l'empereur, c'eſt que je ne ſuis plus le maître de la deſtinée de ma fille. De crainte que je n'euſſe pas la force de la punir comme je croyois qu'elle le méritoit, j'ai malheureuſement remis le ſoin de ma vengeance entre les mains de Cubulanbuc, fameux enchanteur, & ce barbare m'a envoyé dire hier, qu'étant devenu amoureux de la princeſſe, il falloit qu'elle ſe réſolut à l'épouſer, ou que je n'avois qu'à choiſir des trois ſupplices ſuivans; qu'elle fût dévorée par douze lions affreux, qu'elle ſervît de pâture à un monſtrueux rhinocéros, ou qu'elle fût brûlée vive; & que cette cruelle exécution ſe feroit dans quatre jours, à moins qu'il ne ſe trouvât quelqu'un qui entreprît de combattre les lions, le rhinocéros, & d'éteindre les flammes qui brûlent ſans ceſſe.

Dès le moment de ce cruel meſſage, Cubulanbuc a conduit ſes douze lions, & ſon rhinocéros dans la grande place de cette ville, où il a formé par ſes enchantemens une enceinte pour ces bêtes féroces, & la terre s'étant entr'ouverte, il en eſt ſorti une flamme qui ne provenant point de matière combuſtible, & s'entretenant d'elle-même, ne peut s'éteindre par aucune liqueur. J'ai fait ſupplier Cubulanbuc de ne point donner le coup de la mort à un malheureux père que la colère avoit trop aveuglé, lorſqu'il l'avoit chargé de ſa vengeance. Ce cruel eſt inexorable, & je ne dois attendre aucune grace de lui, puiſque ma fille aime mieux ſubir la mort la plus cruelle, que de s'unir avec un tel monſtre.

L'empereur fondoit en larmes, en racontant cette triſte aventure; mais Engageant & les trois princes lui ayant témoigné qu'ils étoient extrêmement touchés de l'état déplorable où ils le voyoient réduit, l'aſſurèrent qu'ils alloient tout entreprendre pour rétablir la tranquillité dans ſon cœur.

Le prince Engageant ayant enſuite pris la parole. Il y a apparence, dit-il, grand empereur, que ce ſont les dieux qui prennent ſoin de venger d'illuſtres malheureux, que vous avez opprimés ſans raiſon; mais ils ſe laiſſeront ſans

doute toucher, par le juste repentir que vous en témoignez. Nous allons, ces étrangers & moi, travailler à les appaiser par des sacrifices, que nous savons leur être agréables, & nous n'épargnerons point notre vie pour votre salut. J'espère en mon particulier, aidé de l'aimable princesse Adresse, que nous détruirons la main fatale, avant que la journée de demain soit passée, & que vous serez à jamais délivré d'un fléau que l'illusion & le mensonge ont forgé, pour vous punir de n'avoir pas voulu écouter la vérité.

L'empereur avoit tant de confiance en la sagesse & au courage de ces princes, qu'il ne s'opposa pas à de si généreux desseins, quoiqu'il les trouvât presqu'impossibles dans leur exécution, & sentît dans ce moment renaître l'espérance qu'il avoit perdue de revoir sa fille.

Les princes s'étant retirés, Engageant & la princesse allèrent se préparer pour le lendemain à rompre l'enchantement de la main fatale; mais quoique le bruit courût qu'un seul homme, aidé d'une fille, devoit s'exposer à détruire la main de Sobarre, personne n'osoit mettre la tête à la fenêtre, pour être spectateur de cette expédition; chacun appréhendoit trop d'être la victime de cette aventure; & l'on se contentoit de regarder du côté de la mer, par des jalousies

très-étroites,

très-étroites, ou à travers des barreaux de fer fort épais.]

Engageant & la princesse seuls ne furent point épouvantés; la fée Légère de qui ils avoient reçu leurs instructions, les avoit assurés du succès. Ce prince tenoit d'une main la statue de Vérité, & de l'autre son épée nue, dont la lame dissipoit les enchantemens. La princesse portoit devant elle le miroir de Sagesse, & l'un & l'autre s'étant rendus sur le bord de la mer avant la pointe du jour, attendirent avec impatience que la main se fît voir.

A peine l'aurore commençoit-elle à paroître sur l'horison, que cette cruelle main, entourée d'une lumière éclatante, s'éleva du côté de l'orient, & peu-à-peu s'approcha d'Adresse. Cette princesse en examinoit les mouvemens avec attention, & lorsqu'elle s'apperçut qu'elle fondoit sur elle, elle lui opposa promptement le miroir de Sagesse. La main ne pouvant soutenir la vertu du miroir, se referma aussi-tôt, & parut comme engourdie & immobile. Engageant lui fit alors toucher la statue de Vérité; dans ce moment, la main qui avoit été produite par le mensonge, s'enfonça en terre, & l'on vit sortir à la place un crocodile furieux. Le prince, sans s'effrayer, se jetta dessus, & pendant un combat qui dura plus de deux heu-

res, il lui plongea tant de fois ſon épée dans le corps, qu'il ſe trouva bien-tôt réduit aux abois. Le prince ne le quittoit point, quoiqu'il le vît expirant; mais ce monſtre s'étant crevé par le milieu avec un bruit épouvantable, il en ſortit une fumée ſi épaiſſe, que l'air devint tout-à-fait obſcurci, & il fut enſuite englouti dans la terre, ſans qu'il y parût aucune ouverture.

Le prince & la princeſſe ayant heureuſement détruit l'enchantement, rentrèrent en triomphe dans la ville. Le roi ne ſavoit comment les remercier; il les embraſſa pluſieurs fois, en verſant des larmes de joie. Je commence à croire que je touche au moment de recouvrer ma chère Brillante, leur dit-il: Et puiſque vous êtes venu à bout d'une entrepriſe auſſi difficile, que celle de la cruelle main qui nous opprimoit depuis ſi long-tems, je dois préſumer qu'il n'y a rien au-deſſus de vos forces. Grand empereur, reprit Engageant, vous aurez tout lieu d'être ſatisfait; mais c'eſt préſentement aux trois étrangers qui m'accompagnent, à entreprendre la délivrance de la princeſſe. Je le tenterois vainement, la gloire leur en eſt réſervée, & s'ils n'en viennent pas à leur honneur, vous ne devez point eſpérer que qui que ce ſoit le puiſſe faire.

L'empereur, entre la crainte & l'eſpérance, voyoit que le terme du ſupplice de ſa fille

s'approchoit, & regardoit comme une chofe impoffible de la retirer des mains du cruel Cubulanbuc. Mais les trois princes s'étant courageufement préfentés devant lui, le fupplièrent de leur donner un de fes éléphans, pour terminer cette grande aventure. L'empereur les fit conduire dans fa ménagerie, où en ayant choifi un qui paroiffoit d'une force extraordinaire, ils le conduifirent dans la cour de leur appartement, & lui ayant lié les quatre jambes & la trompe avec des chaînes de fer, ils le faignèrent à la gorge, & le firent mourir en peu d'heures. Alors le prince Entendement, fous la figure d'Indigoruca Brachmane indien, fe fervant du fecret de Pythagore, ranima ce monftrueux animal, & laiffa fon propre corps étendu fur la place, les princes fes frères l'ayant relevé, le firent mettre dans un grand coffre d'ébene, que l'on avoit préparé pour cela, & Engageant ayant remis fon épée nue entre les mains de Bel Efprit, habillé en Sauvage, ils envoyèrent dire à l'empereur, que s'il vouloit le lendemain fe rendre à la place fur les neuf heures du matin, ils tâcheroient de vaincre tous les obftacles que Cubulanbuc apportoit à la délivrance de Brillante. Le roi, tranfporté de joie, fit publier cette nouvelle à fon de trompe. On bâtit auffi-tôt des échafauds que

l'on couvrit de riches tapis, & tous les habitans de Sobarre voulurent être témoins de cette illuſtre journée.

Les princes arrivèrent à l'heure marquée, montés ſur l'éléphant qui portoit auſſi le coffre dans lequel étoit le corps du prince Entendement. Si-tôt qu'ils furent dans la place, ils deſcendirent tous à terre, & le prince Bel Eſprit en habit de Sauvage, qu'il avoit fait doubler de l'herbe Lionnée, & armé de l'épée d'Engageant, étant entré ſeul dans l'enceinte des lions, Cubulanbuc les lâcha auſſi-tôt, & referma ſur eux la barrière; mais ces cruels animaux repouſſés par la vertu de la lionnée, au lieu de ſe jetter ſur le Sauvage Barbario, ſe mirent à le fuir avec des rugiſſemens qui faiſoient trembler les plus hardis. Ce prince les pourſuivit l'épée à la main, & les tua tous douze, ſans qu'ils oſaſſent ſeulement ſe mettre en défenſe.

L'empereur, ſa cour & tout le peuple étoient étonnés du peu de courage de ces fiers animaux, & de l'intrépidité de leur vainqueur, & l'on n'entendoit de toute part que des cris de joie: Barbario ayant achevé ſon combat, & fait ouvrir la barrière, préſenta ſa bonne épée à l'éléphant qui la prit auſſitôt avec ſa trompe, & ſe mit à la place du ſauvage, pour combattre le rhinoceros.

L'enchanteur enragé que les lions eussent été détruits si facilement, fit sortir alors ce monstre, & l'opposa à l'éléphant; l'on sait l'antipatie qu'il y a entre ces deux animaux; c'est pourquoi il seroit presque inutile de raconter le furieux combat qui se passa entr'eux; le rhinoceros étoit d'une grandeur & d'une force incroyable; & si l'élephant n'avoit pas été armé de l'épée d'Engageant, il auroit peut-être succombé aux efforts de son ennemi; mais il manioit son épée avec tant de dextérité, qu'il ne portoit aucun coup à faux, quoique les écailles du rhinoceros fussent impénétrables, cette épée avoit une telle vertu, que rien ne pouvoit lui résister. Enfin, après que le rhinoceros qui perdoit son sang de tous côtés, eut disputé la victoire pendant plus de six heures, il fut obligé de céder, & mourut sans avoir pu faire la moindre blessure à l'éléphant. Les trompettes publièrent dans le moment cette seconde victoire, comme elles avoient fait la première; & l'éléphant ayant reporté l'épée à Engageant, s'en alla droit au coffre d'ébene, & l'ouvrit adroitement avec sa trompe. L'empereur qui ne savoit quel usage les princes vouloient faire de ce coffre, fut aussi surpris, qu'affligé d'y voir Indigoruca, sans aucun signe de vie; il fit appeller ses medecins qui, après

avoir examiné ce fameux philosophe, se contentèrent de dire qu'il étoit mort. Mirliro qui étoit présent à cette consultation, se mit alors à rire : si la science de ces messieurs, dit-il, ne s'étend qu'à assurer qu'Indigoruca est mort, je vais leur faire voir que j'en sais plus qu'eux, en le ressuscitant ; ayant ensuite fait faire un grand cercle autour de l'éléphant, il ordonna qu'on levât le corps du philosophe, le fit tenir par quatre hommes, prit la trompe de l'éléphant, & la posant sous le nez d'Indigoruca, il feignit de prononcer certaines paroles barbares ; alors le secret de Pithagore faisant son effet, le prince Entendement restitua son ame dans son corps naturel, l'élephant tomba mort, & le philosophe paroissant plein de vie, remercia Mirliro de l'opération qu'il venoit de faire.

Chaque instant augmentoit l'admiration de l'empereur & du peuple; on élevoit ces étrangers jusqu'aux cieux, & l'on étoit sur-tout dans le dernier étonnement de ce qui venoit de se passer à l'égard du philosophe. Voici bien des merveilles, dit le médecin Mirliro, mais il faut que je vous en fasse voir encore de plus grandes ; ayant aussi-tôt dépouillé sa robe, quitté son chapeau & sa fraise, il se jetta la tête la première dans les flammes qui étoient

au milieu de la place ; chacun crut d'abord qu'il y étoit consumé, parce qu'il s'éleva une espèce de fumée qui le déroba à la vue des assistans ; on plaignoit son malheur, on l'accusoit d'imprudence & de présomption, mais l'habit de salamandre, dont il étoit couvert, avoit trop de vertu, pour qu'il eût lieu d'appréhender un sort pareil ; au contraire, après s'être roulé pendant très-long-tems au milieu de ces flammes qui diminuoient peu à peu ; il les éteignit si bien, qu'il n'en parut pas seulement une étincelle. Le peuple témoigna l'excès de sa joie par mille acclamations ; l'empereur se vit au comble de ses desirs ; il embrassa les quatre princes avec des transports qui ne se peuvent exprimer, & courut promptement avec eux vers la tour où Brillante étoit renfermée ; mais Cubulanbuc qui voyoit ses enchantemens détruits d'une manière si extraordinaire, s'y étoit retiré pour en défendre l'entrée ; il espéroit, par la force de ses charmes & par le pouvoir des démons, empêcher la délivrance de la princesse ; pour cet effet, il mit promptement sur sa tête un chapeau de verveine, se ceignit les reins d'une ceinture de fougère, puis prenant dans un vieux sac de la mandragore, de la panacée & du trefle à quatre feuilles, il jetta le tout ensemble dans une fosse qui étoit de-

vant la porte de la tour; ensuite allumant trois bougies de cire verte, il les posa en triangle sur le bord de cette fosse, dans laquelle il répandit encore de l'ache, de l'encens, du sel, du lait, du miel, du sang, & se mettant un bras nud, & retroussant sa robe plus haut que le genou, il fit d'effroyables grimaces, après quoi voyant que toutes ces céremonies magiques n'avoient pas l'effet qu'il en attendoit, & que l'enfer étoit sourd à sa voix, il devint furieux, maudit son art, s'arracha les cheveux, détesta les démons, & se frappa la poitrine à grands coups; mais dans ce moment les fées Pandrague & Légère, ayant paru, lui ordonnèrent de rendre la princesse. Cubulanbuc ne put désobéir à des ordres si absolus; il dépendoit entièrement de la fée Pandrague, & connut bien alors que c'étoit elle qui l'empêchoit d'agir, & que, sans sa protection, les princes ne seroient pas si facilement venus à bout de leur entreprise; il ouvrit donc les portes de la tour, où l'on trouva l'aimable Brillante au milieu de toutes les personnes que la main fatale avoit précipitées dans la mer, & que l'on avoit cru péries. Cette princesse, après avoir tendrement embrassé l'empereur son père, & remercié les quatre étrangers & la princesse Adresse, raconta qu'elle avoit été préservée des chiens dangereux, par le talisman de la cani-

cule que lui apporta la fée Légère, par ordre de Pandrague, au moment qu'elle fut jettée dans cette affreuse prison; que cette même fée avoit pris le soin de lui amener tous ceux & celles que la main enlevoit chaque mois, & que ç'avoit été du moins une espèce de consolation pour elle, que la compagnie de ces princes & princesses de son sang; mais l'aimable Brillante se rappellant au milieu de son discours la mémoire de son cher prince, se mit à pleurer amèrement. L'empereur attendri par ses larmes, & informé du sujet qui les faisoit couler, ne put s'empêcher d'y joindre les siennes, & d'avoir honte de ses premiers mouvemens de colère.

Le sauvage Barbario qui voyoit que l'absence n'avoit pas ralenti la tendresse que cette princesse avoit pour lui, voulut se réjouir un moment. Oh, oh, dit-il, d'un air brusque, voilà une plaisante bagatelle, pour vous tant affliger; vous n'avez perdu qu'un amant, & vous en trouvez trois aujourd'hui, qui le valent bien. Indigoruca, Mirliro & moi nous sommes frères, vous en avez le choix; mais comme je suis leur aîné, ils ne me disputeront pas un cœur qui m'appartient, puisque suivant toutes les apparences, le prince Bel Esprit n'est plus en vie. Je ne vous parois peut-être pas si galant

que lui, mais je ſuis ſûr que nous ne ſerons pas plutôt mariés, que vous me trouverez beau à merveille. Combien d'aimables filles épouſent-elles aujourd'hui des magots ? & pourquoi n'accorderiez-vous pas à la reconnoiſſance des ſervices que nous vous avons rendus, & à l'état, ce que tant d'autres donnent au caprice ou à l'intérêt ?

L'empereur & la princeſſe étoient dans le dernier étonnement du diſcours du ſauvage; ils regardoient les fées, qui voulant ſe divertir à leur tour, dirent à Brillante que Barbario n'avoit point tort, & qu'il étoit trop juſte qu'elle récompenſât ſon ardeur, puiſqu'il étoit venu de ſi loin la délivrer de l'eſclavage, où ſans lui elle ſeroit reſtée juſqu'à la mort. Ah! que j'y rentre plutôt pour le reſte de mes jours, s'écria douloureuſement la princeſſe, je n'oublierai jamais mon cher prince; & s'il eſt mort, il a emporté avec lui toutes mes affections dans le tombeau. Qu'ai-je donc fait aux Dieux, continua-t-elle, pour qu'ils me rendent ſi malheureuſe ? Je renonce pour toujours à l'uſage de la vie; elle me paroît affreuſe, ſans l'eſpérance de revoir un jour mon amant. Elle pleuroit abondamment, en proférant ces triſtes paroles. Eh bien, reprit la fée Pandrague, il faut donc, aimable princeſſe, vous rendre cette

vie plus douce, en vous redonnant votre prince. Alors faisant signe au sauvage qu'il étoit tems de retirer la princesse de l'inquiétude mortelle où elle étoit, il ôta promptement les peaux qui lui couvroient le visage, & se fit connoître à Brillante pour le prince Bel Esprit.

L'empereur surpris & charmé de retrouver un gendre si parfait, l'embrassa mille fois, ainsi que ses deux frères, qui ayant pareillement quitté les habits de philosophe & de médecin, qui les déguisoient si bien, furent aussi-tôt reconnus de toute la cour. Ils apprirent à l'empereur leurs merveilleuses aventures; & ce prince tâcha, par toutes sortes de bons traitemens & de caresses, de leur faire oublier ce qui s'étoit passé entr'eux.

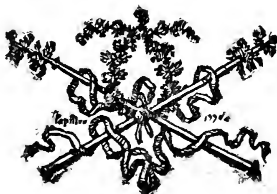
Brillante pensa mourir de joie, elle ne pouvoit modérer ses transports. Que vous m'avez coûté de larmes! disoit-elle à son amant, mais j'en suis trop payée par le plaisir de vous revoir fidèle. Ma princesse, lui répondit-il, nos chagrins vont cesser, les fées sont trop de nos amies, pour nous laisser languir davantage; elles ont seulement voulu éprouver notre constance: & je suis sûr qu'elles vont nous récompenser avec usure, par un heureux mariage, de toutes les peines que nous avons souffertes. Oui, reprirent les bonnes fées, nous avons assez éprouvé

votre conſtance; il n'y auroit pas de juſtice à différer davantage votre bonheur ; l'empereur y conſent, & le prince Engageant va pareillement obtenir le prix que mérite ſa ſageſſe & la pureté de ſa paſſion pour la charmante Adreſſe. L'empereur ayant auſſi-tôt fait venir le grand-prêtre, il fit ce double mariage au milieu des réjouiſſances que la ville de Sobarre témoignoit pour leur liberté, & pour celle de leur princeſſe. La joie étoit publique, les courtiſans inventoient tous les jours mille nouveaux plaiſirs à l'envi l'un de l'autre ; & ces jeux ne finirent que par la mort inopinée de l'empereur Fantaſque qui laiſſa le prince Bel Eſprit pour ſucceſſeur de ſes états. Ce ne fut pas ſans une extrême douleur que Brillante & ſon époux virent mourir ce prince, qu'un excès de joie mit au tombeau.

Entendement & Languedor crurent alors qu'il étoit tems de prendre congé de leur frère ; cette ſéparation ne ſe fit point ſans répandre bien des larmes; mais enfin il fallut y conſentir. Ils retournèrent donc à la cour du roi Jamaisvu, d'où Entendement & la reine Viperine ſon épouſe partirent quelques jours après, pour aller reprendre le ſoin de leurs états. Engageant & Adreſſe prirent pareillement la route de leur royaume, où ils arrivèrent heureuſe-

ment, ainſi que les deux autres princes, & ils paſsèrent le reſte de leur vie avec leurs tendres épouſes, comblés des bienfaits que les fées Pandrague & Légère répandirent continuellement ſur toutes leurs familles.

FIN.





TROIS NOUVEAUX CONTES DES FÉES.

PAR MADAME DE LINTOT.

HISTOIRE

TIMANDRE ET BLEUETTE.

CONTE.

DANS la charmante vallée de Cangam régnoit autrefois un prince auquel on avoit donné le nom de Silentieux. Il n'étoit point aimé de ses sujets, parce qu'il parloit peu, & ne rioit que rarement. Il étoit cependant spirituel, aimoit à faire du bien, & gouvernoit son royaume avec beaucoup de bonté, de justice & de prudence. Tant de belles qualités n'empêchoient pas que l'on ne formât quelquefois des complots contre sa vie.

Silentieux n'ignoroit pas jusqu'à quel point il étoit haï. Cette haîne le chagrinoit beaucoup; il espéroit cependant qu'à force de bienfaits, il pourroit gagner le cœur de ses peuples: c'est ce qui l'engageoit à paroître souvent sur un balcon de son palais, qui donnoit sur la grande place; & de là il répandoit une quantité considérable d'or & d'argent. Un soir il apperçut dans la foule une petite femme vieille & simplement vêtue, qui tenoit un panier d'herbes dans son bras, & qui lui crioit: Sire, faites-moi la grace de m'acheter mes herbes; je suis si malheu-

reuse, que personne n'en veut, quoiqu'elles soient bonnes, & que je les donne à meilleur marché que les autres; si votre majesté a cette bonté, elle m'empêchera de mourir de faim. Le roi touché de la misère de cette pauvre femme, lui envoya une bourse remplie d'or; elle la reçut avec une joie qu'il est aisé de concevoir, & pria celui qui lui apporta cet argent, de prendre son panier d'herbes, de le donner au roi de sa part, & de lui demander un moment d'audience. Gardez votre panier, lui dit le courtisan, en se moquant d'elle. Fatime (c'étoit le nom de cette bonne femme) ne se rebuta point, & fit la même priere à plusieurs autres officiers; mais aucun d'eux ne l'écouta. Elle prit donc le parti d'attendre à la porte du palais que Silencieux sortît pour aller au temple. Lorsqu'elle l'apperçut, elle s'approcha avec beaucoup de respect, & lui dit: Je viens remercier votre majesté de la grace qu'elle a bien voulu me faire, & la supplier d'ordonner que l'on porte mes herbes dans son cabinet. Je ne puis, sire, ous donner une marque plus sensible de ma reconnoissance. Ce panier contient un présent digne de votre majesté, si ce qu'une belle dame m'a dit un jour est véritable. Elle me donna une feuille d'oseille pour me récompenser de lui avoir laissé cueillir quelques

fleurs dans mon jardin. Conservez, me dit-elle, cette feuille avec soin, elle a des propriétés qui la rendent précieuse. Tant que vous la porterez sur vous, il ne vous arrivera point d'accident. Je l'ai gardée long-tems, sire; mais voyant que je ne pouvois vendre mes herbes aujourd'hui, je me suis déterminée à m'en défaire. Je l'ai montrée à plusieurs personnes; je leur en ai expliqué les vertus, en offrant de la donner pour peu de chose; on m'a traitée de folle : de dépit, je l'ai jettée dans mon panier : si votre majesté est curieuse de la connoître, elle la trouvera aisément, parce qu'elle est plus large & plus longue que les autres, & qu'il y a dessus quelques caractères que je n'ai pu lire. Le roi la remercia, & lui fit donner encore deux bourses pareilles à la première; faisant ensuite porter le panier d'herbes dans son appartement, il y rentra pour chercher la feuille qu'il trouva sans peine. L'examinant avec attention, il remarqua qu'en effet on avoit écrit dessus, qu'en mettant cette feuille dans la main gauche, l'on se rendoit invisible, & qu'en la posant sur son cœur, l'on connoissoit les pensées les plus secretes de ceux avec lesquels on se trouvoit. Silentieux voulant en éprouver la vertu, la mit dans sa main, & traversant alors ses appartemens, il connut

avec un plaiſir infini, que perſonne ne le voyoit. La mettant enſuite ſur ſon cœur, il lut dans l'ame de ſon capitaine des gardes, qu'il avoit deſſein de l'aſſaſſiner le ſoir même, dans l'eſpoir de régner à ſa place. Le roi retiré dans ſon cabinet, fit arrêter ce traître & ſes complices, & leur punition ſuivit de près l'aveu qu'ils firent de leur crime. Ce prince s'eſtimant bienheureux d'avoir une herbe ſi utile, la renferma dans un petit ſac de toile d'or, qu'il porta toujours depuis ſur ſon cœur; par ce moyen, il connut les caractères des perſonnes qui l'approchoient. Il n'apperçut que des cœurs faux & livrés à l'ambition, eſclaves de la plus honteuſe avarice. Effrayé de trouver tant de vices parmi ſes favoris & ſes courtiſans, il voulut examiner ſi tous ſes ſujets étoient également pervertis; il n'en trouva preſque pas un qui ne fût différent de ce qu'il paroiſſoit être. Révolté de régner ſur un peuple ſi dépravé, il prit le parti de deſcendre du trône, & d'aller finir ſes jours dans un de ſes châteaux ſitué au milieu d'une belle forêt, préférant la douceur d'une vie tranquille & ſolitaire, au tumulte de la cour, & aux honneurs qu'on lui rendoit. La reine ſa femme étoit morte il y avoit longtems, & ne lui avoit laiſſé de ſon mariage qu'une fille qui lui avoit été enlevée dès le berceau par

une grande chienne noire, & depuis il n'avoit pas été poſſible de ſavoir ce que cette princeſſe étoit devenue ; ainſi rien ne l'empêchoit de prendre le parti de la retraite : la ſolitude avoit pour lui des charmes que le grand monde ne lui préſentoit pas ; il aimoit à lire & à étudier. Quoique prince il étoit philoſophe & ſavant, mais il n'en avoit point les défauts ; ſon ſavoir ne le rendoit pas inſupportable comme beaucoup de gens : il étoit ſans entêtement, ſans préſomption, & peu curieux d'entendre louer ſes ouvrages ; enfin il rendoit juſtice à ceux qui parloient ou penſoient mieux que lui.

Comme il ſe diſpoſoit à partir, il vit entrer dans ſon cabinet Abdal (c'étoit un homme de diſtinction & de mérite) le roi ne l'avoit point vu depuis qu'il portoit la feuille d'oſeille ; ce miniſtre en avoit été empêché par une maladie longue & fâcheuſe. Silentieux ne doutant pas qu'il ne fût auſſi peu vertueux que les autres, alloit ſortir ſans le regarder ; mais faiſant réflexion qu'il l'avoit chargé avant ſa maladie de quelques affaires qui l'intéreſſoient particulièrement, il lui en demanda compte. Quelle fut ſa ſurpriſe ! il vit que c'étoit le ſeul homme de ſon royaume qui eût véritablement de la vertu ; il en fut ſi charmé qu'il l'embraſſa, & lui dit

qu'il méritoit de porter la couronne qu'il étoit dans la réſolution de quitter : il le pria de l'accepter, en l'aſſurant que ſes peuples le chériroient, parce qu'il avoit toutes les qualités néceſſaires pour s'en faire aimer. En effet Abdal étoit le plus aimable de tous les hommes ; il avoit l'air noble, les yeux beaux, la bouche riante, & le ſouris gracieux ; le ſon de ſa voix étoit agréable, il chantoit divinement, & ſe connoiſſoit parfaitement à tout ; enfin il étoit bien fait, & avoit infiniment d'eſprit ; mais ce qui le rendoit accompli, c'étoit la bonté de ſon cœur. Compatiſſant aux peines des malheureux, ſon plus grand plaiſir étoit de leur faire du bien, & il le faiſoit avec un air de bonté qui charmoit autant ceux qu'il obligeoit que le plaiſir même ; on peut donc juger de la joie de tout le monde, quand on apprit que Silentieux lui avoit cédé ſon royaume en ſe retirant. Abdal avoit fait ſon poſſible pour détourner le roi du parti qu'il avoit pris, & pour ne point régner à ſa place, mais il avoit été forcé d'obéir, au grand contentement de tout le royaume dont il fut adoré & reſpecté, auſſi bien que la belle Zemona & le jeune Timandre ſon fils. Ce prince avoit un mérite égal à celui du roi ſon père ; il étoit ſi beau, ſi bien fait, qu'on ne pouvoit le voir ſans admiration.

Un jour qu'il étoit dans une forêt occupé à lire un livre qui lui plaisoit en l'instruisant, il vit voltiger devant lui un papier sur lequel il y avoit quelque chose d'écrit en lettres d'or; il se leva pour le prendre; mais voulant mettre la main dessus, le papier s'éloigna de lui. Timandre courut après, le papier s'éloigna encore, & fit la même chose toutes les fois que le prince voulut en approcher. Timandre ne se rebutant pas, voulut voir jusqu'où le papier le conduiroit; il le suivit toute la journée, & se trouva à l'entrée de la nuit dans un endroit de la forêt qu'il ne connoissoit pas: pour lors le billet vint se poser dans sa main, & le prince lut ce qui suit:

Une charmante princesse
Sent pour toi le plus fort amour,
Si tu réponds à sa tendresse,
Tu la posséderas un jour:
Mais si ton indifférence
Lui fait verser les moindres pleurs;
Tu peux préparer ta constance
A tous les plus grands malheurs.

Le prince relut plusieurs fois ces vers, & ne fut point épouvanté des menaces qu'ils contenoient; il ne douta pas qu'il n'eût un jour beaucoup d'amour pour la princesse inconnue,

jusques-là il n'avoit point aimé : aucun objet ne lui avoit paru digne de son attachement ; ce n'est pas que Zemona n'eût un grand nombre de beautés à sa suite, mais Timandre leur avoit toujours trouvé des défauts ou dans l'esprit, ou dans l'humeur. Belise remplie d'amour propre, & sans cesse occupée du soin de plaire, en vouloit à tous les cœurs, & n'accordoit un souris gracieux qu'à ceux qui lui disoient qu'elle étoit belle. Célerine, dans de certains momens, étoit prévenante, caressante, & dans d'autres elle étoit dédaigneuse & piquante. Fatma se piquoit d'être savante, & ne parloit presque jamais que des affaires du tems, décidoit de tout, & ne trouvoit pas de femmes assez spirituelles pour s'entretenir avec elle. Barbane étoit fière, & s'ennuyoit par-tout. Felice se donnoit trop de mouvemens en parlant, & avoit un air trop embarrassé ou trop pincé. Enfin de toutes les personnes qu'il connoissoit il n'y en avoit pas une qui pût lui plaire. Il s'imagina que celle dont on lui parloit sur le papier seroit telle qu'il pouvoit le désirer. Flatté de cette idée, il ne songea qu'au plaisir de la voir ; ce qui le fâchoit beaucoup, c'est que le petit papier ne lui marquoit pas le lieu qu'elle habitoit : dans cette incertitude il marcha pour trouver dans la forêt

quelque maison où il pût apprendre des nouvelles de ce qu'il vouloit savoir. Quelques momens après il entendit un bourdonnement dans l'air, il leva sa tête, & il apperçut un petit trône de roses & de jasmins soutenu par une quantité prodigieuse d'abeilles qui voloient doucement de son côté. Ce spectacle l'étonna beaucoup; mais il fut bien plus surpris lorsqu'il vit la petite troupe aîlée s'arrêter auprès de lui, & une des mouches lui présenter une feuille de rose sur laquelle on lui marquoit de monter sans différer sur le trône, & de se laisser conduire dans un lieu où il étoit attendu avec impatience. Timandre ne faisant pas réflexion aux chagrins qu'il alloit causer au roi & à la reine par son absence, fit alors comme tous les jeunes gens sans expérience. Il n'écouta point la raison, & s'abandonnant à son seul penchant, il se plaça au milieu des roses & des jasmins, & vit avec un plaisir infini que son petit attelage fendoit les airs avec une vitesse incroyable. Il ressembloit à un habitant de l'olimpe dans cette charmante voiture: de grands cheveux bruns & bouclés tomboient négligemment sur un habit de gaze bleue & argent dont il étoit vêtu. Deux serins violets étoient à côté de lui sur une branche de jasmin, & sifloient des airs à deux parties avec

une justesse étonnante ; leurs sons étoient si tendres & si doux qu'on ne pouvoit les entendre sans éprouver une agréable émotion. Ce prince n'avoit jamais voyagé avec autant d'agrément & une si grande vitesse, car ses yeux, quoique très-bons, ne pouvoient distinguer les différens pays sur lesquels il passoit; il traversa les airs pendant quatre heures, pour lors les mouches posèrent la voiture dans un jardin si magnifique & si surprenant qu'il lui parut être le séjour des dieux.

Il n'avoit jamais rien vu d'approchant ; le sable des allées de ce jardin étoit d'or, & les branches des arbres étoient transparentes & de même couleur que l'émeraude; les feuilles, du plus beau verd du monde, ne tomboient jamais ; enfin tous ces arbres étoient garnis de fl.urs & de fruits qui répandoient une odeur si douce & si agréable que l'odorat & la vue étoient également satisfaits. Des gazons naissans offroient de tous côtés de quoi goûter un doux repos. Mille & mille oiseaux chantoient dans les sombres allées du bois, & s'accordoient parfaitement avec une symphonie charmante que l'on entendoit dans les airs. Un printems continuel régnoit dans ce beau séjour; jamais la pluie ni le vent ne s'y faisoient sentir; le seul zéphir pouvoit s'y promener. Des vio-

lettes, des hyacinthes, des jonquilles, & beaucoup d'autres fleurs étoient les feules chofes que produifoit ce lieu charmant : on n'y voyoit pas d'herbes inutiles, point de bêtes incommodes; des biches blanches qui portoient des colliers de diamans couroient dans le bois; on voyoit dans les allées, des perdrix, des faifans, des tourterelles, des paons & des écureuils; tous ces animaux étoient privés & dociles à la voix de ceux qui les appelloient. Une eau claire, fraîche & pure fortoit de plufieurs fontaines, & formoit une quantité de petits ruiffeaux qui rouloient dans des canaux de criftal de roche, dont les bords étoient garnis de violettes & de penfées : des paliffades de jafmins, de grenades & de fleurs d'oranges étoient les feules murailles qui défendoient l'entrée de ce féjour enchanté. Timandre ne fe laffoit point d'admirer toutes ces beautés; cependant il mouroit d'impatience de trouver la maîtreffe de ce jardin charmant. Quand il eut quelque tems parcouru ces beaux lieux, il vit paffer une calèche d'yvoire traînée par deux cerfs dont les bois étoient d'or, & dans cette calèche il apperçut une perfonne plus belle que la jeune Hébé; il en fut enchanté, & voulut fe mettre au-devant de la voiture pour l'arrêter, mais les cerfs alloient fi vîte qu'il la perdit

bientôt de vue. Cette aventure l'auroit affligé s'il avoit eu le tems d'y penser ; mais douze autres calèches de porcelaines du Japon, tirées par des licornes blanches & conduites par douze personnes plus belles que la première, lui causèrent un si grand étonnement qu'il demeura comme immobile, sans avoir la force de prononcer un seul mot. Il se repentit de son silence, car un instant après il ne vit plus aucune voiture : il suivit avec rapidité la route qu'elles avoient prise, & s'avança jusqu'au bout d'une grande allée ; mais quand il y fut arrivé, il ne vit ni les calèches, ni les dames qui lui avoient donné tant de curiosité ; il découvrit un canal qui paroissoit avoir une longueur infinie, & sur lequel étoit plusieurs vaisseaux de cristal, dont les mats étoient d'or, & les voiles de gaze couleur de rose & argent : tous les matelots étoient vêtus d'une toile d'argent, & portoient des guirlandes de fleurs qui servoient à attacher les rênes d'or de ces superbes bâtimens. Le prince surpris avec raison de ce nouveau spectacle, s'arrêta, & considéra avec attention cette flotte qui s'avançoit lentement de son côté. Une petite chaloupe en fut détachée, & vint aborder où il étoit. Un enfant fait comme on dépeint l'amour en sortit, & demanda au prince s'il n'étoit pas curieux de connoître la beauté qui

régnoit dans ces lieux. Timandre l'aſſura qu'il n'imaginoit pas de plus grand bonheur que celui de pouvoir lui rendre ſes hommages. Entrez donc dans ma barque, lui dit l'enfant avec un ſouris malicieux, & vous ne ſerez pas long-tems ſans être au comble de vos deſirs. Le prince ne ſe fit pas prier longtems ; il ſauta précipitamment dans la chaloupe qu'un coup de vent eut bientôt rapprochée du plus grand des vaiſſeaux. Il y fut reçu par deux jeunes perſonnes qui le conduiſirent ſur le tillac où la reine étoit aſſiſe ſur un trône fait d'une ſeule amétiſte. Quatre citroniers dans des caiſſes d'émeraudes formoient au-deſſus de ſa tête un berceau qui faiſoit le plus bel effet du monde. Elle ſe leva quand le prince fut arrivé près d'elle, & le faiſant aſſeoir, elle lui demanda s'il avoit ajouté foi aux vers qu'il avoit lus dans la forêt, & s'il avoit été touché de l'eſpérance qu'on lui avoit donnée. Je n'ai point eu aſſez de vanité, madame, lui dit-il, pour oſer penſer qu'un ſort auſſi doux me fût deſtiné : j'ai cependant cru ne devoir pas différer de me rendre auprès de l'aimable princeſſe qui m'étoit annoncée. Je ſuis donc parti avec le deſſein d'aller lui offrir mon cœur & mes ſervices : mais, madame, votre préſence a déja fait naître dans ce cœur d'autres ſentimens qu'une divinité ne

feroit pas capable de détruire. Je m'eftimerai le plus heureux des mortels fi vous me permettez de vous les faire connoître, & fi vous voulez bien fouffrir que je paffe mes jours à vous admirer. Je vous accorde volontiers ce que vous me demandez, lui dit la reine, & veux bien vous avouer que je fuis cette perfonne que vous cherchez. Je vous vis hier dans la forêt où mes mouches vous ont enlevé, vous pourfuiviez un cerf avec beaucoup d'ardeur, vous me parûtes un dieu, tant je vous trouvai charmant. Je fentis que vous feul pouviez faire ma félicité, ainfi je formai le deffein de vous faire connoître ce que je penfois, & de vous attirer à ma cour : je l'ai exécuté aujourd'hui : je me nomme Gracieufe, & je fuis fille de la reine des fées. Je poffède l'art de féerie auffi bien qu'elle, & ces lieux ne dépendent que de moi. Ce royaume eft le féjour des plaifirs ; on y rencontre par-tout les ris, les jeux & les graces ; les chagrins & les ennuis en font bannis à jamais : je me fuis engagée par un ferment inviolable à les punir fitôt qu'ils y paroîtroient : voyez fi vous ferez capable de les empêcher de vous approcher, & s'il vous fera poffible de m'aimer auffi conftamment que je l'exige de vous. Si vous me promettez une fidélité à toute épreuve, vous régnerez dans ces

beaux lieux, & rien n'y troublera les plaisirs que l'on vous y prépare : si mon cœur, ma main & ma couronne ne peuvent vous flatter, vous pouvez retourner à la cour d'Abdal, je vous y ferai reconduire, quoique je sente que votre éloignement puisse faire le malheur de ma vie. Déterminez-vous ; mais songez qu'une destinée affreuse vous attend si vous me manquez de parole. Timandre enchanté de la reine Gracieuse, lui jura que toutes les beautés de l'univers ne pourroient jamais le faire repentir de son attachement pour elle, & qu'elle seroit toujours l'unique objet de son amour, serment que les amans font d'ordinaire quand ils commencent d'aimer, & qu'ils oublient aussi-tôt qu'ils sont contens. Gracieuse satisfaite de l'assurance que lui donnoit le prince, lui présenta sa main qu'il baisa avec un transport qui ne déplût point à cette reine ; elle eut avec lui une conversation qui, quoique fort longue, ne lui parut avoir duré qu'un moment. Timandre la trouvoit la plus parfaite de toutes les femmes ; les graces les plus touchantes étoient répandues sur sa personne ; son esprit étoit aisé, fin & délicat. Elle étoit grande, & sa taille parfaitement bien prise. Elle avoit la gorge, les bras & les mains admirables : mais un voile épais lui cachoit le visage, & donnoit au prince une

curiosité qu'il auroit bien voulu satisfaire : mais elle lui disoit qu'il n'étoit pas encore tems qu'elle se montrât à lui, qu'elle vouloit cacher la honte de l'aveu qu'elle lui avoit fait trop promptement, & que de plus elle vouloit éprouver si elle pourroit s'en faire aimer autant qu'elle le désiroit sans le secours de son visage. Je veux, mon cher Timandre, ajouta-t-elle, que vous soyez plus touché de mon caractère que de ma beauté. Un beau visage frappe & plaît beaucoup, mais il est comme une fleur fraîche & belle qu'un rayon de soleil un peu trop ardent fane en un moment ; quand bien même il sauroit se garantir des accidens qui peuvent le gâter, il ne sauroit éviter les effets que font sur lui le nombre des années. Ne vous chagrinez cependant pas, je ne porterai point toujours ce voile qui vous afflige : je veux éprouver votre fidélité ; & lorsque j'en serai assurée, je vous rendrai maître de ma personne comme vous l'êtes de mon cœur. Le prince trouva tant de raison dans le discours de la reine, qu'il n'osa insister malgré la vivacité de ses desirs. Il y avoit cinq ou six heures qu'il étoit dans le vaisseau, lorsqu'il apperçut sur le bord du canal un palais que Gracieuse lui dit avoir ordonné pour le recevoir : il étoit bâti de diamans d'une grosseur & d'une

d'une beauté ſurprenante. Les vaiſſeaux y vinrent aborder : Timandre mit pied à terre avec la reine & ſa ſuite pour entrer dans le ſuperbe bâtiment : il en loua plus d'une fois la ſtructure & la magnificence. Après pluſieurs éloges, on le fit paſſer dans un ſalon où l'on trouva une table ſervie des mets les plus exquis. Gracieuſe s'y plaça à côté du prince, avec une partie de ſa cour. A la fin du repas elle joua du luth, & chanta de façon que ſi Timandre n'avoit pas été le plus amoureux des hommes il le ſeroit devenu dans cet inſtant. Malgré la prodigieuſe étendue de ſa voix elle étoit douce & parfaitement juſte. Le bal ſuivit ce magnifique repas, & fut compoſé d'une jeuneſſe brillante de l'un & de l'autre ſexe. Gracieuſe danſa toujours avec Timandre, & danſa. Le prince n'avoit jamais éprouvé de ſi doux momens; il en paſſa d'autres pendant ſix mois qui ne furent pas moins agréables ; car on inventoit tous les jours de nouveaux plaiſirs pour l'empêcher de s'ennuyer. Il aimoit & étoit aimé, cependant il manquoit à ſon bonheur de poſſéder ſa chère Gracieuſe, & le plaiſir de voir dans ſes yeux cette tendreſſe qu'elle lui témoignoit à tous les momens. Un ſoir qu'il ſe promenoit avec elle ſur les bords du canal, il la conjura de mettre

le comble à ſon bonheur, puiſqu'elle étoit convaincue de la violence & de la ſincérité de ſa paſſion. Il la preſſa ſi vivement, qu'elle ne put le refuſer, mais ſa prière ne fut pas exaucée ſur le champ; le jour fut pris & attendu avec une égale impatience de la part des deux amans. Quand il fut arrivé ils ſe donnèrent la main, & ſe jurèrent un amour éternel dans un petit temple entouré d'arbres & conſacré à la volupté. L'amour & l'hymen ſe réconcilièrent dans ce moment, & furent toute la journée avec les deux époux, que l'on conduiſit après la cérémonie dans un appartement tapiſſé de jaſmins & de fleurs d'oranges ; deux eſcarboucles placés auprès d'un très-beau lit y répandoient une grande clarté; mais Gracieuſe donna ordre à ſes femmes de les ôter. Le prince y conſentit avec peine, mais enfin le plaiſir qu'on lui ôtoit ne l'empêcha pas de ſe livrer avec une joie inconcevable à ceux qu'il avoit attendus avec tant d'impatience. Jamais nuit ne lui parut ſi courte; il vit arriver le jour, & s'imagina qu'il avoit commencé ſa carrière plutôt qu'à l'ordinaire : il s'en conſola cependant dans l'eſpérance de voir enfin le viſage de celle qu'il aimoit avec tant d'ardeur. Il ſe preſſa donc d'ouvrir les rideaux, & de jetter les yeux ſur la reine qui dormoit profondément : mais,

grands dieux, qu'il fut étonné ! cette perſonne qui lui avoit inſpiré tant d'amour, avoit une petite tête de guenon qui faiſoit même en dormant des grimaces fort plaiſantes, mais qui parut ſi épouvantable à Timandre, qu'il en fut conſterné. Il devint pâle & froid, & conçut pour la reine une averſion auſſi forte que l'amour qu'il avoit reſſenti avoit été violent. Il ſe repentit, mais trop tard, de s'être engagé dans une aventure qui lui avoit paru charmante, & dont les ſuites étoient ſi fâcheuſes. Il jura que ſi il pouvoit ſe tirer de celle-ci, il ne ſe laiſſeroit jamais ſéduire par les apparences. Qu'elles ſont trompeuſes, s'écria-t-il, & qui croiroit qu'un ſi beau corps eût une ſi vilaine tête. Ces paroles réveillèrent la reine, elle les entendit, & quoiqu'elle dût ſe rendre juſtice, elle en fut vivement piquée. Toutes les femmes veulent être flatées ; la vérité ne leur plaît qu'autant qu'elle ne cherche pas à détruire la bonne opinion qu'elles ont de leur beauté. On peut donc juger du dépit de Gracieuſe, puiſqu'elle avoit ce foible plus que perſonne de ſon ſexe : elle regarda le prince, & connut l'horreur qu'il avoit pour elle. Quel déſeſpoir pour une femme qui aime, de ſentir qu'elle n'inſpire que de la haine. Elle forma dans l'inſtant le deſſein de ſe venger, & elle l'exécuta ſans différer. Sa

baguette étoit au chevet du lit; elle la prit, & touchant Timandre, elle lui dit: ingrat, puiſque je ne puis plus t'inſpirer d'amour, deviens ſi différent de toi-même que tu ne puiſſe jamais plaire à qui que ce ſoit. Dès qu'elle eut achevé de prononcer ces mots, le prince devint un papillon couleur de roſe & bleu; la fée le métamorphoſa ainſi par une ſorte d'injuſtice, en attribuant à ſon inconſtance ce qu'elle ne devoit imputer qu'à ſa difformité. Il ne changea point de façon de penſer en changeant de figure. Gracieuſe lui laiſſa le ſouvenir de ce qu'il avoit été, & le chaſſa du palais & du jardin des graces. Il s'en éloigna avec viteſſe afin de ne plus voir le monſtre qui venoit de le métamorphoſer, & vola pluſieurs mois ſans ſavoir où il alloit; il étoit triſte & chagrin, & n'eſpéroit plus goûter aucun plaiſir, cependant il craignoit que la parque cruelle ne tranchât le fil de ſes jours; le moindre oiſeau le faiſoit trembler. Tous les hommes ſe reſſemblent en ce point, c'eſt en vain qu'ils ſe récrient ſur leurs malheurs & ſur le deſir de la mort, il n'y en a pas un qui ne cherche à prolonger ſa vie. Timandre prenoit autant de ſoin de ſes jours que s'il eût été le plus heureux des mortels. Après avoir longtems volé, il ſe trouva à l'entrée d'un bois dont les arbres paroiſſoient avoir pluſieurs ſiècles; il

s'y repoſa, & vit paſſer un moment après une perſonne de ſeize ou dix-ſept ans, que la nature avoit ornée d'une beauté ſi parfaite que la mère des amours ne la ſurpaſſoit point. Un habit de toile de lin & quelques bleuets qu'elle avoit arrangés ſans beaucoup de ſoin dans ſes cheveux faiſoient toute ſa parure : tous les charmes dont elle étoit partagée ne paroiſſoient pas la rendre plus vaine ; un air de douceur & de modeſtie prévenoit en ſa faveur. Quelle différence, dit en lui-même Timandre (en la conſidérant) de cette belle fille avec celles qui ſont à la cour de Gracieuſe ! elle n'emprunte aucun ſecour de l'art pour plaire, cependant elle eſt capable d'enflammer tout l'univers. Les autres au contraire, malgré les ſoins qu'elles ſe donnent, ne peuvent que difficilement toucher, parce qu'elles n'ont rien de naturel ; leurs diſcours, leurs contenances ſont étudiées ; elles affectent d'avoir dans leurs paroles & dans leurs actions une liberté qui ſemble tout permettre à ceux qui les approchent. Le prince en faiſant ſes réflexions, s'apperçut qu'il ſuivoit malgré lui cette aimable perſonne, & qu'un ſecret penchant commençoit à s'emparer de ſon cœur. Il s'en approcha le plus qu'il lui fut poſſible, & vint enfin ſe placer ſur les fleurs de ſon bouquet. Bleuette, c'étoit le nom de cette jeune fille, trouva le

papillon si familier & moucheté si joliment, qu'elle le laissa dans cette place ; elle continua son chemin, & fort peu de tems après elle entra dans une petite maison dont les meubles étoient simples, propres, & d'un goût exquis. Un jardin orné de fleurs, & rempli d'arbres fruitiers qu'une haie d'aube-épine environnoit, laissoit entrevoir une prairie que plusieurs ruisseaux bordés de deux rangées de saules arrosoient, & rendoient très-agréable. Le prince fut plus enchanté de ce lieu champêtre qu'il ne l'avoit été du beau séjour de la reine des graces. Il apperçut dans cette simple demeure une petite femme fort âgée qui paroissoit aussi respectable par son air de douceur & de bonté que par le nombre de ses années. Elle filoit quand Bleuette entra, mais si-tôt qu'elle l'apperçut, elle laissa son fuseau, & lui tendit les bras. Vous voilà donc, ma chère fille, lui dit-elle en l'embrassant, que vous m'avez donné d'inquiétude ! de grace dans la suite ne vous éloignez plus si long-tems de moi ; les personnes de votre âge, & belles comme vous, sont sujettes à faire souvent des rencontres fâcheuses quand une mère prévoyante ne les accompagne point. Je profiterai de vos conseils, dit Bleuette, je n'ai pourtant rien rencontré de dangereux dans ma promenade ; ce seul papillon s'est offert à mes

yeux, je veux le conserver long-tems, parce qu'il est beau, & que je m'imagine qu'il n'a point envie de me quitter : elle en eut effectivement beaucoup de soin, & ne manqua pas de mettre tous les jours un gros bouquet de fleurs à son côté afin qu'il pût s'y reposer. Timandre soupiroit souvent en la regardant, & se trouvoit bien malheureux de l'aimer, d'être si près d'elle, & de n'être qu'un papillon ; jamais il n'avoit vu de fille si aimable & si bien élevée. La vieille qui, selon les apparences, n'étoit pas d'une naissance distinguée, étonnoit souvent le malheureux prince, par ses discours & les instructions qu'elle donnoit à sa fille. Elle bannissoit avec elle cet air de sévérité dont la plupart des mères se servent lorsqu'elles parlent à leurs enfans. Cette bonne femme disoit qu'il falloit instruire la jeunesse en l'amusant. Elle n'avoit ni l'humeur fâcheuse, ni les infirmités de la vieillesse ; un air tranquille & content étoit répandu sur toute sa personne, elle ne fatiguoit point par de longues histoires du tems passé, ni par des remontrances hors de saison. Un jour que Bleuette se promenoit dans la prairie avec son papillon, elle s'entendit appeller par Fatime, (car c'étoit Fatime qui s'étoit retirée dans cette solitude ; elle avoit acheté la petite maison où elle étoit, avec une partie des bourses d'or que

Silentieux lui avoit fait donner, & l'autre avoit servi à la faire vivre tranquillement avec sa chère Bleuette,) celle-ci s'entendant donc appeller, comme je l'ai dit, par la bonne Fatime, courut à la maison pour savoir ce qu'elle lui vouloit. Je suis fort affligée, ma fille, lui dit cette femme; en voulant prendre ma quenouille sur cette planche, j'ai fait tomber cette phiole que vous voyez par terre; elle étoit remplie d'une liqueur que m'avoit donné la même dame qui m'avoit fait présent de la feuille dont je vous ai parlé. Une seule goutte de cette eau pouvoit détruire les plus grands enchantemens. Bleuette, pour la consoler, lui dit: Vous n'avez point de méchantes fées pour voisines, pourquoi regretter cette liqueur? Timandre entendit cette conversation, & ne douta point que, puisque cette eau avoit une si grande vertu, elle ne pût lui rendre sa première forme. Il vola donc promptement à l'endroit où elle étoit répandue, & à l'instant il s'éleva une épaisse fumée dans la chambre: quand elle fut dissipée, le prince se trouva tel qu'il étoit avant la métamorphose,, c'est-à-dire, le plus aimable de tous les hommes. Fatime & Bleuette furent très-effrayées en le voyant paroître, & ce fut avec bien de la peine que le prince les empêcha de prendre la fuite. Ne craignez rien, leur dit-il,



Ne craignez rien et daignez m'écouter un moment.

& daignez m'écouter un moment. Elles y consentirent enfin, & pour lors il leur conta ce qui lui étoit arrivé, leur apprit son nom & sa naissance. Fatime lui marqua la joie qu'elle avoit de la fin de son enchantement, & le pria fort honnêtement de ne pas faire un plus long séjour chez elle, & de s'en retourner à la cour d'Abdal, qui n'étoit éloignée que de quatre lieues. Pardonnez-moi, seigneur, si je vous presse si fort de partir, ma fille est jeune, & vous aussi; je ne doute cependant ni de sa vertu, ni de la vôtre, mais il faut toujours craindre la médisance. Le prince n'osa la contredire, mais il ne se détermina à s'éloigner de la moitié de lui-même, que dans l'espérance de la revoir bientôt. Adieu, sage Fatime, lui dit-il, je vais retrouver le roi mon père, & lui rendre un fils, qu'il n'attend peut-être plus; mais je vais aussi lui apprendre à qui il a l'obligation de mon retour; je le supplierai en même tems de me permettre que j'unisse ma destinée à celle de la charmante Bleuette. Fatime ne fut pas flattée de l'honneur que le prince vouloit faire à sa fille; elle avoit des exemples de plusieurs grands seigneurs, qui avoient épousé des personnes d'une naissance obscure, parce qu'ils en étoient fort amoureux, & qui dans la suite les avoient méprisées.

Elle le remercia cependant très-poliment. Pour Bleuette, elle rougit beaucoup en recevant l'adieu de Timandre, elle sentoit pour lui quelque chose qu'elle ne connoissoit pas encore, & qui rendoit ses yeux plus touchans qu'ils ne l'avoient été jusqu'alors. Elle soupira malgré elle, en voyant le prince s'éloigner. Il entendit ce soupir, & se flattant qu'il l'avoit causé, il se crut le plus heureux des hommes. Il arriva en très-peu de tems à la cour, & surprit également le roi & la reine, qui l'aimoient avec tendresse. On fit des réjouissances publiques pour célébrer son retour; personne ne reçut ordre d'en faire; l'amitié seule qu'on avoit pour le prince, fit cesser tous les travaux, & obligea les grands & les petits à témoigner la joie qu'ils ressentoient. Silentieux ayant appris cette nouvelle, sortit exprès de sa solitude, pour en féliciter le roi. En entrant dans l'appartement de ce prince, il rencontra une dame, dont l'air & le port majestueux l'étonna. Après l'avoir salué, elle lui dit de la suivre, s'il étoit curieux d'apprendre des choses qui l'intéressoient infiniment. Silentieux lui obéit, & fut avec elle dans un bosquet du jardin d'Abdal; pour lors la dame s'assit, le fit mettre à côté d'elle, & lui dit: Je suis la fée Favorable; peu de tems après la mort de la

reine votre épouse, je passai dans vos états, je vous y vis, & j'admirai la sagesse avec laquelle vous les gouverniez. Je vis aussi la petite princesse Zelimé, votre fille ; je lus dans les astres qu'elle seroit la plus parfaite créature du monde, si le soin de son éducation étoit confié à quelqu'un qui s'en trouvât capable. Touchée de la voir entourée de femmes sans vertu & sans aucuns principes, je pris la résolution de l'enlever de leurs mains; pour cela je pris la figure d'une chienne noire, & je l'enlevai de son berceau. Je lui donnai le don de réussir parfaitement dans tout ce qu'elle entreprendroit; elle chante, danse, & joue de toutes sortes d'instrumens, comme si elle avoit eu les plus excellens maîtres. Je la confiai ensuite à Fatime, (c'est la même femme qui vous a donné une feuille, dont je lui avois fait présent, & à laquelle vous devez la vie.) Je lui recommandai la princesse, & lui ordonnai en même tems de la faire passer pour sa fille. Je connoissois son caractère, & plusieurs fois j'avois été témoin & de la grandeur de son ame, & de la droiture de son cœur. Fatime descend de parens vertueux, qui n'étoient pas nobles, à la vérité; mais sa façon de penser est une preuve qu'on peut avoir des sentimens de vertu & d'élévation, sans être d'une naissance illustre. Elle a

élevé Zelimé avec un ſoin extrême, & lui a donné une éducation qui répond parfaitement à la grandeur de ſon extraction; elle eſt belle & bien faite; le prince Timandre en eſt extrêmement amoureux; il mérite ſa tendreſſe & votre eſtime; vous ne pouvez mieux faire que de les unir enſemble. Je ne vous dis rien que de véritable; je vais vous conduire auprès de la princeſſe. Silentieux auroit pris pour un ſonge ce que la fée lui diſoit, ſi dans l'inſtant elle n'avoit fait ſortir de terre un char d'ébène, traîné par ſix pigeons couleur de feu, où le roi ſe plaça avec elle, & qui les conduiſit chez Fatime. Il y reconnut Zelimé, elle avoit tous les traits de la reine ſa mère, & de plus un bleuet ſous le pied gauche, qu'elle avoit apporté en naiſſant, & qui lui avoit fait donner le nom de Bleuette. Silentieux ſe fit connoître à ſon aimable fille, & lui fit mille careſſes, qu'elle reçut avec un reſpect plein de tendreſſe. Il donna à la bonne Fatime les louanges, dont elle étoit ſi digne, & lui offrit tout ce qui dépendoit de lui. Je ne veux point d'autre récompenſe, lui dit-elle, que le plaiſir de ne me point ſéparer de la princeſſe. Il lui accorda ſa demande, & l'aſſura qu'il la combleroit de ſes bienfaits; mais elle ne fut touchée que de la permiſſion qu'il lui donna de ſui-

vre par-tout ſa chere Bleuette. Cette princeſſe l'embraſſa, & la pria de lui conſerver toujours la même tendreſſe, dont elle lui avoit donné tant de marques. Fatime fut ſenſible à ſes careſſes autant qu'on le peut être; elle reconnut Secourable pour être la dame qui lui avoit donné Zelimé, la feuille d'oſeille & la phiole pour les enchantemens. Ces quatre perſonnes paſſèrent quelques momens enſemble, & ſe ſéparèrent enſuite. La fée conduiſit Silentieux au palais d'Abdal, & diſparut, en lui diſant: Vous me verrez, lorſque vous y penſerez le moins. Il lui fit beaucoup de remercimens, même en ne la voyant plus, & s'en alla trouver le roi pour le féliciter ſur le retour de Timandre dont Secourable lui avoit conté l'hiſtoire. Il lui apprit qu'il avoit auſſi retrouvé ſa fille, qu'elle étoit auſſi belle que ſon fils étoit aimable, & qu'il ne tiendroit qu'à lui qu'ils ne fuſſent unis par le ſang comme ils l'étoient par l'amitié. Le roi ſe trouvant flatté de cette propoſition, y conſentit avec plaiſir: mais Timandre qui étoit préſent, & qui avoit déja obtenu de ſon père la permiſſion d'épouſer la charmante Bleuette, le conjura de ſe ſouvenir que ſans elle, il ne pouvoit pas être heureux. Silentieux voyant le roi embarraſſé, le conduiſit à l'écart, & lui dit que Zelimé

& Bleuette étoient la même perſonne, mais qu'il ne falloit pas encore le dire à ſon fils, afin de le ſurprendre plus agréablement. Abdal charmé de cette nouvelle, ſe rapprocha du prince, & lui dit qu'il n'étoit plus queſtion de penſer à une jeune fille, dont l'état étoit ſi différent du ſien, & qu'il falloit abſolument qu'il ſe diſpoſât à épouſer dans deux jours la princeſſe Zelimé. Il ſortit avec Silentieux, en diſant ces mots; & il ordonna à ſon capitaine des gardes d'empêcher que le prince ne ſortît de ſon appartement. Le diſcours du roi rendit Timandre furieux; il employa toutes ſortes de moyens, pour tromper la vigilance de celui qui le gardoit, ou pour le corrompre; ce fut inutilement. D'un autre côté, Silentieux envoya chercher la princeſſe, & lui apprit qu'elle alloit dans deux jours épouſer un prince aimable & ſucceſſeur d'un grand empire. Une fille à qui l'on promet un époux jeune & charmant, apprend ordinairement cette nouvelle ſans douleur, Zelimé en fut cependant très-affligée. Timandre avoit fait une forte impreſſion ſur ſon cœur, elle ſentoit bien qu'elle ne pourroit jamais l'oublier. Mais n'oſant faire connoître ſes ſentimens à ſon père, elle ſe diſpoſa à lui obéir; ce ne fut pas ſans ſe plaindre plus d'une fois en ſecret & de ſa deſtinée, & du

fils d'Abdal. Qu'il est léger, disoit-elle à sa chere Fatime! auroit-on pu penser, en voyant la douleur qu'il ressentoit de me quitter, qu'il eût pu m'oublier avec tant de facilité. Hélas! il étoit moins volage lorsqu'il étoit papillon. Que ne l'est-il encore! j'aurois du moins le plaisir de le voir. Enfin le jour qui, selon elle, devoit être le plus malheureux de sa vie, arriva; elle fut conduite au temple comme une victime. Timandre, de son côté, s'y rendit, bien résolu d'assurer la personne qu'on lui destinoit, qu'il se détermineroit plutôt à perdre la vie, qu'à lui donner la main. Il entra donc, & traversant avec un air fier la nombreuse assemblée, il approcha de la princesse. Elle étoit pâle & tremblante. Il n'eut pas plutôt jetté les yeux sur elle, qu'il la reconnut pour être celle qu'il adoroit. Quelle joie pour lui! quelle charmante surprise pour elle! Il lui fit connoître en peu de mots combien il trouvoit son sort favorable; il remercia Silentieux & le roi son père de la tromperie qu'ils lui avoient faite; ensuite on fit la céremonie qui s'acheva au grand contentement de tout le monde. Comme on alloit sortir du temple, on entendit un coup de tonnerre qui fit trembler les plus déterminés; les voutes de ce superbe édifice s'entr'ou-

vrirent, & l'on vit paroître une femme voilée, montée ſur un chat noir d'une groſſeur épouvantable; elle s'approcha des nouveaux mariés, & les touchant d'une baguette d'or, leur dit: Amans trop fortunés, recevez de ma main la mort que je vous donne. Auſſi-tôt Timandre & Zelimé tombèrent ſans ſentiment, & firent pouſſer des cris de douleur à tous ceux qui furent témoins de ce ſpectacle. La cruelle magicienne tirant enſuite de deſſous ſa robe un poignard, le plongea dans ſon ſein, en diſant: Et toi, reine trop tendre & trop infortunée, meurs, abandonne la vie, puiſqu'elle eſt ſans charmes pour toi. En achevant ces mots, elle rendit le dernier ſoupir, & le char ſur lequel elle étoit arrivée remporta ſon corps par le même endroit où il étoit entré. Ce ſpectacle avoit ſaiſi d'effroi toute la cour; les deux rois & la reine s'étoient évanouis à la vue du malheur qui venoit d'arriver. Un concert admirable de voix & d'inſtrumens les fit revenir de leur foibleſſe. Ils apperçurent la même voute du temple qui s'ouvroit une ſeconde fois, & qui laiſſa paſſer une calêche de rubis, tirée par douze aiglons blancs, dans laquelle paroiſſoit une belle dame, vêtue d'une robe blanche brodée de diamans, & qui fut reconnue par Silentieux & Fatime, pour être la fée Secou-

rable

rable. Confolez-vous, princes, dit-elle aux deux rois, vos enfans ne font pas morts, je veillois à leur confervation, & j'ai empêché que la baguette de la jaloufe & fauffe Gracieufe n'ait abregé leurs jours; elle ne s'eft point apperçue qu'ils ne font qu'affoupis, ainfi fatisfaite de fa vengeance, & défefpérée d'avoir perdu ce qu'elle aimoit, elle s'eft donnée une mort véritable. S'adreffant enfuite aux deux époux, levez-vous, aimable couple, leur dit-elle, & vivez une longue fuite d'années, fans ceffer de vous aimer, & fans que rien puiffe jamais troubler votre félicité. A cette voix, Timandre & Zelimé reprirent leurs efprits. On entendit alors des cris de joie de toutes parts; mais cette joie fut changée en trifteffe, quand on vit que la fée, les ayant fait monter dans fa calêche avec Silencieux, Abdal, Zemona & Fatime, les conduifit tous dans le féjour des graces, où le prince & la princeffe régnèrent plufieurs fiècles, toujours aimables & toujours amans. Silentieux & Abdal y pafsèrent des jours tranquilles; ce dernier abandonna fans peine fon royaume, & regreta peu fes fujets, quoiqu'il en fût fincèrement aimé. Il n'avoit jamais pu leur infpirer des fentimens de juftice & de piété. Il trouva plus de fatisfaction à vivre en fimple particuliers avec des perfonnes vertueufes, qu'il

n'en avoit éprouvé en régnant ſur un peuple corrompu. Secourable les ayant rendus tous heureux, les quitta pour aller ſoulager les peines de pluſieurs autres malheureux.

LE PRINCE SINCER.

CONTE.

IL y avoit une fois dans le pays des Zinzolantins un roi qui avoit pour les vers à ſoie une extrême paſſion ; il paſſoit les jours entiers dans ſes jardins à cueillir des feuilles de mûrier pour leur nourriture ; & le reſte du tems il ſe renfermoit dans ſon cabinet pour regarder travailler ces petits animaux, & pour y faire des écheveaux de la ſoie qu'ils avoient filée, ne trouvant qui que ce ſoit qui les fît à ſon gré. En effet, perſonne ne dévidoit mieux que lui cette ſoie, il en donnoit fort ſouvent aux ſeigneurs, (la plupart dévideurs à ſon exemple,) & qui ſe faiſoient gloire d'imiter le ſouverain. Qu'en arriva-t-il ? L'eſprit & la politeſſe abandonnèrent un ſéjour où ils étoient ſi mépriſés ; l'impoliteſſe s'empara de la jeuneſſe, & l'ennui fut le partage des plus belles dames. Dans l'impoſſibilité de faire uſage

de leurs charmes avec des hommes qui ne connoissoient & n'admiroient que la beauté de leurs vers & la finesse de leur soie ; elles se retirèrent presque toutes dans des provinces éloignées. Il s'y forma une petite cour, non de princes ni de ducs, pas même de marquis, elles en avoient éprouvé trop d'impertinences & d'impolitesses ; mais de personnes d'une condition moins élevée, qui, pour n'avoir aucun de ces titres, n'en avoient pas moins de mérite. Chez eux on trouvoit le bon goût & la probité. Ils chérissoient les sciences, & jouissoient de tous les plaisirs, sans jamais en bannir la délicatesse qui seule en fait tout le charme ; enfin c'étoit des hommes différens de ceux de la cour du roi Devideur. La reine fut une des premières à se retirer ; elle avoit un fort beau château dans un forêt située sur le bord de la mer, elle le choisit pour son habitation.

Après avoir pris congé du roi à qui son départ ne déplut point, elle emmena avec elle deux princesses, qui étoient les seuls fruits de son mariage, & quelques-uns de ses sujets, dont elle connoissoit le zèle & l'affection. La solitude de ce lieu ne l'effraya pas : elle le fit embellir, & rendit ce séjour charmant, en joignant à tout ce que la nature avoit de plus

beau, ce que l'art avoit de plus parfait. Environnée de gens qu'elle aimoit, elle goûtoit dans ce palais une tranquillité qu'elle n'avoit jamais éprouvée. Les princeſſes en trouvoient auſſi le ſéjour enchanté. Elles aimoient la muſique, & les plus habiles muſiciens du monde ſe trouvoient à leur ſuite. Ces deux jeunes perſonnes étoient auſſi belles que bien faites, cependant elles n'étoient pas également aimables. L'aînée, nommée Aigremine, étoit fière, envieuſe, vindicative & cruelle. La cadette étoit douce, complaiſante, & n'avoit point de plus grand plaiſir, que celui d'obliger. Elle avoit dans l'eſprit & dans le caractère mille charmes qui la faiſoient aimer de tous ceux qui la connoiſſoient; auſſi avoit-elle mérité le nom d'Aimée. elle ſentoit pour ſa ſœur une amitié véritable, quoiqu'elle n'ignorât pas qu'elle en étoit haïe. Un jour, après en avoir eſſuyé mille reproches, parce qu'elle ne vouloit point paroître en habit négligé à un bal où il devoit ſe trouver beaucoup de monde, elle fut ſe promener toute ſeule ſur le rivage, pour diſſiper le chagrin que l'humeur de la princeſſe ſa ſœur lui avoit cauſé. Aigremine, de ſon côté, alla dans la forêt, pour imaginer une parure qui pût effacer celle de ſa ſœur : occupée de ces penſées, elle marcha long-tems, ſans s'appercevoir du che-

min qu'elle faiſoit. La laſſitude l'obligea enfin de s'aſſeoir au pied d'un chêne qui formoit un ombrage que l'ardeur du ſoleil ne pouvoit pénétrer. Examinant la grandeur & la groſſeur de cet arbre, elle découvrit une petite clef cachée entre l'écorce & le bois; elle la prit, n'imaginant pas quel en pouvoit être l'uſage. Elle voulut la remettre au même endroit. Après l'avoir vainement eſſayée, elle la fit entrer dans un trou qui s'offrit à ſa vue; à l'inſtant la clef tourna toute ſeule, & fit ouvrir une porte pratiquée dans le chêne avec un art infini. Cette porte cachoit un eſcalier. La princeſſe curieuſe de ſavoir en quel lieu il la pouroit conduire, prit le parti de deſcendre: les premières marches lui parurent fort ſombres, mais après en avoir deſcendu quelques unes, elle vit avec ſurpriſe que l'eſcalier étoit éclairé de pluſieurs bougies placées dans de très-beaux luſtres de criſtal de roche. Elle continua ſon chemin; & quand elle eut deſcendu plus de trois cens marches, elle arriva dans un appartement meublé magnifiquement. On dira qu'il eſt étonnant, & preſque impoſſible qu'une perſonne de ſon ſexe ait été aſſez hardie pour entrer ſeule dans un ſouterrein qui lui étoit inconnu; mais je dirai, parce que je le ſais, & pour que l'on ceſſe

de s'en étonner, qu'elle portoit au petit doigt une bague que ſon aïeul lui avoit laiſſé en en mourant, pour la préſerver juſqu'à l'âge de vingt ans de toutes ſortes de dangers. Perſuadée qu'elle n'avoit rien à craindre, elle avança juſques dans un grand cabinet, ou plutôt un magaſin de bijoux rares & de pierres précieuſes. Elle s'arrêta pour examiner toutes ces richeſſes, mais portant ſa vue ſur un lit de drap d'argent placé dans une eſpèce d'enfoncement, quel fut ſon étonnement, lorſqu'elle apperçut ſur le lit un jeune homme le plus beau qui fût jamais; il paroiſſoit enſeveli dans un profond ſommeil. Aigremine s'approcha du lit pour le mieux conſidérer: cette curioſité lui coûta cher, puiſque dès ce moment elle ne fut plus maîtreſſe de ſa liberté. Perſuadée (comme toutes les jolies femmes le ſont) qu'on ne pouvoit la voir ſans l'aimer, elle n'heſita point à réveiller cet aimable inconnu, & cela dans le deſſein de lui inſpirer cette tendreſſe qu'elle ſouhaitoit qu'il eût pour elle. Elle fit donc un peu de bruit en paſſant dans la chambre prochaine, afin qu'il ne pût l'en accuſer; elle y trouva un papier ſur lequel ce qui ſuit étoit écrit.

Celle qui pourra ſe faire aimer du plus laid de tous les mortels, aura ſeule le pouvoir de rendre ſenſible le prince qui repoſe ici.

La princeſſe lut ce papier pluſieurs fois, & ſe flatta que ſes yeux étoient aſſez puiſſans pour toucher ce jeune prince, & qu'elle en feroit la conquête ſans être obligée de chercher le plus laid des hommes pour lui donner de l'amour. Remplie de cette confiance, elle voulut rentrer dans le cabinet, ne doutant pas que l'inconnu, ne fût réveillé; mais une toile d'araignée, au travers de laquelle il étoit impoſſible de diſtinguer aucun objet, en ferma l'entrée auſſi-tôt qu'elle ſe mit en devoir d'en approcher. Un ſi léger obſtacle ne m'empêchera point de paſſer, dit Aigremine; elle s'avance, & malgré tous ſes efforts, elle ne put jamais lever ni percer cette toile. Etonnée d'une ſi grande réſiſtance, elle prit le parti de remonter dans la forêt, de retourner auprès de la reine, & de faire chercher cet homme ſi vilain qu'il falloit rendre amoureux avant que d'enflammer celui qu'elle venoit de voir. Elle repaſſa donc dans les mêmes appartemens, remonta l'eſcalier, & ſortit de l'arbre par la porte qu'elle avoit ouverte. A peine en étoit-elle ſortie, que cette porte ſe referma ſans qu'il lui fût poſſible de voir par où elle s'étoit ouverte, ni de retrouver la petite clef. Elle tourna pluſieurs fois autour de l'arbre, mais ce fut inutilement. Déſeſpérée de cette aventure, elle reprit le chemin du château, & ſe

trouva ſur le bord de la mer ; elle apperçut la princeſſe ſa ſœur qui regardoit avec attention un brillant d'une groſſeur & d'une beauté ſurprenantes ; un oiſeau venoit de le laiſſer tomber ſur ſa robe, en lui diſant de le conſerver avec ſoin, parce qu'il la préſerveroit un jour d'un grand danger, ſi elle avoit recours à lui. Aigremine enchantée de la beauté de cette pierre admirable, voulut s'en emparer; elle en fut empêchée par un petit homme qui ſe trouva derrière elle, & dont la figure épouvantable lui fit prendre la fuite, auſſi-bien qu'à la princeſſe Aimée. L'une & l'autre ſe retirèrent dans la forêt.

Ce petit homme avoit trois pieds de haut, ſa tête plate & fort large étoit ornée de grands cheveux roux ; ſes yeux étoient enfoncés, & ſi peu ouverts, qu'on ne les auroit jamais diſtingués ſans le rouge éclatant dont ils étoient bordés ; ſon nez étoit long & pointu, ſes joues pendoient juſques ſur ſa poitrine, & ſa bouche & ſon menton étoient garnis d'une barbe rouſſe, longue & touffue. Son corps tout contrefait n'étoit ſoutenu que d'une jambe ſur laquelle il étoit poſé comme ſur un pivot ; mais il étoit ſi bien en équilibre, que le moindre vent le faiſoit tourner ſans diſcontinuer, c'eſt pourquoi il ne ſortoit que lorſque l'air étoit extrêmement calme ;

il ne marchoit point, mais il sautoit avec une legereté merveilleuse, & faisant plusieurs petits sauts, il arrivoit promptement où il avoit envie d'aller. Aigremine, revenue de la peur que ce petit monstre lui avoit causée, se rapprocha de lui, & d'un ton plein d'aigreur, lui demanda qui il étoit, & qui pouvoit l'avoir rendu assez hardi pour s'opposer à ce qu'elle avoit envie de faire. Je suis un roi puissant, lui dit-il, je me nomme Sincer; des raisons que je ne puis vous dire m'éloignent de mes états, & me font passer mes jours dans le fond d'un rocher qui n'est pas loin d'ici. Je vous ai vue plusieurs fois dans ces beaux lieux, j'ai remarqué les injustes procédés que vous avez eus souvent avec la princesse votre sœur, & je viens encore d'être témoin de la violence que vous lui vouliez faire, en lui arrachant un diamant qui doit lui appartenir. L'amour que j'ai pour la justice, joint à un mouvement que je n'ose déclarer, m'ont engagé à prendre son parti, & à vous empêcher de lui faire cette violence. La princesse écouta ce discours avec une impatience extrême; elle dissimula cependant sa colère, parce qu'elle fit réflexion que celui qui lui parloit ne pouvoit être égalé en laideur par qui que ce fût au monde, & qu'elle ne devoit par conséquent rien négliger pour lui plaire, puisqu'il étoit écrit qu'elle ne

pourroit qu'à cette condition rendre sensible ce qu'elle aimoit. Elle prit donc un air plus doux, & lui dit que la qualité de roi & l'état malheureux auquel il paroissoit réduit, la forçoient à lui pardonner, qu'elle désiroit même d'être de ses amies, & qu'elle se flattoit qu'il ne lui refuseroit pas son amitié ; ensuite elle le pria de venir la voir au château, en l'assurant que la reine, apprenant sa qualité, lui offriroit sans aucun doute un appartement où il pourroit attendre plus à son aise que la fortune cessât de le persécuter. Le roi la remercia poliment, & lui dit qu'il connoissoit trop bien quel étoit l'excès de sa laideur, pour oser se flatter de l'amitié d'une aussi belle princesse, & pour aller habiter une cour où il savoit que l'on pardonnoit peu la difformité de la figure. En disant cela, il fit un saut pour prendre congé d'elle, & lui faire une révérence, & se retira en soupirant (non sans regarder l'aimable Aimée que la présence de sa sœur avoit toujours tenue un peu éloignée.) Cette princesse avoit écouté la conversation de sa sœur & de Sincer ; elle avoit été surprise de l'air de bonté qu'Aigremine avoit affecté, & de la prière qu'elle lui avoit faite de venir au château. Elle jugea que la princesse n'avoit eu cette douceur, que parce qu'elle vouloit cacher quelque desir de vengeance. La pitié qu'Aimée avoit pour les malheureux, lui

fit prendre la réſolution d'avertir le roi de ſe méfier des careſſes apparentes que ſa ſœur lui feroit. Elle remit au lendemain l'exécution de ſon projet. Ce jour étant arrivé, elle ſortit avec une de ſes femmes, & prit le chemin du rocher de Sincer. Elle en étoit fort peu éloignée, lorſqu'elle s'arrêta pour écouter un air dont les paroles paroiſſoient lui être adreſſées. Le ſon de la voix qu'elle entendoit étoit ſi touchant, & flattoit ſi fort ſon oreille, qu'elle demeura long-tems dans l'endroit où elle étoit, même après que l'on eut ceſſé de chanter. Cephiſe (c'étoit le nom de celle qui l'accompagnoit) la tira de ſa rêverie, en lui faiſant appercevoir Sincer qui venoit à elle. Quoiqu'elle ſe fût déterminée à le conſidérer ſans effroi, elle ne put cependant jeter les yeux ſur lui ſans trembler, & ſans les détourner auſſi-tôt. Il s'en apperçut avec chagrin; & la ſaluant avec beaucoup de reſpect, il la pria d'entrer un inſtant dans ſon palais ruſtique, pour s'y repoſer. Aimée y conſentit, & lui dit qu'elle n'étoit ſortie que pour le voir, & lui apprendre des choſes d'une extrême conſéquence. Le roi lui préſenta la main de la meilleure grace qu'il lui fut poſſible, la conduiſit dans ſa grotte, & lui tint les diſcours du monde les plus ſpirituels. Elle ne ſe feroit jamais imaginée qu'un homme

aussi laid pût s'exprimer avec autant de grace. Tout ce qu'il lui disoit étoit prononcé d'un ton qui plut si fort à la princesse, qu'elle souhaita plus d'une fois d'avoir un amant qui eût autant d'esprit que cet infortuné. Enfin elle arriva dans le rocher; une mousse verte & fraîche le tapissoit, une table faite d'un morceau de marbre blanc, que la nature seule avoit travaillée, un lit & quelques sièges de gazon étoient les uniques meubles qu'il renfermoit. Une fontaine d'où sortoit une eau claire & pure tomboit du haut de ce rocher, & formoit un petit ruisseau, dont le bruit joint à celui que faisoient deux rossignols perchés sur un oranger chargé de fleurs & de fruits, parut plus charmant à la princesse, que les plus beaux concerts qu'elle eût jamais entendus. Après avoir fait l'éloge de cette agréable retraite, elle entretint Sincer des raisons qui l'avoient engagée à lui rendre visite. Le prince charmé de l'intérêt qu'elle prenoit à ce qui le regardoit, lui dit les choses du monde les plus propres à lui marquer sa reconnoissance; il lui en échappa même quelques-unes qui faisoient connoître que son cœur étoit rempli de l'amour le plus tendre. Aimée les entendit bien, mais elle feignit de ne pas deviner que c'étoit à elle qu'elles s'a-

dreſſoient; & pour changer la converſation, elle conta au roi avec quelle ſatisfaction elle avoit entendu une voix charmante avant que de le rencontrer, & lui demanda s'il ne connoiſſoit pas celui qui avoit ſi bieu chanté. C'eſt un prince qui vous adore, répondit Sincer, & qui vous offre ſon cœur, ſa main & la couronne qu'il doit un jour porter, mais ſa figure lui défend d'eſpérer. Il ſoupira en finiſſant ces mots. La princeſſe rougit, & comprenant bien que c'étoit de lui qu'il vouloit parler, elle ne le queſtionna pas davantage, mais elle devint rêveuſe; elle le quitta peu après, parce qu'elle craignoit qu'on ne s'apperçût de ſon abſence. Elle reprit donc le chemin du palais, en entretenant Cephiſe de l'eſprit qu'elle trouvoit à Sincer. Je t'avoue, ma chere Cephiſe, lui diſoit-elle, que je ſens pour lui, malgré ſa laideur, ce que je n'ai jamais ſenti pour perſonne. Je ne ſais ſi c'eſt amitié, mais je tremble que ce ne ſoit quelque choſe de plus. Quoi, madame, dit cette fille étonnée, vous aimeriez ce petit monſtre, & toute ſa figure ne vous fait pas d'horreur! vous pourriez vous réſoudre de vivre avec lui! que feriez-vous d'un homme ſi hideux? Le plus petit vent le fait tourner comme une girouette. Ah! dit la jeune Aimée, il penſe ſi délicatement, il parle avec

tant d'eſprit, que je le préférerois aux plus beaux hommes du monde. Ils ſont preſque toujours d'une ſotiſe outrée, enchantés d'eux-mêmes; ils ont autant de plaiſir à conſulter leurs miroirs, que les perſonnes de notre ſexe. La princeſſe alloit continuer ſon diſcours, mais un cri qu'elle entendit l'en empêcha, & regardant à terre, elle vit avec ſurpriſe une vipère blanche, qui jetoit du feu par les yeux, & qui lui dit : Vous avez penſé m'écraſer, madame ; ſi je n'étois pas auſſi bonne que je le ſuis, je vous punirois de votre étourderie, mais je vous pardonne, à condition que vous me remettrez ſur le tronc du maronier que vous voyez, & duquel je viens de tomber ; je reconnoîtrai quelque jour ce ſervice, car je ſuis fée, mais, comme toutes mes ſœurs, je ſuis obligée de quitter ma figure naturelle un jour de la ſemaine, pour prendre celle que me donne un vieux ſorcier de qui nous dépendons, & qui nous punit de cette façon, pour lui avoir coupé, un jour qu'il dormoit, une barbe & des mouſtaches qui nous déplaiſoient fort. Je reprendrai ce ſoir ma forme ordinaire, & vous aurez de mes nouvelles. Aimée la prit en tremblant, la porta ſur l'arbre, & s'éloigna promptement, pour ne plus voir cette bête qui lui avoit fait une peur horrible ; elle arriva donc

au château, elle y trouva Aigremine qui envoyoit, de la part de la reine, prier le roi Sincer de venir paſſer quelques jours au Palais. Ces ordres effrayèrent d'abord Aimée qui connoiſſoit la méchanceté de ſa ſœur, mais elle ne fut pas long-tems ſans être raſſurée, parce qu'une femme d'Aigremine lui confia l'aventure de la forêt, que cette princeſſe lui avoit appriſe. Sincer fut ſurpris de la prière que la reine lui faiſoit faire. Son premier mouvement fut de la refuſer honnêtement; mais faiſant réflexion qu'il verroit tous les jours la belle princeſſe qu'il aimoit, il ſe détermina à partir, & ſauta dans une calêche qu'on lui avoit envoyée. Il étoit attendu au château avec impatience; mais cette impatience avoit différens motifs. Toutes les dames étoient curieuſes de voir cet homme fait autrement que les autres. Enfin il arriva, & reçut les honneurs que l'on devoit à ſon rang. Aigremine lui fit un accueil très-agréable; elle étoit extraordinairement parée, & ſans la beauté de la princeſſe ſa ſœur, on auroit cru qu'elle étoit la plus belle de l'univers. Malgré tous ſes ſoins, elle eut le chagrin de voir, & ce jour-là, & les ſuivans, que Sincer n'étoit point touché de ſes charmes; ſes regards étoient inceſſamment tournés ſur Aimée. Le dépit d'Aigre-

mine fut inconcevable ; elle avoit tout mis en œuvre pour plaire au plus affreux des mortels, sans pouvoir y réussir. Tout ce qui offense l'amour propre des dames n'est jamais pardonné ; aussi devint-elle furieuse contre le prince & la princesse. Que n'auroit-elle pas donné pour les empêcher de se voir ! mais cela n'étoit pas possible, car le roi avoit la liberté de lui parler, & il en cherchoit les occasions. Elles se présentoient souvent, & Aimée ne se refusoit point au plaisir de l'entendre. Cette princesse se promenant un soir dans une des allées du parc, apperçut une boule qui rouloit fort vîte, & qui s'arrêta lorsqu'elle fut près d'elle. Cette boule s'ouvrit, & elle en vit sortir une petite femme qui, s'élevant tout d'un coup, devint haute de dix ou douze pieds. Je suis la fée Farouche, dit-elle à la princesse, à qui vous avez rendu service il n'y a pas long-tems. Aimée la reconnut, parce qu'elle jettoit du feu par les yeux comme la vipère blanche qu'elle avoit mise sur l'arbre. Elle la salua donc très-respectueusement. La fée lui dit que l'amitié qu'elle avoit pour elle l'avoit engagée à la demander en mariage à la princesse sa mère pour le roi Papillon, son neveu, le plus aimable de tous les hommes; qu'elle sortoit du cabinet de la reine, qui lui avoit donné son consentement, & que

dans

dans deux jours le prince arriveroit pour l'époufer. Cette nouvelle qui auroit fait un grand plaifir à beaucoup de princeffes, affligea fenfiblement la jeune Aimée; elle en fut fi troublée, qu'elle n'eut pas la force de répondre un feul mot à la fée. Farouche s'imaginant que c'étoit la joie qui l'empêchoit de parler, la baifa au front, & lui difant adieu, fe remit dans fa boule qui reprit le chemin par lequel elle étoit venue. Cephife arrivant auffi-tôt, vint dire à la princeffe que la reine la vouloit entretenir; elle fe rendit donc auprès d'elle, & fans lui donner le tems de répondre, elle lui ordonna de fe préparer à recevoir dans deux jours le prince Papillon pour époux. Aimée fe jetta à fes genoux, & la conjura de retirer la parole qu'elle avoit donnée à Farouche. La reine fut inflexible, elle craignoit le pouvoir des fées; & dans l'efpérance que cette fée lui donneroit un jour des marques de fon amitié, elle dit à fa fille qu'elle vouloit être obéie. Cette princeffe n'ofa répondre, & fe retira fort affligée. Aigremine qui dans un autre tems auroit été jaloufe de la préférence que la fée avoit donnée à fa fœur en fut charmée, fe flattant que Sincer ne la voyant plus pourroit s'attacher à elle. Une nouvelle fi fâcheufe vint bientôt aux oreilles de ce malheureux roi; il en tomba dangéreu-

ſement malade : cependant le jour où le neveu de la reine devoit être préſenté arriva. La reine, les princeſſes & toute la cour furent au-devant de lui. A peine étoient-elles ſur la terraſſe qu'elles apperçurent de fort loin une eſpèce de nuée fort brillante qui s'approchoit avec vîteſſe. On ne douta point que ce ne fût le prince. C'étoit lui en effet; il étoit dans un char de diamans tiré par plus de dix mille papillons, tous couleur de roſe. Ils étoient attachés par des fils d'or entrelacés avec beaucoup d'art; cent jeunes ſeigneurs ſuivoient leur maître dans des calèches de criſtal garnies de rubis & d'émeraudes, tirées également par des papillons, mais ceux-ci étoient blancs. Le roi fit deſcendre & arrêter ſon char auſſi-tôt qu'il fut auprès des dames, & vint au-devant d'elles avec toute ſa ſuite dans le plus bel ordre du monde. Il étoit habillé magnifiquement, & jamais homme n'avoit été plus poudré & mieux friſé qu'il le parut alors, auſſi avoit-il paſſé au moins trois heures à ſa toilette; la crainte qu'il avoit de déranger ſa friſure le faiſoit marcher très-doucement, cependant cela n'empêchoit pas qu'il n'eût très-bon air : tout le monde l'admira & ſe récria ſur la fraicheur de ſon tein & ſur la blancheur de ſes mains. Rien de plus joli que ſa figure dont lui-même paroiſſoit épris. Il

reconnut aisément la princesse au portrait que lui en avoit fait la fée, & s'étant approché de sa maîtresse, il lui fit une révérence des plus étudiées; & après lui avoir présenté la main, ce n'est pas ici, dit-il à Aimée, une place propre à vous faire un compliment sur votre beauté, l'air est trop brûlant; peut-on causer à son aise sur une terrasse exposée à l'ardeur du soleil? Rentrons, & ne courons pas risque de devenir aussi noirs que des Africains. A ces mots il prit le chemin du château sans presque saluer la reine, non plus que les autres dames de sa suite. Etant entré avec la princesse & celles qui l'accompagnoient dans un grand salon préparé pour le recevoir, il se jetta sur un canapé, disant qu'il étouffoit de chaud, & s'y tint d'un air panché très-peu respectueux: il demanda cependant pardon à la princesse de ce qu'il ne l'entretenoit pas, & lui dit qu'il falloit absolument qu'il se fût un peu reposé, & qu'il eût moins de chaud avant que de pouvoir se résoudre à parler, & tout de suite tirant de sa poche des flacons garnis de diamans, & remplis d'eaux de senteur, il en répandit sur ses mains: ouvrant ensuite plusieurs tabatières d'or & de pierres précieuses, il prit du tabac, puis il chanta un petit air entre ses dents, qu'il ne finit que pour demander

à la princeſſe ſi elle avoit trouvé ſon équipage bien brillant, & ſi l'habit qu'il avoit choiſi entre deux cens étoit de ſon goût. Son diſcours tomba enſuite ſur l'amour que pluſieurs femmes avoient eu pour lui. On peut juger ſi de pareils diſcours ſe trouvèrent du goût de la belle Aimée, elle qui préféroit l'eſprit & le bon ſens à tout, & qui n'étoit point comme les perſonnes de ſon ſexe, qu'un habit magnifique, une taille bien priſe, & quélques autres agrémens auſſi peu eſtimables touchent davantage qu'un cœur bien fait & un eſprit délicat & naturel. Elle conçut donc pour lui un ſi grand éloignement, qu'elle ſortit du ſalon en diſant qu'elle ſe trouvoit mal, & ſe retira dans ſon appartement pour cacher ſa triſteſſe & ſes pleurs. Quoique Sincer fût très-malade, il s'y traîna quelque tems après pour s'informer de ſes nouvelles. La princeſſe ſoupira en le voyant, & lui dit: Ah prince, pourquoi n'eſt-ce pas à vous que la reine me deſtine! ne ſauriez-vous m'arracher à celui que l'on veut unir avec moi? Sincer tranſporté, prit une de ſes mains, la baiſa tendrement, & lui dit: Quoi! belle Aimée, ſeroit-il vrai que vous aimaſſiez mieux vivre avec moi qu'avec un prince dont tout le monde admire la beauté & la bonne mine: fait comme je le ſuis, ſerois-je aſſez heureux

pour ne vous point déplaire? Répondez-moi de grace, votre réponse sera le bonheur ou le malheur de ma vie. Oui, seigneur, lui dit-elle, je vous aime. Cet aveu...... elle alloit continuer, mais Sincer faisant un saut en arrière, devint si petit, si petit, qu'à la fin elle ne le vit plus. Une épaisse fumée parut à sa place, & quand elle se fut dissipée, la princesse vit devant elle un jeune homme beau comme le jour, & dont l'air à la fois noble, doux & spirituel, inspiroit un certain je ne sai quoi qui le faisoit aimer aussitôt qu'on le voyoit. Elle le regarda donc avec autant d'admiration que de surprise; mais elle fut bien plus étonnée lorsqu'il lui dit avec toutes les graces imaginables : l'aveu charmant que vous venez de faire, madame, vient de finir mon enchantement. Je suis Sincer qui, sous une forme déplaisante, a été assez hardi pour vous dire qu'il vous adoroit. Aimée le reconnut au son de sa voix, & laissant éclater la joie qu'elle avoit de le retrouver si différent de ce qu'il avoit été, elle le pria de lui apprendre comment une semblable métamorphose avoit pu se faire. Je suis roi, lui dit-il, de l'isle de la Sincérité; j'y régnois paisiblement aimé de tous mes sujets. Un jour que je chassois avec beaucoup d'ardeur un lion qui m'avoit échappé plusieurs fois, je me perdis, & je me trouvai dans

une allée où j'apperçus une femme faite comme j'étois il y a un moment : je la regardai, & je ne pus m'empêcher de rire en la voyant tourner fur fa jambe comme un bilboquet. Elle s'en apperçut, & fe mettant en colère, elle me demanda de quoi je riois ; la politeffe m'empêcha de lui en faire l'aveu ; mais enfin elle me preffa fi fort, que je convins de l'effet que la fingularité de fa figure avoit fait en moi ; ma fincérité lui déplut, elle fronça le fourcil, elle fit trois ou quatre culbutes, après lefquelles elle me dit : pour te punir de ton infolence, je veux que tu deviennes femblable à moi, rien ne pourra te rendre ton état naturel, à moins que tu ne trouver une jeune princeffe qui réuniffe l'efprit, la bonté & la beauté, pour qui tu reffentes un violent amour, & à laquelle malgré ta difformité tu puiffes en infpirer affez pour obtenir l'aveu de fa tendreffe. Tu pourras cependant reprendre ta forme naturelle une heure chaque jour, mais ce ne fera que dans un foûterrein qui fe trouve dans une forêt qui appartient au roi Devideur. Je veux encore qu'il ne te foit pas permis d'apprendre ton malheur à qui que ce foit au monde, que tu ne fois plus enchanté. J'écoutai ces menaces avec patience, je crus qu'elles feroient fans effet ; mais quelle fut ma douleur, lorfqu'après que cette épouvantable

fée, car ç'en étoit une, eut soufflé sur moi, je me trouvai transformé comme elle, & que je la vis s'éloigner de moi en riant de toute sa force. Je n'osai plus retourner dans mon palais, ni me vanter de ma naissance, persuadé qu'on ne me croiroit pas. L'envie que j'avois de reprendre mon premier état me détermina à parcourir différens royaumes, & à voir plusieurs cours, dans l'espérance de trouver une princesse telle que la fée me l'avoit dépeinte, mais ce fut inutilement. Je me lassai donc de chercher, & je formai la résolution de vivre dans quelque coin du monde, éloigné de tout commerce. Je choisis le rocher où vous m'avez vu; je l'habitois depuis un an, lorsque j'eus le bonheur de vous voir pour la première fois; vous me parûtes une divinité, je sentis que vous étiez celle qui pouvoit seule m'inspirer de l'amour sans oser espérer de vous en inspirer à mon tour, ni penser qu'il vous fût possible de vous accoutumer à me voir: j'allois quelquefois dans le souterrein de la forêt pour avoir la satisfaction de me retrouver pendant quelques minutes tel que je suis. Je fus surpris un jour d'y voir la princesse votre sœur, parce qu'un talisman en défendoit l'entrée à tous les mortels. Je feignis de dormir, & pour ne lui point parler, & parce que je sentois que le moment

de ma métamorphoſe alloit arriver ; elle ſe fit en effet auſſi-tôt qu'elle fut ſortie du cabinet. Je ſortis alors du ſouterrein par un chemin inconnu à tout autre qu'à moi ; elle-même elle en ſortit auſſi, parce qu'il ne lui fut pas poſſible de rentrer dans l'appartement où elle m'avoit vu.

Elle venoit d'avoir vingt ans accomplis, & ſon anneau n'avoit de vertu contre les taliſmans que juſqu'à ce qu'elle eût atteint cet âge. Voilà, ma chère Aimée, mon hiſtoire, il ne me reſte plus à préſent qu'à vous jurer une tendreſſe éternelle, & qu'à vous prier de ſouffrir que je faſſe tous mes efforts auprès de la reine votre mère, pour qu'elle vous accorde à mon amour, & qu'elle vous permette de venir régner dans des états où vous verrez tout le monde empreſſé à vous plaire. En achevant ces mots, il vit entrer Aigremine & Farouche qui avoient écouté leur converſation ; l'une & l'autre étoient en furie ; la fée, parce qu'Aimée dédaignoit ſon neveu, & Aigremine, parce que le prince Sincer qu'elle reconnoiſſoit pour cet homme ſi charmant qu'elle avoit vu dans le ſouterrein, étoit amoureux de ſa ſœur. Elle fit éclater ſa colère contre les deux amans, mais Farouche termina la diſpute en s'approchant de la malheureuſe Aimée ; & la prenant par des boucles de cheveux qui tomboient de ſa coëffure, elle

l'enleva par la fenêtre, sans que le désespoir du roi pût y mettre le moindre obstacle ; il sortit aussi-tôt malgré Aigremine qui voulut l'arrêter; & sans savoir où il alloit, il s'éloigna du palais, résolu de ne point prendre de repos qu'il n'eût retrouvé sa chère princesse. Le roi des Papillons, en apprenant cette nouvelle, se mit à rire; il trouva le conte fort bon à faire, & retourna dans son royaume. Pendant ce tems, sa bonne tante emportoit Aimée tout aussi vîte qu'elle le pouvoit. Après avoir parcouru plusieurs grands déserts & rochers escarpés, elle arriva au pied d'une tour de fer ; à son ordre, la porte s'ouvrit, elle y fit entrer cette princesse infortunée, & la conduisant dans une grande salle pleine de limaçons, elle lui dit avec un ton aigre, que si elle ne vouloit pas consentir à épouser le roi des Papillons, il falloit que dans huit jours elle eût appris à danser à ces limaçons, ou qu'elle-même elle prendroit la figure d'un de ces vilains animaux. Après cette menace Farouche s'envola, & la princesse laissa couler ses pleurs en abondance sans avoir la moindre envie de lui obéir. Laissons-la pleurer à son aise, & retournons au roi Sincer. Ce prince après avoir traversé plusieurs campagnes, se trouva dans une forêt : après qu'il eut marché quelques pas, il apperçut une mai-

ſon faîte de feuilles, & ſur la porte de cette maiſon une petite vieille qui portoit ſur ſon nez une paire de lunettes dont elle ſe ſervoit pour lire ſon livre de vélin. Il paſſa auprès d'elle ſans s'arrêter, & ſans y faire aucune attention; il continuoit même ſon chemin, mais elle lui cria d'arrêter, & lui dit d'un ton de voix caſſée, & en branlant la tête: prince, c'eſt en vain que tu cherches, tu ne peux rencontrer ta princeſſe que tu n'ayes auparavant trouvé une grenouille brillante, une femme extrêmement laide qui connoiſſe ſa laideur, & qui ne cherche point à plaire, & un homme ſans eſprit qui ne ſe flatte pas d'en avoir. Le roi connut bien à cette façon de parler que c'étoit encore là une fée, il la pria donc de lui donner d'autres moyens pour retrouver ſa charmante Aimée; mais pour toute réponſe, elle lui fit une grimace avec un grand éclat de rire, & rentra dans ſa maiſon. Il continua donc ſon chemin extrêmement las, affligé, & plus incertain que jamais de la route qu'il ſuivroit. Il n'eut pas fait cent pas, qu'il rencontra une autre vieille qui lui demanda la cauſe de ſon chagrin, il lui raconta ſes malheurs, ſans oublier ce que la fée qu'il venoit de trouver lui avoit dit: il ajouta qu'il ne pouvoit ſe flatter de l'eſpérance de revoir jamais ſa chère Aimée, s'il étoit vrai

que ce bonheur dépendît de la rencontre d'une grenouille brillante, chose dit-il qui me paroît impossible, les deux autres conditions me donnent moins d'inquiétudes. Ne vous flattez pas, reprit la bonne femme, elles ne sont guères plus dans les règles de la possibilité, cependant vous pouvez trouver ces trois choses en les cherchant. Mais si dans un an vous ne les avez point encore découvertes, suivez mon conseil, abandonnez-vous au désespoir, vous seriez trop malheureux sur la terre : allez, je ne puis vous en dire davantage. Que ma sœur que vous venez de quitter ne vous revoye pas ici, elle est méchante, & vous pourriez en éprouver quelque perfidie. Elle ne vous a enseigné le moyen de retirer votre princesse de l'endroit où elle est, que parce qu'elle est persuadée que vous ne pourrez vous en servir. Le roi qui craignoit les enchantemens, s'éloigna sans différer, & parcourut le monde avec l'aide d'un cheval qu'il trouva le plus heureusement du monde en sortant du bois. Il fit dans les villes, dans les châteaux, dans les villages, une recherche exacte des plus laides personnes & des hommes les plus sots; il en rencontra beaucoup, mais il remarqua que toutes ces femmes & ces filles ne s'ennuyoient point à leurs toilettes, & qu'elles avoient même l'espérance de plaire après quel-

ques réparations faites à leurs visages. Il en voyoit qui, avec un pied de rouge, quelques mouches placées avec art, & beaucoup de fleurs & de rubans, s'imaginoient qu'on les trouveroit aimables malgré leur laideur, & qu'elles pourroient disputer de charmes avec les plus jolies personnes. Cet effet ordinaire de l'amour propre des dames ne surprit point le prince ; il savoit qu'elles ont toutes apporté en naissant cette bonne opinion d'elles-mêmes ; mais ce qui l'étonna, ce fut de rencontrer chez tous les hommes ce même amour propre aussi fort, & toutes ces petites foiblesses qui rendent le beau sexe méprisable. Il avoit toujours entendu dire que les hommes étoient le plus parfait ouvrage de la nature, & il avoit ajouté foi à ces discours sans trop les approfondir : mais il pensa bien autrement lorsqu'il eut étudié ces créatures si parfaites, il connut aisément que la plupart n'étoient occupées que de bagatelles ; il vit que les unes partageoient leurs jours soit à leurs toilettes, soit à la table ou bien au jeu, ou qui pis est, à faire les passionnées sans éprouver une véritable passion. Il reconnut que les autres paroissoient dans les compagnies non pour y raisonner avec esprit & bon sens, mais seulement pour y répéter quelques pointes fades qu'ils avoient entendu débiter, quelques bons

mots pris dans un livre, & pour y faire remarquer les bagues de prix, les bijoux, enfin toutes les magnificences dont la fortune leur avoit fait préſent; il en démêla beaucoup d'autres qui, plus ſots encore, ſe croyoient très-amuſans. Il en vit qui babilloient continuellement ſans ſavoir ce qu'ils diſoient, & qui ne s'appercevoient pas qu'ils faiſoient bâiller ceux qui étoient aſſez patiens pour les écouter. D'autres qui croyoient bien divertir en répétant mal des hiſtoires qu'ils avoient déja racontées cent fois; enfin d'autres qui ne diſoient mot, parce qu'ils ne ſavoient que dire, s'imaginant que leur ſilence étoit une marque d'eſprit. Je ne finirois pas ſi je ſuivois toutes les eſpèces de ſots qu'il rencontra, ſans cependant en trouver un tel qu'il le ſouhaitoit; car il n'y en avoit aucun qui ne crut avoir de l'eſprit. Ce ſot, cette femme & cette grenouille ſi rares qu'il cherchoit l'obligèrent de faire deux fois le tour du monde, mais ce fut inutilement; il perdit donc l'eſpérance de revoir ſa princeſſe. Se ſouvenant alors de ce que la petite bonne femme lui avoit conſeillé, il penſa que ſuivant ſes avis il devoit renoncer à la vie, puiſqu'elle n'avoit plus de charmes pour lui. Ces réflexions le conduiſirent ſur les bords d'une rivière, l'occaſion étoit trop belle pour la manquer: il ſe précipita dedans,

résolu de perdre des jours que ses malheurs lui rendoient insupportables : au lieu de se noyer comme il en avoit le dessein, il sentit qu'il tomboit doucement; un instant après il se trouva sur un gazon au milieu d'un beau jardin; il crut d'abord éprouver l'illusion d'un songe; mais voyant ensuite qu'il n'étoit point endormi, il se leva pour regarder s'il ne découvriroit personne dans ces lieux inconnus. Il se promena long-tems dans cet endroit solitaire : enfin il entendit un bruit de cors & de chiens; un moment après il vit paroître les chasseurs; jamais surprise ne fut égale à la sienne : ces chasseurs étoient autant de grosses grenouilles montées sur des chats verds qui couroient après un lièvre; les unes étoient habillées en amazones, les autres avoient des robes de taffetas avec des petits bonnets garnis de fleurs & de plumes; il y en avoit qui sonnoient du cor, d'autres qui crioient pour appeller les chiens; enfin c'étoit la plus plaisante chose du monde. La chasse s'arrêta à la vue du prince, & les grenouilles descendirent de dessus leurs chats pour aller au-devant de lui; elles ne marchoient que sur deux pattes, & se servoient des deux autres comme nous nous servons de nos mains.

Quand cette troupe fut auprès de lui, celle

qui paroiffoit la maîtreffe de toutes les autres, & qui portoit une longue robe couleur de pourpre, brodée de perles & de diamans, & dont le front portoit une marque fi brillante que la vue ne la pouvoit pas foutenir, le falua avec beaucoup de grace, & lui dit : foyez le bien venu, feigneur, il y a long-tems que nous vous attendons, nous fommes enchantés, & c'eft vous qui devez rompre notre enchantement. Je n'ai pas toujours été telle que vous me voyez ; j'étois autrefois reine de ces lieux, & toutes les grenouilles qui me fuivent étoient mes fujets : j'avois une averfion fi grande pour les animaux de cette efpèce, que je donnai des ordres pour que dans mon royaume elles fuffent toutes la victime de mon dégoût. On ne négligea rien pour exécuter ces ordres, cependant un foir en me promenant j'en trouvai une tout auprès de mon appartement ; j'appellai auffi-tôt du fecours, & j'ordonnai qu'on lui ôtât la vie ; mais on ne vint pas avec affez de diligence, elle eut le tems de fe cacher fi bien qu'on ne put jamais la retrouver. Le lendemain étant au même endroit, je vis paroître devant moi une femme noire & laide qui tenoit une baguette de coudre d'une main, & de l'autre une fiole pleine d'huile qu'elle me répandit fur la tête, en me difant : je fuis la fée

Grenouille, & c'eſt moi que tu voulois faire périr hier: tes ordres m'ont cent fois expoſée à la mort, il eſt tems que je me venge, deviens grenouille à ton tour, toi & tous les ſujets qui t'ont obéi trop aveuglément. Je veux que tu ſois en cet état juſqu'à ce qu'un roi qui aura beſoin de ton ſecours vienne ici te rendre ta première forme. Elle eut à peine achevé ces paroles, que je fus transformée comme vous voyez. Une fée qui me protégeoit, mais qui n'étoit pas aſſez ſavante dans ſon art pour me remettre dans mon premier état, me dit que ce pouvoir étoit réſervé à vous ſeul, & que vous portiez un poil blanc au ſourcil gauche, dont une habile magicienne vous avoit fait préſent au moment de votre naiſſance, & que ce poil avoit la vertu de rompre tous les enchantemens. Cette fée eſt celle qui vous a conduit ici, c'eſt elle qui ſous la forme d'un oiſeau fit préſent à la princeſſe Aimée du diamant que vous lui avez vu recevoir; enfin c'eſt elle qui a pris ſoin de me mettre cette marque brillante au front, & qui vous fera trouver un homme ſans eſprit, & qui ne l'ignore pas; une fille laide, & qui convient que ſa laideur eſt inſupportable. Elle a conduit ces deux perſonnes ici, dans la crainte que l'amour propre qui regne dans le monde ne les corrompît comme il a fait

le

le reſte des mortels, & ne détruisît par ce moyen vos eſpérances. Vous les trouverez dans une cabane peu éloignée d'ici : mais, prince, avant que de les voir, rendez-nous notre première figure, & ſouffrez que nous vous arrachions ce poil fameux, afin que vous puiſſiez vous en ſervir en notre faveur; il vous ſera auſſi bien néceſſaire pour délivrer votre princeſſe. Sincer ne ſe fit pas prier, on lui tira le poil; il le prit alors & en toucha toutes les grenouilles, qui devinrent auſſi-tôt des princes & des princeſſes fort aimables. La reine & ſes ſujets lui firent beaucoup de remercimens. La ſeconde petite bonne femme qu'il avoit trouvée dans le bois, parut au même inſtant, & lui dit que pour le récompenſer du ſervice qu'il venoit de rendre à ſon amie elle le tranſporteroit où la belle Aimée étoit renfermée, après qu'il auroit rendu viſite à l'homme ſot & à la fille laide qui devoient lui faire préſent d'une herbe dont il auroit beſoin dans la ſuite. Il y fut donc avec empreſſement, & les trouva tels qu'il le ſouhaitoit, & reçut d'eux cette herbe myſtérieuſe. La bonne femme après les avoir quittés, prit une pomme, & la changea en un fort joli caroſſe qui lui tout ſeul faiſoit cent lieues par minute : elle monta dedans avec le prince qui trouva cette voiture charmante, mais elle n'alloit pas encore

aſſez vîte pour un amant impatient de revoir ſa maîtreſſe. Ils arrivèrent néanmoins en très-peu de tems au pied de la tour où la belle Aimée étoit renfermée. La fée lui donnoit tous les jours des choſes également impoſſibles à exécuter, & cela dans le deſſein d'avoir un prétexte pour la tourmenter.

J'ai dit que quand elle fut enfermée la première fois dans cette priſon, Farouche lui ordonna d'apprendre à danſer à une quantité de limaçons qui ſe trouvoient alors dans une ſalle baſſe, mais je n'ai pas dit comment cette princeſſe étoit venue à bout d'une commiſſion ſi difficile. Je vais en inſtruire ceux qui ont envie de le ſavoir : elle ne ſongea d'abord qu'à pleurer pendant ſept jours entiers, & ne ſe mit point en peine d'inſtruire les écoliers qu'on lui avoit confiés ; mais le huitième jour, qui étoit celui que la fée devoit venir la revoir, & la changer elle-même en limaçon ſi elle n'avoit point réuſſi, elle s'affligea tout de nouveau ; cependant elle voulut eſſayer de donner quelques leçons à ces animaux, mais elle vit bientôt qu'elle y employoit & ſon tems & ſa peine inutilement. Perſuadée que ſon malheur étoit ſans reſſource, elle ſongea ſérieuſement à ſe donner la mort, car elle aimoit mieux mourir que de devenir limaçon, ou que d'épouſer le roi des

papillons. Elle monta dans ce deſſein ſur la fenêtre pour ſe précipiter ; mais par un bonheur infini, ſe ſouvenant alors du brillant qu'elle avoit reçu de l'oiſeau, & des paroles qu'il avoit dites en le lui donnant, elle le tira de ſa poche, & le regardant, elle dit : beau brillant, ſi tu as la vertu de me tirer du danger où je ſuis, ne me laiſſe pas plus long-tems malheureuſe. A peine eut-elle prononcé ces mots que le brillant s'ouvrit, & qu'il en ſortit pluſieurs petits maîtres à danſer, avec des violons, qui firent dreſſer les limaçons, leur montrèrent en un inſtant toutes ſortes de danſes, & diſparurent enſuite. Cette merveille fit un grand plaiſir à la princeſſe, elle eſſuya ſes pleurs, baiſa ſon brillant avec un tranſport de joie incroyable, & le ſerra avec plus de ſoin qu'elle n'avoit fait encore, dans la crainte que Farouche ne découvrant ce qu'il valoit, ne le lui enlevât. Cette méchante fée arriva un moment après, & lui demanda avec un ſourire malin ſi ſes écoliers étoient fort habiles : vous allez en juger, madame, dit Aimée d'une voix douce & craintive ; ouvrant alors la ſalle où ils étoient, elle ſe mit à chanter, auſſi-tôt ces petits animaux dansèrent, mais dansèrent ſi joliment, ſurtout la bourée, l'allemande & la mariée, que

Farouche en devint tout-à-la-fois surprise & furieuse. Outrée de ce que cette pauvre princesse avoit si bien réussi, elle lui donna d'autres ouvrages encore plus difficiles, mais elle en vint toujours à bout par le moyen de son brillant. Ces succès causèrent à la fée une si grande colère, qu'elle enferma la princesse dans une grande cage de fer : elle étoit placée dans une cour toute pleine d'animaux féroces & carnaciers ; elle en confia la garde à deux horribles dragons qui faisoient à tous momens des efforts épouvantables pour briser la cage & dévorer la princesse. La malheureuse princesse étoit ainsi renfermée depuis un mois lorsqu'elle vit paroître Sincer ; elle frémit en voyant le danger auquel son amant alloit s'exposer : il avoit ouvert la porte de cette cour en la touchant seulement de son herbe ; il n'apperçut pas plutôt sa chère Aimée dans une aussi cruelle situation, qu'il mit l'épée à la main pour tuer les deux dragons, mais la bonne femme lui cria de s'arrêter, & de leur jetter seulement l'herbe qu'il avoit dans la main ; il le fit, & aussi-tôt les animaux tombèrent sans vie à ses pieds : courant à la cage, il la toucha du poil de son sourcil, & dans le même moment il se sentit enlever, lui, la princesse & la bonne fée au milieu des airs, & se vit entourer d'un nuage qui les porta fort vîte dans l'isle de Sincérité.

Le roi fut reconnu de tous ses sujets, & reçu avec des acclamations de joie qui lui firent voir combien il étoit chéri. Enchanté de se retrouver auprès de sa charmante Aimée, il lui dit les choses du monde les plus passionnées ; elle y répondit avec une égale tendresse. Il envoya des ambassadeurs au roi Devideur & à la reine sa femme, pour leur demander la princesse en mariage ; ils ne furent pas long-tems en chemin, ils apprirent au prince que le roi Devideur s'étoit tué d'un coup de pistolet il y avoit près d'un an, pour n'avoir pu réussir à devider un écheveau de soie qui étoit extrêmement mêlé ; que la reine étoit morte de la petite vérole il y avoit six mois, & qu'Aigremine s'étoit empoisonnée le jour qu'elle l'avoit vu partir. Ces nouvelles affligèrent la princesse Aimée : elle porta six mois le deuil de ses parens ; au bout de ce tems elle épousa le roi Sincer, & passa avec lui une longue suite d'années sans essuyer le moindre chagrin.

Ils s'aimèrent tendrement toute leur vie ; la bonne femme les quitta pour aller rejoindre la reine Brillante son amie, & le poil du sourcil du roi fut enchâssé dans une bague d'or qu'il porte toujours avec lui pour le préserver de la malice des fées.

TENDREBRUN ET CONSTANCE.

CONTE.

IL y avoit autrefois une fée que l'on nommoit Vicieuse ; elle faisoit son séjour sur une des plus hautes montagnes du royaume de Pentafila ; le nombre des années avoit augmenté & sa laideur & sa méchanceté. On la voyoit rarement sortir de son château. A quoi bon se fatiguer inutilement ? les Vices, ses enfans la servoient au gré de ses desirs, parcouroient le monde, & y causoient des désordres infinis. On avoit beau conseiller aux rois & aux grands d'être toujours en garde contre de semblables monstres ; ils avoient le secret de se glisser dans les palais les mieux fermés. Toutes les portes s'ouvroient à la seule vue de la Flatterie, leur sœur bien-aimée. Les grands sur-tout & les riches se laissoient entraîner à ses douces insinuations, & les enfans de Vicieuse les obsédoient de toutes parts.

Le roi Judicieux fut le seul qui leur ferma l'entrée de ses états. Il seroit difficile d'exprimer jusqu'à quel point il haïssoit cette nombreuse famille ; cependant malgré toutes ses

précautions, un des petits Menſonges eut l'adreſſe de percer juſques dans ſa chambre, ſans être reconnu; il n'y demeura pas long-tems.

Le roi étant un jour devant ſon miroir, pendant qu'on le peignoit, s'aviſa de demander à ſes courtiſans quel âge il paroiſſoit avoir. Tous lui répondirent avec ſincérité, qu'on lui donneroit bien quatre-vingt ans. (C'étoit en effet le nombre de ſes années,) mais Menſonge aſſura ſa majeſté qu'elle avoit l'air & la fraîcheur d'un homme de quarante.

Le roi, à ce diſcours, le regarda avec attention, & le reconnoiſſant pour un des vices, il ordonna qu'on le fouettât, & que dans le moment même on le chaſſât de ſon royaume.

Pluſieurs ſeigneurs parlèrent vainement en ſa faveur, ils ne purent obtenir ſa grace. L'enfant que vous voyez, leur dit ce prince, eſt un monſtre mille fois plus à craindre que les bêtes les plus cruelles de mes forêts. Il vous plaît, il vous amuſe, parce qu'il eſt petit, mais il grandira; & ſi je le ſouffre, il introduira bientôt ici, malgré moi, tous ſes frères; qu'il ſorte donc promptement, & qu'il ſoit châtié comme il le mérite.

Judicieux fut obéi, & Menſonge, après avoir été puni, ſe retira en pleurant, chez la fée à qui il conta ce qui lui venoit d'arriver. Vicieuſe,

fronçant le fourcil, le prit dans fesbras, le baifa deux fois au front, & pour le confoler, l'affura que dans la fuite il feroit à couvert de pareilles difgraces. Elle lui tint parole, mais elle jura par le bonnet verd & bleu qu'elle portoit, qu'elle fe vengeroit du roi & de toute fa race avant la fin du jour. En difant ces mots, elle fit cinq cris affreux, fauta trois fois par-deffus un charbon ardent qu'elle prit dans un réchaud plein de feu, & cracha dans une toile d'araignée qu'elle trouva dans un coin de fa chambre, après quoi elle toucha de fa baguette cette toile, qui devint un crapaud aîlé, d'une groffeur monftrueufe, & qui portoit un felle verte brodée de vers luifans.

La fée le careffa, lui donna d'un gâteau fait avec du lait, du fucre, des amandes & des chenilles ; & lui ayant dit de l'attendre, elle alla fe mettre à fa toilette ; (car elle étoit extrêmement coquette, quoiqu'elle eût près de deux mille ans) & jamais elle ne fortoit fans avoir beaucoup de rouge & de mouches. Elle en mit ce jour-là une très-grande quantité, fe coeffa, & s'habilla comme une jeune perfonne. Toute cette parure la rendit certainement plus épouvantable encore qu'elle ne l'étoit. Contente néanmoins de fa figure, elle s'imagina, comme plufieurs vieilles de ma connoiffance, que cet

ajustement empêcheroit que l'on ne s'apperçût de ses rides & de sa maigreur.

Enfin Vicieuse monta sur son crapaud, traversa les airs avec une vîtesse incroyable, & se rendit en peu de tems chez le roi Judicieux.

Ce prince étoit dans un bosquet de son jardin, assis sur un petit trône de feuilles que la jeune Constance (sa fille unique) avoit pris soin d'orner de fleurs différentes. Elle étoit à ses pieds, & penchée sur le bord d'un ruisseau, que formoit une nape d'eau. Elle racontoit au roi plusieurs histoires qu'elle avoit imaginées pour l'amuser. Sa narration fut interrompue par un coup de tonnerre affreux, qui la fit presque tomber évanouie, & qui renversa Judicieux de dessus son trône. Accablée de douleur à la vue de cette chûte, elle voulut, malgré son peu de force, courir pour le relever, mais une nuit affreuse se répandit à l'instant, & l'empêcha de le secourir.

Constance désespérée de ce nouveau prodige, alloit detous côtés, cherchant dans l'obscurité, & appellant d'une voix aussi triste que foible celui de qui elle tenoit le jour. Plusieurs éclats de rire qu'elle entendit arrêtèrent ses pas tremblans; les ténèbres se dissipèrent alors, & elle apperçut près d'elle une vieille, qu'elle prit pour une des trois furies, tant elle lui parut horrible.

C'étoit la méchante Vicieuſe qui, charmée de tous les maux qu'elle commençoit à faire ſentir, rioit de toute ſa force. Elle ceſſa pourtant ſes ris, voyant que la jeune princeſſe vouloit s'éloigner d'elle pour ne la plus voir, & pour eſſayer encore de retrouver le roi. Elle l'arrêta par le bras, & la touchant de ſa baguette, elle lui dit : Ne cherche point ton père, il eſt en mon pouvoir; prépare-toi ſeulement à ſouffrir tous les tourmens que ma haine t'aprête. A ces mots elle prit une pincée de poudre rouge qu'elle jeta en l'air, en prononçant quelques paroles, & dans le moment il tomba une pluie de feu, qui conſuma tout le royaume de l'infortuné Judicieux.

Se tournant enſuite du côté de Conſtance, tu viens de voir, lui dit-elle, de quelle façon je me ſuis vengée ſur tout ce qui t'appartient. Je vais préſentement te faire éprouver comment je traite les perſonnes qui ont oſé me déplaire. Elle fit alors voltiger ſon crapaud au-deſſus de la tête de la princeſſe. Cet animal laiſſa tomber ſur elle trois gouttes d'une liqueur noire, qui ſur le champ la métamorphoſa en écreviſſe. Sous cette forme elle conſerva la mémoire de ce qu'elle avoit été, mais elle perdit l'uſage de la parole. La fée frappant enſuite la terre de ſa baguette, fit paroître un abîme affreux,

où elle précipita la maheureuſe Conſtance. Cette princeſſe fut huit jours à tomber avec beaucoup de rapidité dans ce gouffre épouvantable, dont elle ne trouvoit point le fond. Au bout de ce tems, elle reconnut qu'elle étoit dans un étang qui lui parut immenſe. Elle ſentit qu'elle y nageoit, & qu'elle y vivoit comme ſi elle avoit paſſé toute ſa vie dans cet élément; cependant elle n'y mangeoit point, la crainte d'être attrapée par quelque hameçon l'en empêchoit. Le moindre poiſſon qu'elle voyoit ou qu'elle entendoit la faiſoit trembler, s'imaginant que c'étoit quelque animal qui venoit pour la dévorer.

Un ſoir que toute la troupe aquatique dormoit tranquillement, Conſtance devenue plus hardie, réſolut, à la faveur d'un beau clair de lune, de ſe promener ſur la ſurface de l'eau. La première choſe qui s'offrit à ſa vue, ce fut un jeune homme d'environ vingt-deux ans, couché ſous un feuillage que l'aſtre brillant de la nuit éclairoit parfaitement. Il paroiſſoit accablé de triſteſſe & d'ennui, & ſembloit fort indifférent aux ſoins officieux que Zephir lui rendoit, en ſoufflant doucement dans l'air, & en écartant un peu de ſes joues de groſſes & longues boucles de cheveux qui tomboient négligemment ſur ſes épaules. Sa rêverie ne lui

permettoit pas non plus de prendre plaisir aux doux concerts des rossignols qui s'efforçoient assez près de lui de faire répéter aux échos leurs sons mélodieux. Enfin, rien ne paroissoit pouvoir le distraire de ses pensées.

La princesse s'arrêta pour le considérer, & lui trouva mille charmes qui l'obligèrent de soupirer plusieurs fois, & lui firent sentir plus qu'elle ne l'avoit fait encore le malheur d'être écrevisse. Elle se promena long tems vis-à-vis de lui, sans qu'il la remarquât. A la fin, elle fit tant de sauts dans l'eau, qu'il tourna les yeux de son côté. Elle s'en apperçut, & pour lors la crainte qu'elle avoit d'être prise, & mise sur le feu, ne l'empêcha pas d'approcher de lui, de façon qu'il la pouvoit aisément prendre avec la main.

Ce jeune homme étoit fils du grand empereur des Tartares; Vicieuse l'avoit enlevé de la cour du roi son père. Il y avoit deux ans que la fée le tenoit enfermé dans cette affreuse demeure. Que ne fit-elle pas pour s'en faire aimer ! Tous ses artifices furent inutiles; la haine que le prince avoit conçue pour elle étoit invincible; il ne pouvoit la regarder sans horreur. Vicieuse démêla bientôt ses sentimens; c'en étoit fait de sa vie, elle l'auroit sacrifié à sa rage & à son dépit, si la violence de sa

passion n'eût pas calmé une partie de la fureur dont elle étoit agitée.

Ce prince se nommoit Tendrebrun, il étoit grand, bien fait, & tous ses traits étoient agréables, il avoit l'air majestueux, & la politesse du monde la plus noble lui attiroit tous les cœurs. Enfin il étoit né avec beaucoup de penchant pour l'amour, & quand il vouloit plaire, il plaisoit.

La vie oisive qu'il menoit chez la fée l'ennuyoit infiniment ; il s'y trouvoit retenu par un enchantement que tout son courage ne pouvoit surmonter : il n'avoit la liberté de se promener que dans les jardins du palais, mais il n'en faisoit ordinairement d'usage que quand la nuit avoit déployé ses aîles, parce qu'il craignoit d'y rencontrer Vicieuse, ou quelques personnes de sa suite. Le bord de l'étang où se trouvoit Constance, étoit le liéu qu'il choisissoit presque toujours pour se reposer, & pour songer aux moyens qui pourroient le faire sortir de sa prison. Il y avoit déja long-tems qu'il y goûtoit l'agréable fraîcheur de la nuit, quand il vit l'écrevisse qui, comme je l'ai dit, étoit extrêmement attentive à le regarder. Il crut d'abord qu'elle étoit morte, mais prenant une petite branche d'arbre, il la toucha, & connut le contraire. Etonné de ce qu'elle

ne paroiſſoit point vouloir s'échapper, & de ce qu'elle avoit les yeux attachés ſur lui d'une façon particulière, il la conſidéra avec attention ; la prenant enſuite, il entendit qu'elle ſoupira : pour lors, il ne douta plus que ce ne fût quelqu'infortunée, dont la métamorphoſe étoit l'ouvrage de Vicieuſe ; il lui fit part de cette idée, & il remarqua qu'elle faiſoit tous les ſignes qu'une écreviſſe peut mettre en uſage, pour faire comprendre qu'il ne ſe trompoit pas. Il l'emporta donc bien vîte dans ſon appartement, & la mit dans une jatte d'or pleine d'eau qu'il trouva dans ſon cabinet, & ſe jeta ſur ſon lit, mais la curioſité vint bientôt troubler la douceur du repos dont il commençoit à jouir. Le ſouvenir de ſa priſonnière l'arracha des bras du ſommeil ; il court au cabinet, viſite ſon écreviſſe, & lui donne un morceau de biſcuit. S'étant apperçu qu'elle mangeoit avec plaiſir, il la plaignit de nouveau, & s'engagea de lui tenir compagnie le plus ſouvent qu'il lui feroit poſſible. Quelquefois il la regardoit, & croyoit remarquer dans ſes yeux quelque choſe de ſi tendre & de ſi touchant, qu'il ne pouvoit s'empêcher de faire des imprécations contre celle qui l'avoit réduite en cet état.

Un jour qu'il l'aſſuroit que perſonne ne s'in-

téreſſoit à ſes malheurs autant que lui, elle ſortit de l'eau, prit une plume & une feuille de papier qu'on avoit laiſſé ſur la table, & ſe ſervant de ſa patte, elle écrivit & ſon nom, & les cauſes de ſa métamorphoſe.

Elle remercia auſſi Tendrebrun du ſoin qu'il avoit pris d'elle, & le conjura de ne la point abandonner, & de prendre bien garde que la fée ne la pût découvrir.

Le prince charmé de ce qu'elle venoit de faire, lui jura qu'il perdroit plutôt la vie, que de ſouffrir qu'on lui fît la moindre peine ; & pour la raſſurer, il lui dit que Vicieuſe devoit être pendant un mois éloignée de ſon palais.

Depuis ce jour, il fut plus aſſidu auprès d'elle, il lui faiſoit la lecture de pluſieurs hiſtoires amuſantes pour la déſennuyer, & il la prévenoit dans tout ce qui pouvoit lui faire plaiſir. Conſtance l'écoutoit avec une ſatisfaction infinie ; & quoique tous les jours l'amour fit de nouveaux progrès dans ſon cœur, elle ſe gardoit bien néanmoins de lui faire connoître juſqu'à quel point elle étoit épriſe de ſes charmes. Un pareil aveu lui paroiſſoit honteux ; & elle n'eſpéroit pas que Tendrebrun pût jamais devenir amoureux d'une écreviſſe. Ces penſées lui cauſèrent un ſoir tant de peine, qu'elle

prit la résolution de se laisser mourir de faim.

Elle commença donc à ne plus manger ; le prince s'en apperçut, & lui en demanda la cause, mais elle refusa de l'en instruire, ce qui le chagrina beaucoup ; il s'imagina qu'elle n'aimoit peut-être pas ce qu'il lui donnoit, & qu'elle mangeroit mieux du poisson : dans la vue de s'en assurer, il prend une ligne, & va droit à l'étang. Un petit goujon vint se prendre à son hameçon ; il le porta en toute diligence à sa chère écrevisse, & le jeta dans la jatte, en la conjurant de le manger. Mais le poisson n'y fut pas plutôt, qu'il agita l'eau, & la troubla, de façon que le prince ne vit plus rien. Un instant après l'eau se calma, & devint claire ; Tendrebrun revit son écrevisse, mais à la place du goujon, il apperçut un petit vieillard, dont la mine riante & agréable rassuroit ceux que son apparition pouvoit avoir effrayés.

Prince, dit-il au fils de l'empereur Tartare, ne crains rien, je veux te rendre service ; je suis un magicien de l'île de Tintarinos ; je me nomme Bienfaisant ; la fée qui te retient, fâchée contre moi, de ce que je lui avois enlevé un jeune princesse, qu'elle avoit prise à la cour d'un roi de mes voisins, pour la donner en mariage à un monstre de ses amis, me changea

changea en goujon, parce que ſon pouvoir eſt bien plus grand que le mien, & me dit en me jetant dans l'étang où tu m'as pris, que j'y demeurerois juſqu'à ce que quelqu'un m'en retirât; il y a trois cens ans que j'y ſuis; je te dois la liberté, & je veux te rendre heureux. En diſant ces mots, il tira de ſa poche une petite boëte d'or, & de cette boëte il ſortit un oiſeau couleur de feu.

Cet oiſeau, dit-il au prince, te conduira en peu de tems par tout où tu le voudras, pourvu que tu prennes le bout de ſon aile, ſans jamais la quitter. Ce n'eſt pas encore tout ce que je veux faire pour toi. Cette écreviſſe eſt une princeſſe charmante à qui tu as inſpiré beaucoup de tendreſſe. Je veux lui rendre ſa première forme, tu pourras l'enlever avec toi, en lui faiſant prendre l'autre aile de l'oiſeau.

Le vieillard, après ces paroles, prit l'écreviſſe, & lui coupa la tête au grand étonnement du prince qui ſe préparoit à lui faire les plus vifs reproches; mais il en fut empêché par un grand bruit qu'il entendit.

C'étoit Vicieuſe elle-même qui arrivoit, & que l'on n'attendoit pas ſitôt. La fée remarqua le trouble du prince & l'oiſeau qu'il tenoit déja dans ſes mains. Elle frémit de rage en voyant que cet animal lui auroit enlevé ſon amant un

moment plus tard. Elle l'arracha donc avec fureur de ses mains, & l'écrasa, en cherchant de tous côtés où pouvoit être celui qui lui en avoit fait présent, mais il avoit disparu, & sa recherche fut inutile.

Tendrebrun au désespoir, dit à la fée tout ce qu'il imagina de plus insultant; mais elle n'entendit qu'une partie de ses reproches, parce qu'elle sortit pour aller augmenter l'enchantement du prince.

Ce dernier ne fut pas plutôt seul, qu'il courut à la malheureuse écrevisse à qui le vieillard avoit coupé la tête; mais à peine l'eut-il touchée, que la chambre parut toute en feu, & qu'il se trouva au milieu des flammes. Pensant pour lors à se sauver, il laissa l'écrevisse pour chercher la fenêtre ou la porte. Le feu se dissipa, comme il étoit prêt de sortir, & il s'apperçut qu'il ne lui avoit fait aucun mal. Voyant donc qu'il s'étoit allarmé inutilement, il chercha l'écrevisse, dans l'espérance que quelque prodige nouveau lui auroit rendu la vie. Après d'inutiles recherches, il ne douta pas qu'elle n'eût été consumée par les flammes, malheur dont il accusa la fée. Il en sentit une douleur si vive, que ne pouvant se soutenir qu'à peine, il tomba sur un sopha qui se trouva heureusement derrière lui, & fut un

très-long-tems les yeux attachés à terre ; sans faire le moindre mouvement. Enfin, il apperçut quelque chose qui remuoit à ses pieds, & qui lui parut extrêmement brillant. S'étant penché pour regarder ce que ce pouvoit être, il vit avec beaucoup de surprise une petite personne environ de la grandeur d'une grosse épingle, & dont tous les traits étoient charmans. Elle avoit une robe de gaze blanche, semée de petites escarboucles, & il découvrit sur sa tête une aigrette de plumes garnies de pierreries.

Tendrebrun étonné de ce nouveau prodige, la prit avec beaucoup de délicatesse, la posa sur la table, pour la considérer plus à son aise, & la trouva si belle, qu'il ne songea plus à l'écrevisse qu'il venoit de perdre. Dès ce moment même il sentit pour cette aimable petite personne une passion si violente, qu'il pensa devenir fou, en faisant réflexion qu'il ne pourroit jamais que la considérer, puisqu'elle étoit si petite, qu'il lui étoit impossible de s'unir avec elle par des liens plus forts que ceux de l'amitié.

Ces pensées l'auroient rendu plus malheureux qu'il n'avoit été jusques-là, s'il avoit eu le tems de s'y livrer; mais la beauté qui l'occupoit, le regardant avec des yeux capables

d'enflammer les cœurs les moins tendres, lui dit d'une voix auſſi douce que charmante : Prince, le vieillard que vous avez vu, vient de me rendre ma première forme. J'étois, il n'y a qu'un moment, écreviſſe heureuſe, puiſque ſous cette figure, vous aviez la bonté de prendre ſoin de moi, & que rien ne me manquoit. Préſentement je ſuis une princeſſe infortunée, ſans parens, ſans appui & ſans royaume, trop contente cependant de pouvoir vous aſſurer de la reconnoiſſance que j'aurai toute ma vie des ſervices que vous m'avez rendus.

Eh quoi ! c'eſt vous, belle Conſtance, que j'ai eu le bonheur de conſerver quelques jours ici, lui dit Tendrebrun, c'eſt vous que je regrettois ſi fort il n'y a qu'un moment, & qui, ſi j'en crois Bienfaiſant, ſouffrirez ſans peine que je vous adore tant que je reſpirerai. Comment ſe peut-il faire que le couteau du vieillard ne vous ait pas fait périr, & que vous ayez échappé aux flammes qui vous environnoient de toutes parts.

Tout ce que le magicien a fait étoit néceſſaire pour me déſenchanter, lui dit-elle ; c'eſt lui qui a fait paroître le feu qui vous a ſi fort allarmé : il m'a pris dans l'inſtant que vous m'avez abandonnée, & me touchant d'une baguette de corail, il m'a rendu ma figure naturelle à la taille près. Il m'a donné auſſi cet œuf de criſtal, en me diſant

qu'aussi-tôt que vous l'auriez touché avec une branche de jasmin que vous trouverez par terre à l'entrée du jardin, nous ne serons plus vous & moi au pouvoir de la fée. Constance donnant alors l'œuf mystérieux au prince, le conjura d'aller chercher promptement le jasmin qui devoit les mettre en liberté ; mais il vouloit avant d'obéir, lui dire à quel point il l'aimoit, & lui faire connoître combien il étoit désespéré de la voir si petite.

Je deviendrai plus grande, dit la jeune princesse en souriant, le bon vieillard m'a assurée qu'avant qu'il fût une heure, je serois toute aussi grande que je l'étois avant que la fée m'eût changée en écrevisse. Soyez donc tranquille, mais ne différez pas, & courez chercher le jasmin qui peut seul nous tirer d'ici. Le prince comblé de plaisir & d'espérance alloit suivre ce conseil quand Vicieuse rentra tout-d'un-coup dans la chambre, & lui défendit de sortir. La princesse voyant sa cruelle ennemie, courut pour se cacher, mais elle tomba de dessus la table, sans cependant se blesser. Tendrebrun voulant la relever sans que la fée s'en apperçut, oublia qu'il tenoit l'œuf de cristal, & le laissa tomber de façon qu'il se cassa en mille morceaux. Pour comble de malheur, Vicieuse s'avança si promptement, qu'il n'eut pas le tems

de mettre Conſtance dans ſa poche, & que cette pauvre princeſſe ſe trouva poſitivement ſous la robe de ſa mortelle ennemie. Le prince trembloit voyant que la fée pouvoit l'écraſer en faiſant le moindre mouvement, mais heureuſement qu'elle demeura dans la même place. Dans une de ſes mains étoit un livre de vélin doré, & dans l'autre une baguette d'ébène avec laquelle elle lui donna un coup ſur l'épaule : ne ſonge point ingrat, lui dit-elle, à m'échapper. Je viens de rendre les charmes qui te retiennent auprès de moi, ſi grands, que toutes les puiſſances de l'enfer ne pourroient pas les rompre ; réſous-toi donc à me voir ſans ceſſe à tes côtés pour te tourmenter ſi tu n'acceptes pas dans l'inſtant le cœur & la main que je veux bien t'offrir encore ; mais au contraire imagine tout ce qui peut faire le bonheur d'un mortel, & ſois aſſuré d'en jouir ſi tu réponds à mes deſirs. Parle vîte, & ſonge que ta réponſe va décider du bonheur ou du malheur de tes jours ; je te donne un quart-d'heure pour te déterminer.

Le Prince peu inquiet des diſcours & des menaces de la fée, n'étoit occupé que de ce qu'il voyoit ; il avoit les yeux attachés ſur ſa robe, parce qu'il s'appercevoit qu'elle remuoit, & qu'il ne doutoit pas que ce ne fût la malheureuſe Conſtance qui croiſſoit à vue

d'œil. On ne peut imaginer l'excès de sa douleur, lorsqu'il venoit à penser que son aimable Princesse alloit bien-tôt paroître devant la fée, & que dès-lors elle seroit exposée à de nouvelles peines. Combien se repentoit-il de s'être amusé à parler de son amour à celle qui le causoit; il devoit bien plutôt courir à la branche de jasmin qui leur étoit si nécessaire; mais ses regrets étoient inutiles. Le moment où il devoit perdre sa princesse étoit arrivé. Elle croissoit si prodigieusement & si vîte, que Vicieuse la sentit enfin, & que tout-d'un-coup la tête sortit par la fente de sa robe. Ah, ah, dit-elle extrêmement surprise! que veut dire ceci? Comment petite créature, tu oses venir auprès de moi? Celui qui t'a redonné ta premiere forme, croit-il donc que je ne suis pas assez puissante pour te l'ôter encore, & que tu pourras impunément te montrer à mes yeux, je vais lui prouver le contraire. Arrêtez, cruelle, lui dit le prince avec emportement, & ne maltraitez pas une princesse qui n'a que trop éprouvé votre fureur. Et quel intérêt y prends-tu, répondit-elle d'un ton qui fit évanouir Constance & pâlir le prince; d'où la connois-tu, & qui te rend si sensible pour elle? La seule pitié que j'ai pour les malheureux, dit Tendrebrun, qui n'osoit pas avouer la vérité; mais la fée tournant la tête, & mon-

trant ſes dents longues & noires en marmotant plusieurs mots, ouvrit ſon livre, & connut tout ce qui s'étoit paſſé entre nos deux amans.

Cette connoiſſance la mit dans une ſi grande colère, que la terre en trembla. Son premier mouvement fut de les faire mourir; mais changeant de réſolution, elle fit un cri pareil à celui d'un hibou, & tourna un quart-d'heure ſans diſcontinuer, tenant le prince par les cheveux ſans qu'il pût ſe ſervir de ſa force pour ſe tirer de ſes affreuſes mains. Alors parurent un griffon & une chauve-ſouris d'une énorme grandeur, qui lui demandèrent ce qu'elle leur ordonnoit. Elle leur montra le prince & la princeſſe; prenez-les, leur dit-elle, éloignez-vous, & faites votre devoir. Elle fut obéie, & l'un & l'autre avec ſa proie prirent une route toute oppoſée.

Le griffon chargé du prince, le fit traverſer quantité de pays; & après avoir voyagé plus de trois heures dans les airs, deſcendit au commencement de la nuit au milieu d'un bois où Tendrebrun s'imagina qu'il alloit le dévorer; mais cet animal l'ayant poſé doucement à terre, s'envola promptement ſans le toucher.

L'obſcurité étoit ſi grande, que le prince ne ſavoit s'il devoit avancer, reculer, ou demeurer. Cependant, après avoir été quelques momens irréſolu, il prit le parti de marcher à

tâtons, s'attendant à tous les événemens fâcheux qui pouvoient lui arriver.

A peine eut-il fait quelques pas, qu'il apperçut une lumière qui paroissoit encore fort éloignée. Il marcha plus d'un quart d'heure pour y arriver. Enfin il se trouva auprès d'un château dont les appartemens étoient éclairés.

Il examina ce bâtiment ; mais quelle fut sa surprise, quand il reconnut que c'étoit celui de l'empereur son père. Doutant si c'étoit un songe, il s'avança jusqu'à la porte de la salle des gardes, avec une agitation qui ne lui laissoit point la liberté de parler. Les premiers qui le virent, poussèrent des cris de joie, & coururent dans l'appartement de son père, pour lui apprendre une si heureuse nouvelle.

Ce prince, courbé sous le poids de ses années, étoit couché sur plusieurs piles de carreaux de drap d'or brodé de perles, & portoit une attention fort médiocre à un concert de voix & d'instrumens, que faisoient quelques-unes de ses femmes. Quand il vit entrer ceux qui lui venoient dire que Tendrebrun étoit dans le palais, & quand il apperçut ce cher fils lui-même, dont la perte lui avoit été jusqu'à ce moment si sensible, on peut s'imaginer la joie que ressentirent ces deux personnes, si l'on connoît les tendres mouvemens de la

nature. Auffi n'en parlerai-je point ; je dirai feulement que jamais prince n'avoit été retrouvé de fon père & de fes fujets avec plus de plaifir que le fut Tendrebrun.

L'empereur étoit fort âgé ; il obligea fon fils à prendre les rênes de l'empire, le trouvant plus capable de gouverner que lui.

Ce prince fe chargea, malgré lui, du foin d'un état qui, depuis quelques années, avoit été affez négligé. L'éclat de fa couronne, & le plaifir de régner fur un peuple nombreux ne l'empêchoit pas de penfer à Conftance. Il foupiroit à chaque inftant, & il regrettoit les momens qu'il avoit paffés auprès d'elle. Quelle eft aimable, difoit-il quelquefois en lui-même, que de tendreffe, que de graces, que de délicateffe & que d'efprit font raffemblés dans cette divine perfonne ! Que ne facrifierois-je pas pour la retrouver ? Hélas ! peut-être que la parque a déja tranché le fil de fes beaux jours ; ou fi elle eft encore vivante, ce n'eft fans doute que pour éprouver de nouvelles fureurs de la méchante Vicieufe. Penfez-vous à moi dans vos malheurs, charmante princeffe ? Songez-vous que Tendrebrun ne ceffera jamais de vous aimer, qu'il mettra tout en ufage pour vous délivrer de vos peines ? Oui, vous devez en être perfuadée, vous de-

vez croire que ma douleur me mettra bientôt au tombeau, si je ne vous revois promptement.

C'est ainsi qu'il s'entretenoit en pensant à la jeune Constance; il se représentoit aussi fort souvent le procédé de Vicieuse; il ne pouvoit comprendre, ni comment il étoit échappé de ses mains, ni pourquoi elle l'avoit renvoyé dans ses états, sans lui faire aucun mauvais traitement, quoiqu'il eût éprouvé jusqu'alors des marques si violentes de son amour & de sa colère. Il étoit éloigné d'elle, mais il redoutoit toujours sa fureur & sa méchanceté.

Cette crainte jointe à sa passion troubloient infiniment la tranquillité de ses jours. Ne pouvant donc vivre accablé de tant d'inquiétudes, il résolut d'aller dans l'île de Tintarinos, pour demander à Bienfaisant des nouvelles de Constance, & pour obtenir de lui quelque talisman, qui le préservât des enchantemens de la fée.

Ayant confié son dessein à l'empereur, il fit équiper un vaisseau, il le chargea de riches présens, & partit de la cour accompagné de douze des plus jeunes & des plus braves seigneurs de l'empire.

Le dieu des vents poussant son navire avec vîtesse, lui fit découvrir bientôt la pointe de l'île qu'il cherchoit; mais comme il n'en étoit

plus qu'à une très-petite diſtance, le ciel s'obſcurcit, & ſe couvrit de nuages épais ; la mer changea de couleur, & les flots ſe gonflèrent, & s'entrechoquèrent avec une ſi grande impétuoſité, que le vaiſſeau du prince ne pouvant continuer ſa route, fut échouer ſur un banc de ſable, ſur lequel ils auroient tous péri, ſi la mer ne s'étoit pas calmée quelque tems après.

L'air devint donc auſſi tranquille que les flots. Les nuées ſe diſſipèrent, & permirent au prince de parcourir des yeux le vaſte empire de Neptune, dont il étoit entouré, pour voir s'il ne découvriroit point quelque bâtiment.

A peine eut-il regardé quelque tems, qu'il vit paroître, mais dans un grand éloignement, quelque choſe de brillant, & qui venoit prodigieuſement vîte à lui. Quand ce objet fut à la portée de ſa vue, il connut que c'étoit une barque de nacre de perle, au milieu de laquelle il y avoit un roſier qui ſervoit de mât; les feuilles étoient aſſez grandes pour ſervir de voiles; huit tritons & huit ſyrenes qui le conduiſoient, le firent approcher fort près de Tendrebrun. Alors une des ſyrenes lui adreſſant la parole, lui dit: Prince, nous ſommes envoyées ici par la jeune Bonté, notre maîtreſſe, pour vous dire qu'elle vous attend dans

ſon île. Elle eſt fille de Bienfaiſant, & n'eſt occupée, à ſon exemple, que du ſoin de rendre les mortels heureux. L'art de féerie, qu'elle poſſède, l'a inſtruite de vos malheurs. Touchée des peines que vous ſouffrez, elle veut vous en délivrer, en vous donnant le taliſman que vous alliez chercher dans l'île de Tintarinos. Voilà un bracelet que nous vous apportons de ſa part; ne le quittez jamais; il vous rendra l'aimable princeſſe dont vous êtes ſéparé. C'eſt à notre maîtreſſe que vous devez la liberté & votre retour en Tartarie, malgré les efforts de la méchante Vicieuſe. Hâtez-vous donc d'aller la remercier de tout ce qu'elle a fait pour vous.

Le prince enchanté d'avoir trouvé une aventure auſſi heureuſe dans le tems qu'il l'eſpéroit le moins, monta ſans différer dans la barque avec toute ſa ſuite. Après avoir vogué ſix minutes au plus, il aborda dans l'île où il étoit attendu.

Elle n'étoit plantée que de roſiers & de jaſmins qui formoient de longues allées couvertes; les fleurs de ces arbres mêlées avec les feuilles vertes, produiſoient un effet charmant. Un gazon verd, émaillé de petites fleurs couleur de roſe & blanches, couvroit toute la terre. Enfin, toute autre couleur que celle dont je

viens de parler étoit bannie de ces lieux. C'eſt pourquoi le prince ne fut pas plutôt deſcendu de la chaloupe, qu'il vit changer un habit d'étoffe bleue & or qu'il portoit, en un autre de gaze couleur de roſe, brodé d'émeraudes & de diamans.

Un mouton, dont la toiſon étoit de fil d'argent & les cornes de diamans, ſe préſenta pour lui ſervir de conducteur. Ce petit guide le conduiſit en faiſant pluſieurs bonds ſur l'herbe dans un boſquet où Tendrebrun vit cent jeunes filles d'une beauté admirable.

Elles entouroient une perſonne d'environ ſeize ans, qui les ſurpaſſoit encore en graces & en beauté. Elle étoit couchée négligemment ſur un lit de jaſmins, au bord d'un baſſin de criſtal, où nageoient pluſieurs cignes. Des paliſſades & une voute de fleurs empêchoient que le dieu du jour ne répandît trop de lumière dans cet agréable cabinet.

Le mouton fut ſe coucher auprès de ſa belle maîtreſſe, & le prince connoiſſant que c'étoit la fille du vieillard de Tintarinos, dont on lui avoit parlé, lui témoigna ſa reconnoiſſance avec autant de reſpect que d'eſprit.

La jeune fée le reçut avec une douceur & des graces qu'il n'avoit encore trouvées qu'à la ſeule Conſtance. Elle lui demanda s'il avoit

le bracelet, & lui recommanda de ne jamais l'ôter de ſon bras, parce que tant qu'il y ſeroit, la fée Vicieuſe & les autres ne pourroient lui faire aucun mal. Lui préſentant enſuite la main, elle ſe leva, & le conduiſit dans un labyrinthe orné de ſtatues d'yvoire très-bien faites. Après avoir traverſé le labyrinthe, elle le conduiſit (en paſſant ſur une terraſſe qui donnoit ſur le bord de la mer) à un château de cryſtal, que le prince admira très-long tems; elle lui dit qu'il pouvoit s'y repoſer quelques jours, & qu'elle lui promettoit enſuite de le faire tranſporter auprès de ſa chère Conſtance.

La fée avertit le prince de ne point ſortir de l'appartement qu'il choiſiroit dans ce palais pendant le tems qu'il y feroit ſon ſéjour, quand une fois minuit ſeroit ſonné. Si vous ſortez, lui dit-elle, & même ſi vous ouvrez les fenêtres depuis ce moment juſqu'à quatre heures du matin, il vous arrivera des malheurs dont je ne pourrai vous garantir. Pendant ce tems, continua-t-elle, je ſuis obligée de quitter mon palais, & d'aller rendre viſite à mon père.

Tendrebrun l'aſſura qu'il ſuivroit exactement ſes conſeils, & conſentit ſans peine à demeurer dans ce beau ſéjour tout le tems que le ſoleil mettroit à parcourir trois fois la voute céleſte.

Le premier jour se passa à goûter tous les plaisirs qu'une puissante fée peut procurer, & à parler de la fille de Judicieux. Il s'étonnoit de l'attention que Bonté avoit de l'entretenir de ce qu'il aimoit. Il est vrai que c'étoit toujours lui qui commençoit la conversation. Cependant, faisant réflexion que c'étoit manquer de prudence, & même de politesse, que de répéter si souvent la même chose, & d'exagérer continuellement l'amour qu'on avoit pour une autre devant une personne aussi charmante que la fée, il se corrigea insensiblement, & bientôt ses discours ne furent plus remplis de l'impatience qu'il avoit de revoir sa princesse. Au contraire, il disoit souvent qu'il eût souhaité d'être éloigné d'elle plus long-tems qu'il n'avoit dit, afin de connoître l'effet que l'abscence produiroit sur son cœur. Demeurant ensuite quelques momens sans rien dire, il tenoit ses yeux attachés sur Bonté, il soupiroit, & ne pouvoit soutenir la douceur de ses regards, sans éprouver un trouble qui ne lui étoit pas ordinaire.

Il s'apperçut enfin que Constance ne régnoit plus sur son ame, & que la belle fée l'occupoit uniquement. Il ne songea donc plus qu'à lui faire connoître sa passion. D'abord il fit parler ses yeux & ses soupirs, il devint triste, inquiet & rêveur. La fée s'en apperut, & lui proposa

propoſa de partir, pour aller retrouver celle qui cauſoit ſa langueur; mais Tendrebrun ſe jettant à ſes pieds, prit une de ſes mains qu'il baiſa avec tranſport, & la conjura de ne point l'éloigner d'elle, & de ſouffrir qu'il l'adorât, & qu'il portât ſes chaînes toute ſa vie.

Bonté paroiſſant étonnée de cette déclaration, rougit extrêmement, & l'aſſura cependant qu'elle ne lui refuſeroit pas ſa demande, parce que ſon inclination s'accordoit avec l'envie qu'elle avoit de le contenter; mais elle lui dit en même tems qu'il ne pouvoit demeurer auprès d'elle qu'en l'épouſant dès le même jour; parce qu'elle avoit fait un ferment inviolable de ne pas permettre à un homme qui l'aimeroit, & qui ne feroit pas ſon époux, de faire le moindre ſéjour dans ſon île.

Cette condition plut extrêmement au prince; il l'aſſura qu'il l'accepteroit avec toute la joie imaginable, & la preſſa de ne point différer ſon bonheur; ce qu'elle lui promit en le quittant, pour aller augmenter, s'il ſe pouvoit, ſes appas par une parure encore plus galante. Elle revint après une heure d'abſence, & tout étant préparé pour la céremonie, leur hymen fut conclu.

Des nymphes, par leurs danſes & leurs chants, vinrent ſe réjouir avec eux d'une auſſi

belle union. Elles avoient toutes des guirlandes de fleurs, dont elles enchaînoient les deux époux. Plusieurs d'entr'elles épousèrent aussi les jeunes seigneurs de la suite du prince. Les faunes & les satyres firent retentir les bois de leurs instrumens, & célébrèrent cette heureuse journée par les jeux & les fêtes qu'ils inventèrent. Enfin tout ce qui respiroit dans l'île étoit animé par les plaisirs, excepté la malheureuse Constance, que le hazard y fit rencontrer. Elle étoit encore au pouvoir de la chauve souris; ce monstre, après l'avoir enlevée du palais de Vicieuse, lui avoit fait parcourir les quatre parties du monde, feignant de ne pouvoir trouver le royaume où la méchante fée lui avoit ordonné de la porter. Elles voyageoient depuis un mois, lorsqu'elles passèrent au-dessus de l'île des roses. La chauve-souris s'arrêtant alors, demanda à Constance si elle vouloit s'y reposer quelques momens. La princesse fatiguée du voyage, y consentit volontiers, & cet oiseau de la nuit s'abaissant doucement, la posa sur un banc de gazon derrière un berceau où Tendrebrun & Bonté se juroient un amour éternel. Quel spectacle pour une amante! & quel désespoir ne sentit-elle pas en voyant le prince infidèle faire mille caresses, & dire cent choses plus passionnées les unes que les

autres à cette jeune personne qu'elle ne trouvoit que trop aimable. Elle pensa vingt fois se lever, pour aller accabler Tendrebrun des reproches qu'il méritoit; mais faisant réflexion qu'elle ne lui causeroit tout au plus qu'un peu de honte, & qu'elle ne recevroit de lui que quelques excuses pleines d'indifférence, qui seroient un nouveau triomphe pour sa rivale; elle aima mieux se contraindre, & renfermer en elle-même la douleur mortelle que ce changement lui causoit. Elle se contenta donc de laisser couler de ses beaux yeux un torrent de larmes, & supplia sa chauve-souris de continuer son voyage, & de la faire sortir promptement d'un lieu si funeste à son repos. Celle qui étoit chargée des volontés de Vicieuse étoit aussi méchante que sa maîtresse. Voyant donc l'extrême affliction de la princesse, elle voulut encore l'augmenter, en lui racontant la facilité avec laquelle le prince tartare l'avoit oubliée, & les plaisirs qu'il avoit goûtés depuis qu'il étoit avec sa nouvelle épouse.

Constance ne répondant rien, accusoit en elle-même son parjure d'ingratitude & de trahison. Qu'il est perfide, disoit-elle, mais malgré cela, qu'il est aimable! que d'amour je viens de voir dans ses yeux! Dieux, se peut-il qu'il ait cessé si promptement de m'aimer, & que

je fois privée pour jamais de fa tendreffe ! Amour, c'eft toi qui fais préfentement mon plus grand malheur : tu m'enlèves tout ce que j'aime, pour le donner à un autre ; au moins rends-moi mon indifférence. Mais, hélas ! je fens qu'il n'eft pas plus en mon pouvoir de la reprendre, qu'au tien d'éteindre le feu que je fens dans mon ame ; & que le fort me condamne à des douleurs éternelles.

Voilà quels étoient les difcours de la princeffe. Lorfque la chauve-fouris eut confenti au départ, elle s'arrêta après quelques heures de marche, & lui dit qu'elle étoit arrivée dans le royaume d'Indolent, à qui Vicieufe l'envoyoit pour l'époufer, dès le même jour, & qu'elle la defcendoit dans le palais que le roi lui avoit fait préparer, ce qu'elle fit auffi-tôt. Elle la remit entre les mains de plufieurs femmes deftinées à la fervir, & s'envola, après avoir été dans l'appartement d'Indolent, pour lui faire des complimens de la fée, & lui apprendre l'arrivée de Conftance.

Ce prince reçut cette nouvelle avec joie, car il avoit beaucoup d'envie d'être marié. Il étoit grand, jeune & bien fait, mais il étoit fans tête, & par conféquent il ne pouvoit rien par lui-même. Les Vices à qui il avoit donné une libre entrée dans fon royaume, y régnoient avec plus d'autorité que lui.

Tous ces monſtres s'étoient ſi bien emparés de tous ſes ſujets, que ce malheureux roi n'oſoit rien faire ſans leurs conſeils.

La débauche & l'ignorance étendoient leur empire ſur les gens de guerre & ſur les perſonnes de la plus grande condition. L'injuſtice & l'intérêt faiſoient agir les magiſtrats : l'hipocriſie & l'avarice ſe faiſoient ſuivre ſecretement par les derviches & les autres miniſtres des autels, & la galanterie par le ſexe feminin.

Enfin chacun des enfans de Vicieuſe avoit ſes courtiſans, & commandoit indépendamment de tout cela à ſon tour les hommes & les femmes du royaume, ſans craindre qu'Indolent y trouvât à redire. Auſſi la complaiſance que le roi avoit pour les Vices, lui procura-t-elle l'amitié de leur mère. Cette fée lui fit préſent, quelques jours avant l'arrivée de la fille de Judicieux, d'une fort belle tête poſtiche qui répara, au moins en apparence, celle que la nature lui avoit refuſée. Cette tête s'attachoit ſur ſes épaules, & par le moyen de quelques reſſorts, faiſoit tous les mouvemens néceſſaires.

Il eut d'abord un peu de peine à la porter, mais cependant il s'y accoutuma.

On pourroit ne pas s'imaginer comment il pouvoit voir, parler & entendre ; je vais l'expliquer.

Il avoit une bouche à la fossette du col, une oreille dans la main gauche, & un œil dans la droite. Je conviens que la chose avoit son incommodité; mais enfin une fée qui vouloit se venger de la reine sa mère, les plaça de cette façon, lorsqu'elle devint grosse de ce malheureux prince. Pour un nez, elle ne lui en donna pas, parce qu'il lui parut alors que c'étoit une chose inutile, ainsi il ne sentoit rien.

Ce prince, formé de cette façon, ne douta pas que Constance ne consentît avec joie à l'épouser. Il fut donc lui rendre visite, & lui protesta que le jour ne se passeroit pas sans qu'elle fût sa femme.

Elle étoit dans un très-bel appartement; l'or & l'argent y brilloient à l'envi, mais ses yeux, quoique remplis de larmes, y répandoient encore un plus grand éclat, que tant de richesses accumulées ensemble.

Indolent s'approcha d'elle; & pour la mieux voir, lui mit la main tout auprès de son visage. Il fut enchanté de la trouver si belle, & lui fit un compliment sur sa beauté qu'il avoit été deux jours à apprendre par cœur, & qu'on avoit cherché dans un livre nouveau. Il lui donna ensuite sa main pour la conduire au temple, où elle devoit, disoit-il, recevoir sa

couronne, & s'unir avec lui; mais la princesse le repoussant doucement, l'assura qu'elle n'accepteroit jamais l'honneur qu'il vouloit lui faire, & le pria de permettre au contraire qu'elle se retirât dans un des temples de sa ville capitale où l'on avoit renfermé plusieurs jeunes filles consacrées au service des dieux.

Cette réponse étonna si fort le roi, qu'il demeura quelques instans sans rien dire. Revenant un peu de sa surprise, il essaya par ses prières de la faire résoudre à ce qu'il desiroit, mais tous ses discours étant inutiles, il s'emporta de façon que sa tête qui n'étoit pas bien attachée, tomba par terre, & laissa voir à la princesse une espèce de monstre qui lui parut effroyable.

Cet accident augmenta la colère du prince; il lui dit mille choses offensantes, & l'avertit qu'il ne lui donnoit que huit jours pour se déterminer à l'épouser, après lesquels il lui promettoit de la faire mourir, si elle s'obstinoit à le refuser. Sortant alors, il laissa la malheureuse Constance peu effrayée de ses menaces, & toujours occupée de l'infidélité de l'ingrat qu'elle aimoit.

Les huit jours se passèrent sans qu'elle fît une seule fois réflexion au sort qu'on lui préparoit. A peine le tems fut-il expiré, qu'Indolent vint

lui rendre visite, pour savoir si ses sentimens étoient conformes à ceux qu'il avoit : mais, les ayant trouvés opposés aux siens, il ordonna dans le moment qu'on la conduisît dans la forêt noire.

Cette forêt se nommoit ainsi, parce qu'elle n'étoit jamais éclairée par les rayons brillans du soleil. Des brouillards épais y régnoient depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin. Un vent continuel & froid s'y faisoit sentir avec violence, & souffloit avec tant de force, qu'il ébranloit les plus gros arbres de la forêt, qui n'étoient chargés que de feuilles jaunes & fannées. Les cris des hiboux & des chouettes, & les hurlemens des bêtes féroces dont elle étoit remplie, se faisoient entendre de tous côtés. Un mur de cent pieds de haut l'environnoit de toutes parts, & empêchoit qu'on en pût sortir. Enfin, l'on ne pouvoit trouver un séjour plus affreux.

Cependant la trop infortunée Constance y fut renfermée, & s'y trouva moins malheureuse que dans le palais qu'elle venoit de quitter, parce que les endroits les plus sombres & les plus deserts lui sembloient plus propres à cacher sa douleur.

Aussi-tôt qu'elle se vit dans ce triste lieu, elle s'attendit à devenir bientôt la proie de quelques-uns des loups ou des sangliers qu'elle

vit courir de tous côtés. Et, quoiqu'elle n'eût aucun goût pour la vie, elle ſe ſentit ſaiſir d'horreur & de crainte, en ſongeant qu'elle alloit être dévorée. Portant donc ſes pas tremblans dans les endroits qui lui paroiſſoient les plus inacceſſibles, elle alloit s'y cacher pour éviter la rencontre de ces cruels animaux, & pour y attendre une mort plus douce, que ſa douleur & ſa foibleſſe ne pouvoient pas manquer de lui procurer. Inceſſamment agitée de ces diverſes penſées, elle vit venir à elle un lion d'une grandeur énorme, dont l'air farouche & fier ne laiſſoit aucune eſpérance.

A cette vue, elle prit la fuite avec vîteſſe, mais ce furieux animal plus habile à la courſe que cette jeune princeſſe, l'atteignit promptement, & la ſaiſiſſant par ſa robe, la fit tomber évanouie ſur un tas de feuilles ſèches que le vent avoit raſſemblées.

Ce lion, moins cruel que Conſtance ne ſe l'étoit imaginé, ne lui fit aucun mal; au contraire, touché de l'état où elle étoit, il fut promptement chercher de l'eau dans ſa gueule, & la jetta ſur le viſage de la mourante princeſſe

Ce ſecours la fit revenir; elle ouvrit ſes beaux yeux, & parut étonnée de revoir la lumière, & d'appercevoir près d'elle le lion qu'elle avoit tant appréhendé, qui lui léchoit les mains, &

les arrosoit de ses pleurs. Quel prodige, s'écria-t-elle, je trouve de l'humanité parmi des animaux féroces, & je n'ai rencontré que de la cruauté parmi les hommes. Pourquoi ce lion ne m'a-t-il point ôté la vie, mes maux seroient finis, & je n'aurois pas le chagrin de penser en ce moment que l'ingrat que j'adore oublie les sermens qu'il avoit faits de m'aimer éternellement; & qu'il est enchanté des plaisirs qu'il goûte auprès de ma rivale. En achevant ces paroles, elle laissa couler une grande quantité de larmes, & sans doute elle alloit prendre quelques résolutions funestes pour ses jours, si le lion, par ses caresses & ses attentions, n'eût modéré tant soit peu sa douleur.

Sensible à ce qu'il faisoit pour la calmer, elle le flatta malgré son chagrin, & le remercia même comme si elle avoit été certaine qu'elle en étoit entendue. Deux ours affreux qu'elle vit paroître alors terminèrent ses discours, & lui firent oublier l'envie qu'elle avoit eue de mourir. Elle se leva donc pour prendre la fuite encore une fois, sans songer qu'elle avoit auprès d'elle un défenseur plus fort que ces animaux. Mais le lion qui s'étoit toujours tenu couché auprès d'elle, voyant son dessein, la tira doucement par sa robe, & la fit asseoir sur son dos; puis se levant aussi-tôt avec une légèreté surpre-

nante, il courut au travers de la forêt. La princeſſe ſe ſentant emporter, étoit incertaine de ſon ſort, & ne ſavoit quel parti elle devoit prendre, ou celui de la crainte, ou celui de l'eſpérance. Enfin elle en fut inſtruite. Le lion la conduiſit au pied d'un rocher que la mer battoit de ſes flots. C'étoit le ſeul endroit qui n'étoit point entouré de murs, parce qu'il étoit inacceſſible. Il la poſa doucement ſur le ſable, & lui fut chercher enſuite des huîtres & d'autres coquillages qu'il lui préſenta fort poliment. Elle en mangea, & but avec plaiſir de l'eau d'une ſource peu éloignée, qu'il avoit puiſée dans une grande coquille.

Après ce léger repas qui n'auroit pas déplu à la princeſſe dans une ſituation moins malheureuſe, il la fit entrer dans une cavité du rocher & l'ayant ſuivie, il en ferma l'entrée avec une groſſe pierre.

Malgré les marques d'amitié que Conſtance avoit reçues de cet animal, elle trembla, lorſqu'elle ſe vit ſeule avec lui dans cet antre obſcur.

Il étoit vaſte, & ne recevoit de jour que par quelques fentes que le tems avoit faites. Pluſieurs tas de feuilles ſeches lui parurent amaſſées pour ſervir de ſiège & de lit; en effet, elles y avoient eté miſes à ce deſſein.

Cette caverne étoit celle de ſon défenſeur, qui ne l'y avoit conduite que pour la défendre pendant la nuit des animaux dont la forêt étoit remplie.

La princeſſe voyant que le jour ne paroiſſoit preſque plus, & remarquant que le lion ne cherchoit à lui faire aucun mal, comprit ſon deſſein, & s'aſſit ſur ces feuilles, non pas pour ſe livrer au ſommeil, ſon ame étoit trop agitée, mais pour ſe délaſſer un peu des fatigues qu'elle avoit eſſuyées. Le triſte maître de ce lieu ſe coucha auprès d'elle, & paſſa une partie de la nuit à ſoupirer, & à baiſer de tems en tems ſes mains.

Cette princeſſe qui ne dormoit pas, faiſant réflexion à tout ce qui venoit de lui arriver, ne pouvant deviner le motif de la triſteſſe de cet animal, & par quelle raiſon il la traitoit avec tant de douceur, paſſa les deux tiers de la nuit occupée de ces réflexions. Enfin elle s'endormit, & ne ſe réveilla qu'à la pointe du jour. Ne voyant pas le lion à côté d'elle, elle en fut ſurpriſe, & ſe leva pour chercher s'il n'étoit pas dans quelqu'autre endroit du rocher; mais ſes ſoins furent inutiles, elle ne le put trouver. Inquiète de ce qu'il l'avoit quittée, elle trouva la pierre dérangée, & ſortit pour regarder s'il ne ſeroit point ſur le bord

de la mer. Elle y fut, mais ſans rien découvrir. Allarmée d'avoir perdu ſa compagnie & ſa garde, elle alloit rentrer dans ſa caverne, pour ſe dérober aux animaux qu'elle craignoit, quand elle apperçut un homme entre les arbres qui ſe défendoit avec un aſſez gros bâton contre un ſanglier monſtrueux. Ce ſpectacle l'épouvanta, cependant il ne lui fit pas prendre la fuite. Elle ne douta pas que ce ne fût quelque malheureux condamné comme elle à finir ſes jours dans la forêt. Elle eſpéra qu'il ſeroit vainqueur du ſanglier, & qu'il pourroit la tirer de cet horrible lieu. Elle attendit donc dans l'éloignement la fin du combat. Il ne fut pas long, le ſanglier reçut pluſieurs coups ſur la tête, & ſi vigoureuſement donnés, que bientôt il tomba mort. Ce ne fut cependant qu'après avoir fait une bleſſure à ſon vaillant ennemi qui pour lors s'appuya contre un arbre, ne pouvant ſe ſoutenir qu'à peine, à cauſe de la quantité de ſang qu'il perdoit.

Conſtance le voyant dans cet état, crut qu'elle ne pouvoit lui refuſer ſon ſecours ſans inhumanité. Elle courut donc à lui dans le deſſein de lui aider à arrêter ſon ſang. Dieux! que devint-elle, en approchant quand elle reconnut Tendrebrun; il étoit pâle, triſte & mourant, & n'en étoit pas moins charmant. Que n'éprouva-

t-elle point en voyant le danger où il étoit ? Elle oublia toute ſa colère, & lui demanda d'une voix tremblante, & les larmes aux yeux, s'il la reconnoiſſoit encore, & s'il vouloit accepter le foible ſervice qu'elle venoit lui offrir.

Le prince la regarda fixement, & ſans lui répondre un ſeul mot, s'éloigna ſi promptement, malgré ſon peu de force, qu'elle l'eut bientôt perdu de vue. On peut juger de ſon déſeſpoir après cet étonnant procédé. Comme il me fuit, s'écria-t-elle ! ma vue lui fait plus d'horreur que les bêtes les plus cruelles, & que la mort même. Malheureuſe que je ſuis, puis-je bien encore me réſoudre à vivre après tant de mépris ? Non, courons à la mort, puiſque c'eſt elle ſeule qui peut terminer mes peines.

En finiſſant ces mots, elle tourna ſes pas du côté de la mer, & ſe précipita dedans ſans balancer. Elle alloit y trouver le trépas, ſi le lion en revenant dans ſa caverne, ne l'eût apapperçue, & ne ſe fût auſſi-tôt jetté après elle pour la ſecourir.

Ce prompt ſecours étoit néceſſaire ; un inſtant plus tard ſes beaux jours étoient terminés. Le lion les prolongea par ſes ſoins, & fit ſi bien, qu'elle reprit ſes eſprits. La reportant

alors dans sa caverne, il la coucha sur le lit de feuilles; fit du feu avec deux pierres qu'il frappa l'une contre l'autre; il en alluma plusieurs branches d'arbres qu'il fut chercher, & qu'il mit sur des feuilles bien seches, & rechauffa cette malheureuse princesse. Elle alloit lui reprocher la pitié qui l'avoit engagé à la secourir, quand elle entendit une voix qui lui dit : Cherches la porte qui est ici, si tu veux trouver la fin de tes maux. Cet oracle lui rendit ses forces, & parut faire grand plaisir au lion.

Ils cherchèrent donc l'un & l'autre cette porte dans l'étendue du rocher, & s'avancèrent même dans des endroits si sombres, qu'ils craignoient de se perdre absolument.

Le hazard fit enfin rencontrer à Constance cette porte si desirée. En faisant un faux pas, elle voulut s'appuyer contre le rocher, & posa justement ses mains sur la porte qui s'ouvrit aussi-tôt par le coup qu'elle donna.

Elle avertit le lion de cette découverte, & monta avec lui un escalier qui se présenta à elle. Il étoit moins sombre que le dedans du rocher. Après avoir monté environ dix mille marches, ils arrivèrent sur une pelouse verte, qui occupoit toute entière le dessus de cette roche.

Elle étoit si prodigieusement élevée, que

ſes plus grands arbres de la forêt ne paroiſſoient avoir qu'un pied de haut.

On ne pouvoit arriver à cette pelouſe que par l'eſcalier que Conſtance avoit découvert. Elle n'eut pas le tems d'examiner la hauteur de ce lieu, parce qu'elle apperçut une jeune perſonne attachée à un poteau par de groſſes chaînes de fer, & qui faiſoit tous ſes efforts pour empêcher qu'un coffre d'acier, poſé ſur un foible pivot, & tout au bord du rocher, ne tombât dans le précipice.

Cette aimable fille avoit une phiſionomie tranquille, douce & modeſte. Les gens vertueux ne pouvoient la voir ſans ſe ſentir pour elle une eſtime & un reſpect infini, auſſi en inſpira-t-elle beaucoup à la princeſſe qui, touchée de ſa ſituation, courut vers elle, afin de faire ſes efforts pour lui rendre la liberté. Elle s'avança donc dans ce deſſein avec ſon fidèle compagnon; mais à peine furent-ils auprès de cette infortunée, que ſes chaînes tombèrent, & qu'elle ſe leva ſans quitter néanmoins ſon coffre.

Regardant alors la princeſſe avec un air de reconnoiſſance & de majeſté; qu'il y a longtems, belle Conſtance, que je plains votre ſort, & que je deſire de vous voir en ces lieux, lui dit-elle; n'en ſoyez point ſurpriſe; il y a pluſieurs ſiècles que j'ai lu dans le livre des

destinées, que vous deviez me rendre un jour le pouvoir que j'ai perdu depuis un tems infini. Quoique je vous paroisse jeune, j'ai vu un nombre infini de siècles s'écouler, & c'est moi qui ai fait passer ma voix au travers du rocher, pour vous conseiller de chercher la porte par où vous avez passé pour vous rendre ici.

Je me nomme Vertu : je régnois autrefois dans le monde, & j'y étois aimée & adorée des souverains & de leurs sujets. Personne n'envioit mon empire que la seule Vicieuse, qui jalouse du bonheur que je procurois aux mortels, répandit toutes les foiblesses dans le cœur des humains, & donna la naissance à tous les vices. Elle profita de mon absence, & prit le tems d'un voyage que je fis dans un pays inconnu à tout autre qu'à moi. Les Vices enfin me chassèrent à mon retour, & m'arrachèrent les rayons éclatants dont j'étois entourée. Dês lors je fus méconnue, & génerallement abandonnée. Il n'y eut aucun roi qui voulût me prêter son appui : ce fut le comble de ma perte, parce que je ne puis régner sur aucuns peuples, si je ne suis chérie & estimée de leurs princes.

Vicieuse non contente de m'avoir fait perdre mon autorité, me conduisit sur cette roche,

où elle m'enchaîna, pour m'empêcher de troubler sa nouvelle domination.

Sa force supérieure n'a cependant pu m'empêcher de quitter mes chaînes deux jours de chaque année, pendant lesquels j'ai parcouru toute la terre, pour rendre visite à ceux qui ne m'avoient point oubliée. J'ai souvent voyagé sans trouver une seule personne qui se ressouvînt encore de mon nom.

Cependant une fois, en passant par les états de votre père, je le vis, & lui trouvai pour moi des sentimens tels que je le désirois. Je m'apperçus avec plaisir de l'aversion qu'il avoit pour Vicieuse & ses enfans; depuis ce tems je bornai mes courses chez lui; & je fus lui rendre visite tous les ans. L'année que vous vîntes au monde j'assistai à votre naissance sous la figure d'une vieille femme, & je vous donnai tous les dons qui pouvoient vous rendre parfaite: je consultai les destinées pour savoir ce qui vous devoit arriver; je découvris que vous étiez réservée à un grand nombre de malheurs; mais je lus ensuite que vous les surmonteriez, & que le destin vous avoit choisie pour me rendre mon premier éclat; enfin que vous deviez me tirer de l'indigne esclavage où j'étois. Contente de cette connoissance je revins sur ma montagne; depuis ce tems j'ai continué à

vous voir, ſans me faire connoître & ſans me montrer.

Un jour que je venois ici reprendre mes chaînes, je vis arriver Vicieuſe dans un charriot de feu ; elle le fit arrêter près de moi, & me montrant le coffre que vous voyez, elle me dit qu'il renfermoit un de mes plus fidèles amis, & qu'il alloit être précipité dans le moment au fond de la mer. Cette méchante fée poſant alors le coffre qu'elle avoit dans ſon charriot ſur le foible pivot qu'elle plaça ſur la pointe de ce rocher, s'en alla perſuadée qu'il ne feroit pas long-tems ſans tomber ; mais heureuſement j'ai eu aſſez de force pour le retenir juſqu'à préſent : j'ai eſſayé pluſieurs fois d'ouvrir cette priſon, mais inutilement ; à cette heure que je ſuis libre, je vais délivrer cet ami malheureux intéreſſez-vous ſeulement pour moi, belle princeſſe, & vous verrez bientôt l'effet de ma puiſſance.

L'aimable Vertu prononçant alors quelques paroles, le coffre s'ouvrit, & lui laiſſa voir auſſi bien qu'à Conſtance le bon roi Judicieux enchaîné par le milieu du corps. Quelle ſurpriſe pour le roi de revoir la lumière, & de retrouver une fille dont il avoit pleuré la perte! quelle joie pour cette charmante fille de revoir un père qui lui avoit coûté tant de larmes ! Enfin

quel plaiſir pour Vertu de pouvoir faire le bonheur de ces vertueuſes perſonnes ! Il eſt aiſé de s'imaginer le contentement de tous les trois, & l'on doit penſer que Judicieux ne fut pas long-tems ſans être mis tout-à-fait en liberté.

Il fit cent careſſes à Conſtance auſſi bien qu'à ſon amie, & leur dit qu'il avoit toujours été renfermé dans ce coffre depuis qu'il avoit été enlevé dans les jardins de ſon palais, qu'il y feroit mort de déſeſpoir & de faim, ſi la méchante Vicieuſe qui vouloit prolonger ſes peines ne lui avoit fait avaler d'une liqueur qui lui avoit conſervé la vie malgré lui.

Conſtance étoit ſi pénétrée de joie qu'elle ne pouvoit parler ; elle ſe contentoit de lui prendre les mains, de les baiſer, & de les arroſer de ſes larmes.

Le lion qui juſqu'alors avoit été un témoin tranquille de ce qui s'étoit paſſé, s'approcha du roi, & lui baiſa reſpectueuſement la robe. Se tournant enſuite du côté de Vertu, il la regarda d'une façon qui ſembloit lui demander ſi il ſeroit le ſeul malheureux. Cette perſonne qui pouvoit tout, lut dans ſa penſée, & lui dit : il eſt juſte, aimable prince, que je vous récompenſe auſſi d'avoir conſervé les ſentimens que je vous ai inſpirés. Lui poſant auſſi-tôt la main ſur le front, elle prononça ces mots d'une voix

douce & gracieuſe : reprens ta forme naturelle pour ne la quitter jamais. Alors le lion diſparut, & laiſſa voir à ſa place le fils de l'empereur Tartare.

Après avoir remercié ſa bienfaictrice en peu de mots, mais qui marquoient ſa vive reconnoiſſance, il courut ſe jetter aux pieds de ſa princeſſe, pour obtenir un pardon qu'elle ne pouvoit, diſoit-il, lui refuſer ſans injuſtice & ſans cruauté.

Conſtance le voyant ſi près d'elle, & le revoyant tendre & charmant, ſentit une émotion extraordinaire. Son premier mouvement fut de lui dire qu'elle oublioit tout puiſqu'il l'aimoit encore; mais ce qu'elle lui avoit vu faire auprès de Bonté, & la dernière marque d'indifférence qu'il lui avoit donnée dans la forêt ſe repréſenta ſi vivement à ſon idée, qu'elle réſolut de ne lui point pardonner.

Détournant donc les yeux de deſſus lui, elle lui dit qu'il ne devoit plus ſonger à elle, qu'elle ne vouloit jamais le voir, & qu'il l'avoit trop offenſée pour qu'il pût eſpérer d'occuper à l'avenir la place qu'il avoit eue long-tems dans ſon cœur.

Vertu voyant le déſeſpoir que cette réponſe cauſoit au prince, s'adreſſa à la fille de Judicieux, & lui dit : ceſſez, belle Conſtance, de

déſeſpérer un amant qui vous adore, croyez qu'il n'aime & qu'il n'a jamais aimé que vous, daignez ſeulement l'écouter, & vous en ſerez perſuadée.

La princeſſe après s'en être un peu défendue y conſentit, & le prince charmé de ce qu'elle lui permettoit de ſe juſtifier, lui raconta de quelle façon il s'étoit trouvé dans le palais de l'empereur ſon père après qu'on l'eut arraché d'auprès d'elle, & lui fit un aveu ſincère de tous les maux qu'il avoit ſouffert depuis le cruel moment qui l'avoit éloigné d'elle.

Le tems qu'il employa pour exprimer ſes peines & ſon amour à la princeſſe, interrompit un peu le fil de ſon hiſtoire, & donna à Vertu celui qu'il falloit pour inſtruire en peu de mots le roi des aventures de ſa fille. Après le récit, Tendrebrun pourſuivit de cette façon.

Le ſéjour que j'ai fait dans l'iſle des Roſes ne vous paroîtra plus un crime, ma chère Conſtance, quand je vous aurai dit que j'ai été forcé d'y aborder & d'y demeurer par les enchantemens de Vicieuſe qui, ſous la forme d'une jeune & belle perſonne nommée Bonté, m'offrit ſon ſecours pour me conduire auprès de vous dans le deſſein ſeulement de m'attirer à elle par ſes charmes trompeurs ; elle ne pouvoit me retenir autrement ; elle me fit donc

donner un bracelet, & ce bracelet, disoit-elle, devoit me préserver de toutes sortes de malheurs tant que je l'aurois à mon bras ; mais ce n'étoit en effet qu'un talisman qui inspiroit en peu de tems un amour violent pour celle qui l'avoit composé, & qui empêchoit qu'on ne découvrît ses défauts. J'en ressentis bientôt les effets, puisque je devins le plus passionné des hommes auprès de la fée. Je vous oubliai malgré moi, & je mis toute ma félicité à plaire à ma plus grande ennemie : je ne m'imaginois pas qu'on pût trouver rien de si parfait qu'elle ; j'aurois long-tems demeuré dans cette erreur sans ce qui m'arriva une nuit que je ne pouvois point dormir.

J'entendis dans les jardins un bruit de voix qui ne me parut point ordinaire, & je vis passer devant les fenêtres de mon appartement une si grande quantité de flambeaux, que curieux de savoir ce que ce pouvoit être, je me levai & me mis à la fenêtre sans songer aux défenses que la fée m'avoit faites.

Je ne l'eus pas plutôt ouverte, que j'apperçus en l'air & dans les allées du bois une infinité de monstres affreux dont les uns portoient des lanternes & les autres des flambeaux, & ils prenoient tous le chemin du bosquet où j'avois vu Bonté la première fois.

Ce ſpectacle ſurprenant me fit prendre la réſolution de me gliſſer auprès de ce cabinet pour voir ce que deviendroient ces figures affreuſes. Je ſortis donc doucement de ma chambre, & je traverſai le bois par les endroits les plus ſombres ; je me repentis bientôt d'avoir ſuivi ces routes épaiſſes, parce qu'en voulant déranger quelques branches d'arbres qui me fermoient le paſſage, elles accrochèrent ce fatal bracelet ; il tomba, & je ne pus jamais le retrouver dans l'obſcurité.

Cette perte que je croyois conſidérable m'affligea beaucoup, mais elle ne m'empêcha cependant pas de continuer mon chemin.

J'arrivai enfin auprès du cabinet où je fus ſaiſi d'effroi en voyant Vicieuſe entourée de cette troupe de monſtres.

C'étoit les Vices ſes enfans : mon premier mouvement fut de fuir ; bien loin de le ſuivre, je pris le parti d'écouter les diſcours de cette horrible compagnie. J'entendis Vicieuſe qui racontoit à ſes fils qu'il y avoit long-tems qu'elle n'avoit vu tous les artifices dont elle s'étoit ſervie pour me tromper, & leur diſoit de quelle façon elle avoit compoſé le bracelet myſtérieux qui l'avoit fait paroître ſi belle à mes yeux. J'appris encore qu'elle ne m'avoit défendu d'ouvrir mes fenêtres pendant quatre heures de la

nuit, que parce qu'elle craignoit que je ne viſſe arriver tous les Vices à l'audience qu'elle étoit obligée de leur donner pendant ce tems ; enfin j'en entendis aſſez pour connoître combien j'avois été trompé, & quel étoit l'état malheureux où j'étois réduit. Je penſai pour lors à vous, belle princeſſe ; l'idée de vos charmes ſe préſenta à mon imagination, & me rendit le plus miſérable de tous les mortels : accablé de mille penſées différentes, je m'apperçus que l'aſſemblée alloit finir, & je revins dans mon appartement, réſolu de feindre que je n'avois rien découvert, afin de trouver l'occaſion de m'échapper & de parcourir toute la terre pour vous chercher.

Comme le jour ne paroiſſoit point encore, je me remis au lit pour y rêver à mon aiſe, mais en me déshabillant je retrouvai le bracelet que j'avois perdu ; il étoit accroché à la boucle de diamans d'une de mes jarretières. Je fus fort aiſe de l'avoir entre mes mains pour me convaincre de l'effet qu'il produiſoit.

La nuit n'eut pas plutôt fait place au jour que je remis le bracelet, & que je vis arriver la fauſſe Bonté accompagnée d'une ſuite aimable. Sa vue alloit m'enflâmer comme à l'ordinaire, ſi je n'avois dans l'inſtant ôté le puiſſant charme qui me trompoit : à peine fut-il défait de mon

bras, que toutes ces beautés disparurent & me laissèrent voir à leur place la figure hideuse de la cruelle Vicieuse & de toutes ses filles. Malgré les efforts que je fis pour me contraindre & pour faire des caresses à la fée ; elle s'apperçut de mon changement, il lui donna du soupçon ; elle me regarda fixement, & me voyant interdit, elle voulut voir si j'avois encore le bracelet : ne l'ayant point trouvé elle frémit, & s'éleva trois fois en l'air de la hauteur de six pieds, après quoi me touchant de sa baguette elle me changea en lion, & jura qu'elle alloit invoquer toutes les puissances infernales pour me haïr autant qu'elle m'avoit aimé. Elle ajouta que je devois m'attendre à ressentir les plus cruels effets de sa haine ; ensuite elle m'envoya au roi Indolent son ami, pour qu'il me fît combattre avec plusieurs animaux de mon espèce le jour de sa naissance, qu'il célébroit ordinairement par de semblables fêtes.

Elle lui manda de me faire enfermer dans la forêt noire après que j'aurois servi de spectacle à ses sujets : & j'appris avant mon départ que quand je serois dans cette forêt, je reprendrois tous les jours pendant une heure ma figure naturelle, afin de n'être point en état de me défendre contre les animaux qui l'habitoient ; que quelques blessures que je pusse recevoir, je ne per-

drois point la vie; que je ne pourrois me l'ôter à moi-même, parce qu'elle vouloit me faire vivre long-temps pour avoir le plaisir de prolonger mes maux; que pendant que je serois homme, je n'aurois pas la liberté de parler, & que je serois forcé de fuir à la vue des personnes de l'un ou de l'autre sexe. L'arrêt fut accompli. Je combattis douze lions en présence de toute la cour d'Indolent; vous fûtes témoin, malgré vous, de cet affreux divertissement: j'eus le bonheur de vous voir, & le mortel déplaisir de ne pouvoir vous apprendre mes malheurs. Je fus conduis ensuite dans la forêt noire, j'y découvris la caverne qui vous a servi de retraite, & j'en fis mon habitation. Quelques jours après je vous rencontrai; je sentis, en vous voyant, une joye incroyable, mais elle ne fut pas de longue durée, parce que je ne pouvois me faire connoître à vous, & que malgré tous les soins que je prendrois pour vous faire éviter la mort, vous seriez exposée à mille dangers. Ces pensées me causerent beaucoup de tristesse, & me firent répandre des larmes que vous avez souvent remarquées. J'ai plusieurs fois entendu des discours qui me prouvent que vous m'aimiez toujours. J'ai vu avec une extrême satisfaction la douleur que vous avez eue en me voyant blessé par le sanglier. Je n'ai jamais si

bien senti la méchanceté de Vicieuse, que lorsque j'ai été forcé de m'éloigner de vous, dans le tems que vous m'offriez votre secours avec tant de bonté. Enfin jusqu'à present j'ai été le plus infortuné des hommes. C'est vous, divine Constance, qui pouvez me rendre le plus heureux. Ne differez donc pas, & laissez-moi lire dans vos yeux que je possède encore votre cœur tout entier, je me flatte que le roi votre pere, touché de mes peines, ne vous désapprouvera point.

Judicieux prenant aussi-tôt la parole, l'assura qu'il ne tiendroit point à lui que sa fille ne lui donnât son cœur & sa main.

Constance voyant son amant fidele, lui promit de l'aimer toute sa vie. Cette assurance le dédommagea de tout ce qu'il avoit souffert. Vertu dit au roi qu'il falloit unir incessamment ces aimables personnes, mais que le lieu où ils étoient ne convenoit pas à une si belle fête, qu'elle alloit les conduire dans l'isle Tranquille, que cette isle étoit mille fois plus charmante que celle des Roses, & que rien n'y troubleroit leur félicité.

Comme elle achevoit ces mots, on vit paroître un char magnifique porté sur une nuée éclatante qui vint se poser à leurs pieds. Elle y fit monter les princes & la princesse,

& s'y plaça avec eux. Ils furent tous portés au milieu des airs, & conduits dans l'isle où ils devoient faire leur séjour.

Cette isle étoit un pays de délices, rien n'y manquoit; la beauté des jardins, des bosquets & des eaux surpassoit tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors. Des palais de fleurs, de diamans, de cristal étoient bâtis en differens endroits. La fontaine de Jouvence couloit dans ce beau lieu. Vertu en fit boire à Judicieux, & ce prince redevint tel qu'il avoit été dans sa premiere jeunesse.

Tendrebrun qui conservoit toujours pour son père une véritable amitié, supplia cette aimable souveraine de l'envoyer chercher pour qu'il pût boire aussi de cette eau merveilleuse. Elle ne voulut charger qu'elle-même de ce soin: elle partit donc aussi-tôt, & deux heures après elle fut de retour avec lui.

Ce bon empereur benit cent fois le jour qui lui avoit fait retrouver son cher fils: il fit mille caresses à Constance aussi-bien qu'à son père, & les pressa l'un & l'autre de rendre son fils heureux. Il but de l'eau de jouvence, & reprit des forces & des traits que le grand nombre des années lui avoit ôtés.

Ces illustres personnes se reposèrent deux ou trois jours des fatigues qu'ils avoient essuyées, après lesquels on conduisit ces deux amans au

temple de l'himen où ils se jurèrent avec joie un amour éternel.

Vertu les rendit immortels, de même que les princes leurs pères, & leur promit de demeurer toujours avec eux. Il y eut des fêtes charmantes pendant un temps infini. Les habitans de l'isle étoient enchantés des princes & de la princesse que Vertu leur avoit donnés. Ils étoient tous sujets de cette divine fille, & l'avoient toujours aimés; c'est ce qui l'avoit porté à les rassembler dans ce beau séjour.

Après les premiers jours de cet heureux mariage, Vertu proposa aux deux époux de l'accompagner dans le voyage qu'elle vouloit faire dans le monde : ils y consentirent avec plaisir, & partirent montés chacun sur un aigle blanc.

Ils furent d'abord à l'isle des Roses où Vicieuse avoit fait sa démeure, mais ils ne l'y trouvèrent plus. Elle étoit retournée sur sa montagne. Ils en prirent donc le chemin, & la trouvèrent qui faisoit bouillir dans un grand chaudron une quantité d'araignées & de vipères avec du vif argent pour faire un sort dont elle vouloit se servir le soir même. Elle fit un cri affreux quand elle apperçut Constance & Tendrebrun, & trembla en voyant celle qui les accompagnoit. Son dessein fut alors de s'enfuir & de se cacher, mais Vertu lui dit : de-

meure attachée à cette montagne jusqu'à la fin des siècles, & reste-y sans qu'il te soit permis de faire le moindre mal : c'est là ce que je t'ordonne pour te punir de tous les crimes que tu as commis, mais je veux que tu me donnes la petite boëte que tu conserves dans ta poche.

La méchante fée se trouvant sans pouvoir devant son ennemie, fut obligée d'obéir; elle donna donc la boëte, & demeura enchaînée auprès de son chaudron sans pouvoir remuer.

Vertu la renversa, déchira tous ses livres magiques, & la laissa dans cet horrible lieu faire des hurlemens qu'on entendoit tout au moins d'une lieue à la ronde. Elle ouvrit ensuite la boëte, & fit voir au prince & à la princesse le petit Magicien de l'isle de Tintarinos que la méchante Vicieuse avoit renfermé depuis ce tems.

Bienfaisant charmé de se retrouver avec ses amis, leur fit mille amitiés, & pria Vertu de permettre qu'il les suivît par tout. Elle y consentit avec plaisir, & voyagea avec cette aimable compagnie dans plusieurs royaumes qu'elle trouva gouvernés par les Vices. Elle auroit pu les chasser si elle avoit voulu, mais les hommes dont ils s'étoient rendus les maîtres étoient si mauvais & si corrompus, qu'elle résolut pour les punir de ne l'avoir point suivie,

de les laiſſer toujours ſous la domination de ces monſtres.

Elle renonça dès-lors à l'empire qu'elle avoit eu autrefois ſur la terre, & forma ſeulement le deſſeîn d'y faire de temps en temps quelque voyage pour enlever le petit nombre de ceux ou de celles qui auroient une extrême averſion pour les Vices, afin de les tranſporter dans ſon iſle; ce qu'elle a executé juſqu'à préſent, & c'eſt ce qui fait qu'on trouve ſi peu de gens vertueux dans le monde.

Après avoir parcouru toute la terre, elle revint dans l'iſle Tranquille avec le prince, la princeſſe & Bienfaiſant. Leur retour cauſa une joie extrême à l'empereur, au roi, & à tous les habitans de ce beau pays.

Conſtance l'augmenta peu de temps après en mettant au monde un prince & une princeſſe charmante qui furent dans la ſuite auſſi parfaits que ceux dont ils tenoient la vie.

Le bonheur de toutes ces perſonnes n'a point été alteré depuis, elles vivent contentes dans cette terre inconnue, parce qu'elles en refuſent l'entrée aux enfans de Vicieuſe. La ſeule Vertu fait leur félicité, elles l'aiment & la reſpectent, & ne ceſſent de dire, qu'heureux ſont ceux qu'elle protège & qu'elle n'abandonne pas.

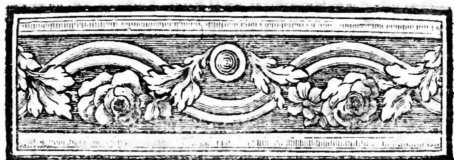
FIN.

LES

LES AVENTURES DE ZELOÏDE ET D'AMANZARIFDINE.

CONTES INDIENS.

PAR M. DE MONCRIF.



LES AVENTURES DE ZELOÏDE ET D'AMANZARIFDINE.

CONTES INDIENS.

Sous un climat fertile & agréable, dans une des plus belles parties de l'Inde, régnoit autrefois un roi puissant par l'étendue, la richesse de ses états, & par la protection d'une fée qui y faisoit son séjour: sa ville capitale étoit au bord de la mer; un étranger nommé Amanzarifdine y fut jetté par une tempête, & vint y chercher un asyle. A peine fut-il arrivé sur le port, qu'il apperçut un tumultueux concours de peuple; les uns par des sanglots, les autres par un morne silence, marquoient une vive douleur.

Leur roi s'avançoit à pas lents, qu'il arrosoit

de ses larmes ; il étoit accompagné de la reine ; les mêmes marques de tristesse régnoient sur son visage ; elle s'appuyoit sur la princesse leur fille ; des pleurs couloient de ses beaux yeux sur ses joues mêlées des couleurs les plus aimables. Insensiblement un silence profond répandu dans toute la place, marquoit l'attente de quelque grand événement ; Amanzarifdine s'approcha d'eux : son port noble & sa magnificence, quoique dérangée par le désordre du naufrage qu'il venoit de faire, lui faisoient trouver un passage au milieu de la foule ; il les joignoit, lorsque l'on apperçut dans l'air deux oiseaux d'une grandeur énorme, qui vinrent s'abaisser près de la princesse, & l'ayant enveloppée avec un voile qu'ils tenoient dans chacune de leurs griffes, ils l'enlevèrent aux yeux des spectateurs. Personne ne parut s'y opposer ; mais les transports de douleurs recommencèrent ; & le roi s'étant couvert les yeux, se laissa conduire dans son palais par ses officiers : la reine presque évanouie, retourna dans son appartement, soutenue par ses femmes. Amanzarifdine surpris d'un pareil spectacle les suivit ; il ne trouva dans le palais que des personnes éplorées. Enfin il aborda une dame qu'il apperçut seule, & la pria de lui apprendre la cause de cet événement qui venoit de troubler toute la ville ; la dame qui connut à cette question qu'il étoit

étranger, voulut bien se distraire un moment de ses larmes pour satisfaire sa curiosité : elle prit ainsi la parole.

HISTOIRE

De la princesse Zeloïde.

CETTE princesse qui vient de nous être ravie à vos yeux est l'héritière présomptive de cette puissante couronne. La grandeur des rois ne les rend que plus sensibles aux revers du sort : ce sort barbare veut que le roi & la reine soient privés de voir cette fille chérie pendant un tems dont ils ignorent le terme; mais il faut vous apprendre la cause de cette douloureuse séparation.

A la naissance de cette princesse, le roi, suivant la coutume de ses ancêtres, rassembla dans son palais un génie & deux fées, les seuls qui habitassent alors son royaume, pour partager les plaisirs qui devoient y régner, & pour douer la princesse des qualités que leur art leur permet de dispenser. L'une des deux fées, qui s'appelloit Zorimane, étoit fort attachée aux intérêts du roi; elle se rendoit souvent à sa Cour, ou pour délibérer avec lui sur quelque démarche importante à son état, ou attirée seu-

lement par toutes les marques d'eſtime qu'elle y recevoit. Elle avoit toutes les graces de la jeuneſſe; un charme inexprimable qui régnoit dans toutes ſes actions, joint au penchant qu'elle avoit de faire du bien, la faiſoit généralement aimer. L'autre fée, ainſi que le génie, étoit laide, décrépite, d'un abord farouche, tous deux ſentoient un ſecret plaiſir à faire des malheureux, & s'en étoient fait une funeſte habitude. Le jour venu qu'on avoit deſtiné aux réjouiſſances & à la cérémonie de l'horoſcope de la princeſſe, la fête commença avec le retour du ſoleil, par des jeux, des combats d'adreſſe & de force; les dames étoient ſuperbement parées, & n'avoient rien négligé pour paroître aimables. Les cavaliers avoient tout mis en uſage pour leur plaire; & la galanterie de la fête ſervit ſouvent de prétexte aux triomphes ſecrets de l'amour. L'après-dinée fut remplie par des plaiſirs différens. Le ſoir venu, l'on paſſa dans une ſalle bien illuminée, où l'on étoit attiré par une ſymphonie agréable: toutes les dames de la cour placées ſur des eſtrades par gradins, offroient un ſpectacle digne de former la cour de Venus.

On trouva des tables ſervies; les deux fées & le génie qui furent placés près de la perſonne du roi, partagèrent toujours avec lui les honneurs de la fête. Le feſtin achevé, la

fée Zorimane pria le roi de trouver bon qu'elle contribuât à la joie que la naiſſance de la princeſſe faiſoit célébrer. Vous ſavez, dit-elle, aux perſonnes de l'aſſemblée, que mon art me rend maîtreſſe, non ſeulement de tous les tréſors que la terre renferme, mais encore de tous les autres biens qui peuvent faire le bonheur des mortels, ſoit les talens de l'eſprit, ſoit les agrémens de la perſonne, je veux vous faire part de tous ces dons; mais ce n'eſt qu'aux cavaliers que je veux les diſpenſer; que chacun d'eux vienne me demander une grace, & je jure, foi de fée, de la lui accorder à l'inſtant.

D'abord tous les ſeigneurs ſe mirent à diſcourir ent'reux ſur ce qu'ils devoient demander à la fée; & comme il ſe trouva qu'ils ſouhaitoient preſque tous la même choſe, un ſeul prit la parole au nom de l'aſſemblée.

Puiſſante fée, dit-il, nous n'ignorons pas l'excellence de votre art: vous pouvez, à votre gré, élever un mortel au faîte des grandeurs, le combler de richeſſes, lui donner même du pouvoir ſur les élemens, & le partager de toutes les graces de l'eſprit & du corps; mais après nous être conſultés ſur ce que nous devons exiger de vous, puiſque vous nous l'ordonnez; nous avons reſſenti que le charme dont vous frappez les yeux & le cœur, eſt plus puiſ-

ſant que tous ceux que votre art peut former ; & parmi tous les avantages que nous pourrions tenir de vous, celui de vous plaire nous a paru le plus cher & le plus heureux ; daignez donc, puiſſante fée, pour acquitter votre promeſſe, honorer l'un de nous de votre choix.

Je ne m'attendois pas à tant de déſintéreſſement, répondit la fée ; vous n'exigez de moi que le plus léger don que je pouvois vous faire ; cependant il me met hors d'état de ſatisfaire à mon ſerment : je ne ſaurois choiſir entre tant de perſonnes ſi accomplies ; je veux vous accorder plus que vous ne me demandez ; voilà un filtre qui a la vertu d'entretenir la tendreſſe, vous pourrez par ſon ſecours, empêcher que les beautés que vous aimerez vous deviennent infidèles ; mais pour déterminer ſon effet, il faut y joindre ces empreſſemens gracieux & ces attentions délicates qui font tout le charme d'une tendreſſe mutuelle ; alors elle partagea à tous les cavaliers ce filtre ſi précieux.

Le vieux génie, à ſon exemple, engagea les dames à venir lui demander des graces, & promit de les accorder. Les unes demandèrent le ſecret d'être toujours belles ; les autres celui d'avoir des intrigues que leurs époux ne connuſſent, & ne traverſaſſent jamais : quelques-unes ſouhaitèrent de concilier la réputation

d'une femme vertueuse, avec la conduite la plus galante; celle-ci le pressoit de lui rendre la jeunesse; celle-là de lui donner la santé. Peu lui demandèrent de l'esprit, & pas une ne voulut de la raison.

La vieille fée appella aussi les cavaliers, & leur offrit les secours de son art. Ils vinrent tous en particulier lui confier leurs souhaits, mais dans tout ce qu'ils exigèrent, elle ne trouva rien qui la pût flatter; chacun ne lui parla que de soi-même; ce qui lui inspira une jalousie extrême contre la fée Zorimane; car quoiqu'elle fût dans un âge avancé & d'une figure désagrable, elle se croyoit plus belle & plus aimable que les graces.

Le vieux génie étoit frappé d'une pareille manie; il se trouva tout-à-fait piqué de ce que pas une des dames n'avoit attenté à son cœur: on l'entendit, ainsi que la vieille fée, murmurer & se plaindre; ils prirent l'un & l'autre un air sombre & chagrin qui marquoit leur dépit. Le roi s'en apperçut; & quoiqu'il n'eût contribué en rien à ce qui causoit leur mauvaise humeur, il connoissoit leur caractère dangereux, il trembloit que la princesse sa fille ne s'en ressentît; & ayant redoublé d'attention pour eux, ils parurent enfin avec un visage serein, & on les crut appaisés.

On paſſa dans l'appartement de la reine où étoit la princeſſe dans un berceau ; les deux fées & le génie ſe rangèrent autour, il prit la parole : Je la doue, dit-il, en regardant la princeſſe, de toutes les graces de la beauté, mais elle ne ſera jamais mariée, qu'elle n'ait accordé MILLE ET UNE FAVEURS à l'époux deſtiné, avant que l'hymen s'achève, ou bien l'inſtant de ſon hymenée ſera le terme de ſa vie. A ces mots, il ſe transforma en une comète, & s'évanouit.

La vieille fée parla enſuite : Je doue, dit-elle la princeſſe de tous les avantages de l'eſprit ; mais toutes les volontés qu'elle formera juſqu'à l'âge de ſeize ans, lui ſeront funeſtes pendant tout le reſte de ſa vie. A ces mots, il parut dans l'appartement un monſtre affreuſement armé, la fée s'aſſit deſſus, & traverſa ainſi tout le palais.

Le roi & la reine reſtèrent dans une conſternation profonde. La prédiction du génie les accabloit ; les conditions qu'il avoit miſes à l'hymenée de la princeſſe, y étant un obſtacle invincible, la couronne paſſoit après leur mort en des mains étrangères. L'horoſcope de la vieille fée ne les troubloit pas moins, (rien n'eſt ſi fertile en volontés qu'une fille) toutes ſes volontés lui devoient être funeſtes ; quelle perſpective de malheurs !

La fée Zorimane, pour les consoler, leur promit de ne les point abandonner. L'effet de ces prédictions, ajouta-t-elle, ne peut être anéanti par la force de mon art; je ne puis que l'adoucir; alors elle prit la princesse entre ses bras: Je te doue, dit-elle, d'un caractère doux & égal; ensuite elle instruisit le roi & la reine de la conduite qu'ils devoient tenir pour l'éducation de la princesse. Accoutumez-la de bonne heure, dit-elle, à ne pas souhaiter même les les choses plus indifférentes; que toutes les actions de sa vie soient, s'il se peut, involontaires. A ces mots, elle les embrassa, & retourna dans un de ses palais.

Lorsque la princesse a commencé d'avoir de la raison, on m'a choisie pour être sa gouvernante. Souvent la fée est venue m'apprendre elle-même comment je devois me conduire auprès d'elle. Enfin, quand elle est parvenue à un âge tout-à-fait raisonnable, le roi lui a appris sa destinée; la fée a pris soin de lui promettre un avenir moins effrayant, pourvu qu'elle suivît, jusqu'à l'âge de seize ans, la conduite qu'on lui avoit inspirée; & pour la mieux accoutumer aux contrariétés, la fée lui avoit donné un anneau qu'elle portoit toujours sur elle, dont voici l'étonnante vertu. Lorsque la princesse considéroit les jardins du palais, dans le

moment qu'elle trouvoit quelque plaisir à les regarder, ils étoient aussitôt changés en des déserts affreux. Songeoit-elle aux beautés d'une soirée agréable pendant les jours de l'été, tout-à-coup la lune devenoit pâle, les étoiles se confondoient dans l'obscurité, l'air étoit rempli de tourbillons & de sifflemens. Enfin, il en étoit ainsi de toutes les choses qui attiroient son attention; & lors même qu'elle se regardoit un moment dans une glace, elle se voyoit des traits si languissans & si peu réguliers, que son amour propre n'y trouvoit pas son compte; & c'étoit-là un des effets de sa destinée auquel elle s'exposoit le moins. Cependant rien n'est plus aimable qu'elle; ce sont des yeux dont tous les mouvemens sont touchans; un teint vif, la bouche du monde la plus vermeille & la mieux ornée; une taille aisée & régulière, une démarche naturelle & gracieuse. Mais vous l'avez vue, continua la dame, & vous devez connoître que je ne vous en fais qu'une peinture imparfaite. Enfin il y a quelques jours que la fée est venue prévenir le roi & la reine sur la séparation d'aujourd'hui. Elle leur en promit des suites si favorables, qu'ils s'y sont résolus d'abord avec une espèce de joie, qui a fait place à bien des larmes au moment de la séparation.

La gouvernante alors cessa de parler; Amanzarifdine la remercia avec esprit & politesse, & s'éloigna du palais. La première route qu'il suivit le conduisit dans une vaste plaine fort étendue. Il étoit plongé dans une profonde rêverie; il se rappelloit tous les objets qu'il venoit de voir, & tout ce qu'il venoit d'apprendre; le souvenir de la princesse Zeloïde ne le quittoit pas un moment.

(Qu'une beauté en pleurs a de charmes! des marques de douleur sur un beau visage sont souvent pour l'amour de plus puissantes armes que les ris folâtres; le cœur ne peut alors se refuser une pitié qui l'entraîne aisément à la tendresse.) Amanzarifdine sentoit un trouble qui lui paroissoit aimable; les malheurs de la princesse lui rappelloient toutes les graces dont elle étoit parée, & ces graces qui l'avoient charmé, le rendoient plus sensible à ses malheurs.

Ces réflexions qui l'occupoient furent interrompues par des objets qui s'offrirent à ses regards; c'étoit un bâtiment d'une structure magnifique, quoiqu'irrégulière. Quinze pavillons, tous différens les uns des autres, formoient un édifice en demi-cercle. Il étoit entouré d'un vaste fossé, & sur le frontispice du portail on lisoit ces mots.

Accourez, jeuneſſe volage,
C'eſt ici le ſéjour de la félicité.

Amanzarifdine traverſa d'abord une cour ſpacieuſe, il entra ſous un veſtibule en forme de dôme, qui le conduiſit au premier des quinze pavillons; il le trouva habité par une infinité de dames parfaitement belles, qui le reçurent avec l'accueil du monde le plus flatteur. Les regards tendres, les propos gracieux ne furent point épargnés pour le rendre ſenſible; on lui propoſa mille ſortes d'amuſemens. Entroit-il dans un appartement, il y trouvoit une table couverte des mets les plus exquis dont elles lui faiſoient les honneurs avec les attentions les plus polies & les plus ſéductrices. Les unes lui verſoient dans des coupes d'or des vins délicieux; d'autres formoient de leurs voix des accens d'une harmonie tendre, & par des danſes & des jeux, ſembloient l'engager à reſſentir pour elles les paſſions qu'elles exprimoient; mais tous ces efforts ne purent rien ſur ſon cœur; le ſouvenir de la princeſſe Zeloïde lui étoit mille fois plus cher; il ſe déroba à leurs empreſſemens, & paſſa dans le pavillon voiſin.

Il y trouva encore d'autres dames dont la beauté & les ajuſtemens étoient différens. Auſſi

féduifantes que celles qu'il venoit de quitter, elles cherchèrent auffi à l'engager par mille careffes, mais il fut encore y réfifter; & quoique dans chaque pavillon où il paffoit, il fe trouvât toujours environné de nouvelles dames, plus belles les unes que les autres, & qui lui prodiguoient avec art les politeffes les plus engageantes : fon cœur fut toujours infenfible, & il parvint jufqu'au quatorzième pavillon, fans que rien pût ébranler fa conftance.

Il étoit habité par une feule dame dont les traits le frappèrent d'abord; ils avoient quelque chofe de fi reffemblant à ceux de fa chère Zéloïde, qu'il ne put fe refufer au plaifir d'être auprès d'elle. La dame s'apperçut de fa joie & de fon trouble, & lui montra les difpofitions les plus favorables ; il fe laiffa féduire, & fans trop examiner fi c'étoit Zeloïde, il fe livra tout entier au penchant que la dame paroiffoit avoir pour lui. Dans des momens il fe reprochoit l'engagement dans lequel il tomboit : il craignoit que ce ne fût une infidélité à fa chère princeffe; mais fon erreur lui paroiffoit aimable, & il ne chercha à éclaircir fon doute, que lorfqu'il eut répondu aux mouvemens fi tendres que la dame lui découvroit.

Quand il apprit qu'elle n'étoit point Ze-

loïde, tout-à-coup la tristesse s'empara de son cœur, & parut sur son visage; son empressement fit place à une froideur extrême; elle s'en apperçut, & lui en fit des reproches. Madame, répondit-il, il faut vous parler de bonne foi: si le penchant étoit un mouvement volontaire, vous seriez la personne du monde que j'aimerois davantage & plus long-tems; mais je ne suis plus maître de mon cœur. Une princesse trop aimable que je n'ai vue qu'un moment, & que je ne verrai peut-être de ma vie, s'en est rendue souveraine; je ne me suis senti de penchant pour vous qu'autant que la ressemblance que j'ai trouvée entre vos traits & les siens m'a séduit. Je vois bien que je suis destiné à l'aimer toujours, puisque vous ne me rendez pas infidèle.

Votre sort me touche, lui répliqua la dame; vous ne pouvez plus revoir les pavillons dont vous êtes sorti, car vous n'y trouveriez plus d'entrée; & le malheur le plus triste vous est réservé, si vous passez dans le pavillon voisin; telles sont ici les loix du génie qui préside sur les cœurs. Un mortel qui est entré dans ce palais est condamné à des peines cruelles, s'il n'y peut fixer son cœur, ou du moins son séjour. Cet avis ne fit point d'impression sur lui, il alla dans le pavillon suivant, qui s'ouvrit tout-

à-coup lorſqu'il y entra ; il ſe trouva à la porte d'une ville ſituée dans une plaine où la vue ſe perdoit de tous les autres côtés. Revenu enfin de la ſurpriſe que lui avoit cauſé la rapidité du voyage, il voulut entrer dans la ville, mais dans le moment qu'il ſe baiſſoit pour paſſer ſous un voile attaché en travers de la porte, une main inviſible le noua autour de ſa tête, & lui ôta en même-tems l'uſage de la vue ; alors une voix formidable prononça diſtinctement ces mots :

La liberté n'eſt point un crime,
Et ce bonheur ſi legitime
Ne nous coûte jamais de regrets ni de pleurs ;
Mais de l'amour bientôt on reſſent la vengeance ;
Quand on veut goûter ſes faveurs,
Sans reconnoître ſa puiſſance.

Il étoit ſi occupé du chaperon qui couvroit ſes yeux, qu'il n'entendit point cet oracle ; il fit cent efforts pour arracher ce bandeau fatal ; mais reconnoiſſant qu'ils étoient inutiles, il marcha à l'aventure dans la ville. A peine eut-il fait quelques pas, qu'il entendit parler proche de lui, & s'adreſſant à la voix qu'il avoit entendue : apprenez-moi, dit-il, s'il eſt poſſible, par quel charme je me trouve ici privé de la

lumière. Quel eſt ce ſéjour que je ne connois point, & que j'habite ? N'avez-vous pas entendu, lui répondit-on, l'oracle prononcé quand vous êtes entré dans cette ville ? C'eſt ici que l'amour punit les mortels qui goûtent ſes plaiſirs, ſans porter ſes chaînes. Sans porter ſes chaînes, dit Amanzarifdine, & méritai-je d'être puni ? J'aime une princeſſe charmante ſans eſpoir même de la revoir jamais. Vous l'aimez, répliqua-t-on, votre tendreſſe pour elle s'eſt bien fait connoître dans le palais dont vous ſortez ; car je ſais comment on s'y comporte : j'ai paſſé comme vous de ce palais funeſte dans cette ville malheureuſe ; & tout ce qu'on entend ici de perſonnes éprouvent un même ſort. Quand le ſommeil ou quelqu'autre aſſujettiſſement viendra vous ſurprendre, vous n'avez qu'à chercher quelque tems à taton ; toute la ville eſt formée par des galleries, où l'on trouve tout ce qu'il faut pour prolonger une vie auſſi déplorable que la nôtre ; un rayon d'eſpoir cependant nous flatte tous ; il y a dans un endroit de cette ville une flèche ſuſpendue en l'air à portée d'être touchée ; ceux d'entre nous qui ſont aſſez heureux pour la trouver, ſont à l'inſtant délivrés du bandeau fatal, & tranſportés dans un autre ſejour. Amanzarifdine remercia l'habitant aveuglé qui venoit de l'inſtruire, il

ſe promit de chercher cette flèche précieuſe juſqu'à ce qu'il l'eût trouvée, ou que la mort eût terminé ſa peine. Il marchoit à grands pas, ſans ſavoir où il les portoit ; enfin, après s'être donné long-tems des mouvemens inutiles, il ſe ſentit ſi fatigué, qu'il fut obligé d'aller chercher du repos; il toucha la muraille d'une gallerie, & la ſuivit, juſqu'à ce qu'il trouvât une porte ouverte ; en y entrant, il entendit un bruit de pluſieurs voix, & ayant trouvé un lit qui n'étoit point occupé, il ſe jetta deſſus : un moment après il ſentit quelqu'un qui vint ſe mettre à côté de lui, & lui dit : Il eſt tems de ſe livrer au ſommeil. Que vous êtes heureux, répartit-il, de pouvoir vous promettre du repos! Pour moi, le voile affreux qui m'ôte la vue ne me laiſſe pas un moment de tranquillité : plût au cruel génie qui exerce ſa vengeance ſur nous, que l'inſtant où j'ai été privé de la lumière eût été le dernier de ma vie! Il eſt aiſé de connoître que vous êtes un nouveau venu, lui dit celui qui étoit couché près de lui, vous êtes encore aux premières douleurs, mais laiſſez faire le tems, à force d'être malheureux, on reſſent moins ſes diſgraces. Vous m'offrez là une reſſource bien flatteuſe, répondit Amanzarifdine; en voici une plus douce, repliqua l'ancien habitant, il y a dans le milieu

de cette ville un obélisque dont voici l'étonnante vertu, vous n'avez qu'à y appuyer votre front pendant quelques momens, il se fera en vous un si grand changement, que le souvenir du passé sera entièrement effacé de votre mémoire, & que vous perdrez aussi l'idée de l'avenir. Non, dit Amanzarifdine, je ne veux point profiter de votre conseil, quoique le souvenir du passé fasse presque toute l'horreur de l'état où je suis, je ne saurois me résoudre à le perdre. Quoi, je pourrois oublier cette charmante princesse que j'ai vu enlever dans les bras de son père, & dont les larmes avoient quelque chose de si touchant & de si tendre? Je ne souhaite de trouver cette flèche précieuse qui peut m'arracher de ce séjour fatal, que pour chercher dans tout le monde l'aimable Zeloïde; mais je ne verrai plus cet objet qui m'est si cher. Le voile cruel qui couvre mes yeux me dérobe pour jamais le bonheur de revoir les siens. Ne vous livrez pas si fort à votre situation, dit l'ancien habitant; plutôt que de vous abandonner à un désespoir inutile, tâchez de conserver votre force & vos esprits, pour chercher chaque jour cette flèche libératrice; elle n'est pas introuvable; il ne se passe point d'instant qu'un de nous ne soit délivré par son secours; mais comme il arrive aussi fréquem-

ment des nouveaux venus, la ville n'eſt jamais moins remplie.

Le diſcours de l'ancien habitant venoit de lui donner un rayon d'eſpoir qui diminuoit un peu de ſa douleur. Qu'il y a d'injuſtice, dit-il, dans la façon dont nous ſommes punis ici par le génie qui préſide ſur les cœurs : il nous fait un crime d'avoir goûté ſes plaiſirs, ſans avoir porté ſes chaînes ; car ce ſont là les termes de l'oracle qui nous eſt prononcé en entrant dans ce fatal ſéjour ; ce reproche n'eſt point fondé, il faut aimer pour connoître les plaiſirs que l'amour nous donne ; & près d'une beauté qui nous eſt indifférente, on ne trouve rien qui puiſſe s'appeller plaiſir. Que vous êtes dans l'erreur, répliqua l'ancien habitant, ce n'eſt qu'une perſonne qui nous aime, & qui nous eſt indifférente, qui nous offre de véritables plaiſirs, puiſqu'ils ne ſont pas troublés par la jalouſie, par les craintes de l'abſence, ou l'abſence même, & enfin par cent dégoûts qui naiſſent d'un amour mutuel. Ah ! dit Amanzariſdine, ces dégoûts que vous croyez ſi contraires aux plaiſirs, ne ſervent qu'à les rendre plus vifs. L'abſence coûte des peines cruelles, il eſt vrai, on ne paſſe que de triſtes momens loin d'un objet qui nous eſt cher ; mais auſſi quelle joie, quels doux tranſports ſuccèdent

à ces triſtes momens, lorſqu'on ſe trouve auprès de ce qu'on aime. Eſt-on tourmenté par des mouvemens de jalouſie, on ſouffre infiniment ſans doute; on ne connoît plus le repos, on perd le goût des choſes qui nous amuſoient, on hait juſqu'à ſoi-même; mais quel plaiſir ne reſſent-on pas, lorſque ces ſoupçons qui nous tyranniſoient, ſe trouvent mal fondés, & que la perſonne aimée nous paroît toujours fidelle. A-t-on vêcu quelques jours dans la triſte contrainte de feindre de la froideur pour ce qu'on aime, afin de tromper les yeux jaloux d'un mari, ou d'une mère; quelles douceurs ne goûte-on pas lorſqu'on retrouve un inſtant où l'on eſt plus obſervé que par le tendre amour? Alors ces ſentimens retenus pendant quelque tems n'en ſont devenus que plus vifs & plus ſincères. Ainſi on peut établir que l'abſence ne ſert qu'à nous ménager les plaiſirs du retour. Que la jalouſie nous fait mieux connoître le bonheur d'être aimé, & que la crainte nous rend plus amoureux & plus empreſſés. Je vous quitte, ajouta-t-il, je ne me trouve plus de laſſitude, & je vais chercher ce gage précieux de de notre liberté; alors il ſortit de la gallerie, & ſe promena juſqu'au ſoir dans la ville, ſans s'arrêter. Tout ce qu'il touchoit un moment étoit cette flèche ſouhaitée, & tout ce qu'il examinoit ne l'étoit plus.

Déja la nuit étoit fort avancée, lorſque ſe ſentant preſſé par le ſommeil, il entra dans la première gallerie qu'il toucha ; il y trouva deux compagnons de ſes diſgraces, & adreſſant la parole à l'un d'eux, qui pouſſoit à tous momens de profonds ſoupirs, il le pria de conter ſes aventures ; l'autre habitant joignit ſes inſtances à celle d'Amanzariſdine ; Mutalib, dit-il, cédez à notre curioſité. Il y conſentit, & commença ainſi.

HISTOIRE

De Mutalib.

JE ſuis fils d'un habitant de Surate ; mon père m'ayant fait voyager pendant les premières années de ma jeuneſſe, j'avois un peu plus de vingt ans lorſque j'abordai dans une iſle ſituée près du golfe Perſique. C'eſt le plus beau ſéjour du monde par la temperature de l'air & par les mœurs des peuples qui l'habitent. Ils ont trouvé le moyen d'accorder les bienſéances avec cette douce liberté qui fait le charme de la ſociété. Les femmes y ont beaucoup de penchant au plaiſir ; dès leur tendre enfance, amour eſt le premier mot qu'on leur apprend

à prononcer, & dès qu'elles ſont parvenues à l'âge où régnent les paſſions, aimer eſt le premier mouvement que leur cœur éprouve; elles ne ſont pas généralement belles, mais elles ont preſque toutes ces graces ſéduiſantes qui ont tant de droit ſur les cœurs, & ſans leſquelles la beauté même n'a preſque point de pouvoir. Il ne leur manque, pour être accomplies, qu'un peu moins d'inégalité, car leur cœur qui devient aiſément ſenſible, ne l'eſt pas long-tems pour le même objet; cette inégalité vient preſque toujours de l'éducation que les mères donnent à leurs filles; vous allez en être perſuadé par le récit des aventures que j'ai eues dans cette iſle.

A peine y fus-je arrivé que je m'appliquai à connoître le caractère & le goût des perſonnes de cette nation; je remarquai qu'il y avoit des modes juſques dans les viſages; quelquefois les grands yeux bien ouverts étoient eſtimés les plus beaux; le goût changeoit, il falloit ou les rétrécir, ou ſe réſoudre à ne les avoir pas à la mode. Les hommes s'aſſujetiſſoient à cette variété, & dans les viſages, & dans les habits. L'eſprit orné, la juſteſſe du diſcernement, le bon caractère n'étoient pas des qualités qu'ils recherchoient pour plaire au beau ſexe. Ils avoient réduit les talens & les vertus de la ſo-

ciété à d'autres objets. Il falloit pour être homme agréable, s'être formé un certain jargon qui étoit en uſage; manquer aſſez ſouvent de complaiſance pour les dames, ſavoir les petits événemens que l'amour cauſoit entr'elles, & les divulguer, ſe mêler aux jeux & aux amuſemens dont elles faiſoient leurs occupations; & ſur-tout faire une dépenſe brillante, c'étoit là le mérite accompli.

Ces dames, chacune dans leurs ſociétés différentes, s'aſſembloient preſque tous les ſoirs pour ſacrifier au génie qui préſidoit aux feſtins. Il falloit que les cavaliers, pour être admis à ces ſacrifices, fuſſent d'une humeur extrêmement enjouée, qu'ils chantaſſent des hymnes en l'honneur de ce génie, & de celui de la tendreſſe. Les dames y contoient les aventures galantes de leurs amies, & elles narroient d'autant mieux ces ſortes d'événemens, que preſque toutes n'avoient qu'à parler d'après elles-mêmes, pour faire des portraits aſſez marqués.

Un jour que j'aſſiſtois à l'un de ces ſacrifices, je me trouvai placé auprès d'une jeune perſonne, qui s'appelloit Liſoïne; elle avoit toutes les graces de la jeuneſſe, quoique les traits de ſon viſage ne fuſſent point du tout aimables; ſa mère étant groſſe d'elle, avoit vu en ſonge

Borée, un de ces génies qui régnent dans l'air. Il lui avoit laissé des impressions si vives, que Lisoïne qu'elle mit au jour en reçut toute la ressemblance.

Elle avoit beaucoup d'esprit & une imagination vive & gracieuse; elle donnoit aux plus petites choses qu'elle disoit, un certain agrément qu'on leur trouve si rarement; on me pressa de former quelques accens en l'honneur du génie. Je chantai la joie & les plaisirs qu'il faisoit régner, & la beauté des dames de l'assemblée; je n'oubliai pas de louer Lisoïne sur son esprit & sur sa jeunesse, elle y parut sensible, & m'ayant engagé de me trouver chaque soirée à ces mêmes sacrifices, elle s'y rendoit régulièrement; elle avoit pour moi des attentions assez marquées pour que l'assemblée s'en apperçût; de mon côté je n'épargnois point les hymnes en l'honneur du génie, où je mêlois toujours quelques traits flatteurs pour elle, & c'est sur la foi de ces chants qu'elle crut que je l'aimois, & qu'elle m'avoua qu'elle sentoit pour moi un penchant assez tendre.

Son cœur étoit infiniment sensible, disoit-elle, toujours le même, & toujours occupé de l'objet aimé; cette sorte de tendresse étoit rare dans cette isle. Je voulus connoître si Lisoïne en étoit capable, & j'observai toutes ses démarches avec soin.

J'appris au bout de quelques jours que, dans un de ces ſacrifices où je n'avois pu me trouver, elle avoit été auſſi brillante qu'à ſon ordinaire, & qu'elle avoit pluſieurs fois adreſſé des regards tendres à un jeune habitant de cette iſle, qui étoit d'une repréſentation fort aimable; qu'elle lui avoit même fait des reproches ſur ce qu'il remarquoit peu les attentions qu'elle avoit pour lui. Je trouvois que cette conduite démentoit beaucoup cette délicateſſe de ſentimens dont elle s'étoit piquée; & comme le plus grand charme qu'elle avoit pour moi étoit l'idée qu'elle m'avoit donnée de ſon cœur, qui ſavoit aimer parfaitement; dès que je crus qu'il étoit comme celui des autres dames de cette iſle. Inconſtance pour inconſtance, j'aimai mieux la trouver dans le cœur d'une perſonne plus jolie. Je fus quelques jours ſans voir Liſoïne; elle m'en fit des reproches fort tendres, & elle me jura, pour ſe juſtifier des ſujets que j'avois de me plaindre, qu'à l'avenir ſa conduite ſeroit ſi égale & ſi ſincère, que je trouverois en elle tout ce qui peut flatter l'amant le plus délicat.

Effectivement, elle parut pendant quelque tems n'être occupée que de moi; elle m'écrivoit chaque jour des lettres fort vives; elle cherchoit avec empreſſement les occaſions de me voir, & j'aurois cru qu'elle m'aimoit de

bonne foi, ſans une occaſion qui me fit connoître qu'on parvenoit à lui plaire, ſans être aimé d'elle.

Il eſt dans l'année un tems où certain génie s'empare des peuples de cette iſle. Ils entrent dans une ſorte d'ivreſſe qui les rend différens d'eux-mêmes ; ils courent au bruit de pluſieurs inſtrumens ; ſouvent ils ſe voient ſans ſe connoître, & ſe reconnoiſſent ſans ſe voir. J'apperçus Liſoïne que je ne croyois point y trouver ; elle parloit d'un air miſtérieux à un jeune homme qui étoit auprès d'elle. Je m'approchai ſans être reconnu ; elle lui tenoit des diſcours fort tendres, & baiſoit quelquefois ſa main qu'elle lui laiſſoit dans la ſienne ; & enfin avant de ſe ſéparer, ils ſe promirent de ſe revoir le lendemain.

Je me fis reconnoître de Liſoïne : ne vous allarmez point, lui dis-je, je ſuis charmé d'être devenu votre confident, j'ai entendu votre converſation, & ne veux point vous en faire de reproches ; je ne prétends plus à votre cœur, puiſqu'il n'eſt pas capable de ces ſentimens & de cette délicateſſe que vos diſcours & vos lettres m'ont tant de fois vantés.

Que vous êtes injuſte, me répondit-elle ! vous m'accuſez d'inconſtance dans le moment où je ſuis plus occupée de vous : ce jeune homme

que

que vous avez vu près de moi eſt Arſene ; je ſais qu'il eſt votre ami, & ne croyant pas vous voir ici, j'ai été charmée d'y trouver quelqu'un qui pût m'entretenir de vous. Ces diſcours tendres que vous avez entendus étoient les ſentimens qu'Arſene me dit que vous avez pour moi ; car il s'eſt apperçu de notre intelligence ; vous n'auriez pas à vous plaindre de moi, ſi je ne vous aimois ſi tendrement ; & la converſation d'Arſene en attirant moins mon attention, auroit moins bleſſé votre délicateſſe : demandez-moi donc pardon de votre injuſtice.

Que vous me rendez honteux, lui dis-je, d'avoir pu vous ſoupçonner ſi légèrement ! du moins c'eſt pour la dernière fois de ma vie ; car je connois à préſent combien je dois compter ſur votre cœur.

Nous nous ſéparâmes alors, & depuis ce moment, voyant combien Liſoïne ſavoit feindre, je ne ſongeai plus à ſon cœur, & je liai une autre habitude. Je la voyois cependant quelquefois ; les qualités de l'eſprit que je lui trouvois, me faiſoient raiſon de celles qui lui manquoient dans le cœur. Enfin, au bout de quelque tems, nous devînmes l'un & l'autre de bonne foi. Je lui renvoyai ſes lettres, en lui marquant que mon cœur ne me diſoit plus rien

pour elle ; elle me fit ſavoir que le ſien étoit tout au moins dans le même état ; & enfin, ſans reproche ni aigreur, nous ceſſâmes d'avoir commerce enſemble.

Mais Liſoïne étoit trop habile pour ne pas tirer quelqu'utilité de notre rupture, afin que ſa mère ne pût en découvrir la cauſe, & de lui ôter à l'avenir la facilité d'avoir ſes amans chez elle. Vous êtes peut-être ſurpriſe, lui dit-elle un jour, de ne plus voir ici Mutalib ; il eſt d'un commerce aſſez aimable ; j'avouerai même qu'il m'a fort amuſée pendant quelque tems ; il prétendoit être amoureux de moi, & me le diſoit avec aſſez d'eſprit; mais quand j'ai vu qu'il prétendoit auſſi que je l'aimaſſe, je l'ai prié de renoncer à ſes prétentions, & de rendre ſes viſites plus rares.

La mère de Liſoïne, qui étoit une très-bonne femme, ſe laiſſa perſuader à merveille. Cet aveu ingenu lui faiſoit trouver dans ſa fille une rigidité de vertu qui la charmoit. Quand je me trouvois avec elle, elle me traitoit avec un air d'ironie qui me faiſoit pénétrer la façon dont ſa fille lui en avoit impoſé ; ſi j'avois encore aimé Liſoïne, peut-être aurois-je envoyé quelqu'unes de ſes lettres aux perſonnes de ſa famille & à ſa mère même; mais mon cœur n'étoit point bleſſé, & quand on n'aime point, il eſt bien aiſé d'être raiſonnable.

Depuis ce tems-là j'ai continué mes voyages ; & étant enfin arrivé dans le palais des pavillons, j'y ai éprouvé des aventures qui m'ont conduit comme vous dans cette ville fatale. Un génie qui me protège m'a fait efpérer que j'en ferois bientôt tiré ; mais je fouhaite cet inftant avec plus d'impatience à mefure qu'il s'approche, & je me livre malgré moi à des regrets & à des foupirs lorfque le fommeil qui vient m'accabler, m'empêche de chercher cette flèche qui doit me délivrer. A ces mots, Mutalib & Amanzarifdine fe laiffèrent aller fur leur lit, & s'endormirent.

Amanzarifdine fe réveilla bientôt, & ayant entendu du bruit, il jugea que tout étoit déja en mouvement dans la ville ; il fe leva pour fe promener, comme il avoit fait le jour précédent. A peine eut-il fait quelques pas, qu'il fe fentit frappé au front avec violence ; il porta la main pour connoître ce qu'il avoit touché : c'étoit heureufement cette flèche libératrice. A peine l'eut-il tenue, qu'il fe trouva dans un palais où l'art avoit épuifé tout ce qu'il a de plus fuperbe. Son bandeau ne voiloit plus fes yeux : quels transports de joie ne reffentoit-il pas ! il échappoit à la plus trifte fituation du monde. Son premier mouvement fut de fortir de ce palais ; il craignoit d'y trouver encore

de nouveaux ſujets d'offenſer l'amour ; cependant la curioſité prévalut ; il paſſa d'abord ſous une colonnade qui ſoutenoit quatre dômes magnifiquement décorés ; il entra enſuite dans un ſallon où quantité de lumières imitoient parfaitement bien celle du jour. Un théatre d'une vaſte étendue, & peint de la main des fées, étoit rempli par un nombre d'acteurs qui déclamoient ; deux dames aſſiſes ſur un ſopha formoient toute l'aſſemblée. Dans le moment que Amanzariſdine s'approcha, l'une des actrices qui repréſentoit Didon, ſe jettoit aux genoux d'Enée, & lui diſoit :

Enfin c'en eſt donc fait, malgré ta foi donnée,
La mourante Didon ſe voit abandonnée,
Ingrat, pour me quitter & fuir vers d'autres lieux ;
Tu prétextes envain la volonté des Dieux :
Ne crois pas m'éblouir d'une vaine impoſture,
Non, non, les juſtes Dieux condamnent le parjure ;
Et quand il ſeroit vrai que vers d'autres climats
Ils t'auroient ordonné d'aller porter tes pas,
Tu n'as pu t'arrêter ſur ces bords déplorables,
Sans bleſſer à l'inſtant leurs décrets reſpectables ;
Et lorſqu'impunément on a franchi leurs loix,
On oſe les bleſſer une ſeconde fois ;
Mais le reſpect des Dieux n'eſt pas ce qui t'anime,
Si tu m'aimois encore, loin de te faire un crime
D'oublier

D'oublier un arrêt que les Dieux t'ont dicté,
Ton cœur s'aplaudiroit de son impieté.
Lorsqu'une fois notre ame est tendrement charmée,
On ne craint d'offenser que la personne aimée ;
Tout est sacrifié pour lui faire sa cour,
Et l'on ne connoît plus d'autres Dieux que l'amour.
Le destin te promet une gloire suprême,
Ton front doit être ceint de plus d'un diadême ;
Mais pour atteindre enfin à ces honneurs divers,
Conçois-tu les travaux qui te seront offerts?
Si ton cœur attendri par la reconnoissance,
Pouvoit avec le mien être d intelligence,
Tu verrois qu'en ces lieux que l'amour t'a soumis,
Les Dieux t'ont plus donné qu'ils ne t'avoient promis,
Faut-il te rappeller, pour attendrir ton ame,
Les transports mutuels de la plus vive flamme?
Faut-il te retracer tes soupirs, tes sermens?
Je le vois, pour toucher les volages amans,
Loin que le souvenir de nos bontés passées
Rappelle de leurs feux les marques effacées;
Loin de les ramener soumis à nos genoux,
C'est plutôt leur prêter des armes contre nous.
Cruel! vois les malheurs où tu m'as destinée;
Peux-tu donc oublier la fatale journée,
Où mon cœur confondit, trop prompt à s'enflammer,
Le moment de te voir, & celui de t'aimer.

A ces mots, les acteurs se retirèrent confusément; il en parut de nouveaux qui formèrent des danses & des jeux sans ordre & sans suite. Enfin le théatre fut détruit; ce n'étoit plus que des objets confondus. L'une des dames apperçut alors Amanzarifdine : Approchez, lui dit-elle, & apprenez-nous comment vous vous êtes introduit dans ce palais. Il faudroit auparavant, répondit-il, vous entretenir d'un nombre d'événemens extraordinaires qui ont prévenu le moment où je me trouve auprès de vous. Vous nous ferez plaisir, lui dit la dame, de nous conter vos aventures. Je vais vous obéir, reprit-il. Le genre du spectacle dont vous vous amusiez à l'instant doit me rassurer; & puisque vous avez du goût pour la diversité, peut-être que l'histoire de ma vie méritera votre attention. Du goût pour la diversité, dit la jeune dame qui jusques-là ne s'étoit point mêlée de la conversation; cherchez, je vous prie, un autre prétexte à votre confiance; tous ces objets bizarrement diversifiés que vous venez de voir, ne sont point du tout de mon goût, & ne flattent guere (je crois) celui de madame, elle partage par complaisance une destinée que j'éprouve malgré moi. Qu'heureuses sont les personnes qui trouvent toujours les mêmes amusemens, lorsqu'elles ont pu les choisir elles-

mêmes ; oui, pourvu, ajouta l'autre dame, qu'on ait la liberté de choiſir plus d'une fois : car, s'il falloit toute ſa vie s'en tenir à ce premier choix, il deviendroit bientôt ennuyeux, & peut-être inſuportable.

Permettez-moi d'être d'un avis différent du vôtre, répartit Amanzariſdine, je crois qu'il feroit plus doux de ſe fixer à ſa première déciſion ſur tous les amuſemens de la vie ; ce feroit de nouveaux dégoûts d'épargnés : comme l'idée va toujours plus loin que la choſe même, & qu'on trouve moins qu'on ne s'étoit promis, il en naît un certain dépit contre la choſe ſouhaitée, qui vous en dégoûte bientôt : mais que malgré cela on s'en occupe encore ; cette idée exagérée s'éloigne, & ce dégoût céde à un véritable attachement ; l'habitude occupe l'eſprit & le cœur, & la diverſité ſeulement les amuſe & diffère auſſi, ajouta la dame, le récit que vous alliez nous faire lorſque la converſation nous a emportés. A ces mots, il céda ainſi à leur impatience.



HISTOIRE

d'Amanzarifdine.

Je ſuis fils d'Amanzarifdine, un des rois de l'Aſie ; ma mère eſt fille du calife de Babilone. au moment de ma naiſſance, mon père, ſelon la coutume de ſes ancêtres, fit tirer mon horoſcope. Je fus menacé d'un nombre infini de malheurs dans tout le cours de ma vie, ſi la première fois que j'aimerois, la raiſon ne juſtifioit mon amour. Ce pronoſtic toucha triſtement mon père ; la raiſon & l'amour (diſoient tous les ſavans du royaume) ſont oppoſés ; ils ne ſe connoiſſent tout au plus que de réputation, & n'habitent jamais enſemble ; la ſeule meſure que l'on crut pouvoir prendre, étoit de m'empêcher d'aimer, s'il étoit poſſible, avant que je fuſſe capable de la plus légère intelligence. Mon père ayant conſulté les perſonnes les plus expérimentées de ſa cour, une Fée lui conſeilla, afin de m'éloigner d'avoir du goût pour les femmes, de m'élever au milieu d'elles juſqu'à l'âge de dix-huit ans, ſans me laiſſer connoître que je fuſſe d'un ſexe différent, & qu'en attendant l'expiration de ce terme, elle conſul-

teroit fon art fur ma deftinée. Mon père crut ne devoir pas réfifter aux confeils d'une fée fi puiffante ; & quoiqu'il n'en pénetrât pas tous les avantages, il réfolut de les fuivre. Il y avoit une ville proche la capitale des états de mon père, dont une partie n'étoit habitée que par des femmes, prefque toutes d'un âge fort avancé, & dont la figure ne devoit pas caufer les malheurs auxquels j'étois deftiné. Ce fut là où l'on me conduifit dès que je fus capable de raifonnement ; elles eurent grand foin de me cacher ma naiffance. Une d'elles me donnoit chaque jour des leçons de morale, & ne négligeoit rien pour m'infpirer cette fupériorité fur foi-même, qui met au-deffus des paffions.

Je paffai jufqu'à l'âge de feize ans dans ce genre de vie. Un jour que je dormois encore, une de ces femmes qui prenoit foin de moi entra dans ma chambre ; elle s'affit fur mon lit, & m'embraffant à plufieurs reprifes, elle m'éveilla. Que me voulez-vous, lui dis-je ? pourquoi interrompre mon fommeil ? Ne vous plaignez pas, me dit-elle, il y a affez long-tems que vous troublez le mien ; mais je ne veux me venger qu'en vous tirant de l'ignorance où vous êtes de vous-même, & en vous donnant des leçons dont vous me fachiez gré toute votre vie. Enfin, elle m'apprit ce qu'on avoit voulu

me cacher; elle m'inſtruiſit de ma naiſſance, & me dit que le roi mon père venoit ſouvent dans leur ſéjour où, ſans que je l'apperçuſſe, il paſſoit des jours entiers à me voir au milieu d'elles, & à m'entendre; c'eſt, ajouta-t-elle, un mouvement qui s'appelle amour, qui m'a forcé à vous découvrir des ſecrets qui devoient vous être inconnus; votre cœur ſeul peut m'en offrir une reconnoiſſance qui me ſoit chère.

Je lui promis tout ce qu'elle voulut; mais ce qu'elle venoit de m'apprendre, me rendit cette retraite ſi inſuportable, que je ne tardai pas à m'en éloigner.

Je me rendis à la cour de mon père; je ne doutois pas d'en être aiſément reconnu, la fée m'ayant dit que ſouvent, ſans être apperçu, il m'étoit venu voir. J'avois encore pour parure l'habit de ces femmes que je fuyois; & comme il étoit de tout point différent de celui que portoient les autres dames, j'attirois les regards de toutes les perſonnes devant qui je paſſois; je me trouvai enfin ſur le bord d'un fleuve qui traverſe la ville capitale des états de mon père; il ſe promenoit avec la reine ma mère, accompagné de toute ſa cour. Dès qu'il m'apperçut, il reconnut l'habit de ces vieilles fées à qui il m'avoit confié, & croyant que c'étoit une d'elles qui venoit lui appren-

dre de mes nouvelles, il me fit dire d'approcher; à peine l'eus-je joint, que reconnoiſſant les traits de ſon fils, il ne put retenir ſes larmes, & me tint long-tems embraſſé. Ma mère me reconnut à ces marques de tendreſſe; elle me ſerra mille fois entre ſes bras, ſes larmes ſe joignirent à celles de mon père, que les miennes avoient déja prévenues. Ces premiers mouvemens paſſés, le roi m'ayant conduit dans ſon palais, me demanda comment j'avois pu me rendre auprès de lui; je lui contai les obligations que j'avois à la vieille fée; puis-je juger, par les bontés que vous daignez me marquer, que ce ſoit par vos ordres que j'ai été élevé d'une façon ſi obſcure? Ah! mon fils me répondit le roi, qu'il m'en a coûté pour me ſéparer de vous! que n'ai-je pu, par quelqu'autre rémède, détourner les malheurs qui vous menacent; vous êtes deſtiné aux diſgraces les plus cruelles, ſi votre cœur ſe laiſſe entraîner à l'amour; j'ai cru que l'aſyle où je vous avois conduit pouvoit vous empêcher de le connoître, & j'aimois encore mieux que les premiers jours de votre vie fuſſent obſcurs, que de vous voir malheureux dans la ſuite. Juſqu'à préſent, répondis-je, je puis vous aſſurer que mon cœur ne m'a point annoncé les malheurs qu'il doit me coûter; la vieille fée qui m'a rendu à moi-même, ne m'of-

fre point un souvenir qui me donne lieu de craindre, & il me semble, plus je me consulte, que mon cœur ne peut jamais être rempli que par la seule tendresse qui m'attache à votre personne.

A ces mots, mon père m'embrassa, & m'ayant fait donner des habits convenables à mon sexe & à mon rang; il m'entretenoit chaque jour des principes dans lesquels un homme raisonnable doit vivre.

Je paroissois goûter avec zèle ces leçons, mais mon père qui jugeoit que le caractère d'un homme de l'âge dont j'étois, ne pouvoit être ni stable ni solide, craignit que quelques-unes des dames de sa cour ne m'inspirât cette tendresse qui devoit m'être fatale. Mon fils, me dit-il un jour, je vous trouve des dispositions telles que je les souhaite, mais il faut que l'âge les détermine: ce séjour-ci pourroit les altérer; il faut que vous me quittiez, allez, mon fils, parcourez tous les climats qui sont proches des bords de la méditerranée; errez sans vous fixer, jusqu'à ce que vous soyez dans un âge plus avancé; & si vous trouvez enfin quelque région où les hommes naissent avec un éloignement pour la captivité où les dames nous assujettissent; séjournez-y, & revenez gouverner, avec un cœur inébranlable, les états que je vous conserve.

Il me conduisit jusqu'au vaisseau qu'il avoit fait préparer, & m'ayant mis sous la conduite d'un de ses courtisans, il m'embrassa, & me laissa partir.

Les premiers jours de notre navigation furent assez heureux, mais un matin nous fûmes attaqués par deux corsaires : le combat fut sanglant, & malgré l'avantage du nombre je fus si bien secondé par les personnes de ma suite, que nous prîmes un des deux corsaires, & l'autre fut obligé de se sauver.

Ce succès fut suivi d'un fort triste événement, nous fûmes surpris d'une tempête qui brisa les mâts & les cordages de notre bâtiment : enfin après avoir errés deux jours au gré des flots, un coup de vent nous jetta sur une roche où nous nous brisâmes, je fus le seul qui échappai à ce naufrage, peut-être parce que j'avois conservé quelque sang froid. Cette roche où notre vaisseau se fracassa touchoit presque à terre, & il me fut aisé de gagner le rivage où après avoir marché quelque tems, j'entrai dans une grande ville.

Alors il conta aux deux dames comment il s'étoit trouvé dans cette place où il avoit vu l'enlévement de la princesse Zeloïde ; il leur fit aussi une peinture légère de ses aventures dans le palais des pavillons. Il n'oublia pas le triste

féjour qu'il avoit fait dans cette ville malheureufe d'où il étoit forti par le fecours de cette flèche libératrice qui l'avoit conduit dans le palais où il étoit alors.

Pendant tout le récit de fes aventures, il avoit fouvent les yeux attachés fur la plus jeune des deux dames qu'il reconnoiffoit être la princeffe Zeloïde, & dans les intervalles où il parla d'elle, il plaça des traits qui découvroient affez tout ce qu'elle lui avoit infpiré pendant le feul inftant où il l'avoit vue. La princeffe ne put les entendre fans trouble & fans plaifir. Dès qu'il eut achevé fa narration, la dame qui étoit avec la princeffe fe leva, & ayant donné la main au prince Amanzarifdine, elle fortit avec lui de l'appartement.

Ce prompt départ furprit Zeloïde à qui la préfence du prince commençoit à n'être pas indifférente ; elle rappelloit avec plaifir les marques qu'il venoit de lui donner des tendres impreffions qu'il avoit reçues le jour de fon enlévement ; elle s'applaudiffoit des facrifices qu'il lui avoit faits dans le palais des pavillons. Ces réflexions l'occupoient lorfque la fée vint la rejoindre ; elle lui demanda pourquoi elle avoit emmené fi fubitement le prince dont elles venoient d'apprendre l'hiftoire : c'eft, dit la fée, le plaifir que vous avez marqué à l'en-

tendre qui m'a contraint de l'éloigner. Vous êtes dans un tems où vous devez craindre plus que jamais les malheurs qui ſont attachés à toutes vos volontés. Quel malheur, reprit la princeſſe, eſt plus triſte que celui de ne faire jamais ce que je veux ? d'ailleurs, pourquoi le prince partage-t-il la contrainte où je ſuis ? Vous le banniſſez, j'ai lieu d'être jalouſe, dit la fée, vous êtes ici l'unique objet de mon attention & de ma complaiſance, & loin de tenir la même conduite à mon égard, la première idée qui s'offre vous occupe & vous diſſipe. Non, mon aimable fée, répondit la princeſſe en l'embraſſant, mon cœur n'eſt jamais occupé que du ſouvenir de ce que je dois à votre amitié.

Il faut que je vous quitte pour quelque tems, lui dit la fée ; depuis le jour de votre enlévement, où je vous ai conduit dans ce palais, le roi votre père ignore quelle eſt votre deſtinée : il eſt tems que j'aille l'en inſtruire : j'ai pris ſoin de faire venir dans ce ſéjour la dame qui vous a élevée pour vous tenir compagnie pendant mon abſence : adieu, ſouvenez-vous toujours que le bonheur du reſte de votre vie dépend de l'état indifférent où il faut que votre cœur & votre eſprit ſoient ſans ceſſe; contraignez votre penchant, même pour les plus petites choſes;

ſur-tout ne ſongez plus au prince Amanzariſdine ; vous l'avez regardé tantôt avec une ſorte de complaiſance qui vous ſeroit funeſte ſi elle avoit des ſuites : oubliez-le ſi bien que vous le remarquiez à peine , & que vous le fuyez ſans répugnance , quand même il s'offriroit à vos regards. A quoi vous ſerviroit un penchant pour un prince qui ne ſauroit être votre époux ; car vous ſavez les conditions que le génie qui a tiré votre horoſcope a attaché à votre hymenée.

La gouvernante parut alors , & la fée ayant embraſſé la princeſſe , les laiſſa enſemble & partit.

Dès que la princeſſe ſe vit en liberté , elle s'abandonna à une profondé rêverie ; le ſouvenir du prince ne la quittoit pas d'un moment ; elle cherchoit à s'en diſtraire pour ſe conformer aux conſeils de la fée , mais ſon cœur n'y conſentoit pas. Quelquefois même elle ſouhaitoit qu'Amanzariſdine fût encore dans le palais & pût s'offrir à ſa rencontre. Enfin combattue par ſa crainte & par ſon penchant , elle devenoit chaque jour plus ſombre & plus inquiéte.

La gouvernante s'en apperçut , elle voulut en pénétrer la cauſe : le départ de la fée a bien changé votre humeur , lui dit-elle un jour , depuis qu'elle vous a quittée vous êtes toujours triſte & rêveuſe ; l'abſence d'une amie comme

elle vaut bien (il est vrai) qu'on y soit sensible, mais elle n'exige pas une tristesse si profonde & si continuelle que celle qui vous absorbe. Que je serois heureuse, répliqua la princesse, si je n'étois agitée que par le chagrin que doit me causer l'éloignement d'une généreuse fée à qui je dois tout; je ne combattrois pas un mouvement si légitime, c'en est un autre qui m'occupe malgré moi, & qui s'accroît à mesure que je veux y résister : la fée m'a prescrit de fuir le prince Amazarifdine & de l'oublier; ce conseil a produit dans mon cœur un effet tout contraire. Le jour qu'il nous a conté ses aventures, j'ai remarqué dans sa personne & dans ses discours un charme que je ne saurois expliquer, & qui le rend toujours présent à mon souvenir. Je fuis cette image, & je la retrouve au moment que je crois l'avoir perdue. Quoi, répondit la gouvernante, la crainte des malheurs que la fée vous a fait pressentir si votre cœur s'occupoit du prince Amanzarifdine, ne doit-elle pas suffire pour vous le rendre indifférent ? & depuis le tems que vous savez que tous vos desirs vous doivent être funestes, ne devriez-vous pas vous être accoutumée à une indifférence parfaite pour toutes les choses de la vie?

Hélas, reprit la princesse, est-ce que la raison détermine notre cœur, elle ne peut que lui

découvrir le penchant qu'il doit ſuivre, mais elle n'a pas la force de l'y entraîner : d'ailleurs, ſi ce ſont mes ſeules volontés qui doivent m'être funeſtes, pourquoi le ſort me feroit-il un crime de ma tendreſſe ? l'amour eſt-il un mouvement volontaire ? non c'eſt un aſcendant plus puiſſant qui nous entraîne malgré nous ; c'eſt ma deſtinée qui me force d'aimer, doit-elle me punir des efforts qu'il me coûte ? & ſi la ſageſſe conſiſte à lutter contre cette puiſſance qui détermine les événemens de notre vie, dépend-il de ſoi de la pratiquer ? ne me rappellez donc plus des conſeils que je ne ſuis pas maîtreſſe de ſuivre. Vous n'ôteriez rien à mes diſpoſitions, & vous ajouteriez ſeulement à mon trouble. Je ne vous contredirai plus, répondit la gouvernante, & je vais au contraire tâcher d'adoucir votre inquiétude.

Alors elle quitta la princeſſe, & jugeant par ce que la fée lui avoit dit de fuir le prince s'il s'offroit à ſa vue, qu'il pouvoit être encore dans le palais, elle le chercha de toutes parts, & l'ayant joint enfin, elle lui parla & en reçut cette lettre qu'elle apporta à la princeſſe.

Lettre d'Amanzarifdine à la princeſſe Zeloïde.

La fée en me permettant de reſter dans ce palais,

m'a défendu de vous voir un moment, elle m'a rendu cette loi respectable en me faisant connoître les disgraces que vous éprouveriez si je jouissois de votre présence; quelqu'idée que je me fasse du bonheur d'être auprès de vous, j'aurai la force de m'en priver puisqu'il doit vous être funeste; c'est aussi le seul obstacle qui pouvoit m'arrêter, & il ne me reste pour ajouter à cette triste contrainte où je me trouve, qu'à connoître si vous daignerez me plaindre.

La princesse en lisant ce billet, ressentit un trouble qu'elle ne fut pas maîtresse de cacher. Le prince est donc dans ce palais, dit-elle à la gouvernante: oui, madame, répondit-elle, je l'ai trouvé dans l'appartement de la fée; il m'a abordé dès qu'il m'a apperçu, & m'ayant donné cette lettre d'une main tremblante: daignez, m'a-t-il dit, la rendre à la princesse, & m'apprendre bientôt ce qu'elle ordonne de mon sort; je l'ai quitté à l'instant, sans lui apprendre les impressions qu'il vous a faites. Vous ne lui avez donc point parlé de moi, reprit la princesse: hé bien, il ignorera toujours mes sentimens: reportez-lui sa lettre, & dites-lui que je ne l'ai point lue. Alors elle voulut la remettre à la gouvernante; mais un penchant plus fort qu'elle-même l'entraînoit, & après s'être fait quelque tems violence, elle écrivit ces mots, & chargea

la gouvernante de les porter au prince Amanzarifdine.

La fée m'a ordonné de vous oublier, & pour m'y engager, elle m'a annoncé des malheurs infinis fi je m'occupois un moment de vous. J'ai tout mis en ufage pour lui obéir, jugez par la démarche que je fais fi mon cœur y a réuffi.

La gouvernante alla rejoindre le prince, & Zeloïde fe trouvant feule, fe livra toute entière à la joie qu'elle reffentoit de connoître qu'elle étoit aimée : elle relut plus d'une fois les nouvelles marques qu'elle venoit d'en recevoir. Cependant elle fe reprochoit quelquefois d'avoir laiffé connoître au prince le goût qu'elle fe fentoit pour lui ; & dans d'autres momens elle trouvoit que le billet qu'elle lui avoit écrit ne difoit pas affez ; elle craignoit qu'il n'y pénétrât pas le progrès qu'il avoit fait fur fon cœur, & qu'il ne cherchât à vaincre la tendreffe qu'il avoit pour elle.

A ces agitations fe joignirent l'impatience du retour de la gouvernante ; elle vouloit favoir comment le prince avoit reçu fa lettre : quel trouble avoit alors paru fur fon vifage, tout ce qu'il avoit penfé en la lifant ; combien de fois il l'avoit relue. Elle fe faifoit par avance l'image d'un

d'un récit dont toutes les circonſtances lui étoient chères, & ſon inquiétude fut extrême, lorſqu'elle vit la journée preſque entière ſe paſſer ſans que ſa gouvernante vînt lui rendre réponſe. Elle ſe plaignoit de ſa négligence; quelquefois elle accuſoit le prince, & quelquefois elle s'accuſoit elle-même de le condamner ſi légèrement. Enfin la gouvernante arriva: que vous avez tardé, lui dit-elle! vous deviez juger de mon impatience. J'ai rendu votre lettre, dit la gouvernante, & le prince s'eſt retiré pour la lire; j'ai attendu quelque tems, & ne le voyant point revenir, j'ai deſcendu dans les jardins où je me ſuis promenée juſqu'à préſent.

Zeloïde fut d'abord piquée de ce qu'Amanzarifdine ne lui avoit point récrit, mais bientôt elle trouva dans ſon cœur mille raiſons pour le juſtifier, & dès le lendemain elle lui renvoya la gouvernante, perſuadée qu'il l'attendoit lui-même avec impatience: mais lorſqu'elle fut de retour, la princeſſe apprit avec un dépit extrême, qu'elle n'avoit point trouvé le prince, quoiqu'elle l'eût cherché dans tout le palais; elle ne ſavoit que juger de cette abſence, & ſon inquiétude devint bien plus vive lorſque plusieurs jours ſe paſsèrent ſans qu'elle reçût de ſes nouvelles. Elle s'abandonna à une triſteſſe extrême.

Que je ſuis touchée de l'état où vous êtes, lui dit un jour la gouvernante, vous vous livrez à des regrets dont je crains que le prince ne ſoit pas digne; s'il vous avoit bien aimée, il ne ſe ſeroit pas éloigné de ce palais: je dois même vous dire que je remarquai en lui rendant votre lettre, qu'il n'avoit point ce vif empreſſement ſi naturel à un amant qui reçoit une pareille grace de ce qu'il aime. Ce diſcours acheva d'irriter la princeſſe; elle ſe retira dans ſon appartement, où après s'être imaginé tout ce qui pourroit lui donner lieu de ſe plaindre du prince, elle réſolut d'aller le chercher elle-même dans tout le palais. Son dépit ne lui laiſſoit plus le ſouvenir des conſeils que la fée lui avoit donnés; elle parcourut tous les appartemens & trouva enfin Amanzarifdine.

Pourquoi ne reçois-je plus de vos nouvelles, dit-elle, ſongez-vous à l'outrage que vous me faites, en déſavouant par votre négligence les ſentimens que vous m'aviez découverts? Le prince ne lui répondit que par des regards inquiets, il affectoit même d'être peu ſatisfait de ſa préſence.

Ah! que dois-je juger de cette froideur, dit la princeſſe? Le jour que vous contâtes vos aventures & les miennes, je ne remarquai que trop que vous me reconnoiſſiez pour cette fille

infortunée que vous aviez vu enlever dans les bras de son père, vous paroissiez partager mon triste destin par un mouvement plus vif que la pitié; depuis vous avez paru confirmer, par la lettre que vous m'avez écrite, le penchant que je vous croyois pour moi; mais, hélas! je me suis bien trompée; depuis que je vous ai laissé connoître la place que vous teniez dans mon cœur, je n'ai reçu de vous que des marques d'oubli & d'indifférence. Vous savez à quels malheurs je suis destinée si je satisfais une seule de mes volontés: jusqu'à présent j'avois su me contraindre, mais vous m'avez fait oublier la crainte de toutes ces disgraces; & quoique dans cet instant vous ne paroissiez point sensible aux peines auxquelles je m'expose en cédant au penchant qui m'entraîne auprès de vous, peut-être mon cœur vous les pardonne-t-il.

Ah! cruelle princesse, répondit Amanzarifdine; pourquoi me forcez-vous à rompre le silence! je ne puis résister à vos reproches; c'est moi qui dois me plaindre de vous; depuis cette lettre si chère où vous me laissez connoître que ma tendresse ne vous est pas indifférente, je n'ai reçu nulles marques de votre souvenir: votre gouvernante qui m'est venu joindre chaque jour, m'a dit cent fois qu'enfin les conseils de la fée avoient prévalu sur votre

cœur ; que vous vouliez abſolument m'oublier, & que même vous y étiez parvenue. Ah! la perfide nous trahiſſoit l'un & l'autre, reprit la princeſſe ; mais que je ſuis heureuſe qu'elle m'ait trompée, lorſqu'elle m'a perſuadé que vous ne m'aviez point aimé. Si vous connoiſſiez, dit le prince, tout ce que j'ai ſouffert quand j'ai cru que vous m'aviez banni de votre cœur, que vous me trouveriez digne de votre tendreſſe, mais que les marques que j'en reçois m'allarment en me rendant heureux, vous ne ſavez pas quel ſort nous eſt deſtiné.

Le jour que je vous contai l'hiſtoire de ma vie, & que la fée m'arrachant d'auprès de vous me conduiſit dans cet appartement, j'ai remarqué, me dit-elle, que la princeſſe vous regarde avec complaiſance ; elle n'a plus que quelques jours à vivre dans la contrainte où elle eſt, ainſi gardez-vous de la voir & de lui parler, quand même elle viendroit dans cet appartement, car l'indifférence que vous lui marqueriez détourneroit les diſgraces auxquelles elle s'expoſeroit en ſe livrant au penchant que j'ai connu qu'elle a pour vous ; ſans cette conduite vous ſeriez peut-être réduit à ne vous voir jamais. Ah! ma princeſſe, ajouta Amanzarifdine, que je ſerois à plaindre s'il me falloit éprouver un ſemblable malheur, & que je me ſuis reproché le plaiſir

de recevoir votre lettre & de vous écrire, puiſqu'il peut avoir une ſuite ſi funeſte.

La fée qui entra dans l'appartement interrompit cet entretien : Que vous êtes contraire à vous-même, dit-elle à la princeſſe ! je vous trouve avec Amanzarifdine, après vous avoir fait connoître tout ce qui devoit vous en éloigner : vous entrez demain dans votre ſeizième année ; demain vous l'euſſiez pu voir ſans péril : que je vous plains ! il faut que vous expiez par des peines le plaiſir d'avoir cédé à votre penchant : adieu, éloignez-vous de ce palais ; vos malheurs finiront, mais vous n'êtes pas encore à leur terme ; ſur-tout fuyez tout ce qui pourra vous attirer, & ne vous livrez qu'à ce qui vous inſpirera de la répugnance ; allez, ma chère Zeloïde, ne différez pas un moment, le tems que vous perdez ajoute de plus grands malheurs à votre deſtinée.

Ah ! que m'annoncez-vous, répondit la princeſſe ? pourquoi faut-il vous quitter ? pourquoi m'éloigner du prince ? car je ne puis vous cacher qu'il m'eſt infiniment cher. Hélas ! quelques malheurs plus grands que ceux que j'éprouve me reſtent-ils à craindre ? eſt-il un ſort plus affreux que de ſe ſéparer de ce qu'on aime ?

C'eſt vous-même, princeſſe, répondit la fée, qui vous rendez plus malheureuſe ; devez-vous

vous faire une image si effrayante du peu de tems où il faut que vous soyez séparée de votre amant. C'est pour prévenir une séparation éternelle que je vous conseille de vous éloigner pour quelque tems : n'est-ce pas un fort grand bonheur d'éviter par un peu d'absence d'être à jamais privée de la vue d'un objet qui vous est cher ? Ah ! généreuse fée, s'écria la princesse, je ne connois point à présent cette différence ; je sens seulement que je vais quitter tout ce que j'aime.

Le prince alla se jetter aux genoux de la fée, qu'il embrassa cent fois : il ne put lui parler que par ses larmes, car il étoit si saisi qu'il avoit perdu l'usage de la voix.

Vos regrets, lui dit la fée, ne peuvent point changer le sort de la princesse : non les mortels ne satisfont point les uns pour les autres aux décrets du sort.

Alors elle embrassa la princesse dont les yeux étoient baignés de larmes, & qui partit à l'instant, osant à peine accorder un regard à son cher Amanzarifdine qui étoit livré au plus cruel désespoir :

La princesse toute éplorée s'éloigna insensiblement du palais de la fée protectrice ; elle marcha long-tems sans tenir de route, & sans s'appercevoir des lieux par où elle passoit. Déja

le jour commençoit à s'affoiblir, lorſqu'elle apperçut auprès d'elle un ſpectacle qui la fit pâlir: c'étoit un génie d'une grandeur énorme qui attaquoit un jeune homme que la princeſſe reconnut être ſon amant, ſon bras armé d'un fer tranchant alloit lui ôter la vie. La princeſſe ſans réfléchir courut au génie pour l'arrêter, mais quand elle en fut tout-à-fait proche, ces deux objets furent changés en une vapeur légère qui ſe diſſipa à l'inſtant, & elle entendit la voix de la fée qui prononça ces mots:

Combats toujours les deſtins trop barbares,
Contrains tous tes deſirs,
En y cédant, hélas! tu te prépares
De nouveaux déplaiſirs.

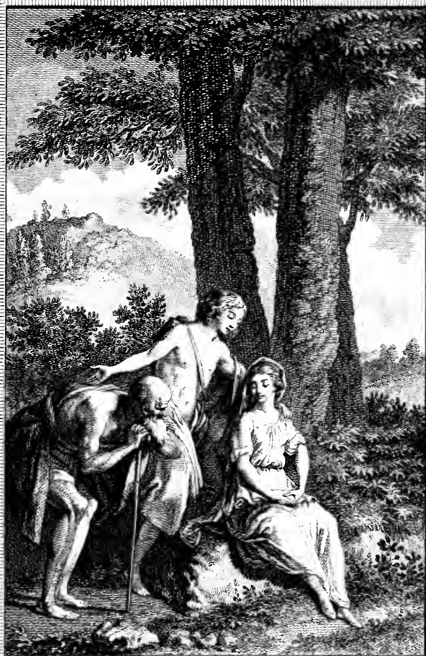
Généreuſe fée, s'écria la princeſſe, pouvois-je ſuivre ce conſeil dans la ſituation où je viens de me trouver? Peut-on voir ce qu'on aime dans un danger évident ſans chercher à le ſecourir? quoique ce que j'ai vu ne ſoit que l'ombre de mon cher Amanzarifdine, hélas! n'en eſt-ce pas trop encore pour m'allarmer: alors elle répandit un torrent de larmes capables d'attendrir le cœur le plus inſenſible.

Le jour cédoit tout-à-fait à la nuit, lorſqu'elle apperçut auprès d'elle deux tours; l'une

étoit bien éclairée, & sembloit avoir été construite par les graces, l'autre étoit d'un dehors lugubre; une pâle lumière l'éclairoit à peine; elle ne put la regarder sans horreur, elle la choisit cependant pour y attendre le jour, & y étant entrée elle la trouva un peu moins triste qu'elle n'avoit paru. Elle s'assit, & s'abandonna enfin au sommeil.

Elle n'en jouit pas long-tems, ses yeux furent ouverts avant le lever de l'aurore, & dès qu'elle l'apperçut elle sortit pour errer à l'aventure.

A peine eut-elle marché quelque tems, qu'elle apperçut au bout d'une avenue qu'elle avoit suivie, un palais dont les murs d'une composition transparente lui laissoient voir tout ce qui se passoit dans l'intérieur. Elle apperçut un autel superbement décoré, auprès duquel étoit le génie qui préside sur les cœurs; il lui sembla que ce puissant génie lui faisoit signe d'approcher, en lui montrant d'une main le roi son père & le prince son amant, & de l'autre une couronne. La princesse trop prompte à se persuader ce qu'elle souhaitoit avec passion, crut d'abord que ce génie lui annonçoit la fin de ses malheurs, elle courut ou plutôt elle vola vers l'autel; mais à l'instant qu'elle touchoit & son père & son amant, tout cet édifice



Fille, nous avons résolu mon frère et moi, de l'honorer de notre tendresse¹.

s'évanouit, & elle se trouva dans un vaste désert; alors cette même voix qu'elle avoit déja entendue, lui rappella encore ces mots :

Combats toujours les destins trop barbares,
Contrains tous tes desirs
En y cédant, hélas! tu te prépares
De nouveaux déplaisirs.

La princesse avoit déja reconnu sa faute, & ne put l'expier que par de nouvelles larmes; & s'étant assise à l'ombre de quelques arbres, elle s'endormit. A son reveil, elle trouva assis à côté d'elle deux génies, l'un avoit toutes les graces de la jeunesse, l'autre étoit décrepit, il avoit quelque chose de dégoûtant dans toute sa personne; ce fut lui qui parla le premier. Fille, dit-il, nous avons résolu, mon frère & moi, de t'honorer de notre tendresse, & nous disputions, dans le moment que tu t'es reveillée, auquel de nous deux tu resterois en partage; nous voulons bien nous en remettre à ta décision : tu ne saurois nous échapper, ainsi il ne te reste plus que la liberté du choix. La princesse surprise infiniment de ce qu'elle venoit d'entendre, resta long-tems les yeux baissés sans lui répondre. Détermine-toi donc pour l'un de nous, ajouta le vieux génie, ou bien

tu nous appartiendras à tous deux ; jette un regard ſur celui que tu veux choiſir. La princeſſe voulut ſe lever & fuir, mais elle fut retenue par les deux génies, & voyant bien qu'elle ne pouvoit s'en débarraſſer, elle crut s'expoſer moins en ſe livrant au vieillard ; elle le regarda un moment, alors le jeune génie diſparut, & elle ſe trouva tête à tête avec l'autre. C'eſt donc moi que tu préfères, fille, dit-il ; dès ce moment je t'accorde mon eſtime ; il faut que je profite du penchant que tu te trouves pour moi ; alors il prit les deux mains de la princeſſe dans l'une des ſiennes ; elle fit des cris perçans, & voulut ſe défendre. Laiſſons là les clameurs, dit-il ; depuis que je ſuis dans mon troiſième ſiècle, j'ai eu chaque jour des bonnes fortunes ; tu vas en augmenter le nombre : prépare-toi d'entendre l'hiſtoire de ma vie que je vais te conter ; voilà tout ce que j'exige de mes maîtreſſes, je ne leur demande que de l'attention. Alors il laiſſa en liberté la princeſſe, qui, ſe trouvant quitte à fort bon compte, promit au génie d'être auſſi attentive qu'il deſiroit. Le vieillard parut avec un viſage moins auſtère, il s'y répandit un air de ſérénité qui n'avoit plus rien de ces traits dégoûtans d'une vieilleſſe caduque, & ſon ton de voix rauque & effrayant étant devenu plus doux, il parla ainſi.

HISTOIRE
Du vieux Génie.

JE ſuis un génie de l'Aſie aſſez connu par le penchant que j'ai toujours eu d'être ſecourable aux mortels. Quoique mon art, qui m'élève au-deſſus de beaucoup d'autres génies de la terre, ſemble devoir me donner autant de pouvoir ſur moi-même, que j'ai de ſupériorité ſur eux; cependant j'ai porté toute ma vie le cœur le plus tendre & le plus ſuſceptible de ces impreſſions que fait naître une femme aimable; mais une délicateſſe malheureuſe a long-tems été attachée à cette ſenſibilité. Ce n'étoit pas aſſez pour moi de plaire à une beauté dont j'étois charmé, je voulois qu'elle n'uſât jamais avec moi ni d'une diſſimulation ni d'un déguiſement, même les plus légers. C'étoit-là toute la vertu que j'en exigeois, au point que je lui aurois pardonné une infidélité, ſi elle en fût convenue. Mon enfance fut remplie par les exercices ordinaires, dont s'occupent les jeunes génies; c'eſt-à-dire, quelquefois à remplir l'air de tourbillons, de tonnerres & de ſifflemens, à faire pâlir la lune & les étoiles, à tirer des montagnes du ſein de la terre, à forcer les fleuves de remonter vers leur ſource, à compoſer des phil-

tres pour faire naître la tendresse & d'autres secrets pour causer l'antipathie, à rajeunir des personnes accablées sous le poids de la vieillesse, à bâtir en un instant des palais & des villes même toutes entières, à en détruire d'autres en aussi peu de tems. Ce furent là les occupations des premiers jours de ma vie. Dès qu'une fois je parvins à cet âge où les passions commencent à mouvoir notre cœur, je ne m'occupai plus qu'à chercher une maîtresse aimable ; mais je voulois, comme je l'ai déja dit, qu'elle eût sur toute autre qualité, celle d'être sincère.

Pour parvenir à la trouver, je résolus de parcourir toutes les parties du monde, de choisir dans chaque pays une des plus belles femmes, & de les transporter toutes dans mon palais en Asie, pour choisir encore entr'elles.

Avec le secours de mon art, j'eus bientôt fait le tour de la terre; je ne séjournois dans les différens climats, qu'autant qu'il falloit pour connoître tout ce qu'il y avoit de femmes dont la beauté étoit en réputation. Je commençai mon voyage par les isles de la Grece; il y avoit dans celle de Chio une fille de l'âge de quinze ans, plus belle que les graces; ce fut ma première proie. J'en enlevai une seconde sur les bords du Tibre ; de là je traversai la Germanie, & près des rives du Danube j'en choisis une

troisième. Je parcourus ensuite toutes les Gaules, & dans une ville que baigne la Seine, je trouvai une jeune personne que je dérobai encore; j'en allai choisir une autre dans les climats où coule la Tamise; de-là je me rendis dans cette quatrième partie du monde qui n'étoit encore connue que par les génies, où j'enlevai une fille parfaitement belle.

Je transportai ces six personnes chacune dans un palais que j'avois construit moi-même auprès du mien. Elles y trouvèrent tout ce qui pouvoit charmer le goût & la vanité. Je partageois ma journée également entr'elles; & comme pendant le séjour que j'avois fait dans les pays où je les avois enlevées, j'avois assez pénétré leurs différens caractères, je ne m'offris jamais à elles, que sous les traits que je crus les plus convenables pour leur plaire.

J'avois remarqué que la passion dominante de la belle Germaine étoit l'ambition & l'envie de plaire; elle trouva le palais que je lui avois destiné, habité par un nombre de femmes parfaitement belles, qui lui dirent que c'étoit le serail du calife de Babilone; que ce prince étoit d'une figure fort aimable, & d'un commerce galant & poli, que son cœur étoit assez constant; & que, lorsqu'il avoit pris du goût pour l'une d'elles, elle pouvoit se flatter d'être

long-tems la favorite, pourvu qu'elle fût de bonne foi avec lui, même sur les choses les plus indifférentes. Le calife, ajoutèrent-elles, ne nous retient ici que volontairement; celles pour qui le desir de lui plaire n'est pas suffisant pour les y fixer, dès qu'elles lui marquent le moindre dégoût, sont transportées à l'instant dans tel séjour qu'elles souhaitent. Voici bientôt l'heure où ce prince vient se promener ici; en attendant qu'il arrive, venez parcourir ce vaste & superbe palais; outre sa structure magnifique, ce qu'il a de plus rare & de plus flatteur, est que tous les plaisirs & les amusemens vous seront offerts dès que vous les désirerez un instant.

La Germaine ayant suivi ses compagnes, revint dans l'appartement où l'on avoit dit que le calife devoit bientôt se rendre; c'étoit moi qui m'offris à sa vue sous les traits d'un homme qui a toutes les graces de la jeunesse. J'étois paré des plus superbes habits, & environné d'une cour pompeuse. On vous a sans doute appris, lui dis-je, madame, que c'est ici le séjour de la liberté; vous n'y resterez qu'autant qu'il pourra vous paroître aimable : je voudrois qu'il pût dépendre de mes attentions & de mes sentimens, de vous le faire habiter toute votre vie. La Germaine me répondit avec beaucoup

d'esprit & de modestie, & depuis ce jour, elle parut ne s'appliquer qu'aux choses qui pouvoient m'attacher à elle; mais insensé que j'étois. Je ne fus pas assez satisfait de ces apparences flatteuses, je voulus connoître si quelqu'autre objet ne lui étoit point plus cher que moi, & si son cœur n'étoit point capable de déguisement; j'avois pour l'éprouver un moyen sûr que je mis en usage.

Un jour que j'étois auprès d'elle; il est un endroit de votre palais, lui dis-je, dont vous ne connoissez pas encore le prix, & qui est digne de curiosité; c'est cette extrémité de votre galerie, qui est en forme de dôme, on l'appelle le séjour des souhaits; vous pouvez y aller quand il vous plaira, & y former tel souhait que vous voudrez; vous verrez naître tout-à-coup des objets qui vous assureront du succès de la chose souhaitée; tout le mystère consiste à vous approcher d'une urne qui est soutenue par une colonne, vous pencherez votre bouche vers cette urne, & vous prononcerez à voix basse, si vous voulez, le souhait que vous aurez formé.

A peine l'eus-je quittée, qu'elle courut avec précipitation vers l'endroit que je lui avois enseigné; elle s'approcha de l'urne, & s'étant penchée, elle prononça ces mots: *Je souhaite que*

le tems qui efface la beauté des autres dames, donne toujours un nouvel éclat à la mienne. A peine eut-elle achevé, qu'elle vit une dame dont tous les traits étoient ſemblables aux ſiens, à meſure qu'elle fixoit ſes regards ſur elle, elle appercevoit quelques graces nouvelles qui venoient l'embellir : tous ces objets diſparurent, & elle s'en retourna dans ſon appartement fort ſatisfaite de ce qu'elle venoit de voir.

Je la joignis un inſtant après ; une joie extrême étoit répandue ſur toute ſa perſonne. Puis-je vous demander, lui dis-je, ſi vous êtes contente du ſéjour des ſouhaits; apprenez-moi, je vous prie, quel eſt celui qui vous y a attirée; j'y conſens, répondit-elle, le ſouhait que j'ai fait m'eſt trop cher pour ne pas vous en faire part. J'ai ſouhaité de conſerver toujours le ſeul avantage que j'ai ſur toutes les dames qui compoſent votre cour, c'eſt de vous aimer plus tendrement que vous n'êtes aimé d'elles. Ah ! madame, répliquai-je, que je reſſens bien le prix de ſentimens ſi délicats & ſi favorables. Vous apprendrez bientôt comment je veux les reconnoître.

Je la quittai pour me rendre chez la jeune Grecque. J'avois remarqué pendant le ſéjour que j'avois fait auprès d'elle dans l'iſle de Chio, que, quoiqu'elle fût aimée de tout ce qu'il y avoit

avoit d'hommes aimables dans cette iſle, elle n'étoit ſenſible pour aucun d'eux; je m'offris à elle ſous la figure d'un jeune Grec qui l'aimoit éperdument. C'eſt pour vous débarraſſer, lui dis-je, de la foule importune d'amans qui vous environnoit ſans ceſſe, que je vous ai conduit dans ce ſéjour-ci avec le ſecours d'un génie qui me protège; ce palais vous offrira tout ce qui peut vous flatter, & nous pourrons ſans trouble & ſans inquiétude nous voir & nous aimer, ſi votre cœur daigne y conſentir.

Il parut qu'elle devenoit ſenſible, & que cette froideur que je lui avois connue avoit fait place à une tendreſſe extrême. Enfin je la conduiſis dans le ſéjour des ſouhaits (car dans chaque palais des dames que j'avois enlevées, j'avois conſtruit une urne dans la même diſpoſition, & qui avoit la vertu que je viens de dépeindre) après lui en avoir enſeigné l'uſage, je m'éloignai d'elle; alors elle s'approcha de l'urne, & dit : Je ſouhaite devenir auſſi ſenſible aux ſoins d'un amant, que j'en ai été peu touchée juſqu'à préſent. Elle apperçut tout-à-coup un jeune homme qui ſembloit formé exprès pour plaire; elle le regarda avec une ſorte de complaiſance qu'elle n'avoit point encore connue, elle le vit à l'inſtant diſparoître. Je

l'allai retrouver un moment après dans son appartement : hé bien, lui dis-je, comment vous trouvez-vous de la puissance de l'urne ? quel souhait avez-vous fait ? J'ai souhaité, dit-elle, que mon cœur restât toujours dans les dispositions où il est de n'aimer que vous. Ah! que vous êtes charmante, lui dis-je, qu'il m'est doux de vous connoître si tendre & si fidèle ! c'est une justice que vous rendez à mon cœur ; vous savez avec quelle indifférence j'ai regardé toutes les autres beautés de la Grece, trop content de l'espoir de vous plaire. Je la quittai à ces mots, pour me rendre dans le palais de la belle Rosaline que j'avois enlevée sur les bords du Tibre.

Elle avoit été élevée dans une contrainte extrême ; à peine ses parens lui laissoient-ils voir le jour. Je crus que l'ayant conduite dans un palais où régnoient les plaisirs & les graces, & m'offrant à elle sous une figure aimable, je serois bientôt maître absolu de son cœur ; je mêlois chaque jour à tous les amusemens que je pouvois imaginer pour lui plaire, les soins & les discours qui marquoient le mieux une véritable tendresse ; enfin, je lui enseignai cette urne confidente des souhaits. Elle s'y rendit bientôt, & s'en étant approchée, elle prononça ces mots : Je souhaite connoître tous les degrés de plaisirs,

qui régnent dans le monde, & pouvoir les choisir à mon gré. Alors elle entendit une voix qui dit :

Tu seras obéie
Au gré de tes desirs,
Chaque instant de ta vie
T'offre de nouveaux plaisirs.

Elle vint me trouver très-satisfaite de cette prédiction. Je lui demandai quel usage elle avoit fait de l'urne. J'ai souhaité, répondit-elle, ne connoître d'autre plaisir que celui de posséder votre cœur, & de vous aimer toute ma vie. Que je suis heureux, lui dis-je, que vos desirs & les miens soient si bien d'intelligence; la moitié de votre souhait en produira toujours l'entier accomplissement.

Ayant trouvé un prétexte pour m'éloigner d'elle, je passai dans le palais de cette jeune beauté que j'avois enlevée sur le rivage de la Tamise; elle étoit d'une taille avantageuse, ses traits étoient réguliers, & elle avoit le plus beau teint du monde; sa démarche étoit légère & gracieuse; je lui avois connu beaucoup de penchant au plaisir; je ne négligeai rien pour lui paroître aimable, persuadé que pour plaire, il faut toujours amuser ce qu'on aime. Je remplissois tous ses momens par quelque objet qui

pût agréablement l'occuper : cette conduite parut me réuſſir ; il ſembloit que je lui tenois lieu de ce qu'elle avoit dans le monde de plus cher ; enfin je la conduiſis au ſéjour des ſouhaits, où après l'avoir inſtruite de l'utilité qu'elle en pourroit tirer, je la laiſſai ſeule. Dès qu'elle ſe vit en liberté, elle s'approcha de l'urne, & dit : Je ſouhaite que mon cœur puiſſe ſe partager autant que mes deſirs. Alors elle apperçut le génie qui préſide ſur les cœurs, qui lui préſentoit toutes les flèches dont il étoit armé. Je la rejoignis dès qu'elle eut achevé, & lui ayant demandé quelle confidence elle avoit fait à l'urne : J'ai ſouhaité, dit-elle, que votre cœur me ſoit toujours auſſi fidèle qu'il me ſera cher. Je parus charmé d'un ſouhait ſi favorable pour ma tendreſſe ; & l'ayant quittée un inſtant après, je paſſai dans le palais de la belle Américaine.

Dans la région où elle étoit née, les peuples ne connoiſſoient d'autres loix que celles de la nature, & vivoient répandus çà & là dans les campagnes, diviſés par famille. Ils parloient cependant une même langue, elle m'étoit familière, car les génies poſſèdent naturellement les connoiſſances que les hommes n'acquièrent qu'avec peine ; la ſurpriſe de l'Américaine fut infinie, lorſqu'au lieu de ſe trouver dans une campagne déſerte, & n'ayant pour

retraite qu'une petite hutte, elle ſe vit dans un vaſte palais que l'art avoit conſtruit à plaiſir. J'avois pris la forme d'un homme de ſa nation: je voulus jouir quelque tems de ſon embarras, & je connus qu'à meſure qu'elle s'accoutumoit à ces objets, ſes idées ſe débrouilloient, & qu'elle avoit tout le bon ſens dont les peuples des autres parties du monde ſont capables.

Je crus qu'elle ne s'étoit occupée que de la tendreſſe qu'elle auroit pour moi, n'étant pas diſtraite par ces mouvemens différens que le diſcernement & l'expérience font naître dans les femmes de l'Europe & de l'Aſie. Je mis tout en uſage pour lui inſpirer de l'amour, & il me ſembla que j'avois réuſſi, ce qui me fit juger que cette paſſion eſt un mouvement naturel dans le cœur, qui n'a pas beſoin du ſecours de l'imagination pour naître. Enfin, après avoir remarqué en elle tous les ſentimens qui paroiſſoient dans les dames des autres nations, que j'avois enlevées; je lui appris l'uſage qu'elle pourroit faire de l'urne. Elle alla bientôt dans le ſéjour des ſouhaits, & dit : Je ſouhaite que l'inſtant de ma vie qui me flattera davantage, dure autant que je voudrai. Alors elle apperçut les plaiſirs ſous la forme de jeunes enfans qui portoient des aîles; chacun d'eux s'empreſſoit autour d'elle; ils étoient ſi attentifs à ſes regards,

qu'elle pouvoit à ſon gré les fixer, ou les faire diſparoître. Je me rendis auprès d'elle, & l'ayant preſſée de me faire confidence de ſes ſouhaits, ne concevant pas, me répondit-elle, qu'il y ait une ſituation plus heureuſe que celle où je ſuis, j'ai ſouhaité d'y reſter toute ma vie. Votre ſort ne dépendra que de vous-même, répondis-je, & vous en ſerez bientôt certaine.

Je me dérobai d'auprès d'elle, pour me rendre dans le palais de Clarice que j'avois enlevée ſur le rivage de la Seine : j'avois également partagé mes ſoins & mes empreſſemens pour elle, & il y avoit déja pluſieurs jours qu'elle étoit inſtruite des myſtères de l'urne ; elle l'avoit conſultée plus d'une fois ; & j'avois entendu les ſouhaits qu'elle avoit faits, comme celui des cinq autres dames; car cette urne étoit appuyée ſur une colonne concave qui aboutiſſoit à un timbre ſi artiſtement compoſé, qu'il renvoyoit les paroles prononcées dans l'urne, avec plus d'éclat & de netteté dans une grotte où il étoit poſé, & où je me rendois pour les entendre.

La première fois que Clarice alla y confier ſes deſirs, elle ſouhaita connoître la perſonne qu'elle aimeroit, lorſque le goût qu'elle avoit pour moi ſeroit ceſſé. D'abord elle apperçut un homme tout-à-fait aimable qui vint ſe jetter à ſes

genoux, & la remercier de ce qu'elle avoit hâté le moment où il devoit être aimé d'elle. Elle devint si éprise de ce nouvel amant, que chaque jour dès que je m'éloignois, elle couroit au séjour des souhaits, où elle passoit avec lui tous les instans qu'elle pouvoit me dérober; elle en sortoit encore au moment où je la pressai de me dire ce qu'elle avoit exigé de l'urne.

Il faut agir de bonne foi avec vous, me dit-elle, vos procédés pour moi ont été d'un si galant homme, que ce seroit y répondre mal, de ne vous pas découvrir mon cœur tel qu'il est. Le jour que vous m'avez enseigné le secret de l'urne des souhaits, portée par la seule curiosité, & persuadée qu'on ne peut pas aimer toujours le même objet, j'ai souhaité connoître la personne qui vous succéderoit dans mon cœur; elle s'offrit d'abord. J'avouerai ma foiblesse; ce nouvel amant me parut si aimable, que je me suis livrée toute entière au penchant qu'il m'inspiroit; je ne mérite plus vos bontés, ainsi éloignez-moi de vous, & me renvoyez dans le séjour où vous m'avez enlevée, & pour dernière marque de votre tendresse, livrez-moi mon amant, & me laissez partir avec lui.

Cet aveu qui devoit me donner de l'éloignement pour Clarice, produisit dans mon cœur un effet tout contraire. Charmé de trou-

ver en elle cette ſincérité que je cherchois avec tant d'ardeur dans une femme ; non, Clarice, lui dis-je, vous ne partirez point ; quoique le penchant que vous aviez pour moi ſoit effacé, vous ne m'en êtes pas moins chere ; votre bonne foi vous tient lieu dans mon cœur de toute cette tendreſſe que vous m'avez ôtée ; non, je ne puis me réſoudre à vous éloigner ; je vous aimerai avec tant de ſoin de vous plaire, que je ſaurai vaincre ce nouvel amour qui vous entraîne ; d'ailleurs, ſi vous y conſentez, je ſaurai, par la force de mon art, trouver des ſecrets qui vous donneront de l'antipatie pour cet objet qui vous eſt ſi cher ; mais non, ce ſecours ne me ſatisferoit pas, je ne veux devoir votre cœur à d'autre charme qu'à celui de l'amour. Enfin, à force de la preſſer j'obtins d'elle de reſter encore quelque tems avec moi : je lui fis valoir les beautés du ſéjour qu'elle habitoit, où elle étoit prévenue par tout ce qui fait les agrémens de la vie : je négligeai alors toutes les dames que j'avois enlevées pour ne m'occuper que d'elle ; mais, hélas, mes ſoins n'eurent qu'un ſort bien triſte ! cette ſincérité, par laquelle Clarice m'avoit charmé, me fit reſſentir les plus cruels ſupplices ; elle m'avouoit de bonne foi chaque jour que ſon cœur ne ſe ſentoit plus capable d'aucun retour pour moi,

& que ſon nouvel amant en ſeroit toujours le maître ; cet aveu me jettoit dans un déſeſpoir extrême : hélas, lui diſois-je quelquefois, perdez cette ſincérité qui m'eſt ſi funeſte ! trompez-moi pour me perſuader que vous m'aimez ! il eſt aiſé d'être ſéduit ſur ce qu'on ſouhaite paſſionnément ; ayez ſeulement la plus légère apparence de cette tendreſſe que je vous demande ; eſt-ce pour une femme un effort ſi grand que de feindre ? non diſoit-elle, il ne dépend pas de moi : mon cœur eſt trop rempli de ce qu'il aime pour paroître occupée d'un autre objet : je ſuis forcée à vous paroître telle que je ſuis ; pouvez-vous me faire un crime de la ſeule vertu que vous m'ayez demandée ?

Enfin voyant que je ne pouvois rien gagner ſur elle, je pris le parti de l'éloigner de moi : je la conduiſis dans mon palais, où j'avois raſſemblé les cinq autres dames. Je n'avois exigé de vous, leur dis-je alors, que de bannir avec moi tous les déguiſemens, même dans les plus petites choſes, mais il n'y en a eu qu'une qui ait été de bonne foi ſur les myſtères de l'urne ; toutes les autres ont voulu m'en impoſer ſur ce qu'elles avoient ſouhaité. Vous allez connoître ce que c'eſt que d'offenſer un puiſſant génie dont le cœur eſt fait comme le mien. Vous que j'ai enlevée près du Danube, vous avez ſouhaité que

le tems qui efface la beauté de toutes les autres dames, donne toujours un nouvel éclat à la vôtre ; tenez, voilà une bouteille de cette eau si célébrée par les poëtes, qui remplira l'envie que vous avez d'être toujours belle.

Pour vous, dis-je à la jeune Grecque, vous avez souhaité de devenir aussi sensible aux soins d'un amant que vous y aviez toujours été indifférente, tenez voilà un philtre qui donnera à votre cœur cette sensibilité qu'il désire ; vos charmes feront le reste, & feront un philtre assez sûr pour vous faire aimer.

Vous avez souhaité, dis-je à la belle Rosaline, de connoître tous les dégrés de plaisirs, & de pouvoir les choisir à votre gré ; allez retournez sur les bords du Tibre d'où je vous avois emmenée, au lieu de cette vie contraignante que vous y meniez, vous y serez en pleine liberté, & tous les plaisirs vous seront offerts au gré de vos desirs.

Pour vous, dis-je à la jeune personne que j'avois enlevée sur les bords de la Tamise, vous avez souhaité que votre cœur pût se partager autant que vos desirs, vous pouviez exiger de l'urne quelque chose de plus difficile ; pour avoir un cœur partagé, je crois que vous n'avez qu'à suivre votre penchant : quoi qu'il en soit, voilà un diamant sur lequel il y a des caractères

imperceptibles qui auront la vertu de donner à votre cœur toutes les impreſſions que vous voudrez qu'il reçoive.

J'adreſſai enſuite la parole à la belle Américaine ; votre éducation me fait bien de l'honneur, lui dis-je, vous avez paſſé tout-à-coup de cet aveugle inſtinct qui vous conduiſoit, au diſcernement le plus pénétrant & le plus délicat ; mais il faut avouer que vous devez plutôt ce progrès ſubit à votre heureux naturel qu'aux ſoins que j'ai pris de vous inſtruire : vous avez ſouhaité que l'inſtant de votre vie qui vous flatteroit davantage durât autant que vous le voudriez ; tenez voilà un anneau myſtérieux qui produira ce rare effet dès que vous l'aurez mis à l'un de vos doigts ; mais pour être plus à portée d'en faire uſage, oubliez votre ſauvage patrie, allez habiter cette ville ſi renommée que la Seine arroſe.

Ce diſcours achevé je tournai les yeux ſur Clarice ; je ne pus la voir ſans un trouble extrême : venez lui dis-je, cruelle Clarice, vous avez ſouhaité connoître la perſonne que vous aimeriez, lorſque le goût que vous aviez pour moi ceſſeroit ; vous l'avez vu cet amant qui m'ôte votre cœur, mais pourquoi me flatai-je qu'il vous rend infidèle : vous ne m'avez point aimé, ou du moins votre tendreſſe a duré ſi peu

de tems, qu'à peine ai-je eu celui de la connoître ; eh bien votre souhait est exaucé ; vous possédez ce qui vous est cher : partez, retournez dans votre patrie, il ne dépendroit que de mon art de rendre votre amant aussi peu constant pour vous que vous l'avez été pour moi, mais vos douleurs n'effaceroient point les miennes ; au contraire, hélas ! ce seroit les accroître que de me servir d'une vengeance qui vous feroit souffrir. Ce n'est pas-là tout ce que je veux faire pour vous, mesdames, ajoutai-je, je vais vous donner à chacune un char qui vous transportera où vous voudrez aller, & je vous prie d'emporter avec vous les pierreries & les bijoux qui sont dans vos palais ; voilà les dernières marques que je veux vous donner de mon dépit. Je dois ne me plaindre que de moi-même, vous m'avez bien fait connoître qu'il ne faut considérer les dames que telles qu'elles paroissent & non pas telles qu'elles sont. Hélas si j'avois suivi cette maxime, que mon sort eût été doux ! vous aviez pour moi l'extérieur du monde le plus flatteur. Clarice même qui me coûte tant d'allarmes, n'avoit rien qui ne dût me charmer, jusqu'à l'instant où j'ai voulu approfondir son cœur ; mais je devois jouir des sentimens qu'il affectoit, sans chercher à connoître ce cœur si peu fidèle. Adieu mesdames, conservez-moi une

estime que je crois avoir méritée. Je les laissai partir alors, & j'allai me retirer dans un endroit écarté de mon palais, où après avoir quelque tems éprouvé tout le désespoir d'un homme qui perd ce qu'il aime, je pris le parti de hâter par un breuvage l'adoucissement que le tems apporte à toutes les douleurs, & je me retrouvai bientôt dans une tranquillité d'autant plus chère pour mon cœur, qu'il venoit d'être agité par les transports les plus vifs & les plus malheureux.

Mais mon cœur se lassa bientôt de ce calme; l'idée des peines que l'amour m'avoit coûté s'effaçoit chaque jour, & je rappellois avec plaisir les momens flatteurs qu'il m'avoit offerts. Pour me distraire de l'ennui que je trouvois dans ma solitude, je pris le parti de voyager dans toutes les isles de l'Asie qui m'étoient inconnues: je me rendis sur la côte de Coromandel, où je trouvai un bâtiment prêt à faire voile; les personnes qui devoient s'y embarquer me parurent d'un commerce agréable. Je partis avec elles, espérant que leur société & le changement de séjour éloigneroient cette humeur sombre que j'avois contractée dans mon palais. Nous eûmes quelques jours d'une navigation assez heureuse; mais notre pilote un matin ayant apperçu des vaisseaux qui nous

donnoient la chasse, il voulut les éviter; ses efforts furent inutiles, ils étoient meilleurs voiliers que le nôtre, & nous eurent bientôt approchés: on reconnut à leurs pavillons que c'étoient des corsaires qui étoient sortis de l'isle de Sumatra. Il y a, dit notre pilote, à l'extrémité de cette isle un royaume que l'on appelle Achem, qui est gouverné par des femmes, & comme sous leur climat on ne voit jamais naître d'hommes, elles équipent des bâtimens qui vont en course sur toutes nos côtes, pour enlever tout autant d'hommes qu'elles en peuvent trouver, & les tenir toute leur vie en esclavage.

Toutes les personnes de notre bord pâlirent à ce récit, & formèrent la résolution de défendre leur liberté aux dépens même de leur vie; je fus le seul qui m'opposai à cette entreprise; je leur conseillai de se laisser prendre sans défense, leur promettant que je saurois bien les tirer de cet esclavage qu'ils craignoient, & que bien loin que le séjour que nous ferions à Achem leur pût être fatal, je les en ferois partir quand ils voudroient, chargés de toutes les richesses de ce royaume. Mais voyant que mes promesses leur faisoient peu d'impression, je voulus les convaincre de mon pouvoir par quelque évènement extraordinaire: je touchai notre vaisseau avec une baguette que je tenois, aussi-

tôt il s'entr'ouvrit, l'eau y entra à grands flots, & ils se crurent trop heureux de trouver un asyle dans les bâtimens des corsaires d'Achem.

Ces femmes charmées du butin qu'elles venoient de faire, regagnèrent bientôt leur port, & nous conduisirent dans leur ville capitale, où elles nous laissèrent la liberté d'agir & de nous promener sans nous imposer aucune loi. Nous passâmes plusieurs jours dans cette situation. Les personnes qui avoient été prises avec moi ne me quittoient pas : j'eus soin de leur fournir amplement tous les besoins de la vie, & ils commençoient à beaucoup espérer des promesses que je leur avois faites ; lorsqu'un jour que nous étions rassemblés dans une grande place de la ville, nous fûmes tout-à-coup environnés par un nombre considérable de ces femmes qui nous dirent de les suivre ; je ne voulus point qu'on leur fît de résistance, & je fus le premier qui tendis les mains aux chaînes dont on nous chargea. Nous fûmes conduits dans un vaste palais, où nous trouvâmes un cercle de femmes assises sur des estrades, qui affectoient une contenance sérieuse & austère ; elles étoient toutes parfaitement belles. Une d'elles m'adressa la parole comme au chef de la troupe, & me dit : c'est ici le sénat qui juge les criminels, préparez-vous aux peines qui vous sont dûes.

Quel eſt notre crime, lui dis-je ? Nous ne nous connoiſſons point coupables, & ſi nous le ſommes devenus ſans le ſavoir, ce ſera un adouciſſement à l'arrêt que vous allez rendre contre nous, de le voir prononcer par les plus belles bouches du monde. Cette façon de vous défendre, me répondit-elle, eſt une ſorte de réparation de l'offenſe que vous nous avez faite, mais elle n'eſt pas ſuffiſante : vous avez dû ſavoir qu'ici tous les hommes ſont eſclaves, & que lorſqu'ils ſont ſeulement huit jours dans ce royaume, il faut que d'eux-mêmes ils ſe choiſiſſent le joug qu'ils veulent ſubir ; depuis que vous êtes ici, vous avez dû être informés de cette loi ſouveraine ; & puiſque vous n'y avez pas ſatisfait, vous allez recevoir par néceſſité les fers que vous vous ſeriez donnés par choix.

Alors elles tinrent conſeil entr'elles, & nous marquèrent les différentes perſonnes à qui nous devions appartenir : pour moi, graces à l'extérieur avantageux dont je m'étois paré, je fus confiſqué au profit de la reine. Je leur demandai pour unique grace, avant que nous fuſſions conduits aux lieux où l'on tient les eſclaves, de me laiſſer parler en particulier à mes compagnons ; elles me le permirent. Je les embraſſai tous, & leur dis que je ne leur refuſerois jamais mon ſecours : que ſouvent je me rendrois auprès

d'eux,

d'eux, & qu'ils devoient tout attendre de mon pouvoir. Ce discours leur fit considérer sans effroi l'esclavage dans lequel ils venoient de tomber ; & après m'avoir témoigné leur reconnoissance, nous nous séparâmes pour nous rendre à notre destination.

Je fus mené au palais où les captifs de la reine étoient retenus : je mourois d'impatience de voir cette princesse: elle avoit autant d'esclaves qu'il y a d'heures dans l'année : ils étoient habillés galamment, & on les instruisoit à former des jeux & des danses pour l'amuser. Il ne se passoit point de jour qu'elle ne vînt les visiter; ils avoient chacun une petite habitation séparée où ils trouvoient toutes les commodités de la vie ; & lorsque la reine les venoit voir, on les dispersoit dans de grandes galeries, où chacun à l'envi cherchoit les différens moyens de lui plaire.

Les uns, quand elle passoit, baisoient leurs chaînes ; les autres les portoient sur leurs têtes en forme d'une couronne ; celui-ci, dans une chanson, à l'imitation des Grecs, élevoit son esclavage au-dessus du sceptre de tous les rois du monde. Celui-là revêtu des attributs du génie qui préside sur les cœurs, offroit aux pieds de la reine ces traits & ces feux qui font naître la tendresse. On voyoit d'un côté une

troupe de ces captifs qui, par des sons, des gestes & des danses, déploroient les momens où ils étoient privés de sa présence. On en voyoit d'autres qui peignoient de la même façon la félicité de ceux d'entr'eux qui devenoient l'objet des bontés de la reine; car elle venoit s'amuser chaque jour de leurs jeux, qui étoient toujours nouveaux, & chaque jour son choix se déterminoit pour un de ses esclaves. Elle lui présentoit sa main à baiser: alors on le délivroit de ses chaînes, on l'ornoit de guirlandes de fleurs, on le couronnoit de mirthe, & il donnoit la main à la reine, & la conduisoit dans un temple où l'on révéroit la déité qui préside aux amusemens. C'est ainsi que les femmes de cette isle avoient nommé Vénus, reconnue dans tout le reste du monde pour la fée des plaisirs; & le sacrifice achevé, l'esclave préféré rentroit dans ses chaînes, & n'étoit pas traité avec plus de distinction que les autres.

A peine fus-je revêtu de l'habit des esclaves, que je fus conduit dans les galeries où la reine étoit attendue. Je vis naître l'émulation entre tous mes compagnons pour chercher les moyens de plaire à cette princesse: je crus que pour y parvenir moi-même je devois prendre une route opposée; & que mes hommages confondus avec les leurs, me laisseroient moins distinguer

d'elle, qu'en affectant du dépit d'être dans ses chaînes. J'avois pris soin d'emprunter à ces trois puissantes fées, que l'on nomme les Graces, tout ce qu'elles offrent de plus vif & de plus séducteur à l'amour même.

Lorsque la reine parut je vis les soins & les empressemens redoubler. Qu'elle étoit digne de ces transports ! Jamais la nature ne forma rien de si beau : il régnoit dans ses traits & dans ses actions quelque chose de touchant qui entraînoit les ames vers elle. Moi seul au milieu de cette troupe attentive, je m'offris à ses regards avec un air indifférent ; je paroissois honteux de mes fers, & l'on voyoit la tristesse régner sur mon visage. La reine parut surprise de la contenance de son nouvel esclave qu'on lui montra d'abord ; elle loua les agrémens de ma personne, & se plaignit du chagrin dans lequel je paroissois plongé.

Pourquoi ces marques de douleur, me dit-elle, le sort que tu partages avec tant d'autres hommes charmés de leur servitude, doit-il te coûter des larmes ? Madame, lui répondis-je, si l'esclavage pouvoit être un bien, ce seroit auprès de vous qu'il auroit des charmes ; il me semble même que je le trouverois aimable si j'avois choisi moi-même les fers qu'on m'impose par nécessité : j'ignorois que par les loix de

votre empire, dès que l'on y a séjourné quelque tems, on doit aller au-devant de l'esclavage, afin de n'y être point entraîné malgré soi : ainsi, madame, ce n'est point le crime de mon cœur, c'est celui de mon ignorance qui m'a fait tomber dans vos fers : ordonnez que ma liberté me soit rendue, & j'en ferai un sacrifice volontaire à celle de vos dames vers laquelle mon penchant me portera davantage. Ce penchant, répondit la reine, peut-il t'offrir une situation plus belle que la tienne ? que peut-il t'arriver de plus heureux que d'appartenir à celle qui domine dans cet empire ? Mais, ajouta-t-elle avec fierté, tu m'es assez indifférent pour que je t'accorde la grace que tu me demandes. A ces mots elle s'éloigna, & ne voulut point voir ce jour-là les jeux qui régnoient dans le palais des captifs. Elle ne choisit aucuns de ses esclaves, & s'en retourna dans son séjour ordinaire.

Je fus charmé de cette prompte retraite, & de ce qu'elle n'avoit préféré aucun de ses esclaves: ç'eût été pour moi le coup le plus cruel. Je commençois à me sentir pour elle le goût le plus tendre. Je me flattai que le soin qu'elle avoit pris de me dire que je lui étois indifférent, étoit une preuve du contraire ; & c'étoit sans doute le dépit que j'avois marqué d'être dans ses fers, qui lui avoit donné des dispo-

ſitions avantageuſes pour moi : car c'eſt ſouvent en bleſſant la vanité d'une femme qu'on parvient à ſe faire aimer d'elle.

J'attendois avec impatience le jour où la reine devoit me rendre la liberté, que je devois reprendre dans le moment. Elle m'envoya chercher le lendemain ; elle ſe trouva elle-même au ſénat : elle étoit aſſiſe ſur un trône ſuperbement décoré, & elle étoit parée de tous les ajuſtemens qui pouvoient ajouter à ſa beauté. Toutes les dames de ſa cour étoient également diſperſées aux deux côtés du trône ſur des eſtrades.

La reine fit ſigne qu'on m'ôtât mes fers : te voilà libre, dit-elle, conſidère toutes ces perſonnes charmantes qui forment ma cour ; prens ces fers qui ſont au pied de mon trône, & les porte aux genoux de celle que ton penchant te fera choiſir. J'obéis après avoir réfléchi quelque tems, & ramaſſant les chaînes qu'on venoit de me deſtiner, j'allai vers la dame favorite de la reine ; cette princeſſe qui crut que je voulois me rendre ſon eſclave, laiſſa voir un trouble extrême. Je m'approchai tout-à-fait de la favorite ; vous, madame, lui dis-je, à qui la reine n'a jamais rien refuſé, daignez vous joindre à mon zèle ; peut-être ne ſuis-je plus digne de rentrer dans ſes fers après avoir voulu les

rompre ; mais je ne regrettois ma liberté que parce que je n'avois pu lui en faire un ſacrifice volontaire ; engagez cette charmante princeſſe à recevoir le nouvel hommage que mon cœur veut lui rendre.

Alors la dame favorite ſe leva & me conduiſit au pied du trône où je me proſternai. La reine qui juſques-là n'avoit pu cacher l'inquiétude dont elle étoit agitée, parut avec des mouvemens de joie qui ſe peignirent ſur ſon viſage ; elle me mit elle-même dans les fers que je lui préſentois ; j'oſai baiſer cent fois la main chérie qui me rendoit eſclave, & je crus voir dans ſes yeux un trouble qui ſembloit approuver mes tranſports. La reine fit ſigne qu'on me remenât au palais des captifs : je m'y rendis avec précipitation, flatté de l'eſpoir qu'au moment qu'elle y viendroit je ſerois l'eſclave préféré.

Cette princeſſe y arriva preſque auſſi-tôt que moi. Dès qu'elle entra dans la galerie où j'étois, je me ſentis naître ce trouble ſi tendre que la preſence de l'objet aimé inſpire ; & tandis que les autres eſclaves ſe livroient à leurs jeux ordinaires, j'avois les yeux fixés ſur elle, & je ne pus m'occuper qu'à la regarder.

Lorſqu'elle fut proche de l'endroit où j'étois, elle fit ſigne à un de ſes eſclaves de s'approcher ; elle lui tendit la main ; je crus que c'étoit

lui dont elle alloit faire choix, je fus frappé de la plus vive douleur : je fis un grand cri qui remplit tout le palais. La reine ne fit pas semblant de l'entendre, & l'esclave s'étant approché d'elle elle lui donna son sceptre : portez-le à mon nouvel esclave, dit-elle, & qu'il vienne me le remettre : je le reçus d'une main tremblante ; & courant me prosterner aux genoux de la reine, je les tins longtems embrassés : elle me présenta sa main ; je la baisai avec tout l'empressement d'un homme parfaitement amoureux ; il fallut m'en arracher pour aller me revêtir des ornemens dont je devois être paré pour conduire la reine au temple des amusemens. Elle me ceignit elle-même les guirlandes de fleurs, & me posa la couronne de mirthe sur la tête : je lui donnai la main pour aller vers le temple ; mais comme nous étions prêts d'y entrer, les portes se fermèrent avec violence, & nous entendîmes une voix formidable qui prononça ces mots :

De ce feu, qui des cœurs fait les chères délices,
On connoît mal le prix dans cette cour,
Qu'ici l'on n'ose plus offrir de sacrifices,
Si l'on n'est conduit par l'amour.

Quoi, dit la reine, l'amour, ce dangereux génie, veut-il donner des loix dans mon empire ?

On dit que tous les peuples du monde lui sont assujettis, mais nous ne regardons ici ses droits & ses plaisirs que comme des amusemens : c'est le nom que nous avons donné au temple où nous allons rendre à sa mère des hommages où notre cœur n'a point de part ; nous sommes accoutumées à le conserver dans une indépendance que rien n'altère : mais quels sont, ajouta-t-elle, les mouvemens que l'amour exige de nous ? Ah, que vous me les avez bien fait connoître, lui dis-je, & que je suis à plaindre, si vous les ignorez vous-même ! Cette douleur que j'ai ressentie quand j'ai cru tantôt que vous alliez choisir un autre esclave que moi : la joie qui y a succédé quand votre main s'est offerte à ma bouche..... Quoi, dit la reine en m'interrompant, sont-ce là les marques du pouvoir que l'amour a sur nous ? Hélas, il n'a plus lieu d'accuser mon cœur ! ces inquiétudes, cette joie que vous venez de me peindre, & que je ne connoissois pas encore, ne m'ont que trop occupée depuis l'instant que je vous ai vu, je vous ai souhaité ces mêmes mouvemens qui m'entraînoient malgré moi ; je ressens un plaisir extrême à connoître que vous les partagez : allons, l'entrée du temple nous doit être permise, & ce génie qui a sçu si bien s'insinuer dans mon cœur, n'exigeoit plus apparemment

que l'aveu de ma bouche : alors les portes du temple s'ouvrirent ; nous y entrâmes la reine & moi ; & prosternés au pied des autels, nous bénîmes cent fois le génie dont nous ressentions la puissance. La reine ordonna que toutes les dames de sa cour vinssent au temple pour y abjurer cette indépendance de cœur qu'elles avoient trop long-tems chérie. Elles s'y rendirent bientôt ; là chacune fit éclater son zèle, & offrit mille vœux au génie pour se le rendre propice ; & l'on chanta trois fois à sa louange cette hymne que j'avois composée.

Souverain des mortels, redoutable génie,
Toi qui sur l'univers a des droits si puissans,
Tu formes dans nos cœurs une douce harmonie,
Reçois celle de nos accens.

Que toujours dans ton temple un légitime encens,
Te soit de nos respects une image constante ;
A chaque instant du jour fais couler dans nos sens
Ce feu si beau qui les enchante.

Que toujours de tes loix notre ame dépendante,
Te fasse d'elle-même un hommage ingénu,
Venge-toi sur nos cœurs par ton ardeur charmante,
Du tems qu'ils ne l'ont pas connu.

De tes droits souverains un cœur bien prévenu,
Ne connoît point d'effort qui jamais l'intimide,
Par l'horreur des périls il n'est point retenu
Dès que ta lumière le guide.

Lorsque l'obscure nuit sur la terre préside,
Ce trop fidèle amant (1), par tes feux enflammé
Méprise le danger, fend la plaine liquide
Pour voir les yeux qui l'ont charmé.

Déja ce jeune époux (2), froid, pâle, inanimé,
Voyoit les tristes bords du ténébreux empire;
Pour épargner les jours de cet objet aimé,
Son épouse fidèle expire.

En vain ce jeune (3) cœur que la sagesse inspire,
Voudroit se dérober à tes emportemens;
A couvert sous l'égide, il te cède, il soupire,
Et brûle pour des yeux charmans.

Absente d'un époux pendant plus de dix ans,
Effet prodigieux de ta puissance extrême!
Une épouse (4) fidèle immole ses amans
A cet heureux époux qu'elle aime.

Quel pouvoir est égal à ton pouvoir suprême,
O souverain génie! ame de l'univers!
Malheureux un mortel qui, maître de soi-même,
Peut se dérober à tes fers.

---

(1) Léandre. (2) Admette.
(3) Télémaque. (4) Pénélope.

Ces cérémonies achevées nous fortîmes du temple en cortège. Je conduifis la reine au palais des captifs. A peine y fus-je entré que les femmes à qui la garde des efclaves étoit commife voulurent me remettre mes fers : non, dit la reine, ces marques d'une honteufe fervitude ne font pas faites pour un mortel que j'aime; je ne veux l'affujettir que par le cœur. Elle ordonna auffi à toutes les dames de fa cour de choifir parmi leurs efclaves celui que leur cœur préféreroit, & de lui ôter fes chaînes : & lorfque les dames eurent fait leur choix, elle voulut que ces efclaves favoris ne demeuraffent plus au palais des captifs, & qu'ils ne quittaffent leurs dames qu'autant que les loix du génie qui préfide fur les cœurs permettent qu'on s'éloigne de ce qu'on aime.

Quel changement fubit dans ce royaume ! les dames qui avoient toujours traité avec mépris leurs captifs, menoient l'efclave favori en triomphe ; & pour fe conformer à la conduite de leur reine, on vit naître en elles une émulation dans les fentimens. Ce n'étoit que jeux, que fêtes galantes; chacune fe faifoit une gloire de rendre parfaitement heureux celui qu'elle aimoit. La reine détermina deux jours de chaque femaine, où dès que la nuit commenceroit à paroître, les dames l'une après l'autre affemble-

roient leurs amies & formeroient une fête où chacune auroit son esclave favori. La reine la première suivit cette loi qu'elle avoit établie ; elle rassembla les dames de sa cour, qui emmenèrent chacune leur esclave ; l'on passa dans un pavillon bien illuminé.

Il étoit d'une figure octogone & formé par un nombre infini d'aventurines artistement jointes l'une à l'autre. On voyoit au plafond une quantité d'escarboucles dispersées comme le sont les étoiles dans le ciel, qui rendoient une lumière différente de celle du jour, mais cependant très-éclatante. Il parut sur un théâtre fort bien disposé une dame d'une taille avantageuse ; sa robe étoit toute parsemée de diamans en forme d'étoiles ; un voile qui formoit sa coëffure tomboit jusqu'en bas, & laissoit cependant voir son visage. Cette dame représentoit la Nuit : il parut à côté d'elle un jeune homme dont la chevelure étoit cachée par un des pans de sa robe, il représentoit Apollon : la Nuit lui adressa ces paroles, qu'elle chanta en les accompagnant d'une symphonie agréable.

LA NUIT.

Dieu puissant dont tous les mortels
Ressentent le pouvoir suprême,
Connoissez mon empire & jugez par vous-même,
S'ils doivent comme à vous m'ériger des autels.

Quand sur la terre je préside ;
On voit régner les jeux , les spectacles , l'amour ;
Des plus charmans plaisirs le mystère est le guide ,
Et bien souvent le grand jour
Les trahit , ou les intimide.

APOLLON.

Lorsque je vais chercher le calme sous les eaux ,
Je croyois que la Nuit par ses dons favorables ,
N'accordoit aux mortels qu'un paisible repos ,
Mais puisqu'elle offre encor des momens agréables
Je veux être témoin de ces plaisirs nouveaux.

LA NUIT.

Je ne veux plus vous faire attendre ,
Amans qui pour goûter les instans précieux ,
De vous voir ou de vous entendre
N'aspirez qu'au moment où j'obscurcis les cieux ,
Je ne veux plus vous faire attendre.

Le théâtre représenta alors une campagne agréable : on voyoit dans l'enfoncement un château flanqué de plusieurs tours extrêmement élevées, & environné d'un vaste fossé. Apollon & la Nuit se retirèrent au coin du théâtre, & il parut un acteur qui chanta les paroles suivantes.

Errant dans cette vaſte plaine ;
Sur la cime de cette tour
Juſqu'où la voix s'élève à peine ,
J'apperçois Cloris chaque jour.
L'amour , le tendre amour , malgré cette diſtance
A bien ſû rapprocher nos cœurs ,
Mais , hélas ! combien de malheurs ,
Ont troublé notre intelligence !
De ſes cruels parens l'injuſte prévoyance ,
M'ôte un heureux accès dans ce fatal ſéjour.
Mais par ces mots tracés , Cloris a ſu m'apprendre
Que dès que l'ombre obſcure aura chaſſé le jour ,
Dans ce bois ſolitaire elle eſpère ſe rendre.
Paye-toi ſur mon cœur de ce que je te dois.
Amour , ah que mon bonheur eſt extrême !
Je vais pour la première fois
Voir le charmant objet que j'aime :
Mais, Dieux ! le ſort fatal va-t-il trahir mes vœux ?
Bientôt l'éclat du jour ſur nous va ſe répandre ,
Hélas ! l'inſtant qui doit nous rendre heureux
Se fait toujours trop attendre.
Mais j'apperçois Cloris , ah volons ſur ſes pas.

CLORIS.

Trop cher objet que je ne connois pas ,
Eſt-ce vous que je vois paroître ?
Oui , mon cœur ſait vous reconnoître ,
Par ſon trouble charmant , par ſes tranſports ſecrets.

L'AMANT.

La distance qui nous sépare
Ne nous a pas permis de distinguer nos traits ;
Et cet instant qu'amour dès longtems nous prépare ;
Est la première fois que je vois vos attraits.
Depuis que dans vos fers un tendre amour m'engage
Mon cœur vous croyoit en partage
Des traits qui de Vénus blessoient les yeux jaloux.
Mais en voyant ces traits si charmans & si doux,
Je connois qu'il n'a pû se former une image
Qui fut aussi belle que vous.

CLORIS.

Depuis qu'en cette vaste plaine
Où mes regards vous atteignoient à peine ;
L'amour vous a soumis mon cœur ;
Il s'est livré si bien à ses tendres allarmes,
Que tous vos soins & tous vos charmes
Ne peuvent pas augmenter mon ardeur.

L'AMANT.

Que vous devez gémir de cette loi sévère,
Qui vous gène à tous les instans,
Trompez, trompez les soins d'une barbare mère
Qui vous dérobe à vos beaux ans.

CLORIS.

Hélas quelle frayeur extrême
D'un ſi doux entretien vient troubler les appas ;
Je crois voir chaque inſtant ma mère ſur mes pas ;
Sans ſes ſoupçons, ſans ſa rigueur extrême,
Peut-être aurois-je pu cacher que je vous aime.

L'AMANT.

Portez encor plus loin votre reſſentiment.

La Nuit qui s'étoit retirée au coin du théâtre dit à Apollon :

Qu'un ſeul de vos rayons ſe découvre un moment ;
Avant que je cède à l'aurore,
D'autres objets doivent flatter nos yeux.
Eloignons ces amans.

APOLLON.

Non ; laiſſez-les encore.

Ici la Nuit découvrit un peu la chevelure d'Apollon qui étoit cachée par un pan de ſa robe.

CLORIS.

Quoi, déja la clarté ſe répand dans les cieux !

L'AMANT.

Que ne vous fixez-vous, inſtans delicieux
Où l'on voit l'objet qu'on adore.

Enſemble,

Enſemble.

Amour, c'eſt toi ſeul que j'implore,
Tu cauſes nos malheurs, tu dois les réparer.

CLORIS.

Quel cruel déſeſpoir !

L'AMANT.

Quel tourment me dévore !

Enſemble.

Hélas ! il faut nous ſéparer.

LA NUIT.

Amans, c'en eſt aſſez ; & vous aimables ſonges,
Raſſemblez-vous de mille endroits divers,
Etalez à nos yeux les différens menſonges
Dont vous abuſez l'univers.

Le théâtre alors repréſenta le palais du Sommeil, où les Songes entrèrent en foule.

CHŒURS DE SONGES.

Vous nous devez, foibles mortels,
Sur tous les autres Dieux élever des autels.
Nous diſpoſons au gré de notre envie,
Malgré le ſort, malgré ſes décrets éternels,
De la moitié de votre vie.

UN SONGE AGRÉABLE.

Quelquefois du mortel le plus disgracieux
Je fais un Adonis à qui tout rend les armes.

UN SONGE FUNESTE.

Je force deux aimables yeux
A pleurer tristement la perte de leurs charmes.

UN SONGE AGRÉABLE.

Une jeune beauté par mes enchantemens,
De son fâcheux époux croit se voir délivrée.

UN SONGE FUNESTE.

Je rappelle un époux du fond des monumens;
Pour l'offrir aux regards de sa femme éplorée.

UN SONGE AGRÉABLE.

J'accorde aux tendres cœurs le bonheur le plus doux,
S'ils n'ont pu l'obtenir par leur constance extrême.

UN SONGE FUNESTE.

Je livre un tendre cœur chéri de ce qu'il aime
A l'horreur des transports jaloux.

UN SONGE AGRÉABLE.

J'enchante deux amans affligés par l'absence,
En les réunissant dans le sein des plaisirs.

UN SONGE FUNESTE.

Je sais troubler l'intelligence
De deux cœurs qui sont bien unis.

UN SONGE AGRÉABLE.

Corine étoit inébranlable,
Rien n'adouciſſoit ſa rigueur,
En vain l'amant le plus aimable
Eſpéroit engager ſon cœur.
Mais une nuit par un ſonge ſaiſie,
Qui d'amour lui peignit les traits,
Corine s'éveille & s'écrie,
Dieux! que ne puis-je ainſi ſonger toute ma vie!
Un ſeul ſonge fit plus qu'amour & tous ſes traits.

UN AUTRE SONGE AGRÉABLE.

Vulcain une nuit en dormant,
Vit Vénus farouche & cruelle,
Qui rebutoit le tendre empreſſement
De Mars & d'Adonis qu'Amour bleſſoit pour elle.
O Songe bienheureux dont il fut abuſé!
Sans vous eût-il jamais penſé
Que ſa femme lui fût fidèle.

Les Songes furent interrompus par une des Heures qui parut ſur le théâtre, & qui dit à la Nuit.

Vos voiles trop long-tems ont obſcurci les cieux.
Déja le char du Dieu qui répand la lumière,
Devroit s'être élevé du vaſte ſein des mers.

APOLLON.

Allez, allez, je vais commencer ma carrière,
Qu'en attendant, l'aurore amuſe l'univers.
O nuit que vous êtes aimable!
Vous raſſemblez les plaiſirs & les jeux,
On doit ſouvent préferer à mes feux
Votre obſcurité favorable.
Lorſqu'inſpiré par le plus tendre amour,
Je pourſuivois Daphné qui fuyoit dans la plaine,
Peut-être, hélas que l'inhumaine,
Ne vouloit fuir que le grand jour.

Ces jeux étant ceſſés, on paſſa dans un ſalon où l'on trouva un feſtin préparé; & la reine m'ayant placé près de ſa perſonne, on mangea des mets délicats qui furent ſervis avec arrangement, les plus excellens vins de Grece ne furent point épargnés, & la joie qui régnoit ſur les viſages & dans les cœurs acheva d'embellir cette fête.

Le génie de la tendreſſe qui y préſidoit, y fit toujours reſſentir ſa préſence. La reine, afin qu'on ne fût occupé que de lui, diſpenſa les dames des attentions contraignantes qu'on devoit à ſon rang, & elle ne voulut avoir d'autre avantage ſur elles que celui d'aimer plus tendrement ſon eſclave.

Sur la fin du feſtin je pris une lyre, & je

chantai les amours de Cupidon & de Psiché; je peignis la curiosité fatale que cette amante avoit expiée par tant de malheurs; je n'oubliai pas son voyage aux enfers: je chantai aussi sa félicité, lorsque la jalousie de Venus étant cessée, elle se vit l'épouse du Dieu qui fait aimer, Jupiter l'ayant rendue immortelle. Le festin fini, chacun se dispersa dans les appartemens, & le reste de la nuit fut employé à célébrer la puissance du génie.

Que mon destin alors fut aimable! Je voyois sans cesse cette reine qui m'étoit infiniment chère, & qui paroissoit oublier tout pour moi. Je n'étois occupé que d'elle; je négligeois tous les secrets de mon art; je n'en connoissois point de plus doux que de plaire à la personne aimée; mais ce bonheur si pur ne dura pas long-tems. Il en est des mouvemens de l'amour comme de toutes les choses de la vie qui ne sont jamais si près de leur terme, que lorsqu'elles ont atteint une certaine perfection. Trop de soins de me conserver le cœur de la reine, me le fit perdre; je n'avois d'objet qu'elle; & quoique je fusse servi chaque jour par des femmes, toutes plus belles les unes que les autres, pas une ne m'inspira le plus léger penchant à l'infidélité; & jamais la reine qui me faisoit observer par des personnes de confiance, n'eut lieu de

ſe plaindre un moment de moi. Hélas ! la certitude d'être aimée n'eſt pas ce qui rend une femme fidèle. Cette princeſſe perſuadée que rien ne pouvoit lui ôter mon cœur, commença à le moins chérir ; elle avoit oublié juſques-là tout ce qui pouvoit nous ſéparer un moment. Notre ſeule préſence nous tenoit lieu de tous les autres plaiſirs du monde : mais je m'apperçus chaque jour qu'elle n'avoit plus ce vif empreſſement qu'inſpire l'amour extrême; elle cherchoit ſouvent des prétextes pour me quitter. J'aurois pu, par la force de mon art, découvrir ce qui l'éloignoit de moi, mais je craignois de pénétrer des vérités fatales à ma tendreſſe, & j'aimois mieux m'en tenir à l'incertitude.

Un jour qu'elle m'avoit laiſſé ſeul, je pris le parti d'aller me plaindre au génie qui préſide ſur les cœurs, du changement que je trouvois dans cette princeſſe. Que vous êtes un cruel génie, lui dis-je, pourquoi rendez-vous la reine infidèle? lui ai-je donné lieu de le devenir ; depuis l'inſtant où je l'aime, mon cœur & mes ſoins ſe ſont-ils déſavoués un moment? C'eſt-là ce qui vous perd, me répondit le génie, trop de fidélité dans un amant jette dans le cœur des femmes une certaine langueur qui les conduit bientôt à l'indifférence ; on les at-

tache mieux par des travers. L'amour propre dans une femme eſt ſouvent plus fort que celui que j'inſpire, & lorſque ce même amour propre n'a plus rien à ſouhaiter dans un objet, il en cherche un autre qui lui laiſſe quelque choſe à deſirer. Mais apprenez, ajouta-t-il, tout votre malheur. Votre reine vous eſt tout-à-fait infidèle; elle eſt dans cet inſtant au même palais des captifs, où elle vous ſacrifie à un de ſes eſclaves. Ah! de quel coup venez-vous de me frapper, lui dis-je, que ne me laiſſiez-vous ignorer l'excès de ma diſgrace; c'eſt ne la reſſentir qu'à demi d'en douter encore. Ne vous plaignez pas, dit le génie; ceux à qui je découvre leur ſituation telle qu'elle eſt, ne ſont pas les plus à plaindre; mais je veux bien me juſtifier avec vous du changement de votre reine. C'eſt une injuſtice que d'imputer à l'amour les infidélités qui régnent dans le monde; non, je n'en ſuis pas coupable, les traits dont je frappe les cœurs, leur inſpire ce penchant qu'on appelle tendreſſe, mais ce penchant n'eſt pas fixé à un ſeul objet; d'autres ont droit de ſe l'attirer, ce ſont les occaſions, les événemens, & ſouvent dans les femmes le caprice qui les détermine. Mais, puiſſant génie, lui répliquai-je, ne pouvez-vous au moins faire ceſſer l'infidélité, lorſque la reine voudra me préférer un de ſes

captifs ; faites qu'il paroiſſe ſi difforme à ſes yeux , qu'il lui inſpire d'abord de l'antipatie. Si je défigurois , répondit-il , toutes les perſonnes qui ſont des infidèles, ou qui le deviennent elles-mêmes , on ne verroit que des monſtres dans l'univers. Croyez-moi , ne cherchez plus qu'à oublier cette princeſſe qui vous ſacrifie ; votre vengeance la plus sûre eſt d'imiter ſon exemple.

Je remerciai le génie des conſeils qu'il venoit de me donner , & je le quittai ; mais je n'eus pas la force de les ſuivre. Je retournai avec précipitation vers cette reine infidèle ; je la trouvai de retour du palais des captifs ; je lui fis les reproches les plus tendres ; elle y répondit avec froideur , & me dit ſeulement que mes ſoupçons n'étoient pas fondés , & que je n'avois rien à lui reprocher. Cette façon de ſe juſtifier m'accabla de déſeſpoir , & confirma ce que le génie m'avoit appris. Effectivement la reine retourna dès le lendemain au palais des captifs. Je me doutai de cette démarche ; j'y arrivai plutôt qu'elle , & ayant tracé quelques figures ſur la porte de ce palais , tous les eſclaves diſparurent. La reine fut dans une ſurpriſe extrême de le trouver déſert , & ſon étonnement augmenta bien encore, lorſqu'elle apprit que tous les eſclaves qui étoient dans le reſte

de ſon royaume avoient auſſi diſparus; & qu'on m'avoit vainement cherché dans tous ſes états. La reine, à cette nouvelle, entra dans une fureur extrême; j'eus le plaiſir de jouir de ſon déſeſpoir, car je ne la quittois point, & je m'étois ſeulement rendu inviſible; mais ce qui me perça le cœur juſqu'au fond de l'ame, ce fut de connoître dans ſes emportemens que je n'avois qu'une légère part au regret qu'elle avoit à la perte de ſes eſclaves; c'eſt ce qui me détermina à la laiſſer plus long-tems dans le trouble où je l'avois miſe.

D'abord, elle donna ordre qu'on mît à la voile tous les vaiſſeaux qui étoient dans ſes ports, & qu'on enlevât ſur toutes les côtes de l'Aſie aſſez d'eſclaves pour repeupler ſon palais. A l'inſtant les femmes deſtinées pour la guerre ſe partagèrent dans les vaiſſeaux, & firent voile. Elles étoient toutes animées d'une fureur extrême; elles avoient la cauſe publique à venger, & jamais elles ne la prirent tant à cœur. La reine cependant étoit d'une impatience extrême de revoir ſes navires chargés de mille eſclaves différens, qui puſſent lui tenir lieu de ceux qu'elle avoit perdus. Je la ſuivois ſans ceſſe ſans être apperçu d'elle. Combien de fois fus-je prêt d'aller me découvrir à ſes genoux, & lui rendre ſes captifs; mais le ſouvenir de

ſon infidélité me retenoit toujours ; & ſans doute avec le tems j'aurois trouvé dans chacun d'eux un rival préféré.

On entendit un jour des cris de joie ſur le port; c'étoit un des bâtimens qui venoit d'y rentrer. La reine s'y tranſporta avec précipitation : Victoire, victoire s'écria la dame qui le commandoit, (en appercevant la reine) j'amene à votre majeſté les plus beaux eſclaves de l'Aſie. Alors on jetta un pont de communication pour les débarquer; mais au lieu de ces hommes ſi beaux, ſi bien formés qu'on lui avoit vantés, elle ne trouva que des mirmidons, tels qu'on les voit naître ſous la zone glaciale. Ils étoient ſi foibles & ſi languiſſans, qu'à peine avoient-ils la force de marcher, & ils étoient tous d'une figure difforme & dégoûtante. La reine s'emporta avec violence contre les femmes de ce navire, qui étoient toutes reſtées immobiles à l'aſpect de ces eſclaves, & qui lui jurèrent que dans l'inſtant qu'elles les avoient enlevés ſur la côte de Surate, c'étoit des hommes bien faits. La reine fut obligée de les croire, & elle ſe conſola dans l'attente des autres vaiſſeaux qu'elle avoit envoyés en courſe. Elle ordonna qu'en attendant, on mît ces chetifs eſclaves dans le palais qui étoit devenu deſert : mais ſon dépit augmenta cruellement, lorſqu'elle

vit un tems considérable s'écouler, sans avoir aucune nouvelle de ses pirates; il fallut bien prendre patience. Elle alloit même quelquefois pour égayer sa douleur au palais de ses magots d'esclaves, & à force de parures & d'ornemens, elle tâchoit de réparer dans celui dont elle faisoit choix, la difformité de sa personne. Cette conduite me détermina à m'éloigner d'elle, & réflexions faites, je jugeai que le premier pas pour me conduire à l'oublier, devoit être de ne lui plus donner de marques de mon dépit.

Un jour qu'elle étoit au palais des captifs, en donnant sa main à baiser à un de ces mirmidons dont elle faisoit choix, elle le vit tout d'un coup se transformer en une autre personne, & ce fut moi qui parus à ses yeux. Ne craignez point de me reconnoître, lui dis-je, madame, je ne veux plus me venger des peines que m'a coûté votre infidélité; j'espère être bientôt assez maître de mon cœur pour vous la pardonner tout-à-fait. Je viens vous demander des pardons infinis des inquiétudes que je vous ai causées; je reconnois mon erreur; doit-on faire un crime à la personne aimée de ne nous plus trouver aimable ? Non sans doute; & c'est à elle à nous faire des reproches, lorsque nous cessons de lui plaire; elle peut nous demander raison de la perte de cet amant qui savoit si

bien la charmer, & qu'elle ne retrouve plus; mais, madame, vous m'avez bien fait expier l'offenſe que je vous ai faite en ceſſant de vous plaire; & je veux encore, pour m'acquitter tout-à-fait avec vous, vous rendre vos eſclaves que j'avois fait diſparoître. J'effaçai alors les caractères que j'avois tracés ſur les portes du palais, & ils reparurent tous. J'exigeai ſeulement de la reine que ceux qui étoient venus avec moi dans ſes états, euſſent leur liberté, s'ils la demandoient. Elle leur accorda cette grace, & leur donna un navire pour les porter où ils voudroient aller, leur donnant à chacun des richeſſes immenſes. Elle voulut eſſayer de me retenir auprès de ſa perſonne: non, lui dis-je, madame, il faut que je vous quitte, quand même cette tendre intelligence qui étoit entre nous pourroit renaître; elle m'offriroit bien moins de charmes, en me faiſant ſouvenir qu'elle auroit pu ceſſer.

La reine me voyant déterminé à partir, m'offrit un de ſes vaiſſeaux; je l'acceptai, & la priai de me conduire juſqu'au port. Quand nous y fûmes arrivés, vous allez connoître, lui dis-je, madame, quel eſt l'amant que vous perdez; alors je montai ſur le bâtiment qui fut tranſformé tout-à-coup en un élephant qui avoit des aîles, & qui traverſant les airs avec rapidité, me déroba bientôt à ſes yeux.

Ce fut dans mon palais que j'allai chercher une ſeconde fois un aſyle contre l'amour. Là, je me formois chaque jour des ſoins différens, pour éloigner de moi le deſir de m'expoſer encore aux caprices d'une maîtreſſe. Je rentrai en commerce avec les autres génies, afin de n'en avoir plus avec celui qui tyranniſe nos cœurs. Je contribuois comme eux au différentes révolutions qui arrivoient dans l'univers; mais je ne voulus jamais avoir part à celles qui étoient favorables aux mortels.

J'accordai dans ce tems-là mon ſecours à un prince de l'Aſie, qui éprouvoit les diſgraces les plus cruelles; & voici comment je m'intéreſſai à ſon ſort. J'allai un jour me promener dans une petite iſle qui eſt proche de la côte de Malabar, je fus charmé de ſa ſituation, & de l'air pur qu'on y reſpiroit. On y voyoit une plaine aſſez étendue, ſemée en différens endroits de peupliers & d'autres arbres, au pied deſquels couloient des ruiſſeaux qui ſe perdoient quelquefois à la vue, & reparoiſſoient dans pluſieurs éloignemens. Il y avoit dans une extrémité de cette plaine, une coline d'où l'on appercevoit la mer, quelquefois paiſible, & quelquefois menaçant cette iſle par un bruit effroyable, & par des flots élevés, ſous leſquels elle ſembloit vouloir l'enſevelir. J'ap-

perçus au pied de cette coline un homme qui rêvoit profondément ; il régnoit un air de majesté dans sa personne, quoiqu'une tristesse extrême fût peinte sur son visage & dans ses actions. Il poussoit à tous momens de profonds soupirs ; je l'abordai. Est-il possible, lui dis-je, qu'un séjour si beau puisse être habité par quelqu'un qui paroisse en goûter si peu les charmes ; il faut que la cause de votre douleur soit bien grande, puisqu'elle peut tenir contre des objets si propres à vous en distraire. Je suis le plus malheureux de tous les mortels, me répondit-il, les circonstances qui m'ont amené dans cette isle ne servent qu'à m'en rendre les beautés plus insupportables ; un desert affreux, où je ne verrois que des roches arides, conviendroit mieux à ma situation. Daignez me confier vos disgraces, lui dis-je, par quelque puissance qu'elles soient causées, je pourrai en arrêter le cours. Hélas ! dit-il, si le comble des malheurs doit en être le terme, je touche sans doute à la fin de ma misère ; je veux bien vous conter l'histoire de ma vie, & quoique ce soit aigrir mon désespoir, que de me rappeller ces images cruelles, heureux si la pitié, que vous ne pourrez me refuser, m'attire le secours que vous venez de me promettre.



HISTOIRE

Du prince Amadan.

IL n'eſt pas que vous n'ayez entendu parler de la mort du mogol, cet événement qui a tant cauſé de révolutions dans ſes états, eſt encore trop récent, pour ne pas intéreſſer toute l'Aſie ; je ſuis l'aîné des trois fils que ce prince à laiſſés.

La couronne, ſelon les loix de l'empire, paſſa ſur ma tête; mon ſecond frère, avec qui j'avois toujours été tendrement uni, ne s'oppoſa point à mes droits ; mais le troiſième en devint ſi jaloux, qu'il réſolut de s'en établir, par la force, de plus puiſſans que les miens.

Il forma une armée conſidérable en peu de tems ; & comme il avoit ſu cacher juſques-là ſes deſſeins ambitieux, il vint me ſurprendre dans ma ville capitale, lorſque j'avois à peine raſſemblé de quoi la défendre ; il m'aſſiégea dans cette place, & ſupérieur par l'avantage du nombre, malgré toute la réſiſtance que je pus faire, il l'emporta d'aſſaut, & me fit ſon priſonnier.

La ſeule ambition n'étoit pas ce qui me le

rendoit contraire, il avoit conçu dès l'enfance une inimitié extrême contre moi, quoique je ne me la fusse point attirée; & se trouvant alors maître de mon sort, il signala sa haine par la cruauté la plus odieuse.

Pendant le regne de mon père je devins éperdument amoureux d'une jeune Circassienne, appellée Carisime, & quoiqu'elle eût toutes les graces qui rendent une femme aimable, les talens de son esprit, son bon caractère, & la tendresse qu'elle conçut pour moi m'attachèrent encore plus à elle.

Lorsqu'on me la fit voir pour la première fois, charmé que je fus de sa beauté, je voulus connoître son cœur; & pour y réussir, & ne devoir qu'à moi-même le penchant que je voulois lui inspirer, je lui cachai mon rang, & au lieu de voir le fils de l'empereur dans son amant, elle n'y découvrit qu'un simple particulier qui l'aimoit avec une passion extrême.

Ma délicatesse eut un heureux succès. Je parvins à lui faire ressentir cet amour si tendre qu'elle m'avoit inspiré; & pour éprouver sa constance, je lui fis proposer plusieurs fois d'être mise au sérail du fils de l'empereur. On lui fit pressentir que les talens dont elle étoit douée la rendroient bientôt la favorite. Son cœur résista à ces espérances qui auroient séduit toutes

les

les autres femmes de l'Asie; elle m'en fit un sacrifice qui me fut d'autant plus cher, qu'elle ne voulut pas même me le faire valoir : elle me le cacha, & conserva pour moi une conduite telle que l'homme le plus amoureux & le plus délicat pouvoit le desirer.

J'allois passer auprès d'elle tous les momens dont je pouvois disposer. Là, débarrassé de l'éclat du rang & des grandeurs, je ressentois qu'il n'est point d'empire plus doux, que de régner sur le cœur de ce qu'on aime.

L'empereur mon père mourut alors; & me voyant maître de tant d'états & de moi-même, je ne songeai qu'à récompenser la fidélité de ma chere Carisime; & lui découvrant quel étoit son amant, je la plaçai avec moi sur le trône. C'est dans ces instans où je goûtois la douceur d'avoir rendu heureuse une personne que j'aimois, que ce frère cruel vint m'assiéger dans ma ville capitale, & lorsqu'il l'eut prise, il me frappa par un coup plus affreux que de m'ôter la vie. Il fit charger de fers l'impératrice, & m'en ayant accablé moi-même, il nous fit conduire tous deux dans une place publique. Là il ordonna à un de ses esclaves de lui apporter la tête de cette princesse. Cet arrêt me fit pâlir d'horreur & d'effroi. J'allai me jetter à ses pieds, & lui offrir ma vie pour épar-

gner celle de ma chere Carisime qui vint s'offrir elle-même, & lui demander grace pour moi : mais ce tyran fut inexorable; ma douleur & les larmes d'une beauté si digne de le fléchir, ne le rendirent que plus barbare. Il répéta l'ordre qu'il venoit de donner; j'en fus si frappé, que j'en perdis l'usage des sens. Je tombai dans une léthargie, dont on ne me tira que pour m'apprendre la mort funeste d'une personne qui m'étoit si chère, & l'on me conduisit dans cette isle où vous me trouvez.

Ce discours achevé, ce prince se mit à répandre des larmes avec des sanglots & des murmures, tristes ressources des malheureux. Je fus pénétré de ses disgraces jusqu'au fond du cœur, & je formai le dessein de punir ce frère cruel qui l'avoit traité si indignement. Venez, lui dis-je, votre sort me touche, & vous allez bientôt être vengé. Alors je me transportai avec lui à la cour du tyran, & je le couvris d'un voile qui le rendoit invisible; nous trouvâmes ce frère odieux, environné de tous ses courtisans : je le frappai d'un coup mortel, dont il expira bientôt à leurs yeux.

Aussi-tôt je leur découvris le prince Amadan. Voilà votre empereur, leur dis-je; c'est par mon secours qu'il se trouve sur le trône de son père; ne conservez la mémoire du tyran que pour

la déteſter, & obéiſſez à ce prince qui doit régner ſur vous : aimez-le, ou du moins craignez le pouvoir d'un génie tel que moi, qui le protégera toujours.

A ces mots, chacun rendit hommage à ſon empereur. Les uns pouſſoient des cris de joie, & venoient embraſſer ſes genoux ; les autres me rendoient graces de la mort du tyran. Enfin ce prince remonta ſur le trône de ſes ancêtres. Cependant une douleur mortelle étoit peinte ſur ſon viſage. D'où vient cette triſteſſe, lui dis-je ? le ſouvenir des cruautés de votre frère n'a-t-il pas dû être effacé par ſon ſang que vous avez vu couler ? Non, me dit-il, puiſſant génie, je ſens tout ce que je vous dois ; je connois le prix d'une couronne que vous me rendez, mais ce n'eſt pas aſſez pour calmer mes alarmes.

Ce trône où j'avois placé une perſonne qui m'étoit ſi chère, me rappelle ſans ceſſe le ſouvenir de ſa mort ; & cette perte fatale me ſera toujours plus ſenſible que tout ce qui pourra m'arriver de favorable pendant le reſte de ma vie : mais, Dieux ! qu'apperçois-je, ajouta-t-il, en regardant une dame qui s'approchoit du trône, ſoutenue ſur deux de ſes officiers ? Eſt-ce vous que je vois, ma chere Cariſime ? A ces mots, il courut au-devant d'elle, & par les

plus tendres embraſſemens, ils ſe témoignèrent l'un & l'autre tout ce que reſſentent deux amans qui ſe croient ſéparés par la mort, & qui ſe retrouvent heureux & fidèles. Un des officiers me conta comment le tyran s'étoit contenté de faire pleurer à ſon frère la mort de l'impératrice, ſans lui avoir ôté la vie, & qu'il l'avoit ſeulement releguée dans un endroit écarté du ſérail; que, pour prévenir les révolutions qu'il craignoit que ſon autre frère ne cauſât dans l'empire, il l'avoit fait périr miſérablement.

Lorſque Amadan & Cariſime furent revenus du ſaiſiſſement que leur avoit cauſé une félicité ſi imprévue, ils voulurent ſe jetter à mes pieds, pour me rendre graces du bonheur dont ils jouiſſoient. Non, leur dis-je, le plaiſir que je reſſens de vous avoir rendus heureux eſt une récompenſe qui m'eſt aſſez chere. Je leur promis de les revoir ſouvent, & de les protéger toujours; & je m'en retournai enſuite dans mon palais.

Ce fut là que j'éprouvai encore le pouvoir de l'amour malgré les réſolutions que j'avois formées de ne le plus reconnoître, il vint me trouver dans mon palais. Je ſuis accablé de ſoins, me dit-il; cette grande ville que la Seine arroſe me donne ſeule tant d'occupations, qu'elle me fait ſouvent négliger une partie de

la terre. Accordez-moi votre ſecours dans une occaſion qui m'intéreſſe : allez ſur les bords où la mer méditerranée forme un golfe conſidérable, vous trouverez une ville ſuperbe, dont toutes les rues ſont formées par des canaux. Dans une extrémité de cette ville eſt un palais où réſide une fée que ces peuples appellent la Sageſſe ; là vous verrez une jeune perſonne qui a toutes les graces de la beauté, elle s'appelle Zelmaïde ; à peine a-t-elle atteint ſa quinzième année, elle va engager ſon cœur ſous les loix de cette fée que je viens de vous nommer ; mais je veux que ce ſoit les miennes qu'elle ſubiſſe. Allez, c'eſt vous que je charge de lui faire connoître ma puiſſance ; mille gens m'ont demandé cet emploi avec zèle ; n'en craignez point des ſuites fâcheuſes ; je vous ſuis garant de tout ce qui pourra vous arriver.

Je n'oſai pas réſiſter à ce puiſſant génie, quoique je connuſſe les extrémités auxquelles il m'avoit déja porté : je volai vers ce palais qu'il m'avoit déſigné. J'y reconnus d'abord cette jeune perſonne qu'il vouloit aſſujettir : je trouvai le moyen de m'introduire dans ſon appartement, & enfin, je parvins à lui donner du dégoût pour le ſéjour où elle alloit paſſer toute ſa vie.

Je crus d'abord que je l'avois conduit à la

tendresse, sans que mon cœur s'y fût intéressé ; mais je connus bientôt que j'avois été plus loin qu'elle, ou du moins que je ressentois moi-même tout le penchant que je lui avois inspiré.

Déja le jour approchoit qu'elle devoit aller au pied du trône de la fée, lui jurer une fidélité inviolable; mais, pour prévenir cet instant qui devoit la rendre esclave pour toute sa vie, je convins avec elle que je l'enleverois auparavant. Le jour destiné pour la cérémonie étant arrivé, on para cette jeune victime pour la mener en triomphe à l'endroit où elle devoit être immolée. Déja le ministre de la fée tenoit le livre redoutable dans lequel elle alloit lire ces caractères qui marquoient le terme de sa liberté ; lorsque je la dérobai tout-à coup aux yeux de l'assemblée, & la transportai dans mon palais.

Là elle goûta avec une joie infinie la différence d'une vie libre & riante, à celle qu'elle avoit menée dans ce séjour où régnoit la contrainte. Nous n'avions plus pour tiers que le tendre amour, & jamais deux cœurs qu'il unit n'ont été plus agréablement occupés l'un de l'autre.

Quelle égalité d'humeur, quelles attentions ne trouvai-je pas dans ma nouvelle conquête ! Rien ne pouvoit lui ôter un instant le souvenir

de la perſonne aimée ; elle donnoit tous les momens aux ſoins qui pouvoient m'aſſurer de ſon cœur : cette conduite me charmoit, & j'y répondois par la mienne.

Mais ma ſatisfaction ne fut pas toujours auſſi parfaite ; au bout de quelque tems je m'apperçus que les attentions continuelles de la jeune perſonne commençoient à me gêner. Je me fis des reproches de cette différence que je trouvois dans mon cœur ; je me rappellois les peines que j'avois ſouffertes, lorſque la reine d'Achem m'avoit marqué du changement. Je prenois ſur moi pour que Zelmaïde ne s'apperçût pas de cette révolution ; mais le cœur ne peut longtems ſe trahir, pour cacher ce qu'il reſſent ; & d'ailleurs elle aimoit trop, pour ne pas s'appercevoir qu'elle étoit moins aimée. Elle me fit des reproches qui n'étoient que trop fondés ; cependant ces mêmes reproches & mes remords ne firent que me donner plus d'éloignement pour elle ; je cherchois les occaſions qui pouvoient m'en ſéparer.

Enfin, ne pouvant plus me contraindre, je lui dis un jour que j'allois dans une ville proche de mon palais, pour prêter des ſecours néceſſaires à des perſonnes que je protégeois dès long-tems, & que je ſerois bientôt de retour.

Que je ſuis malheureuſe, me dit elle ! Je n'ai

connu que trop que votre cœur n'eſt plus le même pour moi : vous allez me quitter, & quelques jours d'abſence ſuffiront pour me l'ôter tout-à-fait. Hélas ! le premier objet qui va s'offrir à vos yeux, me bannira même de votre ſouvenir. Vous ſacrifierez le cœur le plus tendre & le plus fidèle, à une perſonne peut-être indigne du vôtre, & qui ne vous aimera pas. Quel crime ai-je à me reprocher que de vous avoir trop aimé, & de vous aimer encore ? Falloit-il me tirer du ſein de ma patrie, pour me conduire dans un ſéjour où vous me rendez ſi malheureuſe. Mais je ne vous demande point de me laiſſer retourner dans ma famille, quoique votre infidélité me cauſe un déſeſpoir cruel : hélas ! il me ſemble que ce ſeroit encore un plus grand malheur de ne vous pas voir ! Demeurez du moins auprès de moi : la pitié ne peut-elle rien au défaut de la tendreſſe ? Alors elle répandit un torrent de larmes capables d'attendrir tout autre qu'un amant infidèle.

J'en fus touché ; mais cependant elles ne furent pas aſſez puiſſantes pour me retenir. Je partis, lui promettant de la revoir bientôt.

A peine fus-je arrivé dans cette ville, où j'avois deſſein d'aller, que j'éprouvai l'effet de la prédiction qu'elle m'avoit faite ; je devins amoureux d'une dame qui n'avoit pas, à beaucoup

près, le mérite de celle que j'oubliois; & pour surcroît de malheur, je ne pus jamais m'en faire aimer. Je ne négligeai rien; le tems, les soins, les empressemens, tout fut mis en usage, & tout ne contribua qu'à me rendre plus amoureux & moins chéri.

Que j'expie bien, me disois-je à tous momens, l'infidélité que j'ai faite à la plus aimable personne du monde! Enfin, rebuté de ne faire aucun progrès sur le cœur de cette nouvelle maîtresse, je pris le parti de retourner auprès de celle que j'avois laissée dans mon palais; les peines qu'on m'avoit fait souffrir m'avoient rendu plus sensible à celles que je lui avois coûté; j'allai la rejoindre, je la trouvai presque mourante. La beauté de ses traits & son humeur enjouée avoient fait place à la maigreur pâle, & à la sombre tristesse.

Je fus pénétré de l'état où je l'avois réduite; mais sentant bien que mon cœur ne pouvoit plus être occupé d'elle, je ne voulus point la tromper; je lui avouai même le goût que j'avois pris pour une autre dame, & comment j'en avois été puni. J'embrassai cent fois ses genoux, en lui demandant pardon de mon infidélité. Vous allez être témoin, lui dis-je, madame, de mon sincère repentir; je vais me mettre hors d'état de faire jamais d'infidélité, ni d'en éprouver

moi-même. Je pris alors un breuvage si puissant, qu'il arriva tout-à-coup une révolution dans toute ma personne; mon visage vieillit, & reçut ces rides que l'âge avancé amène; ma taille devint courbée, mes jambes s'affoiblirent, & toutes mes forces diminuèrent. Enfin je passai en un instant du brillant de la jeunesse, en la vieillesse pesante.

Ce changement se fit dans l'intérieur, comme au-dehors de ma personne : je ne sentis plus en moi ces mouvemens vifs que donne le feu de l'âge; cette tendresse que je venois d'éprouver ne m'offroit plus qu'une idée éloignée, qui ne touchoit presque pas. Ne vous plaignez plus de moi, lui dis-je, avec une voix cassée & tremblante; vous êtes cause en partie de l'extrémité où je viens de me porter; comme ce sont les passions qui ont causé les disgraces de ma vie, j'ai voulu passer à cet âge qui les affoiblit si fort, qu'elles ne peuvent plus nous tyranniser. Zelmaïde fut frappée d'une surprise extrême. Elle recherchoit en moi cet amant qui lui étoit si cher; & quoique ses yeux ne le trouvassent plus, son cœur se plaisoit à le lui représenter encore.

Je lui offris des richesses immenses, & de la transporter en un instant dans le séjour qu'elle voudroit choisir; elle refusa l'un & l'autre, &

me demanda pour toute grace de produire en elle le même changement que j'avois causé en moi. Je vous ai trop aimé, me dit-elle, pour ne pas m'attacher tout-à-fait à votre sort. Je lui obéis, & depuis ce temps-là nous avons vécu paisiblement ensemble, unis par une douce amitié.

Pour moi, le seul dégoût que j'ai éprouvé depuis, est cette humeur chagrine presque toujours inséparable de la vieillesse; ma plus forte passion à présent, est de conter mes aventures. Je passe une partie du jour dans les campagnes, où je contrains toutes les femmes que je rencontre à écouter l'histoire de ma vie, & j'offre à celles qui s'y portent, avec quelque complaisance, tous les secours que je puis tirer de mon art. J'ai lieu de me louer de la vôtre, ajouta-t-il, contez-moi à votre tour vos aventures, & vous pourrez tout attendre de ma reconnoissance.

La princesse Zéloïde, toujours occupée de ses malheurs, fit part au vieux Génie de tout ce qui lui étoit arrivé depuis l'instant de sa naissance. Il en fut touché : je ne peux rien à présent pour vous, lui dit-il; la fée qui vous protège est aussi puissante que moi; je puis seulement vous annoncer que la fin de vos disgraces s'approche; & je serai le premier à vous féliciter lorsque vous serez heureuse.

A ces mots le génie disparut, & la princesse continua sa route, en se rappellant ce qui lui venoit d'arriver. Sa rêverie fut interrompue par un grand bruit qu'elle entendit fort proche d'elle ; elle apperçut un char dans lequel il y avoit trois figures animées, dont les dehors & les tons de voix étoient effroyables, & qui lui dirent de les venir joindre. La princesse d'abord voulut fuir, mais se ressouvenant qu'elle ne devoit se livrer qu'à ce qui lui faisoit horreur, elle alla sans balancer se placer au milieu des trois monstres. A peine fut-elle entrée dans leur char, qu'il fut emporté avec une rapidité extrême. Elle avoit les yeux baissés, & attendoit avec impatience la fin d'un aussi triste voyage. Enfin le char s'arrêta, & les monstres en sortirent, un d'eux aida la princesse à en descendre, & ils la conduisirent jusqu'au pied des remparts d'une grande ville, où à peine la princesse fut-elle entrée que les monstres disparurent, & laisèrent autour d'elle à leur place le roi son père, la fée protectrice & le prince son amant. Zeloïde ne savoit ce qu'elle devoit croire de cette métamorphose ; & craignant que ce ne fût encore une illusion qui pouvoit lui être fatale, elle voulut s'éloigner ; mais la fée l'arrêta. Voici le remède à vos malheurs, dit-elle ; vous avez assez expié le peu de confiance que vous avez

eu dans mes conſeils : jouiſſez à préſent d'une heureuſe deſtinée, le ſort qui rendoit toutes vos volontés funeſtes n'a plus de droit ſur vous.

La princeſſe alla embraſſer ſon père, & après des marques mutuelles de la tendreſſe la plus vive, ce prince la conduiſit dans ſon palais entre les bras de la reine ſa mère : là les tranſports les plus tendres ſe renouvellèrent. Le roi & la reine, lui dit la fée, ſont informés des ſentimens réciproques qui vous uniſſent avec le prince Amanzarifdine; ils ſont inſtruits de ſa naiſſance, & des qualités qui le rendent digne de vous ; ils conſentiroient à vous voir unis par l'hymenée, ſi le ſort tyrannique n'avoit pas attaché au vôtre des conditions qui ne permettent pas de ſonger à cet heureux ſacrifice.

On conduiſit la princeſſe dans ſon appartement pour y goûter un repos dont elle devoit avoir un grand beſoin : enſuite le roi & la reine, la fée & le prince, ſe rejoignirent pour tenir conſeil ſur ſa ſituation. Généreuſe fée, dit Amanzarifdine, ne laiſſez pas imparfait le bonheur que je tiens de vous ; triomphez, s'il eſt poſſible, des obſtacles qui me refuſent la main de la princeſſe. Je connois, reprit la fée, le génie dont la domination s'étend ſur tous les cœurs ; allons le conſulter, peut-être que ſes oracles termineront notre peine.

Le conſeil de la fée fut généralement applaudi, & le jour fut choiſi pour aller interroger ce génie; la princeſſe devoit en être. L'inſtant de partir arrivé, on monta dans un char de la fée qui, pendant que la route dura, expliqua à la princeſſe les ſoins qu'elle s'étoit donnés pour raſſembler le roi ſon père & le prince qui s'étoient trouvés avec elle ſur ſon paſſage, ſous des formes monſtrueuſes.

Ils arrivèrent enfin au palais du génie ; les routes qui y conduiſent étoient ſemées de mille peuples différens ; ils ſuivoient tous une fée dont le viſage étoit riant, que l'on appelle l'Eſpérance, qui ſouvent les égaroit au lieu de les bien conduire.

Le roi & la reine, la fée, la princeſſe & le prince arrivèrent juſqu'au pied du trône où le génie étoit aſſis. Ce trône étoit ſoutenu par une fée puiſſante, qu'on appelle l'Imagination; tous les mouvemens de l'eſprit & du cœur, excepté la raiſon, étoient diſperſés à l'entour de la fée; elle adreſſa ainſi la parole au génie.

« Toi dont l'empire s'exerce ſur les cœurs, » apprends-nous, puiſſant génie, quelle eſt la » véritable faveur qu'une tendre amante peut » accorder à ce qu'elle aime ». Le génie ſourit avec grace, & regardant le prince & la princeſſe, répondit à la queſtion de la fée par ce

ſeul mot : LA FIDÉLITÉ. Alors un brillant nuage couvrit le trône du génie, & la fée prit ainſi la parole.

« Votre deſtinée change bien de face, dit-
» elle à la princeſſe, l'oracle du génie vous fait
» connoître que les véritables faveurs qui ſont
» la félicité des amans ne conſiſtent que dans
» les ſentimens; cette maxime n'eſt pas toujours
» reçue dans le monde, mais nous en devons
» croire l'amour même qui vient de la pro-
» noncer. Les marques de fidélité, dit-il, que
» vous donnerez au prince que vous ſouhaitez
» pour époux, rempliront ce nombre de fa-
» veurs que vous devez lui accorder avant que
» de lui donner la main. Votre ſort, princeſſe,
» dépend à préſent de votre cœur : ſes mouve-
» mens hâteront votre hymenée, ou l'éloigne-
» ront pour jamais. Vous avez déja commencé
» à accorder au prince ces faveurs auxquelles
» vous êtes condamnée par la fidélité où vous
» êtes reſtée pour lui malgré les contradictions
» que vous avez ſouffertes & qui auroient dû
» vous porter à ne le plus aimer ; mais il eſt
» encore d'autres épreuves auxquelles votre
» cœur n'a pas été expoſé, l'abſence les fera
» naître, ainſi il faut que le prince & vous
» ſoyez ſéparés pendant un tems que je ne puis
» vous fixer : venez, je vais vous conduire

» dans un féjour où vos yeux n'appercevront
» rien que d'agréable. Vous êtes entrée dans
» votre feizième année, vous pourrez former
» des defirs & les fatisfaire ; la prédiction du
» génie qui vous les avoit rendus funeftes n'a
» plus de droit fur vous ».

La fée alors prit par la main la princeffe qui reçut les marques de tendreffe les plus vives du roi & de la reine, & la conduifit jufqu'à fon char où elle monta avec elle. Le prince alla fe jetter aux genoux de Zeloïde : quoi, vous vous éloignez, lui dit-il ? je n'aurai donc plus que mon cœur pour me conferver le vôtre ? il ne me fera plus permis d'y joindre des foins ? votre tendreffe pourra-t-elle fe foutenir contre l'abfence ? c'eft prefque toujours l'écueil des plus grandes paffions, & peut-être mon cœur tout feul trouvera-t-il des reffources contr'elle ? je ne vous en aimerai que mieux. C'eft tout ce que je fouhaite, dit la princeffe, n'employez point ces inftans qui nous reftent à me peindre vos inquiétudes ; raffurez-moi plutôt contre les miennes, & me perfuadez que je vous ferai toujours chère. Le prince à ces mots prit une main de la princeffe qui s'offrit d'elle-même, & la baifa cent fois avec les tranfports d'un homme parfaitement touché.

La fée l'arrêta, & lui dit : prince, ne différez

plus

plus votre départ, vous retardez par-là le bonheur que vous souhaitez. Adieu, espérez d'être un jour au comble de vos vœux, mes soins vont en hâter le moment. Alors le char de la fée traversant les airs, les déroba bientôt à la vue. Enfin après avoir passé par différens climats, elles arrivèrent dans une ville fort étendue & fort peuplée; elle étoit séparée par un beau fleuve qui rouloit des eaux claires. Elles entrèrent dans un palais magnifique. Il sembloit que la princesse y fût attendue, car dans l'instant qu'elle parut, un nombre d'officiers vint la recevoir & la conduisirent dans un des appartemens. Voici, dit la fée, le séjour que je vous ai destiné, je l'habiterai avec vous. Les peuples de ce pays se forment des mœurs à leur gré, la plupart ne connoissent d'autres loix que leurs desirs; deux seules passions qui renferment toutes les autres, gouvernent absolument leurs cœurs, ce sont l'amour propre & l'intérêt; vous les connoîtrez bientôt plus particulièrement: il faut que vous fassiez des sociétés avec les femmes de cette nation, & que vous connoissiez du moins par les autres combien le cœur peut être agité de changemens divers.

A peine eurent-elles séjourné quelque tems dans cette ville, que tout ce qu'il y avoit de seigneurs de la nation & des pays étrangers se

formèrent un accès chez elles ; presque tous n'épargnoient rien pour plaire à Zeloïde. Les fêtes, les empressemens, les assiduités, furent souvent mis en usage, & la fée remarquoit avec soin le nombre de cavaliers qui à l'envi l'un de l'autre cherchoient à engager le cœur de la princesse ; elle n'oublioit aucune circonstance des démarches qu'ils faisoient pour elle, & de l'insensibilité avec laquelle la princesse considéroit leur tendresse & leur empressement.

Parmi ceux qui formoient sa cour, il y en avoit un que la fée avoit présenté elle-même ; il s'appelloit Aristene, & avoit toutes les qualités qui rendent un homme accompli ; mais il n'eut pas un sort plus heureux que les autres.

Il y avoit déja un an que la princesse recevoit tous ces hommages, sans que son cœur s'y trouvât intéressé. L'éloignement n'avoit rien effacé de sa tendresse pour le prince Amanzarifdine ; elle en parloit à tous momens à la fée ; elle lui avouoit qu'elle ressentoit une joie extrême de faire un sacrifice à son amant de tous les vœux qu'on lui offroit chaque jour. Non, lui disoit-elle, depuis que je suis séparée de lui, rien n'a pu balancer un moment ses droits sur mon cœur ; & si j'ai été capable de quelque autre mouvement, c'est une certaine pitié que je ne puis refuser à la destinée d'Aristene ; il semble

que l'indifférence où je suis pour ses soins le jette dans l'état du monde le plus malheureux ; cependant cette pitié ne sauroit m'engager à le rendre moins à plaindre ; mais si je pouvois être capable de changement, ce seroit en sa faveur. Ah, princesse, répondit la fée, que cette pitié m'est suspecte! Je crains bien qu'Amanzarifdine ne règne pas aussi souverainement dans votre cœur que vous venez de me le dire ! quoi qu'il en soit, je ne vous en fais pas un crime ; vous êtes à présent maîtresse de vos volontés ; & si votre cœur n'étoit plus le même, & qu'un autre objet y tînt la place du prince qui devoit être votre époux, je vous conseille de ne vous point piquer d'une fidélité contraignante. Nous habiterons ce séjour-ci aussi long-tems que vous voudrez, peut-être même que l'évènement ne justifiera que trop votre inconstance : le prince peut vous être toujours fidèle, mais aussi l'absence a des droits bien puissans sur les cœurs ; il en est peu dont elle n'affoiblisse au moins la tendresse. Quoi, voulez-vous, répliqua la princesse, que la seule incertitude me détermine au changement ? non, j'aime trop Amanzarifdine pour l'oublier un seul instant ; & quand je ne pourrois pas douter qu'il ne fût infidèle, je sens qu'il faudroit des efforts violens pour me porter à l'imiter. D'ailleurs quand je

perdrois cette tendresse qui m'attache à lui; comment oublierois-je ces soins, ces larmes, & enfin toutes ces marques d'un amour extrême qu'il m'a coûté. Ah, qu'une fille bien née doit être assujettie quand elle a fait connoître qu'elle aime; il faut respecter les démarches qu'elle a faites en faveur d'un amant, & ce n'est qu'en l'aimant toute sa vie qu'elle peut les justifier.

Aristene qui les joignit interrompit cette conversation: il y avoit un air de joie & de confiance répandu sur son visage: madame, dit-il à la princesse, je viens vous apprendre une aventure qui doit absolument déterminer votre cœur à oublier cet amant qui est éloigné de vous. Quand vous saurez l'infidélité que je vais vous conter, vous jugerez que le génie qui préside cette année sur les absences, y a attaché des circonstances si malheureuses, que pas un des amans qui se rejoindront ne se retrouvera fidèle: la princesse crut que cet exemple d'infidélité qu'on vouloit lui citer n'étoit qu'une de ces imaginations vaines dont ses jeunes courtisans l'ennuyoient chaque jour; elle se détermina à l'écouter sans curiosité & sans crainte, & Aristene commença ainsi sa narration.

Il est arrivé depuis peu de jours dans un des ports que ce royaume a dans l'Océan, un vaisseau qui revient des côtes de l'Asie; sa navi-

gation a été si heureuse qu'il n'a été que quatre mois à faire son vaste trajet ; c'est un de mes frères qui le commande & qui vient de me conter l'histoire que je vais vous apprendre.

Il s'embarqua il y a un an pour faire le voyage de l'Asie ; il arriva enfin au bout de trois mois à la vue de Surate, où il devoit prendre terre ; mais il fut surpris d'une tempête qui l'obligea de regagner la pleine mer, où il vogua plusieurs jours au gré des vents. La tempête cessée, il alla chercher un asyle dans un port proche duquel il se trouva, pour réparer les dommages que les coups de vents & de mer avoient fait à son navire. Ce port étoit fort éloigné du lieu de sa destination ; y étant entré il débarqua dans la ville ; elle étoit fort belle & fort étendue. En y entrant il entendit retentir mille cris de joie, on voyoit des trophées & d'autres édifices élevés dans toutes les places. Il demanda la cause de ces réjouissances : c'est, lui dit-on, l'hyménée du prince Amanzarifdine, fils de notre roi, il épouse demain la princesse de Perse. Zeloïde pâlit au nom d'Amanzarifdine ; la fée, de concert avec elle, avoit caché à toutes les personnes de leur société que ce prince fût destiné à être son époux ; on savoit bien qu'elle devoit être unie au sort d'un prince qu'elle aimoit, mais chacun ignoroit son pays & son nom, & celui

même de Zeloïde. Elle consulta le visage de la fée, & croyant y appercevoir le même trouble qu'elle ressentoit, son inquiétude en devint plus vive. Elle ne voulut pas cependant interrompre Aristene, afin d'être plutôt tirée d'une incertitude qui la jettoit dans l'état du monde le plus triste & le plus violent.

Mon frère, continua Aristène, fut conduit chez l'officier qui commandoit le port, qui lui accorda l'asyle, & les choses dont il avoit besoin pour réparer son bâtiment : il lui fit en reconnoissance présent de mille bijoux fort estimés par cette nation, & fort communs dans la nôtre. L'officier les reçut, & lui dit que ces présens étoient assez considérables pour les offrir à son Roi, & que c'étoit une occasion pour lui être présenté. Mon frère le pria de les garder, & lui dit qu'il en avoit encore d'autres, dont il seroit charmé de faire hommage à ce monarque. L'officier le conduisit au pied du trône : le prince Amanzarifdine étoit alors auprès du roi son père, & comme il a beaucoup voyagé, & qu'il sait les langues de presque tous les peuples du monde, il parla à mon frère celle dont on se sert dans notre nation : & après qu'il eut salué le roi, & offert ses présens, il le conduisit dans les jardins du palais pour l'entretenir.

Vous aurez parcouru tout le monde, quand

vous serez à la fin du voyage que vous venez d'entreprendre, dit le prince; mais il ne pourra vous rien offrir d'aussi étonnant que l'histoire de ma vie; il s'y trouve un trait qui est la marque la plus sensible de l'inconstance du cœur des hommes; & quoique je ne m'en fasse pas un crime, je ne sais quel ascendant me force à le citer pour exemple aux personnes qui l'ignorent: j'espère seulement décrier le génie qui préside sur les cœurs; c'est lui qui m'a forcé à faire l'infidélité la plus affreuse à une princesse digne d'être toujours aimée. Certainement un homme sage se doit défendre d'être assujetti aux loix d'un génie aussi injuste & aussi capricieux; j'avouerai en même tems que cette maxime que j'établis est plus aisée à proposer qu'à suivre, & je l'ai bien éprouvé par moi-même.

Par des circonstances qu'il est inutile de vous dire, le roi mon père a été pendant plusieurs années contraint, en m'éloignant de lui, de se priver d'un fils qui lui est cher, & dont il est tendrement aimé. J'ai assez long-tems voyagé, pour obéir à cette destinée qui m'arrachoit d'entre ses bras. J'abordai, il y a deux ans, dans un royaume où je trouvai toute une nation dans un état de consternation & de désespoir. La princesse Zeloïde, fille de leur roi, alloit être enlevée dans les airs par deux oiseaux,

ſans qu'on ſût en quel lieu elle devoit être transſportée. Je fus témoin de ce triſte ſpectacle; je vis cette princeſſe à l'inſtant de cette aventure, elle avoit toutes ces graces qui ſont tant d'impreſſion ſur les cœurs, & le mien les éprouva; je fus ſi touché de ſes malheurs & de ſes charmes, que je réſolus de la chercher dans toute la terre. Après avoir eſſuyé mille contradictions, je la trouvai enfin : je lui découvris ma tendreſſe; elle y fut ſenſible au point même que, pour y avoir répondu, elle éprouva les diſgraces les plus cruelles : toute autre conſtance que la ſienne ſe ſeroit laſſée. Je l'aimai auſſi de la paſſion la plus tendre & la plus vive.

Il y a environ ſix mois, qu'étant obligé de me ſéparer d'elle pour un tems, au bout duquel nous devions être unis pour toujours, après nous être fait l'un & l'autre des proteſtations de ne nous être jamais infidèles, elle partit; & moi je m'embarquai peu de jours après pour venir demander à mon père ſes ambaſſadeurs, qui devoient aſſiſter à la cérémonie de notre himenée, pour y donner ſon conſentement. Je reſſentis pendant quelques jours tout ce que l'abſence offre de déſeſpoir aux cœurs bien touchés; mais à peine ſuis-je arrivé à la cour, que mon père m'ayant propoſé d'épouſer la fille du roi de Perſe, il s'eſt fait dans mon cœur

une révolution si subite au moment que j'ai vu cette princesse, que j'ai oublié Zeloïde, à qui j'ai coûté tant d'alarmes. Ces transports d'un amour extrême n'ont plus d'autre objet que la princesse à qui je vais donner la main. Je me reproche quelquefois cette infidélité; peut-être, me dis-je à moi-même, que Zeloïde a déja appris mon injustice; je connois combien elle est tendre & fidèle; elle mourra peut-être de douleur; je lui ai causé mille disgraces; cent fois ses beaux yeux ont répandu des larmes, c'est moi qui les faisois couler; & pour prix de toute sa tendresse, un moment suffit pour me la faire oublier. Toutes ces réflexions me touchent à peine. Qu'il est différent de plaindre quelqu'un qu'on aime, ou une personne qui nous est indifférente. Quand je l'aimois, l'idée du plus léger déplaisir qu'elle devoit éprouver, me faisoit ressentir les douleurs les plus cruelles: à présent mes remords ne sont fondés que sur la seule raison; & en vérité, les mouvemens qu'elle inspire à notre cœur sont si foibles, qu'à peine peuvent-ils l'émouvoir. Avouez donc, ajoûta-t-il, que le génie qui fait naître nos affections est bien bizarre.

Le prince pria mon frère de se trouver le lendemain à la cérémonie. Il s'y rendit avec empressement, & vit les deux époux s'appro-

cher de l'autel. Cette joie ſi vive, que répand dans le cœur un amour mutuel, étoit bien peinte ſur leurs viſages & dans leurs diſcours.

La princeſſe Zeloïde qui juſques-là s'étoit fait violence, ne put en cet endroit s'empêcher d'éclater. Arrêtez, dit-elle, cruel Ariſtene, n'achevez pas de me porter des coups ſi funeſtes; alors elle pouſſa mille ſanglots, & tomba enfin dans un évanouiſſement dont la fée la fit revenir, en la touchant d'un anneau qui avoit cette puiſſance: mais quelle fut la ſurpriſe de la princeſſe! lorſqu'elle ouvrit les yeux, tout-à-coup elle vit dans Ariſtene une métamorphoſe entiére de ſa perſonne: il parut à ſa place le prince Amanzarifdine, qui ſe jetta aux genoux de la princeſſe, & les tint long-tems embraſſés ſans pouvoir lui parler. Ils reſtèrent tous deux dans ces tranſports qui cauſent un ſaiſiſſement ſi puiſſant & ſi doux. Heureux amants, leur dit la fée, voici l'inſtant où votre bonheur commence, rien ne pourra plus le troubler. Vous, dit-elle à la princeſſe, pardonnez au prince, caché ſous l'apparence d'Ariſtene, par le ſecours de mon art, les peines qu'il vient de vous coûter; elles étoient néceſſaires pour être la dernière preuve de votre fidélité; votre deſtinée eſt remplie, & la prédiction du génie a eu ſon effet; vous ne deviez jamais être unie à un époux, que

vous ne lui euffiez accordé MILLE ET UNE FAVEURS avant que votre hymen s'achevât, felon l'oracle du génie qui préfide fur les cœurs. Les plus cheres faveurs qu'on reçoit de la perfonne aimée, ce font les marques de fidélité. Le prince qu'Ariftene vous cachoit a été témoin lui-même des facrifices que vous lui avez faits; vous avez dédaigné mille & une conquête, trop contente de l'efpoir de l'avoir pour époux: le nombre des faveurs que vous lui deviez accorder eft affez rempli par tant de marques de fidélité. Quelle tendreffe plus vive & plus fuivie peut jamais unir deux époux, & qu'on verroit peu d'hymen s'achever, fi le fort mettoit toujours de pareilles conditions entre deux amans. Pour vous, dit-elle au prince, vous ne deviez jamais aimer, que la raifon ne juftifiât votre amour. Les fentimens que la princeffe vous a infpirés, & la conduite qu'elle a tenue rempliffent affez votre horofcope. Venez, tendres & eftimables amans, volons vers le palais du père de la princeffe, & que le plus heureux hymenée uniffe à jamais vos cœurs. Déja le char de la fée qui les tranfporte devance le nuage qui vole avec le plus de rapidité. Ils arrivèrent au palais du père de Zeloïde, qui, charmé de fon retour, & de ce qu'il étoit libre d'accomplir fon hymenée, en ordonna la fête pour le lendemain.

La fée avoit pourvu à tout, & les ambaſſadeurs du père d'Amanzarifdine étoient arrivés pour le repréſenter à cette cérémonie ; enfin l'inſtant marqué arriva. La fée, par le ſecours de ſon art, avoit formé, pendant un ſeule nuit, les aprêts d'un ſi grand jour. Déja le miniſtre du génie qui forme les nœuds des époux alloit unir le prince & la princeſſe ; lorſqu'on vit arriver tout-à-coup un char dans lequel on reconnut le roi, père d'Amanzarifdine, & la reine ſa mère ; il y avoit avec eux une jeune dame & un jeune homme, tous deux d'une beauté ſurprenante. La reine, mère d'Amanzarifdine, les préſenta à la princeſſe ; c'eſt par le ſecours de ces deux aimables amans, dit-elle, que nous avons le plaiſir d'être préſens à votre hymenée. Vous ne me reconnoiſſez pas, dit le jeune homme à la princeſſe Zéloïde, vous m'avez vu bien différent de ce que je vous parois aujourd'hui. Je ſuis ce vieux génie qui vous fit tant de frayeur, & qui vous conta ſes aventures, pendant que vous étiez dans cette vaſte campagne. Je me ſuis laſſé de l'état paiſible, mais ennuyeux, où je m'étois réduit, & j'ai reconnu qu'il valoit mieux être agité par les paſſions, que d'être livré à l'humeur ſombre & chagrine de la vieilleſſe. Voilà cette jeune perſonne que j'avois métamorphoſée en même

tems que moi: nous avons retrouvé tous deux, en reprenant notre jeunesse, cet amour tendre qui nous unissoit avant de l'avoir sacrifiée. Je vous avois promis d'être le premier à vous féliciter sur la fin de vos malheurs; je suis charmé d'être témoin du plus heureux instant de votre vie. Je ne vous offrirai point les secours de mon art pour embellir cette fête, la présence de deux amans si parfaits y donne tout l'éclat qu'elle peut avoir, & vous trouvez tous deux dans votre cœur tout ce qui peut la rendre parfaitement heureuse. Alors le roi & la reine, qui venoient d'arriver, se placèrent sur des trônes qui furent élevés à l'instant; & ces illustres amans, en se donnant la main, confirmèrent cette union que l'amour avoit déjà formée dans leurs cœurs, & qu'il y conserva tout le reste de leur vie.

Fin du trente-deuxième volume.

TABLE DES CONTES.

TOME TRENTE-DEUXIÈME.

MONCRIF.

Fin de la Table du tome trente-deuxième.

